# THÉATRE
## DES GRECS,
PAR LE P. BROUMOY.
TOME NEUVIÈME.

# THÉATRE
## DES GRECS,
### PAR LE P. BRUMOY.
TOME NEUVIÈME.

# THÉATRE

## DES GRECS,

PAR LE P. BRUMOY.

TOME NEUVIÈME.

L Gr. C
B

# THÉATRE
# DES GRECS,

PAR LE P. Pierre BRUMOY,

NOUVELLE ÉDITION,

ENRICHIE DE TRÈS BELLES GRAVURES, & augmentée de la Traduction entière des Piéces Grecques dont il n'exiſte que des Extraits dans toutes les Editions précédentes; & de Comparaiſons, d'Obſervations & de Remarques nouvelles, par M. PREVOST, de l'Académie Royale des Sciences & Belles-Lettres de Berlin.

TOME NEUVIÈME.

H5 6138
11.1.47

A PARIS,

Chez CUSSAC, Libraire, rue & carrefour Saint-Benoît, vis-à-vis la rue Taranne.

M. DCC. LXXXVII.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILÉGE DU ROI.

# THÉATRE

## DES GRECS,

PAR LE P. BRUMOY.

NOUVELLE ÉDITION,

A PARIS,

# EXPLICATION DE LA FIGURE DE CE VOLUME.

Cette figure repréſente Oreſte prêt à tuer ſa mère. Sa main droite eſt armée d'un poignard qu'il vient de prendre ſur le trépied d'Apollon. Ce trépied eſt caractériſé par le laurier qui l'ombrage & par le rocher du Parnaſſe ſur lequel il repoſe. Le foureau du poignard eſt ſur le trépied. Oreſte vient de l'y poſer, & le tient encore de la main gauche. Cette main s'appuie ſur le trépied pour marquer la confiance d'Oreſte aux ordres d'Apollon.

Aux pieds d'Oreſte eſt Électre qui tient une torche renverſée, ſymbole de la mort qu'elle deſtine à Clytemneſtre. Un ſerpent qui ſemble ſortir de ſon cœur pour répandre ſon venin ſur Oreſte, eſt un emblême d'ingratitude & de fureur; il déſigne l'oubli des devoirs de la piété filiale.

La ſtatue, ſemblable à un terme, eſt deſtinée à ſéparer cette ſcène du bas-relief dont elle fait partie. On peut ſuppoſer que c'eſt

la ſtatue d'Agamemnon placée au rang des héros auxquels on offroit un culte.

WINCKELMANN a bien vu que ces deux figures repréſentoient Oreſte & Électre; mais il n'a pas donné une explication aſſez détaillée de l'action que l'artiſte a voulu peindre, & de l'allégorie dont il a fait uſage. Cette figure ſe rapporte à la page 459. Elle eſt tirée des MONUMENTI ANT. INED. N° 148.

# ION,

## TRAGÉDIE D'EURIPIDE.

La fable d'Ion eſt fort compoſée : auſſi fait-elle la matière d'un long prologue récité par Mercure tout exprès pour inſtruire les ſpectateurs à qui il adreſſe la parole ſans autre artifice.

### ACTE PREMIER.

Voici le fonds du prologue & le ſujet. Créüſe, fille d'Érecthée roi d'Athènes, fut ſéduite par Apollon ; & de ce commerce elle mit au monde un fils, à l'inſçû d'Erecthée. Pour mettre ſon honneur à couvert, elle expoſa ce fils dans la grotte même qui avoit été témoin de ſon malheur : mais elle eut la précaution de mettre l'enfant dans une corbeille fermée, avec quelques ornemens qu'elle avoit, pour ſuivre en cela une coutume domeſtique fondée ſur une fable. C'eſt qu'Ericthonius * ſon aïeul & fils de la Terre, avoit été confié par Minerve aux trois filles de Cécrops, avec défenſe d'ouvrir le petit panier

* Ericthonius quatrième roi d'Athènes. Voyez cette fable dans Ovide, Mét. l. II. f. 12.

où il étoit renfermé. Aglauros, l'une des Cécropides, cédant à la curioſité, ouvrit ce dépôt myſtérieux, & y trouva un enfant accompagné d'un ſerpent. Ovide en parle comme Euripide.

Mais pour revenir à Créüſe, elle renouvella en quelque ſorte l'aventure d'Ericthonius, & Mercure fit pour elle ce que Minerve avoit fait pour ſon aïeul : car le dieu, à la prière d'Apollon, tira le fils de Créüſe de la grotte où ſa mère l'avoit caché, & le tranſporta au temple de Delphes. La prêtreſſe d'Apollon fut d'abord choquée de cette aventure, dans la penſée qu'elle étoit arrivée à quelque Delphienne, doublement coupable d'avoir manqué à ſon devoir, & d'avoir oſé profaner un temple ſi reſpectable. Elle voulut même jeter l'enfant hors de cette demeure ſacrée; mais Apollon lui toucha le cœur, & la pitié l'emporta ſur l'indignation, de manière que la prêtreſſe prit ſoin de nourrir ce pupille. Il crut ſous les yeux de ſa libératrice & à l'ombre des autels, ſans que lui ni elle euſſent aucune lumière de ceux dont il avoit reçu le jour. L'eſtime qu'il s'acquit parmi les Delphiens, les engagea à le faire le dépoſitaire des tréſors du temple: cependant ſa mère Créüſe épouſa Xuthus à l'occaſion qu'on va dire.

Ce Xuthus n'étoit pas d'Athènes, mais d'Achaïe, & iſſu d'Eole. Il vint un jour au ſecours

des Athéniens qui avoient une guerre sur les bras. Il les aida à remporter la victoire sur leurs ennemis ; & Créüse avec le sceptre d'Athènes fut le prix de sa générosité & de sa valeur : mais tous deux après plusieurs années se voyant sans héritiers résolurent d'aller à l'oracle de Delphes. C'est ici précisément que commence la piéce. Mercure prévient le spectacle en avertissant que le dessein d'Apollon est de faire passer Ion, ce fils qu'il a eu de Créüse, pour véritable fils de Xuthus, & de lui procurer la gloire d'être un jour le fondateur de l'Ionie, partie considérable de la Gréce.

Mercure s'étant retiré, Ion se montre à la tête de plusieurs ministres d'Apollon. « Déja, dit-il, » le dieu de la lumière fait briller son char sur » la terre ; les astres en sa présence fuyent dans » le sein de la nuit sacrée. Le sommet de la » double colline reçoit un double éclat. Les par- » fums montent jusqu'à la voûte du temple ; & » la prêtresse assise sur le trépied est prête d'an- » noncer au peuple les oracles du dieu. Allez, » ministres saints, allez à la source de Castalie, » & après vous être lavés dans ses eaux pures, » rentrez dans le temple : purifiez sur-tout vos » lèvres pour interpréter heureusement les myſ- » tères d'Apollon. Pour moi, satisfait de l'humble » emploi que j'exerce depuis mon enfance, je

» vais orner ce veſtibule de couronnes de laurier, » en nettoyer l'entrée, & écarter à coup de » fléches les oiſeaux qui pourroient ſouiller les » offrandes : car étant ſans mère & ſans père, » je regarde ce temple qui m'a ſervi de berceau, » comme un lieu ſacré qui exige tous mes ſoins ».

Tandis qu'il s'occupe à ce pieux exercice, il entretient ſon eſprit d'idées conformes à ſon emploi. Les lauriers, les myrtes, l'eau de Caſtalie, tout lui rappelle le ſouvenir du dieu qu'il ſert, & la pureté qu'un miniſtre doit avoir dans ſon ſervice. « Heureux travail, s'écrie-t-il ! O » Phébus, c'eſt toi que je ſers, & dans le lieu » qui t'eſt le plus cher ! Que cet emploi m'eſt » doux ; qu'il m'eſt glorieux ! Je ne ſuis point » eſclave d'un vil mortel ; je ſuis le miniſtre d'un » dieu. Oui, ce dieu eſt mon véritable père, » puiſque c'eſt par lui & de ſes bienfaits que » je vis ». Tout ceci eſt une eſpèce d'hymne, avec un refrain à la louange d'Apollon. Elle eſt ſuivie de quelques traits un peu trop naïfs pour notre théâtre : car Ion voyant une foule d'oiſeaux qui ſortent du Parnaſſe, & qui voltigent autour du temple, les écarte à grands cris, & les menace de les frapper de ſes traits, en les appelant chacun par leur nom.

Des filles Athéniennes qui arrivent font une autre ſcène naïve : elles examinent curieuſement

le vestibule du temple. « Ce n'est pas seulement » dans notre Athènes, si chère aux dieux, disent-» elles, qu'on voit des temples magnifiques, puis-» que Delphes en a un si beau ». Sur quoi Ion leur fait considérer divers tableaux ou bas-reliefs, qui représentent quelques histoires des dieux.

« De grace, dit-il, voyez le fils de Jupiter *, » qui de sa faulx dorée tue l'hydre de Lerne ».

LE CHŒUR.

Je le vois.

ION.

Et cet autre auprès de lui, qui tient † un flambeau ardent.

LE CHŒUR.

Quel est-il? Nous le représentons souvent, ce me semble, dans nos ouvrages de tapisserie.

ION.

C'est Iolas, écuyer d'Hercule. Regardez encore celui-ci § sur un cheval aîlé, tout prêt à tuer le monstre à trois corps.

Cela suffit pour connoître le goût de cette scène : à chaque demande Ion répond : « Là? Ce

* Hercule.

† Je lis ainsi après Barnes, parce qu'en effet Iolas brûloit les têtes de l'hydre, à mesure qu'Hercule les coupoit : la leçon ordinaire ne s'entend pas bien.

§ Bellérophon, armé contre la Chimère.

» ſont les géans : ici ? C'eſt Bacchus avec ſes thyr-
» ſes : de ce côté ? C'eſt Pallas avec ſon égide »;
& choſes ſemblables qui ſont de vraies beautés,
mais peut-être trop ſimples pour le goût préſent.
Virgile * n'a pas manqué de copier en partie cette
ſituation, lorſqu'il nous peint Énée dans un tem-
ple de Carthage, dont il parcourt les peintures.
« Dans ce bois-là même, dit-il, Didon faiſoit éri-
» ger un temple en l'honneur de Junon. Elle y
» avoit fait dreſſer la ſtatue de la déeſſe, & elle
» avoit enrichi le temple de ſes préſens. Le ſeuil
» poſé ſur les dégrés, par où l'on montoit, étoit
» d'airain, & les colonnes qui portoient l'archi-
» trave étoient de bronze, auſſi-bien que les
» gonds qui ſoutenoient les portes. Le premier
» ſpectacle qui ſe préſenta aux yeux d'Énée,
» ſervit beaucoup à calmer ſes inquiétudes, à le
» raſſurer ſur les périls dont ſa vie étoit menacée,
» & à remettre la confiance dans ſon cœur. En
» effet, tandis qu'il parcouroit des yeux les divers
» ornemens du temple, en attendant que la reine
» y vînt; tandis qu'il réfléchiſſoit ſur le bonheur
» des nouveaux citoyens, & qu'il étoit charmé
» de l'habileté des ouvriers & de la beauté des
» ouvrages, il fut ſurpris de voir toute la ſuite de
» la guerre de Troie, tracée par ordre en d'excel-
» lens tableaux. Il conclut que la Renommée avoit

* Æneid. l. I. v. 445. Traduction du P. Catrou.

» répandu par toute la terre les travaux d'un ſi
» long ſiége. Énée reconnut Agamemnon & Mé-
» nélas en peinture. Il diſcerna Priam & Achille
» dont la colère fut ſi funeſte aux deux partis.
» A cette vue il s'arrêta, & les yeux baignés de
» larmes, en quelle région, dit-il à Achate, nos
» aventures n'ont-elles pas pénétré ? On a joint
» ici le portrait de Priam à ceux des généraux
» Grecs. Vous voyez qu'on ſçait y faire juſtice
» au mérite; qu'on y a le cœur tourné à la com-
» paſſion, & qu'on y eſt touché de l'infortune des
» malheureux. Ne craignez plus : nous ſçaurons
» tirer avantage de la connoiſſance qu'on a de
» nos malheurs dans ces lieux. Il parla de la
» ſorte, & continua de parcourir des yeux ces
» muettes peintures. Chaque tableau lui fit verſer
» des larmes. Il voyoit, d'une part, les Grecs
» aſſaillans fuir devant une troupe de jeunes
» Troyens qui les pourſuivoient : d'une autre part
» il voyoit les Phrygiens mis en fuite par Achille.
» Il conſidéroit dans un tableau les tentes de l'in-
» fortuné Rhéſus, qui, venu pour ſecourir Troie,
» fut attaqué de nuit par Diomède. On pilloit
» ſon camp lorſque le chef étoit encore dans ſon
» premier ſomme, & on le rempliſſoit de car-
» nage. Diomède conduiſoit ſous les pavillons les
» chevaux qu'il avoit enlevés à Rhéſus, avant
» qu'ils euſſent pû paître dans les prés de la

» Troade, & boire des eaux du Xanthe. Ce ſpec-
» tacle fit verſer des larmes à Énée. Dans un
» autre tableau paroiſſoit le jeune Troilus, qui
» fut aſſez audacieux pour défier Achille. Il eſſaya
» en vain ſes armes contre lui. Troilus lui étoit
» inégal en forces : auſſi le voyoit-on, le corps preſ-
» qu'entier hors de ſon char, tombé à la renverſe
» & entraîné vers la ville par ſes chevaux dont il
» tenoit encore les rênes. Sa tête & ſa chevelure
» traînoient à terre, tandis que ſa lance, qui lui
» reſtoit à la main, traçoit un ſillon ſur le ſable.
» Dans un troiſième tableau étoient repréſentées
» les dames Troyennes, les cheveux en déſordre,
» dans le temple de Pallas. Elles paroiſſoient offrir
» leurs vœux à la déeſſe peu favorable. D'un air
» triſte & ſuppliant elles lui préſentoient une robe
» pour couvrir ſa ſtatue ; & elles ſe frappoient le
» ſein. Pallas irritée ſembloit tenir les yeux baiſſés
» en terre. Une autre peinture repréſentoit le corps
» d'Hector, qu'Achille, après l'avoir traîné autour
» des foſſés de Troie, vendoit à Priam qui étoit
» venu le racheter. Énée ne put s'empêcher de
» pouſſer un profond ſoupir, lorſqu'il vit les dé-
» pouilles, le char & le corps de ſon ami ; & qu'il
» apperçut Priam déſarmé tendant des mains ſup-
» pliantes au meurtrier de ſon fils. Dans une autre
» peinture il ſe vit lui-même environné dans une
» mêlée par les principaux chefs du camp ennemi.

» Il y vit les Ethiopiens, & il reconnut Memnon » à la noirceur de ſon viſage & à la lueur de ſes » armes. La généreuſe Pentéſilée s'y faiſoit re- » marquer : elle étoit conductrice d'un eſcadron » d'Amazones, dont les boucliers étoient échan- » crés en demi-cercle. Leur reine, ſoutenant d'une » écharpe la ſeule mammelle qui lui reſtoit, pa- » roiſſoit plus fière que mille autres de ſes com- » pagnes : & toute fille qu'elle étoit, elle oſoit ſe » meſurer avec les plus braves guerriers ».

Ce morceau de l'Énéïde eſt ſi beau, que j'ai cru devoir n'en rien omettre malgré ſa longueur, pour faire voir avec quelle délicateſſe Virgile a ſçu imiter les anciens, & enchérir ſur les beautés naturelles qu'il a trouvées dans leurs écrits. En voici encore un dans le même genre, que le lecteur me ſçaura gré de lui rappeler. Il eſt du ſixiéme livre de l'Énéïde, où le poëte décrit l'arrivée d'Énée à Cumes; & ce prince occupé à conſidérer le temple de Diane.

« Déja le héros & ſa ſuite étoient entrés dans » le bois conſacré à Diane, & bientôt ils furent » rendus à ſon temple tout éclatant de dorures. » On dit que Dédale fuyant la perſécution de » Minos, oſa ſe haſarder à fendre les airs avec » des aîles qu'il ſe fabriqua, & que par un » chemin nouveau volant vers le Septentrion

* Ænéïd. l. VI. v. 13. traduction du P. Carrou.

» il vint de Crète à l'endroit le plus élevé de » Cumes. Dès qu'il y fut arrivé il commença par » consacrer à Phébus ses aîles ; puis il érigea un » temple magnifique. Sur les portes du temple » il sculpta en bas-relief la mort d'Androgée. » Il y représenta les Athéniens que Minos obli- » geoit tous les ans d'envoyer à Crète quatorze » de leurs enfans. On y voyoit l'urne dont on » se servoit pour les tirer au sort. Dans un autre » bas-relief étoit figurée l'isle de Crète vis-à-vis » d'Athènes. On y avoit représenté Pasiphaé, » & l'objet de son brutal amour. Le Minotaure » qui en fut le fruit monstrueux y avoit sa place. » On appercevoit d'un autre côté le fameux la- » byrinthe dont on ne pouvoit retrouver l'issue, » lorsqu'on y étoit entré. Dédale s'y étoit re- » présenté lui-même. Trop favorable à la passion » qu'Ariadne avoit conçue pour Thésée, il don- » noit à celui-ci un fil pour lui faire retrouver » sa route dans les obscurs détours du labyrinthe. » Infortuné Icare, sans doute vous auriez eu part » à ce bel ouvrage de Dédale ! Deux fois le père » s'efforça d'employer l'or pour exprimer la chûte » de son fils ; deux fois ses mains se refuserent » à son travail. Les Troyens auroient continué » à parcourir des yeux le reste de ses histoires, si » Achate, qu'on avoit envoyé chercher la Sibylle, » ne l'eût amenée ».

La différence qu'on peut bien ſentir entre ces peintures de Virgile, & celle d'Euripide, c'eſt que les premières ſont remplies de ſentiment, & par-là plus intéreſſantes que la ſeconde qui ne contient que des ſujets généraux: mais Euripide n'en a pas été moins ſenſé dans le choix de ſes ſujets, puiſqu'il ne s'agiſſoit que d'une ſituation de ſimple curioſité dans des filles, qui arrivant au temple de Delphes avant leur maîtreſſe, jettent çà & là un coup-d'œil en paſſant, bien plutôt pour faire connoître au ſpectateur quel eſt le but de leur voyage, que pour l'amuſer par des deſcriptions hors de ſaiſon: auſſi la ſcène eſt-elle courte ſur cet article.

La curioſité porte encore ces filles à vouloir entrer juſques dans le ſanctuaire, pour achever de tout voir: mais Ion leur fait entendre que l'entrée n'en eſt permiſe qu'à ceux qui viennent conſulter l'oracle, après les ſacrifices requis.

Ces Athéniennes qui forment le chœur font connoître qu'elles ſont les femmes d'une dame Athénienne nommée Créüſe. Il n'eſt pas trop aiſé de diſtinguer nettement ſi elle eſt entrée d'abord avec ſes femmes, ou ſi elle vient enſuite ſur le théâtre, car juſqu'à préſent Ion n'a entretenu que ſa ſuite. Elle prend tout-à-coup la parole, & ſemble répondre à une demande qu'on ne lui fait pas. Peut-être vouloit-elle ne

ſe point découvrir comme la ſuite donne lieu de le penſer.

Le reſte de la ſcène, ou ſi l'on veut cette nouvelle ſcène, eſt un long entretien de Créüſe avec Ion. Il eſt frappé de ſon grand air & ſurpris de ſes larmes. D'abord, elle paroît vouloir éluder les interrogations curieuſes du miniſtre d'Apollon; puis elle répond en mots myſtérieux: « Mes pleurs doivent vous étonner, ſans doute; » mais l'aſpect de ce temple m'a rappelé un » triſte ſouvenir. J'oubliois que j'étois en ce lieu, » & mon eſprit étoit à Athènes. Que les femmes » ſont malheureuſes, & que les dieux ſont in- » juſtes! A qui avoir recours, ſi l'iniquité de nos » ſouverains maîtres nous perd » ? Ce ſoupir énigmatique pour Ion, lui donne l'envie de découvrir le ſecret de cette dame affligée. Mais elle referme auſſi-tôt ſon cœur pour ne pas le laiſſer pénétrer par un étranger. Comme il la complimente ſur ſa naiſſance, afin de changer de diſcours: « Hélas, dit-elle, c'eſt à cet » unique avantage que s'eſt borné mon bon- » heur » ! Elle raconte à ce ſujet la fable de ſon aïeul Ericthonius, (grand titre de nobleſſe) le ſacrifice que fit Erecthée ſon père de ſes propres filles, pour le ſalut de la patrie (autre titre d'héroïſme,) & la deſtinée de ce roi, que Neptune précipita tout vivant dans le ſein de la terre,

qu'il entr'ouvrit d'un coup de ſon trident. Comme le lieu où il fut englouti, eſt le même où Apollon avoit ſéduit Créüſe, le nom de ce lieu la fait rentrer tout-à-coup dans ſa rêverie & dans ſon chagrin. « Lieu fatal, dit-elle, puiſſé-je ne t'a-» voir jamais vû » ! Ion piqué d'une nouvelle curioſité, fait un nouveau pas pour entrer dans la confidence de la dame. Mais elle détourne la converſation ſur ſon époux Xuthus. Il doit dans quelques momens venir conſulter l'oracle d'Apollon. Mais il eſt allé d'abord à l'antre de Trophonius. C'eſt le chagrin de ſe voir ſans poſtérité qui l'amène à Delphes. « Quoi dit Ion, » vous n'avez jamais eû d'enfans » ! L'interrogation eſt embarraſſante par ſa naïveté. Mais Créüſe s'en tire adroitement & ſe contente de répondre : « Hélas, Apollon le ſçait » !

Elle interroge à ſon tour Ion, qui lui avoue qu'il n'a pû connoître juſqu'à préſent ni père, ni mère, & qu'il a toujours vécu des autels, qui lui ont ſervi d'aſyle. « Je ſçais, dit Créüſe, » une mère auſſi infortunée que la vôtre. Quelle » eſt-elle, répond Ion. Daignez me la nommer ». Créüſe en femme habile profite de cette ouverture, pour propoſer ſon affaire ſous le nom d'une autre. « C'eſt elle, dit cette princeſſe, pour qui » je ſuis venu conſulter Apollon en attendant » l'arrivée de mon époux ». Elle fait donc en-

tendre, que c'eſt pour une amie qu'elle vient interroger le dieu ; & comme le miniſtre lui offre ſes ſervices pour cela, après quelques façons, elle lui dit tout de ſuite, que cette amie a eu malgré elle une galanterie avec Apollon ; qu'elle en a eu un fils, qu'elle l'a expoſé ; qu'on ignore ce que l'enfant eſt devenu, & qu'elle le croit mort ; que du reſte, à en juger par la date de cette aventure, l'enfant devroit être à-peu-près du même âge qu'Ion.

Celui-ci ſurpris de la conformité qu'il trouve entre ſon deſtin & le ſort de cet enfant, ne peut toutefois s'imaginer qu'un dieu ait eu un commerce ſecret avec une mortelle. Ainſi il conclut qu'il eſt inutile & même dangereux de conſulter Phébus ſur un crime qu'il n'avoueroit pas. Créüſe en ſoupirant ſe plaint de l'ingratitude de ce dieu, & voyant de loin venir ſon mari, elle recommande à Ion un grand ſecret ſur l'aventure qu'elle vient de lui raconter au ſujet d'une amie, dans la crainte que cet entretien rapporté peu fidellement ne cauſât quelque trouble & quelque mal-entendu, dont la honte retomberoit ſur elle.

Xuthus à la manière Grecque ſalue d'abord le dieu du Parnaſſe, puis Créüſe, à qui il apprend que l'oracle de l'antre n'a pas voulu prévenir celui de Delphes : mais qu'il aſſure par avance

que Xuthus ne s'en retournera point ſans enfans, ni Créüſe ſans réponſe.

L'un & l'autre après quelques prières entrent dans le temple, tandis qu'Ion va chercher l'eau pour faire les aſperſions. Avant que d'y aller, il réfléchit un moment ſur le diſcours de Créüſe, & blâme aſſez vertement le procédé d'Apollon, dont il ſe tient fort ſcandaliſé. « A quel deſſein, » dit-il, ſéduire des beautés mortelles, & aban» donner leurs enfans au trépas ? Songez qu'é» tant dieu vous devez des exemples de vertu. » S'il eſt des méchans parmi nous, vous les » puniſſez. Sied-il donc aux légiſlateurs de vio» ler les loix ? Si cela étoit, ce que je n'oſe » croire, les mortels vous puniroient à leur tour, » & vos temples ſeroient bien-tôt déſerts. Car » enfin, ſi vous ſuccombez à d'indignes paſſions, » il ne faut plus accuſer les hommes, c'eſt à vous » qu'il faut s'en prendre. Ils ne ſont plus que » les imitateurs de vos vices : vous êtes leurs » maîtres ». Voilà ce que les ſages-payens penſoient de leurs divinités, ou plutôt des fables que la poëſie leur imputoit.

Le chœur reſté ſeul dans le veſtibule du temple adreſſe des vœux à Lucine, à Minerve, & à Diane pour obtenir à ſes maîtres une poſtérité digne de la race d'Erecthée. Il y a un morceau élégant ſur l'avantage d'une poſtérité nombreuſe,

Il revient à ce que dit Cicéron dans l'oraiſon pour Cluentius où il appelle un fils, « l'eſpérance » du père, la gloire du nom qu'il doit perpé- » tuer l'appui de la maiſon, l'héritier de la fa- » mille, & un citoyen deſtiné à ſervir l'état ». » Spem parentis, memoriam nominis, ſubſi- » dium generis, hæredem familiæ, deſignatum » reipublicæ civem ». Le grec d'Euripide, & le latin de Cicéron ne ſont guères ſuſceptibles d'une traduction heureuſe en notre langue.

## ACTE II.

Ion revient demander ſi Xuthus eſt ſorti du temple. Ce prince en ſort à l'inſtant, & dès qu'il apperçoit Ion il l'aborde, en lui donnant le nom de fils. Mais le miniſtre d'Apollon ſe refuſe aux embraſſemens de Xuthus, dont le diſcours lui paroît peu ſenſé. Sur quelle apparence & quelle preuve l'appeler ſon fils? Il faut qu'il ait mal pris le ſens de l'oracle. Cette conteſtation fait naître peu à peu l'explication du myſtère. L'oracle a répondu à Xuthus : « La première » perſonne que tu rencontreras à la ſortie du » temple eſt ton fils »: & ce prince ravi de ſe voir un fils qu'il ne connoiſſoit pas, n'a point ſongé dans ſon tranſport à demander à l'oracle de quelle femme il a eu cet enfant. C'eſt ce qui

qui fait l'embarras d'Ion. « Comment, dit-il, » puis-je être votre fils, si vous ignorez vous-» même quelle eſt ma mère » ? A cela Xuthus n'a rien à répondre, ſi ce n'eſt qu'il convient d'avoir eu quelque galanterie avant ſon hymen dans un pélérinage qu'il avoit fait à Delphes aux fêtes de Bacchus. Or Ion voyant que la date s'accorde aſſez avec ſon âge, ſe paye de cette raiſon, & conſent de reconnoître le roi d'Athènes pour ſon père, par déférence aux ordres de l'oracle. Il falloit que le reſpect pour les oracles fût extrême alors parmi les Grecs, puiſque Xuthus ſe montre ſi crédule : car pour Ion, il ne pouvoit que gagner en ſe donnant pour fils à un père qui étoit roi d'Athènes. Toutefois ce n'eſt point ce motif qui le guide, comme on le verra bien-tôt.

Le chœur ne balance pas un moment à féliciter ſon maître d'un dénouement ſi agréable ; & il ſe borne à ſouhaiter pour Créüſe des héritiers du ſang d'Erecthée, tandis qu'Ion & Xuthus réduiſent leurs ſouhaits à retrouver celle dont Ion a reçu le jour.

Le père propoſe à ce fils retrouvé de laiſſer faire au temps pour l'entier éclairciſſement de ce myſtère, & cependant de quitter Delphes, qu'il doit regarder comme un exil, pour paſſer à Athènes ſa véritable patrie ; où le ſceptre l'attend avec la plus riante fortune. « Vous ne

» répondez point, ajoute-t-il ; pourquoi détour-» ner vos regards ? D'où vient cette rêverie fu-» bite où ſe plonge votre eſprit ? Ah, qu'une » triſteſſe qui ſuit de ſi près la douceur de nos » embraſſemens cauſe d'inquiétude à un père » tendre » !

ION.

Seigneur, les choſes enviſagées dans différentes ſituations paroiſſent ſous des faces fort différentes. Je ne puis que bénir ma deſtinée, de m'avoir rendu un père tel que vous. Mais ſi vous déſirez de ſçavoir le ſujet de mes craintes, le voici. Je ſçais que la nation Athénienne fière de ſon origine, ſe vante de ne la devoir qu'au pays même qu'elle habite. De quel œil regardera-t-elle le fils naturel d'un étranger ? Le mépris eſt le moindre outrage qu'elle réſerve à ma foibleſſe, ſi je me borne à l'état de particulier. Tâcherai-je de me faire un nom parmi les grands ? Le peuple me haïra. La grandeur eſt pour lui un objet d'envie. D'un autre côté, les bons citoyens dont la ſage politique eſt de ſe renfermer dans la ſphère d'une vie privée, riront de ma témérité, ſi j'oſe me mêler d'intrigues, choſe toujours dangereuſe dans une république. Je veux que la faveur m'éleve aux premiers rangs : que ne dois-je pas craindre dans un état où les chefs ne ſouffrent point de rivaux ? Entrerai-je

enfin dans une maiſon étrangère, pour y voir une femme irritée d'avoir eu part à vos peines, ſans eſpoir de partager votre bonheur ? Hé, comment Créüſe ne haïroit-elle pas l'objet de votre tendreſſe, ſe voyant privée d'un pareil gage de ſon hymen ? Car enfin, votre cœur penchera de ſon côté ou du mien. Si je lui enlève vos bonnes graces, quel affreux déſordre dans votre maiſon ! Vous ſçavez trop les funeſtes effets d'un amour qui ſe croit outragé. Après tout, ſeigneur, votre épouſe privée d'héritiers excite ma compaſſion. Iſſue d'un ſang illuſtre, elle mérite un autre ſort. Vainement, vous faites briller la couronne à mes yeux. Son éclat ne m'éblouit pas aſſez pour me cacher les maux qu'elle renferme. Eſt-ce vivre heureux que d'être environné de frayeurs & de ſoucis ? Oui je préfere la félicité d'un homme qui ne rend compte de ſon loiſir qu'à lui ſeul, à celle d'un roi qu'une crainte éternelle rend ami des méchans, & ennemi des bons. Peut-être répondrez-vous que l'abondance & les tréſors ſont préférables à la ſituation où je me vois. Non, ſeigneur, non, je ne puis m'accommoder des peines & de l'inquiétude qui ſont attachées aux grandes richeſſes. Laiſſez-moi jouir ſans chagrin de mon heureuſe médiocrité ; & ſoyez vous-même le juge de mon bonheur. Un doux loiſir, point de trouble, point d'envieux : telle eſt ma

félicité. Jamais je n'éprouvai le plaisir cruel d'être supplanté par d'indignes concurrens. Les louanges des dieux, & le service des étrangers partagent ma vie. Je renvoie les uns contens ; il en revient d'autres, que j'ai toujours le plaisir de satisfaire, sans que l'habitude puisse me rendre moins agréable à leurs yeux : & ce qui me paroît un bien inestimable, c'est que mon cœur d'accord avec mon devoir contribue à me rendre vertueux & digne du dieu que je sers. Jugez, si je dois balancer entre ces biens & ceux que vous m'offrez ; ou plutôt, permettez que je continue de vivre dans l'humble emploi où je me trouve, puisqu'après tout, il est indifférent d'être heureux par les richesses ou par la médiocrité.

C'est-là un de ces morceaux que la nature avoue dans tous les temps, & que * Racine a

* Voyez ATHALIE de Racine, acte II. scène VII. & autres scènes. Si mon ouvrage a quelque suite, parmi plusieurs discours ou traités qui le formeront, je ferai voir dans celui de l'IMITATION avec quel art & quelle finesse Racine a fondu le génie des anciens, sur-tout celui d'Euripide avec le sien propre, pour s'en faire un tout nouveau. On y verra en détail la souplesse inimitable de cet ingénieux imitateur, qui a tourné en beautés suprêmes une infinité de tours & de traits naïfs, que tout l'artifice d'une traduction ne sçauroit bien faire sentir. En attendant, si le lecteur veut bien jeter un coup-d'œil sur l'ATHALIE, il reconnoîtra Ion dans Joas, au moins en partie, & les chœurs Grecs dans les chœurs François, sans compter le plus grand nombre des plus beaux tours, & la noble simplicité de cette admirable tragédie, comme j'espère le développer quelque jour.

† J'indiquerai dans l'EXAMEN de cette pièce les imitations que M. Brumoy en a vues.

fait heureuſement paſſer ſur notre théâtre. Xuthus n'y répond qu'en faiſant entendre à ſon fils qu'il faut céder à ſa nouvelle fortune, & que pour lui il va faire des ſacrifices, & préparer un feſtin pour célébrer le jour de la naiſſance de ſon fils. Il le nomme Ion par allégorie à la rencontre qu'il en a faite à l'iſſue du temple *; &, pour lever toutes les difficultés, il défend au chœur, ſous peine de mort, d'apprendre cette nouvelle à Créüſe. Il veut en un mot qu'elle l'ignore, juſqu'à ce qu'il prenne ſon temps pour la déterminer à ſouffrir un autre fils que le ſien ſur le thrône d'Erecthée. A cette condition le fils conſent de ſuivre ſon père à Athènes, & il ne déſire rien autre choſe pour combler ſes vœux, que de retrouver pour mère une Athénienne.

Comme les femmes de Créüſe, prévoient les ſuites de cet oracle; malgré la défenſe de Xuthus, l'indignation l'emporte ſur la crainte dans leurs eſprits; &, plus fidelles au ſang d'Erecthée qu'à un roi étranger, elles forment le deſſein de découvrir à Créüſe le ſecret de ſon époux, & de ſervir la vengeance de cette princeſſe & la liberté d'Athènes, en perdant Ion.

* Parce que cet enfant s'eſt offert le premier à la vue de Xuthus ſortant du temple, ἰξιόντι μοι.

## ACTE III.

Créüse suivie d'un vieillard qui avoit été gouverneur d'Erecthée, & qu'elle regarde comme un père, le prie de se joindre à elle pour obtenir d'Apollon un oracle qui soit favorable à ses désirs. Tandis que le vieillard se met en devoir de lui obéir & d'entrer dans le temple, elle s'avise de demander à ses femmes quelle réponse Xuthus a reçue du dieu. Le chœur par un air triste & par des mots entrecoupés ne lui fait rien attendre que de fâcheux, & excite de plus en plus sa curiosité en lui apprenant les ordres de Xuthus & le supplice dont il a menacé celles qui violeroient son secret. Enfin, ces femmes s'expliquent peu-à-peu, & révélent tout. La reine en est frappée comme d'un coup de foudre: & la douleur ne lui permet pas de parler. Mais le vieillard dévoué aux intérêts des Erecthides, & outré d'une action qui lui paroît si indigne d'un roi, s'écrie, « Madame, on vous » trahit, & votre époux vous détrône. C'est moins » par haine pour lui que par fidélité pour vous, » que j'ose vous parler ainsi d'un étranger qui, » après vous avoir épousée, n'a pas rougi de » violer la foi qu'il vous avoit jurée, & de se » procurer des héritiers qui ne sont pas de vous. » Je vais donc vous développer ce mystère ».

Il le fait d'une manière bien capable de consterner Créüse, mais aussi très vraisemblable, eu égard aux circonstances qu'il rassemble. La stérilité de la reine; le voyage à Delphes, la rencontre & la reconnoissance précipitée d'un fils, tout a l'air d'un artifice concerté pour placer le fils de quelque esclave aimée sur le trône des Erecthides. Il peint cet artifice des plus affreuses couleurs, pour animer la vengeance de Créüse : & il lui dit nettement qu'il n'y a plus de ressource pour elle que dans le fer ou le poison, si elle veut prévenir sa mort par celle de ses deux ennemis. Il s'offre lui-même à devenir l'exécuteur de sa rage; & le chœur épouse les mêmes sentimens de fureur.

Créüse entièrement convaincue de la perfidie de Xuthus, lève le masque, & fait une action bien hardie pour une femme. « Dois-je parler ou » me taire encore, dit-elle ? Trop scrupuleuse » pudeur, cesse de me contraindre. Car qui m'ar- » rête désormais ? Chassée de mon trône & pri- » vée de l'espoir d'avoir des successeurs de mon » sang, est-il encore quelque devoir qui me lie » à mon ingrat époux » ? Ce début est suivi de sermens affreux qu'elle fait de révéler sa honte & celle de Xuthus. Cependant les larmes qui coulent de ses yeux, la rougeur qui lui couvre le front montrent combien lui coûte l'aveu qu'elle va faire. Aussi ne le fait-elle que pour reprocher

aux hommes & aux dieux leur ingratitude & leur trahiſon. C'eſt ſur-tout à Phébus qu'elle adreſſe les plus vifs reproches, en publiant que ce dieu a triomphé de ſa pudeur, & qu'il a ſouffert que ſon fils ſoit devenu la proie des oiſeaux, tandis qu'il rend au traître Xuthus un fils qui n'eſt pas à elle.

Le vieillard & le chœur également ſurpris de cet autre malheur de la reine dont ils n'avoient eu aucune connoiſſance, comprennent à peine tout le ſens de ſes paroles. C'eſt pourquoi le vieux gouverneur ſe fait répéter toute cette aventure pour tâcher de découvrir ſi l'on ne pourroit pas retrouver quelque trace de cet enfant expoſé, qui ſeroit du moins l'héritier légitime du trône, & le vengeur de ſa mère. Mais Créüſe avoue qu'elle l'a caché dans une grotte, & que depuis elle ne l'a plus revû. « O » cruelle mère, s'écrie le vieillard, ô dieu, en» core plus barbare » ! Le récit de Créüſe lui arrache cette expreſſion : car elle lui peint vivement cet enfant malheureux, qui lui tendoit en vain les bras, & la fatale néceſſité où elle étoit de ſacrifier l'amour maternel aux égards d'un honneur ſévère qu'il falloit mettre à couvert.

« Vengez-vous, dit le Gouverneur, & puniſ» ſez d'abord l'amant qui vous a perdue ».

CRÉUSE.

Comment étant mortelle puis-je punir un dieu ?

LE GOUVERNEUR.

Mettez en feu le temple de Delphes.

CRÉUSE.

Une crainte religieuſe m'arrête ; & je n'ai déja que trop de malheurs.

LE GOUVERNEUR.

Hé bien perdez votre époux.

CRÉUSE.

Un reſte de reſpect pour un hymen qui me fut cher, en murmure.

LE GOUVERNEUR.

Du moins étouffez ce monſtre naiſſant, cet Ion qui s'éléve contre vous.

Elle écoute plus volontiers cette propoſition. Il n'eſt plus queſtion que des moyens de réuſſir. Le vieillard du même ton qu'on vient d'entendre, propoſe les plus violens, comme d'aller égorger Ion dans la tente ſacrée où il mange avec ſes amis. Mais la princeſſe n'approuvant rien de tout cela, « c'eſt donc à vous, reprend-il, à chercher » une reſſource ». Créüſe en trouve une digne d'une femme en fureur, c'eſt le poiſon. Elle en avoit un très préſent & très efficace qui lui venoit de Minerve, à ſçavoir deux gouttes du ſang de

Méduſe que la déeſſe avoit données à Erichonius avec cette propriété que l'une des gouttes procureroit la guériſon, & l'autre une prompte mort. Créüſe charge le gouverneur d'empoiſonner Ion avec la liqueur mortelle : mais elle voudroit attendre que ſa victime fût à Athènes. « Non, répond le gouverneur, c'eſt ici qu'il » faut s'en défaire, pour cacher la main qui le » perd ».

Créüſe y conſent, & lui donne un vaſe d'or où eſt renfermé le poiſon, avec ordre de le répandre dans la coupe d'Ion. Tandis qu'elle va dans ſon appartement en attendre l'effet, le vieillard s'encourage à ce crime par cette horrible ſentence : « Soyons vertueux, quand » tout nous rit. Mais s'agit-il de nous venger » d'un ennemi, n'écoutons plus une importune » vertu ».

Ces ſentences & toute la conduite de l'attentat paroiſſent ne convenir gueres à des perſonnages pour qui le ſpectateur s'eſt intéreſſé. Le chœur n'eſt pas moins coupable que les principaux perſonnages, & ſa fidélité pour la race d'Erecthée ne ſçauroit (ce me ſemble) juſtifier ſon emportement, quoique le poëte tâche de l'ériger en vertu dans l'interméde de cet acte. Il faut pourtant convenir que la ſituation eſt admirable; qu'elle eſt tirée des vrais ſentimens

du cœur humain, & que par conséquent elle est dans le vrai goût du théâtre.

## ACTE IV.

Un domestique de Créüse vient d'un air effaré demander au chœur où est la princesse, qu'il a déja cherchée inutilement par toute la ville, & que tout Delphes vient de condamner à la mort. Il la cherche apparemment pour la sauver, s'il est possible ; & toutefois, il s'arrête avec le chœur assez long-temps pour faire un récit très-étendu de la manière dont la conspiration contre Ion a été découverte. En voici le sens.

« Xuthus & son fils étoient partis de ce lieu » dans le dessein de faire des sacrifices & un » festin pour célébrer la naissance d'Ion. Xuthus » se charge des sacrifices ; &, près d'aller sur le » double sommet du Parnasse pour arroser l'un » & l'autre du sang des victimes en l'honneur » de Bacchus, il dit à son fils : Elevez des tentes : » donnez aux Delphiens une fête superbe, & » n'attendez pas mon retour ».

La précaution que prend le poëte d'écarter Xuthus, étoit bien nécessaire, comme on va voir : mais elle ne sauve pas entièrement la faute qu'il a voulu éviter.

Le domestique décrit, avec beaucoup d'art

& trop sans doute, la salle du festin. « C'étoit » une seule tente qui renfermoit un arpent en » quarré long, & qui pouvoit contenir tout le » peuple de Delphes. Elle étoit ornée des plus » riches tapisseries du temple ; ce qui faisoit un » merveilleux spectacle. Car au lieu de plafonds » on voyoit le magnifique présent d'Hercule, » monument de sa victoire, & dépouille pré- » cieuse des Amazones. C'étoit un ciel parsemé » d'étoiles. Le soleil hâtant ses coursiers de se » précipiter sous les eaux ne jetoit plus que les » derniers traits d'une lumière mourante : la nuit » revêtue de longs crêpes noirs conduisoit son » char léger dans la plaine éthérée, suivie des » astres brillans parmi lesquels les Pléiades se » faisoient distinguer, aussi-bien qu'Orion armé » de son épée ». On décrit du même air l'Ourse dont la queue faisoit plusieurs replis, la pleine lune, qui divise le mois, avec les Hyades, & dans un lointain l'Aurore qui attendoit le départ des astres. « D'autres ornemens, continue l'of- » ficier, tenoient lieu de murs. C'étoient des » naumachies, des chasses, des centaures, des » cerfs & des lions. Enfin à l'entrée, il y avoit » un Cécrops avec une queue de serpent à con- » tours tortueux, & ses filles à ses côtés. Du » reste les tables étoient chargées de coupes » d'or ».

Cela reſſemble aſſez aux enchantemens des fées, vû le peu de temps qu'on a employé à préparer cette fête. D'ailleurs la deſcription qu'on en fait, plus bâdine *, ce ſemble, que pompeuſe, & tout au moins hors de place, ne devoit guères plaire à des femmes effrayées à qui l'on venoit annoncer une mort certaine. Le narrateur pouvoit s'en tenir aux choſes qui ſuivent, & que je vais dire.

« Un héraut avec cérémonie avoit invité tous » les citoyens au feſtin. La ſalle étoit remplie, » & les convives ornés de couronnes avoient » commencé le repas, lorſqu'un vieillard a paru » dans l'aſſemblée, & a réveillé la joie en ſe » faiſant l'échanſon public. La muſique & Bac- » chus ayant échauffé les eſprits, le vieillard » fait apporter de plus grandes coupes, & ſe » fait un mérite de ſervir lui-même ſon nou- » veau maître. Il avoit mêlé dans le vin un » poiſon, qu'il avoit, dit-on, reçu de Créüſe. » Ion faiſoit déja la libation, quand une parole » échappée à un des officiers lui a fait entrevoir » un fâcheux préſage. Il demande une autre » coupe & fait une libation de tout le vin qui » étoit dans la ſienne en invitant les convives

* Elle eſt élégante & charmante en elle-même. Ce n'eſt que ſa place que j'oſe ici blâmer. On pourroit faire un beau tableau ſur cette deſcription.

» à l'imiter. Cependant une troupe de colombes » entre dans la tente & goûte de ce vin ré- » pandu par les conviés. On n'en voit aucun » effet funeſte pour ces oiſeaux. Mais la colombe » qui s'étoit arrêtée proche d'Ion trempe à peine » ſon bec dans le vin empoiſonné, qu'elle s'a- » gite violemment, fait entendre une voix plain- » tive, & tombe étendue aux pieds des ſpec- » tateurs. Ion déchirant auſſi-tôt ſes vêtemens, » s'écrie : Quel mortel attente ſur mes jours ? » C'eſt à toi, vieillard, de me le déclarer, puiſ- » que c'eſt de ta main que j'ai reçu le poiſon. » L'échanſon après quelques détours confeſſe » enfin le forfait de Créüſe. Ion à la tête des » conviés, court à l'inſtant aux miniſtres du » temple en demandant juſtice : & tous d'une » voix ont condamné la reine à être précipitée » du haut du rocher ».

Je ne crains pas d'être blâmé des partiſans de l'antiquité les plus outrés, ſi je crois voir une faute dans cet inutile récit, puiſque celles qui y ſont intéreſſées, je veux dire, les femmes de Créüſe, n'avoient beſoin de ſçavoir autre choſe, ſinon que tout étoit découvert, ſans s'embarraſſer de la manière, & moins encore de la deſcription du feſtin ; outre que l'eſſentiel pour le domeſtique, témoin de cet évenement, étoit de chercher promptement ſa maîtreſſe pour fa-

voriſer ſon évaſion, & non pas de s'amuſer à décrire une ſalle de feſtin & de bal.

Le chœur ſe ſentant coupable du ſecret violé, & complice du crime de la reine, voit bien qu'il mérite doublement la mort; &, comme il ne voit nulle apparence à ſe ſauver par la fuite, il entre dans des ſentimens de frayeur qui conviennent à des femmes, & qui pouvoient s'exciter, ſans qu'il fût néceſſaire d'employer une narration ſi détaillée.

Je ſuis perſuadé, malgré l'arrangement ordinaire des ſcènes, que le quatriéme acte finit par ce déſeſpoir du chœur, & que le cinquiéme eſt ouvert par Créüſe. Quoi qu'il en ſoit cette princeſſe ſur le bruit de ſa condamnation ayant trouvé le ſecret de s'échapper & de parvenir juſqu'au veſtibule du temple demande au chœur un conſeil dans l'extrémité où elle eſt réduite. Mais elle n'en trouve qu'un dans des femmes éperdues à l'aſpect d'une mort qui les menace elles-mêmes; c'eſt d'embraſſer l'autel du dieu.

Créüſe s'y réfugie à propos : car le théâtre ſe remplit tout-à-coup de gens armés qu'amène Ion pour ſe ſaiſir de ſon ennemie. Dès qu'il la voit, ſa haine s'adreſſe au fleuve Céphiſe en ces termes: « Comment peut être iſſue de vous cette vipère » aux yeux enflammés, dont l'audace eſt un venin » plus ſubtil que le poiſon qu'elle a oſé me pré-

» ſenter ? qu'on la prenne, & que ſon corps ſoit » impitoyablement déchiré en tombant de rocher » en rocher. C'eſt ſans doute un effet de mon bon » deſtin que je l'aie connue avant que d'arriver à » Athènes. Si tu as oſé attenter ſur ma vie au mi- » lieu de Delphes, qu'aurois-je dû attendre de toi » dans le ſein de ton palais ? Tes perfides careſſes » m'auroient coûté le jour. Ne te perſuade pas » que cet autel & ce temple te dérobent à ma » vengeance. Si la pitié doit avoir lieu, c'eſt en » faveur de ma mère & de moi-même ».

Ion fait ici mention de ſa mère ſans ſçavoir que c'eſt elle dont il pourſuit la mort. Elle ignore de même qu'il eſt ſon fils ; & cette double erreur produit l'embarras intéreſſant qu'on va voir.

CRÉUSE.

Je vous défends à tous, au nom d'Apollon & au mien, d'approcher de cet autel.

ION.

Qu'y a-t-il de commun entre Apollon & toi ?

CRÉUSE.

Je ſuis dévouée à ce dieu.

ION.

N'as-tu pas voulu perdre ſon fils ?

CRÉUSE.

Devenu fils de Xuthus tu n'eſt plus celui d'Apollon.

ION.

ION.

Mais je l'avois été, & c'eſt de lui que je tiens en effet tout ce que je ſuis.

CRÉUSE.

Tu as été à lui, & j'y ſuis à préſent.

ION.

J'étois injuſte, & tu es impie.

CRÉUSE.

Je n'ai fait que me venger de l'ennemi déclaré de ma maiſon.

ION.

D'un ennemi! Ai-je envahi ton trône à main armée?

CRÉUSE.

Oui, cruel, tu as mis en conbuſtion la maiſon d'Erecthée.

ION.

Ai-je porté à Athènes le fer & le feu?

CRÉUSE.

C'étoit les y porter que m'arracher le ſceptre.

ION.

Mon père me faiſoit héritier d'un ſceptre qui eſt le prix de ſa valeur.

CRÉUSE.

Et quel droit un deſcendant d'Éole a-t-il ſur le peuple de Pallas.

ION.

Un droit acquis par ſon courage. Le droit de libérateur.

CRÉUSE.

S'il en fut le libérateur, doit-il en être l'uſurpateur & le tyran?

ION.

C'eſt donc une vaine crainte de l'avenir qui te portoit à me donner la mort?

CRÉUSE.

Je te donnois la mort pour prévenir mon trépas.

ION.

Non, non, c'eſt la jalouſie qui a conduit tes coups: c'eſt la rage de te voir ſans héritiers.

CRÉUSE.

Si je manque d'héritiers, eſt-ce un titre pour m'enlever la couronne?

ION.

Pour n'être pas ton fils, dois-je être privé de l'héritage paternel?

CRÉUSE.

Il eſt à toi; prends ſon épée & ſon bouclier: voilà tes biens & ton héritage.

ION.

Va, quitte cet autel & ceſſe de profaner la majeſté du dieu.

CRÉUSE.

Va porter de pareils ordres à ta mère.

ION.

Quoi ! je ne tirerois pas raiſon d'une impie qui m'a preſque donné la mort ?

CRÉUSE.

Venge-toi : c'eſt ſur cet autel qu'il me faut égorger.

ION.

Quelle fureur de vouloir enſanglanter les couronnes du dieu !

CRÉUSE.

Pour te rendre coupable.

Ion finit par une exclamation contre l'injuſtice des loix, qui donnent au crime un aſyle réſervé ſeulement pour l'innocence; & ſoit que les actes aient été mal diviſés, comme il y a apparence, ſoit quelqu'autre raiſon, l'acte ſuivant amene la prêtreſſe de Phébus, ſans autre interméde, pour faire le dénouement de cette intrigue.

## ACTE V.

Cette princeſſe ſort du temple par inſpiration divine pour venir calmer la colère d'Ion. Comme elle lui tenoit lieu de mère, il a pour elle le reſpect & la déférence d'un tendre fils : mais il ne peut concevoir les ordres qu'elle lui donne, à ſçavoir

d'aller à Athènes ſans ſouiller ſes mains dans le ſang de ſon ennemie. « Une juſte vengeance, » dit-il, nous rend-elle coupables » ? La prêtreſſe, pour s'expliquer peu-à-peu, lui montre un petit berceau qu'elle porte. (C'eſt celui où elle avoit trouvé Ion). Jamais elle ne lui avoit montré ce gage ſi propre à lui faire retrouver ſa mère, parce qu'Apollon l'avoit ainſi voulu: & c'eſt par l'ordre de ce même dieu qu'elle découvre en ce jour un dépôt ſi important. « Recevez-le, dit-elle, & cher- » chez les traces de celle dont vous reçûtes le » jour ».

Il y a beaucoup de machines dans cette pièce: car, outre que la prêtreſſe en eſt une auſſi-bien que Minerve qui viendra après, on ne concevroit pas pourquoi la prêtreſſe a gardé ſi long-temps ce berceau ſans en rien dire, & ſans que perſonne en ſoupçonnât rien, ſi le poëte n'avoit eu ſoin de faire entendre plus d'une fois que tel étoit le bon plaiſir d'Apollon ; de ſorte qu'Apollon ſemble avoir tout fait exprès pour donner lieu à une tragédie ; tant il prend de précautions pour en ménager tous les reſſorts. Après avoir exécuté ſes ordres, la prêtreſſe fait les derniers adieux à Ion, & ne lui apprend rien autre choſe de ſon ſort ſinon qu'il a été expoſé ſur la porte du temple dans le berceau qu'elle lui donne, & que déſormais c'eſt à lui de chercher avec ſoin ſa mère

aux marques qu'il trouvera dans le dépôt qu'Apollon lui remet entre les mains. Il eſt vrai que cela ſe fait pour ne pas précipiter le dénouement; mais c'eſt un défaut que de multiplier les machines pour ménager les ſurpriſes, quelque touchantes qu'elles puiſſent être.

Ion, attendri à la vue de ſon berceau, verſe des larmes en ſongeant qu'il a été aſſez malheureux pour devoir ſa naiſſance à un crime, & pour être expoſé à la mort par une mère qui auroit dû l'allaiter *. Il bénit le dieu qui l'a ſecouru en maudiſſant la fortune qui l'a trahi : &, par un retour de tendreſſe, il plaint ſa mère, que des égards cruels ont apparemment forcée à perdre ce qu'elle avoit de plus cher. Irréſolu ſur le parti qu'il doit prendre, il veut d'abord faire au dieu de Delphes un don de ſon berceau, pour n'être pas obligé d'y trouver ce qu'il ne voudroit pas, c'eſt-à-dire une mère vile, une eſclave. Son incertitude lui paroît plus douce qu'un éclairciſſement qui le rendroit mépriſable. « Mais quoi, reprend-» il, dois-je me défier des faveurs d'un dieu » qui m'a conſervé ſi fidellement ces gages de » ma naiſſance ? Oſons ouvrir ce berceau : auſſi-» bien ne ſçaurois-je éluder mon deſtin. Sacrés » ornemens qui environnez ce dépôt ; & vous liens » qui tenez mon tréſor enfermé, faut-il que vous

* C'étoit la coutume des femmes Grecques.

» ayez ſi long-temps trompé mes déſirs curieux ».

Tandis qu'il s'avance pour délier le couvercle, & qu'il s'étonne de voir que le temps ne l'a point endommagé, Créüſe reconnoit le berceau, & quittant ſon aſyle ; « Voici le berceau, s'écrie-» t-elle, où je vous expoſai ; j'abandonne cet au-» tel, dût-il m'en coûter la vie ». Ion ſurpris de cette nouvelle audace de Créüſe, veut qu'on ſe ſaiſiſſe d'elle, & il croit que c'eſt une fureur cauſée par ſes remords qui la contraint d'abandonner ſon réfuge : mais elle s'attache à Ion & s'obſtime à l'appeler ſon fils. Celui-ci, pour la convaincre de ſupercherie, s'aviſe d'un ſtratagême, à ſçavoir d'obliger Créüſe à lui dire ce que contient ce berceau avant qu'il l'ait ouvert. La princeſſe ne balance pas, & répondant de point en point à toutes les demandes d'Ion, elle déſigne au juſte tout ce qui ſe trouve dans ce dépôt, les voiles de l'enfant, & les ornemens qui les accompagnent. A meſure qu'il en tire quelqu'un, Créüſe nomme les autres. L'un eſt une figure de Méduſe en broderie ſur la toile avec un bord de ſerpens en guiſe d'égide, ouvrage qu'elle fit étant fille ; un autre eſt un braſſelet ou collier de ſerpenteaux d'or, ſuivant l'uſage des Erecthides en mémoire d'Ericthonius, dans le berceau duquel Minerve avoit mis un ſerpent. Il y a enfin une couronne d'olivier,

formée d'une branche de celui que Pallas fit naître à Athènes, en frappant la terre de sa pique.

Créüse en un mot devine tout sans rien voir, & si précisément que le jeune homme ne pouvant plus douter qu'elle ne soit sa mère, la reconnoît pour telle, & l'embrasse tendrement. Cette reconnoissance est bien touchée; mais elle seroit plus agréable, si Créüse n'eût pas été coupable d'un empoisonnement médité, crime si odieux que la plus juste vengeance ne peut le justifier assez, pour rendre Créüse digne des larmes du spectateur. Cependant, pour ne pas prononcer trop légèrement sur des choses si respectables, il faut se souvenir que la vengeance de Créüse n'étoit que trop bien fondée, vû l'erreur où elle étoit; & que le poison tenoit lieu d'armes aux femmes outragées.

Cette scène doit paroître aujourd'hui désagréable par un autre endroit important; c'est qu'après les premiers transports de la joie réciproque de la mère & du fils, Créüse qui ne peut rendre raison pourquoi & comment ce berceau avec l'enfant avoit été transporté à Delphes, se trouve obligée de découvrir à Ion par ses soupirs & par son embarras, qu'il pourroit bien n'être pas fils légitime de Xuthus. Ainsi, en retrouvant sa mère, il perd le père qu'il avoit

trouvé. La reine est même réduite à expliquer ce mystère ; & elle assaisonne cette explication le moins mal qu'il lui est possible en disant comme Hippolyte dans Racine :

L'hymen n'est pas toujours entouré de flambeaux *.

En un mot elle donne à Ion de terribles scrupules sur sa naissance. Elle dit enfin, quoique timidement & après bien des façons, la vérité qui lui coûtoit tant à révéler ; qu'elle avoit épousé malgré elle Phébus ; qu'elle en avoit eu un fils ; & que pour ne pas rendre sa vertu suspecte, elle avoit exposé le gage d'un hymen glorieux à la vérité, mais ignoré de ses parens. On juge bien qu'Ion, durant ce récit qu'il interrompt souvent par de curieuses questions, est agité de divers sentimens. Un dieu pour père flatte sa vanité, mais une naissance si extraordinaire lui semble équivoque. D'un autre côté l'un & l'autre admirent, non sans s'attendrir, que la fortune ait permis qu'un fils & une mère aient pensé se donner mutuellement la mort. Ce combat de tendresse est digne d'Euripide : mais Ion rendu à ses réflexions retombe dans ses scrupules ; ravi de trouver une reine, il voudroit encore que sa naissance fût sans tache ; &, pour s'en

* Phèdre, acte V. scène I.

aſſurer, il s'approche de Créüſe, & lui dit à l'inſçu du chœur le ſujet de ſes craintes.

Quelque précaution qu'il prenne & quelqu'aſſaiſonnement qu'il apporte à une demande ſi délicate, elle n'eſt bonne qu'à faire rougir ſa mère; & cela feroit un méchant effet de nos jours. Car Ion la preſſe de lui avouer avec franchiſe ſi Apollon n'eſt point un voile ſpécieux dont elle tâche de couvrir ſa faute & d'embellir la naiſſance honteuſe d'un fils recouvré.

Créüſe prend Minerve à témoin de la vérité de ſon aventure avec Apollon. Mais ce qui confirme Ion dans ſes ſoupçons, c'eſt que ce dieu, loin de l'avouer pour fils, le donne pour tel à Xuthus. « Il vous donne à Xuthus, répond-elle. » Mais il ne dit pas que vous ſoyez iſſu de ce » roi. Un ami ne peut-il pas donner à un autre » ſon propre fils pour héritier » ? Cette raiſon n'eſt pas trop bonne. Auſſi, l'intéreſſé ne s'en payant pas, ſa mère en allégue une autre, à ſçavoir la bienveillance particulière de Phébus qui veut que ſon fils ſuccéde à un grand roi; ce qui ne ſeroit pas, ſi ce dieu ſe déclaroit père d'Ion. « Hé, que pourroit-il hériter d'un dieu? » Pas même le nom, ſur-tout le mariage ayant » été ſecret, & l'enfant expoſé ».

Tout cela dégénère en comique par rapport à nous; & les ſoupçons d'Ion ont paru ſi bien

fondés à Euripide même, qu'il lui fait prendre le parti de consulter Phébus pour les éclaircir. Mais Minerve prévient cette démarche, & tombe elle-même des nues pour justifier la vertu de la reine, & pour dissiper les soupçons de ce fils qu'on lui rend.

La déesse se dit envoyée pour cet effet par Apollon qui n'a pas voulu, en paroissant lui-même, s'exposer à des reproches sur le passé. « C'est lui (dit-elle) qui est votre père. S'il » vous donne à Xuthus, c'est pour vous faire » entrer dans une illustre maison. Son bras seul » a suspendu l'effet de vos haines mutuelles, & » son dessein étoit de vous déclarer son secret à » Athènes; mais vous en avez hâté la décla- » ration ». Minerve donne ordre à Créüse de placer Ion sur le trône comme le rejeton des Erecthides, en l'assurant que ce prince deviendra célèbre dans toute la Grece; que ses quatre fils seront les chefs de quatre tribus d'Athènes; & que ses petits-fils habiteront les Cyclades & les villes de l'Ionie *, nom qu'elles devront à Ion. La déesse ajoûte, que Créüse aura de Xuthus son époux deux enfans dont l'un donnera son nom à la Dorie †, & l'autre à l'Achaïe §. Tout

* Ionie, région séparée de l'Eolide par le fleuve Hermus. Ses fleuves sont le Cayſtre & le Méandre.

† Dorie, partie de l'Achaïe la plus proche d'Athènes.

§ L'Achaïe propre est dans le Peloponnèse.

ceci eſt hiſtorique & rapporté exprès pour flatter la vanité des Grecs fort jaloux de leurs anciennes origines. Enfin, Minerve fait valoir à Créüſe les faveurs d'Apollon : premièrement, d'avoir fait enſorte que ſon commerce avec le dieu demeurât ſecret : & en ſecond lieu, d'avoir dérobé l'enfant au trépas. D'où Pallas conclut qu'il eſt important que Créüſe ne diſe pas à ſon mari qu'elle eſt mère d'Ion, de peur de tirer ce bon roi d'une erreur qui lui eſt agréable : c'eſt-à-dire que Minerve veut que Xuthus ſoit la dupe d'Apollon.

On voit combien ces ſortes de fables ſont contraires à nos idées, & combien une traduction ſuivie & toute ſimple d'une pareille tragédie ſeroit déſagréable aujourd'hui [1]. Xuthus auroit fait un mauvais perſonnage dans cette ſcène auſſi-bien que dans celles qui la précédent, lorſqu'il eſt queſtion d'éclaircir l'aventure d'Apollon avec Créüſe : & voilà pourquoi le poëte a pris grand ſoin de laiſſer ſur le Parnaſſe le mari

1 Une telle traduction peut offrir au moins un objet de comparaiſon qui n'eſt pas ſans intérêt. On y trouvera, par exemple, cette ſcène d'Ion & de Créüſe, où elle l'interroge ſur ſon état, que Racine a imitée, & qui eſt ſupprimée dans cet extrait. On doit donc enviſager celui-ci comme une analyſe très-intéreſſante, propre à jeter du jour ſur la pièce, à en faire reſſortir les beautés, à prévenir ſur ſes défauts, à diriger dans la lecture qu'on en va faire : mais il ne peut en tenir lieu.

occupé à faire de longs ſacrifices, tandis qu'on la joue à ſon inſçu. C'eſt pour une ſemblable raiſon de bienſéance qu'Euripide n'a pas fait paroître Apollon. Mais tout cet art ne rendroit pas meilleur pour nous un ſujet, où après tout Apollon eſt ſéducteur, Minerve entremetteuſe, Créüſe barbare, Ion vindicatif, le chœur peu vertueux, & Xuthus dupe *: outre qu'il n'eſt nullement vraiſemblable qu'il ſe paſſe tant d'évènemens au pied du mont Parnaſſe, ſans qu'il en vienne le moindre bruit aux oreilles de Xuthus, dont le fils eſt, peu s'en faut, empoiſonné, & dont la femme eſt condamnée publiquement à la mort. Le moyen même, après le calme qui ſuit cette horrible tempête, de cacher à Xuthus la cauſe véritable des bruits qui ont ſi fort éclaté dans toute une ville : & comment l'en inſtruire ſans bleſſer en rien l'intérêt du père ou l'honneur de l'époux ? Euripide laiſſe tout cela à ſes acteurs, qui loin de ſe jeter dans cet embarras ſe retirent tous contens après avoir remercié Minerve & Apollon. Je reconnois cependant, avec un des plus habiles connoiſſeurs † à

* J'ajoute encore, imprudent d'avoir révélé le ſecret d'un fils que lui donne l'oracle en préſence des femmes de Créüſe. Il eſt pourtant vrai qu'il y a été entraîné par la ſuite de l'évènement. Mais cela n'empêche pas qu'on ne ſente en ceci l'inconvénient du chœur, dont Xuthus auroit dû ſe défier.

† Le P. Porée.

qui je l'ai ouï dire, que, malgré les défauts réels ou apparens que j'ai cru voir dans cette piéce, rien n'eſt plus véritablement théâtral, qu'une mère prête à faire mourir ſon fils inconnu, & à mourir inconnue par ſes mains, tandis que ce double projet de parricide ſert à rendre la mère au fils, & le fils à la mère.

# PERSONNAGES.

MERCURE.
ION, néocore du temple de Delphes.
CRÉUSE, fille d'Érecthée, reine d'Athènes.
XUTHUS, roi d'Athènes, époux de Créüſe.
UN VIEILLARD attaché à Créüſe.
UN ESCLAVE de la ſuite de Créüſe.
LA PYTHIE.
MINERVE.
LE CHŒUR, compoſé de femmes eſclaves de Créüſe.

La ſcène eſt à l'entrée du temple de Delphes.

# ION,

## TRAGÉDIE D'EURIPIDE.

### ACTE PREMIER.

### SCÈNE PREMIERE.

MERCURE, seul.

ATLAS, qui de son dos d'airain sillonne le ciel, antique palais des dieux, fut père de Maïa, déesse à qui je dois la naissance. Je suis Mercure, & mon office est de servir le grand Jupiter. J'arrive à Delphes : c'est dans ce temple placé au milieu de la terre, qu'Apollon dévoile aux yeux des mortels les choses présentes & futures. Ce dieu, touché de la beauté de Créüse, fille d'Erecthée roi d'Athènes, surprit cette jeune princesse dans l'antre de Macra, près de la citadelle de la guerrière Pallas, que cette ville fameuse reconnoît pour sa protectrice, & la força de céder à sa passion. Il l'aida ensuite à cacher aux yeux de son père le fruit de cet

amour ſecret. Le jeune enfant, dès l'inſtant de ſa naiſſance, fut porté par Creüſe dans la même grotte où le dieu l'avoit rendue mère ; elle l'enferma dans une corbeille arrondie, ſemblable à celle où Minerve avoit caché le jeune Erichthonius ; &, comme en confiant ce prince à la garde des filles d'Aglauros [1], la déeſſe avoit mis près de lui deux dragons prêts à le défendre, Créüſe voulut que ſon fils fût entouré de figures ſemblables, ſuivant ainſi l'uſage de ſes ancêtres, imité par tous les deſcendans d'Erecthée [2] ; puis, enfermant dans la même corbeille quelques ornemens précieux, elle expoſa ce fils à la mort.

Auſſitôt Apollon m'adreſſe cette prière : « O frère tendrement chéri ! vole dans la cité fameuſe dont le peuple eſt iſſu de la terre, & que Minerve protège : une grotte creuſée dans le roc offrira bientôt à ta vue un jeune enfant dont je ſuis le père ; reçois-le dans tes bras, apporte-le dans ce temple avec la corbeille qui le renferme, ſans toucher aux tapis dont il eſt enveloppé ; poſe-le à l'entrée de mon ſanctuaire : je veillerai ſur ſa deſtinée ». Impatient de

1 Femme de Cécrops. Ses trois filles ſe nommoient Aglauros, Herſé & Pandroſos.

2 « Qui élèvent leurs enfans parmi des ſerpens d'or, ou entichis » d'or ». On voit, par ce paſſage & un autre ci-après, que les Athéniens couvroient le berceau des enfans de figures de dragons dorés, & leur en faiſoient des colliers.

ſervir

ſervir un frère & de lui prouver mon affection par mon zèle, je tranſporte l'enfant & le panier entrelacé; je le poſe ſur les marches du temple, & j'entr'ouvre la corbeille afin de laiſſer voir ce qu'elle contenoit. Auſſi-tôt que le ſoleil pouſſe ſes chevaux dans la céleſte carrière, la prophêteſſe entre dans le ſanctuaire, & ſes yeux ſont frappés de cet objet nouveau; elle s'étonne, elle s'indigne qu'une citoyenne de Delphes oſe ainſi profaner le temple, en y portant le fruit d'un criminel amour. Elle auroit rejeté loin d'elle cette créature innocente, ſi Apollon n'eût attendri ſon cœur en faveur d'un enfant infortuné: elle le prend; elle l'élève, ſans ſçavoir que ſon père eſt le dieu qu'elle ſert, & ſans connoître la mère qui l'a fait naître: le jeune enfant lui-même ignore ſon origine; il eſt nourri dans le ſanctuaire; il y trouve pendant les premières années de ſa vie les amuſemens de ſon âge, & une occupation pour celui d'homme fait; car les citoyens de Delphes l'ont établi gardien des tréſors, & lui ont confié le ſoin des choſes ſacrées. Tandis qu'il exerce ici cet emploi honorable, un évènement imprévu force ſa mère à prendre un époux. Le feu de la guerre s'allume entre les Athéniens & les habitans de l'Eubée [1].

1 Les Chalcontides. On appeloit ainſi les habitans de l'Eubée du nom d'un de leur roi vaincu par Amphitryon.

Xuthus, fils d'Eole & roi des Achéens, fait pencher la fortune en faveur des premiers, & quoique étranger, il obtient la main de Créüse pour prix de cet important service. Après plusieurs années d'un mariage stérile, ils viennent aujourd'hui consulter l'oracle, pressés par le désir de se voir renaître dans leur postérité. C'est Apollon qui dirige ces évènemens; il veille sur son fils, & veut le donner à Xuthus, comme s'il étoit issu de ce prince, afin qu'il retrouve sa mère, & vive au sein de l'opulence, sans trahir cependant le secret de sa naissance. Apollon veut que la Grèce l'appelle ION, & qu'il donne son nom aux colonies Asiatiques.

J'apperçois le fils du dieu qui s'avance; il tient dans ses mains des rameaux de laurier pour orner les portes du temple: je me retire dans les bosquets sacrés, d'où je verrai s'exécuter les ordres du destin. Ion, c'est moi qui le premier des dieux t'appelle de ce nom, que tu ne dois plus quitter.

## SCÈNE II.

ION, suivi des ministres du temple.

---

ION.

DÉJA le dieu de la lumière fait briller son char sur la terre : les astres en sa présence fuient dans le sein de la nuit sacrée ; déja les sommets inaccessibles du Parnasse annoncent le jour aux mortels ; la fumée de la myrrhe odorante s'élève à la voûte du temple, & la prêtresse, assise sur l'auguste trépied, va faire entendre aux Grecs les accens de sa voix inspirée.

Allez, ministres saints, allez vers la source argentée de Castalie, & après vous être lavés dans ses eaux pures, entrez dans le temple ; que votre bouche s'abstienne de paroles de mauvais augure, & n'annoncez que des choses heureuses aux mortels qui viennent consulter le dieu [1].

Pour moi, satisfait de l'emploi que j'exerce depuis mon enfance, je vais purifier l'entrée du temple ; je vais l'orner de branches de laurier & de couronnes sacrées ; j'y entretiendrai la fraîcheur par une douce rosée, & j'écarterai, à

1 Il adresse ces mots aux prophètes chargés de recueillir les réponses de la Pythie. Voyez l'EXAMEN de la pièce.

coups de flèches, les oiſeaux qui pourroient ſouiller les offrandes; car, étant ſans mère & ſans père, je dois chérir ce temple qui m'a ſervi de berceau.

## SCÈNE III.

ION, ſeul.

VIENS [1], ſuperbe laurier, rameau naiſſant, deſtiné à purifier le terrein ſacré que couvre la voûte auguſte de ce temple! laurier cueilli dans les jardins des immortels où les eaux des ſaintes roſées font jaillir une ſource éternelle pour arroſer la chevelure ſacrée du myrthe! Feuillage divin, que j'emploie à balayer le temple du dieu, chaque jour avec le lever de l'aile rapide du ſoleil; aſſidu à rendre au dieu le culte que je lui dois! O Péan! ô Pean! béni, béni ſois-tu, fils de Latone!

O Apollon! je remplis à l'entrée de ce temple un travail honorable, en rendant un culte aſſidu à ton trône prophétique. Illuſtre emploi! tendre une main ſervile non aux foibles mortels, mais aux dieux immortels. Ah! je ne me laſſerai jamais d'un ſi glorieux eſclavage. Phébus,

1 Ce qui ſuit eſt écrit par ſtrophes & antiſtrophes.

Phébus eſt mon père : je bénirai ſans ceſſe le dieu qui ſoutient ma vie, & je donnerai toujours le nom de père à celui qui me comble de biens & qui me nourrit dans ſon temple. O Péan ! ô Péan ! béni, béni ſois-tu, fils de Latone !

Mais [1] il eſt temps de poſer ce rameau de laurier pour arroſer le temple : ces vaſes d'or ſont remplis de l'eau pure de Caſtalie, & je vais la répandre avec des mains innocentes [2]. Puiſſe ma vie s'écouler ainſi au ſervice d'Apollon, ou puiſſé-je du moins ne le quitter que ſous d'heureux auſpices ! — Ah ! que vois-je ? — Les oiſeaux du Parnaſſe ont quitté leurs couches chéries ; ils voltigent autour du temple. Arrêtez, oiſeaux téméraires ! ah ! gardez-vous de ſouiller ce ſaint lieu ! Héraut de Jupiter, toi, dont [3] les ſerres victorieuſes épouvantent la troupe ailée, crains à ton tour que cet arc ne triomphe de toute ta force ! & toi, beau cygne qui naviges [4] vers le ſanctuaire, porte ailleurs tes pieds de pourpre ; ta lyre, émule de celle d'Apollon, ne te déro-

1 Ici finiſſent les antiſtrophes, & commence une ſuite de vers anapeſtes.

2 Grec : Sortant pur du lit. Barnes cite ici le LÉVITIQUE, c. XV. v. 16.

3 Grec : Vainquant la force des oiſeaux par ton bec crochu.

4 J'ai haſardé de traduire cette métaphore du grec, qui caractériſe agréablement le vol & le port du cygne.

bera pas à mes traits. Eloigne-toi à tire d'aile, & va dans les marais de Délos faire entendre tes chants harmonieux; ton sang, si tu n'obéis, me vengera de ton audace.... Ah! quel oiseau imprudent vient d'entrer jusques dans la demeure du dieu? Ose-t-il construire sous cette voûte sacrée son édifice de chaume, pour y loger sa jeune famille[1]? tremble au frémissement de la corde de cet arc qui va te percer! Entends-tu? fuis, mère insensée! va sur les bords de l'Alphée, ou dans les bosquets de Corinthe, te livrer à ces doux plaisirs, & n'espère pas que je souffre que tu viennes souiller les offrandes & rendre impur le temple de Phébus.

Oiseaux, qui par votre chant annoncez aux mortels la volonté des dieux, ma main se refuse à vous ôter la vie; mais je ne puis trahir les devoirs de mon ministère, & je dois préférer à tout une divinité bienfaisante.

1 Le néocore écarte ces oiseaux, mais il ne leur fait aucun mal. C'eut été violer le droit d'asyle. Ce droit fut violé bien noblement par Aristodicus, lorsque ce généreux citoyen, allant autour d'un temple révéré, enleva de leurs nids les moineaux & les oiseaux des autres espèces. « O le plus scélérat des hommes! s'écria la voix divine, as» tu bien la hardiesse d'arracher de mon temple mes suppliants »? — « Quoi, grand dieu, répondit Aristodicus, vous protégez vous» même vos suppliants, & vous ordonnez aux Cyméens de livrer le» leur ». Voyez Hérodote, trad. par M. Larcher, tom. I. p. 221.

## SCÈNE IV.

ION[1], LE CHŒUR, réuni & partagé.

---

LE CHŒUR.

ATHÈNES, chère aux immortels, n'eſt donc pas le ſeul lieu où leur demeure ſoit ornée de colonnes & de portiques, & où l'on célèbre le culte des Agyatides[2]. Le temple de Loxias, brillant de tous côtés d'un éclat radieux, nous offre les mêmes merveilles.

DEMI-CHŒUR.

Voyez l'hydre de Lerne que le fils de Jupiter moiſſonne de ſa faulx dorée, voyez, chères amies; portez vos yeux ſur ce tableau.

LE CHŒUR.

Je l'admire.

DEMI-CHŒUR.

Un guerrier[3] eſt à ſes côtés qui tient une torche ardente.

1 Je ſuis Muſgrave dans cette ſcène pour la diſtribution des perſonnages, avec très-peu de changement.

2 On élevoit aux portes des maiſons des colonnes coniques ou des eſpèces d'obéliſques conſacrées à Apollon ſous le nom d'AGYEUS, du mot ἀγυιὰ, qui ſignifie une rue, un chemin, un bourg.

3 A meſure qu'Hercule abattoit les têtes de l'hydre, Iolas y appliquoit le feu, pour les empêcher de renaître.

LE CHŒUR.

Quel eſt ſon nom ?

DEMI-CHŒUR.

C'eſt celui que notre fuſeau plus d'une fois a peint ſur la toile, c'eſt Iolas, le plus fidelle compagnon des travaux glorieux d'Hercule. — Voyez encore ce héros monté ſur un courſier aîlé, terraſſant le monſtre à trois corps, qui vomit des torrens de flamme [1].

LE CHŒUR.

Je porte de tous côtés mes regards attentifs.

DEMI-CHŒUR.

Contemplez ſur ce mur le combat des géans.

LE CHŒUR.

Oui, mes amies, conſidérons ce riche tableau.

DEMI-CHŒUR.

Reconnoiſſez-vous la déeſſe qui oppoſe ſon égide au fier Encelade ?

LE CHŒUR.

Ah ! c'eſt Pallas, c'eſt notre divinité.

DEMI-CHŒUR.

Et ces carreaux étincelans, terribles, que lance au loin le maître des dieux ?

1 Bellérophon tuant la Chimère, lion par devant, chèvre au milieu, dragon du reſte du corps.

LE CHŒUR.

Je le vois foudroyer le ſuperbe Mimas.

DEMI-CHŒUR.

Ici, Bacchus de ſon thyrſe pacifique renverſe un fils de la terre [1].

LE CHŒUR.

O toi, à qui eſt confiée la garde de ce ſaint lieu ! dis-nous ſi nous pouvons pénétrer dans ce ſanctuaire ?

ION.

Étrangères, nos lois s'y oppoſent.

LE CHŒUR.

Puis-je du moins t'interroger, & daigneras-tu me répondre ?

ION.

Quel eſt l'objet qui vous intéreſſe ?

1 On lit dans Pauſanias & Diodore de Sicile que, la quatrième année de la LXXXVIIe olympiade, vers le commencement de la guerre du Péloponnèſe, les Athéniens, à l'occaſion d'un avantage remporté ſur leurs rivaux, conſacrèrent à Delphes un nouveau portique. M. Muſgrave conjecture, avec beaucoup de vraiſemblance, qu'Euripide, pour leur plaire, a décrit dans cette ſcène les tableaux de cette galerie. Il paroît, par les expreſſions du chœur, qu'elle étoit extérieure & placée à l'entrée du temple.

On voit par celles d'Ion que l'entrée du temple étoit permiſe aux deux ſexes, mais les hommes ſeuls pouvoient pénétrer dans le ſanctuaire, comme Plutarque l'atteſte, auſſi Xuthus eſt-il le ſeul qui reçoive l'oracle dans l'antre de Trophonius & dans le ſanctuaire.

LE CHŒUR.

Eſt-il vrai que ce temple cache en ſon ſein le milieu de la terre ?

ION.

Il eſt vrai ; des couronnes l'entourent, & les Gorgones en défendent l'approche.

LE CHŒUR.

Voilà en effet ce que la renommée publie.

ION.

Immolez des victimes avant de conſulter le dieu ; l'accès du ſanctuaire alors vous ſera permis : mais ſi vous ne faites couler le ſang des brebis, l'entrée de ce lieu ſaint vous eſt interdite.

LE CHŒUR.

J'obéis ; je ne tranſgreſſerai point les ordres du dieu, & je ſerai ſatisfaite de pouvoir contempler au dehors les beautés qu'offre ce portique.

ION.

Vous pouvez, à votre gré, jouir de ce ſpectacle.

LE CHŒUR.

Nos maîtres nous ont permis de venir dans ce temple pour en admirer la richeſſe & magnificence.

ION.

Quels ſont les maîtres que vous ſervez ?

LE CHŒUR.

Les lieux chéris de Pallas ſont ceux qu'habitent les rois que je ſers. — Vous voyez devant vous paroître ma ſouveraine, & vous pouvez l'interroger elle-même.

## SCÈNE V.

### ION, CRÉUSE, LE CHŒUR.

ION.

Aux traits de votre viſage, madame, pourrois-je méconnoître la nobleſſe de votre origine & celle de vos ſentimens ? Lorſque l'ame eſt au deſſus du vulgaire, la figure en porte l'empreinte.... Mais que vois-je ? vos yeux ſe rempliſſent de larmes ;... ce temple, où d'ordinaire on trouve la paix & le bonheur, ſemble vous inſpirer la triſteſſe. Daignez, ô femme reſpectable, m'apprendre ce qui cauſe vos peines.

CRÉUSE.

O étranger ! mes pleurs doivent ſans doute vous ſurprendre ; mais, à l'aſpect du temple d'Apollon, je n'ai pu me défendre d'un douloureux ſouvenir. Mon cœur étoit loin de ces lieux ; ma

patrie étoit présente à ma pensée..... O femmes infortunées ! ô divinités criminelles ! A qui donc avoir recours, si nous sommes les victimes de l'injustice de nos maîtres ?

ION.

Quel est donc ce mystère, madame ? d'où vient ce triste langage ?

CRÉUSE.

N'exigez pas [1] que je m'explique ; oubliez ce que je viens de dire : moi-même j'aurai la force d'imposer silence à ma douleur.

ION.

Daignez m'apprendre qui vous êtes ? quelle est votre terre natale ? de quel nom dois-je vous appeler ?

CRÉUSE.

Créüse est mon nom ; je suis fille d'Érechthée ; Athènes est le lieu qui m'a vu naître.

ION.

Princesse, dont la patrie n'est pas moins illustre que le sang, recevez l'hommage du respect que votre présence m'inspire.

CRÉUSE.

O étranger ! à cet égard, il est vrai, je pa-

1 Grec : « De rien. Je détends l'arc. Je me tais là-dessus ; & vous, ne » vous en inquiétez point ». Je détends l'arc, c'est-à-dire, je suis un peu soulagée de ma douleur.

rois heureuſe ; mais à d'autres, que je ſuis à plaindre !

ION.

Souffrez que je m'inſtruiſe auprès de vous de la vérité d'un récit merveilleux.

CRÉUSE.

Parlez ; ſi je puis vous ſatisfaire, vous m'y voyez diſpoſée.

ION.

L'aïeul de votre père étoit, dit-on, fils de la terre ?

CRÉUSE.

Telle fut en effet la glorieuſe origine d'Erichthonius..... Infortunée ! que me ſert mon illuſtre naiſſance ?

ION.

Eſt-il vrai que Minerve le reçut dans ſes bras ?

CRÉUSE.

Oui, elle le prit dans ſes bras quoiqu'elle ne lui eût point donné le jour [1].

ION.

Le remit-elle à d'autres, comme il paroît par le tableau où cette action eſt repréſentée ?

1 Cette circonſtance eſt ajoutée par reſpect pour Pallas. Vulcain étoit amoureux de cette déeſſe lorſqu'il devint père d'Erichthonius ; mais il ne put point obtenir d'elle un retour de tendreſſe, ni la forcer de ſe rendre à ſes déſirs.

CRÉUSE.

Elle confia ce dépôt aux filles de Cécrops. L'enfant ne pouvoit point être apperçu.

ION.

On raconte que les nymphes ouvrirent la corbeille.

CRÉUSE.

Elles expièrent leur curiosité & teignirent les rochers de leur sang.

ION.

Continuez, je vous prie, & dites-moi s'il faut croire ce que publie la renommée.

CRÉUSE.

Que voulez-vous sçavoir? parlez, aucun soin pressant ne m'empêche de vous satisfaire.

ION.

Est-il vrai qu'Erecthée ait fait périr vos sœurs!

CRÉUSE.

Il osa les immoler pour sauver son pays.

ION.

Et comment échappâtes-vous seule à la mort?

CRÉUSE.

Mon âge tendre prévint ma perte. J'étois entre les bras de ma mère.

ION.

La terre, comme on l'assure, a-t-elle englouti votre père?

CRÉUSE.

Neptune l'a fait périr d'un coup de son trident [1].

ION.

On appelle Macra le rocher même....

CRÉUSE.

Qu'avez-vous dit? quel mot est sorti de votre bouche?... ô trop amer souvenir!

ION.

Ce lieu est cher au dieu que j'adore, & il l'honore souvent de sa présence [2].

CRÉUSE.

Il lui est cher! — Ah! plût au ciel ne l'avoir vû jamais!

ION.

Eh quoi? haïssez-vous ce que le dieu chérit!

1 Neptune frappa le rocher qui s'entrouvrit sous Erechthée. Il vengea ainsi son fils Eumolpe, qu'Érechthée avoit tué.

2 Littéralement : « Le dieu de Pythos l'honore, ainsi que les éclairs » Pythiens ». C'est une métaphore pour exprimer la splendeur de ses rayons, ou une allusion aux éclairs qu'on observoit comme des présages & sur lesquels on consultoit ce dieu.

CRÉUSE.

Non, étranger, mais dans cet antre même il s'eſt commis de honteux forfaits [1].

ION.

Quel eſt celui des Athéniens auquel vous êtes unie par les nœuds de l'hyménée?

CRÉUSE.

Aucun des citoyens n'a reçu ma main ; un étranger l'a obtenue.

ION.

Sans doute il eſt d'un ſang illuſtre?

CRÉUSE.

C'eſt Xuthus, fils d'Eole, iſſu de Jupiter même.

ION.

Par quel évènement un étranger eſt-il devenu votre époux?

CRÉUSE.

Vous ſçavez que l'Eubée eſt voiſine de notre Attique.

ION.

Un bras de mer étroit eſt, dit-on, la ſeule limite qui les ſépare?

1 Peut-être ces derniers mots ſont-ils dits à part, puiſqu'on ne les relève point.

CRÉUSE.

CRÉUSE.

Xuthus a aidé les Athéniens à s'en rendre maîtres.

ION.

Et, après les avoir secourus, il mérita de vous être uni?

CRÉUSE.

Je fus le prix de sa valeur, & servis de dot à la guerre.

ION.

Venez-vous seule consulter l'oracle, ou votre époux suit-il vos pas?

CRÉUSE.

Mon époux m'accompagne. Il s'est arrêté à l'antre de Trophonius.

ION.

Est-ce la curiosité seule qui l'y attire?

CRÉUSE.

Il veut interroger à la fois cet oracle & celui de Phébus sur un objet qui l'intéresse [1].

ION.

agit-il des fruits de la terre, ou ses enfans sont-ils l'objet de ses prières?

[1] L'oracle de Trophonius & celui du temple même d'Apollon étoient séparés. Les hommes prudens & superstitieux les consultoient tous les deux à la fois.

CRÉUSE.

Nous ſommes ſans poſtérité, quoique ſoumis depuis long-temps au joug de l'hyménée.

ION.

Ainſi jamais vous n'avez été mère?

CRÉUSE.

Hélas! Apollon ſçait quelle eſt mon infortune.

ION.

Au ſein des grandeurs & de l'opulence, vous êtes bien malheureuſe.

CRÉUSE.

Vous-même, qui paroiſſez ſenſible à mes peines, jeune homme, qui êtes-vous? quelle eſt la mère fortunée qui vous a donné le jour?

ION.

Je ſuis le ſerviteur du dieu, & c'eſt là le ſeul nom dont je me glorifie.

CRÉUSE.

La ville vous a-t-elle donné à lui, ou avez-vous été vendu comme eſclave?

ION.

Hélas! je m'ignore moi-même, & je ſçais ſeulement que j'appartiens à Phébus.

CREUSE.

Vous êtes touché de mon ſort; le vôtre excite ma pitié.

ION.

Qu'il eſt triſte de ne point connoître ceux auxquels on doit l'exiſtence!

CRÉUSE.

Ce temple eſt-il le lieu de votre ſéjour?

ION.

J'habite la maiſon du dieu, & je m'y livre au repos ſans crainte.

CRÉUSE.

En quel temps fûtes-vous tranſporté dans ce lieu?

ION.

On m'a dit que ce fût dès ma plus tendre enfance.

CRÉUSE.

Quelle eſt celle des Delphiennes qui vous a nourri de ſon lait?

ION.

Je fus privé dès ma naiſſance de l'aliment que la nature m'avoit deſtiné.

CRÉUSE.

Et quel ſecours, ô infortuné, ſoutint votre foible vie? — Hélas! ſon malheur eſt pareil au mien.

ION.

La prêtreſſe du dieu me tint lieu de mère.

CRÉUSE.

Après avoir atteint l'âge d'homme, par quel moyen avez-vous pourvu à votre subsistance ?

ION.

Cet autel m'a nourri & j'ai eu part aux dons des étrangers qui accourent en foule en ces lieux.

CRÉUSE.

O que je plains la femme infortunée, quelle que soit sa famille & son nom, à qui vous devez la naissance !

ION.

Hélas ! peut-être en doit elle rougir.

CRÉUSE.

Vous possedez sans doute quelque bien ? vos vêtemens annoncent l'aisance.

ION.

Le dieu que je sers pourvoit à tous mes besoins.

CRÉUSE.

N'avez-vous fait aucune recherche pour découvrir les auteurs de vos jours ?

ION.

Je n'ai aucun indice qui puisse me diriger, ni aucun signe auquel ils pussent me reconnoître.

CRÉUSE.

Hélas !.... je connois une femme malheureuse ;

dont le ſort eſt ſemblable au ſort de votre mère.

ION.

Quelle eſt-elle ? parlez.... Ah ! ſi vous pouviez me donner quelque eſpérance ?

CRÉUSE.

C'eſt elle qui m'engage à précéder mon époux dans ce temple.

ION.

Que deſire-t-elle ? madame, comptez ſur mon zèle.

CRÉUSE.

Elle voudroit conſulter l'oracle en ſecret.

ION.

Expliquez-vous. Je ſuis prêt à ſeconder ſon deſir & le vôtre.

CRÉUSE.

Sçachez donc.... Je ne puis achever ; la pudeur m'impoſe ſilence.

ION.

Si vous ne ſurmontez cette foibleſſe, tous vos vœux ſeront inutiles [1].

CRÉUSE.

Cette amie dont je vous parle, reçut Apollon dans ſes bras.

1 Gr. C'eſt une déeſſe pareſſeuſe. Les Athéniens avoient érigé un temple à la Pudeur.

ION.

Apollon dans les bras d'une ſimple mortelle ! ô étrangère ! quel blaſphême !

CRÉUSE.

Le dieu la rendit mère d'un fils : elle avoit elle-même un père qui n'eût pas ſupporté ſa honte, & aux yeux duquel elle réuſſit à la cacher.

ION.

Non, ce n'eſt point un dieu qui fut l'auteur de ſon crime.

CRÉUSE.

Ah ! croyez que ſon malheur eſt tel qu'il eſt peint par elle.

ION.

S'il eſt vrai que le dieu l'ait aimée, que fit-elle après être devenue mère ?

CRÉUSE.

Elle expoſa l'enfant hors de la maiſon paternelle.

ION.

Vit-il encore, & jouit-il de la lumière !

CRÉUSE.

On l'ignore, &. c'eſt le ſujet ſur lequel je dois conſulter l'oracle.

ION.

S'il n'eſt plus, quelle fin doit avoir terminé ſa vie !

CRÉUSE.

L'infortunée tremble qu'il ne ſoit devenu la proie des bêtes ſauvages.

ION.

Qu'eſt-ce qui lui inſpire cette crainte funeſte ?

CRÉUSE.

Après l'avoir expoſé, elle revint viſiter la place où elle l'avoit laiſſé, & ne le trouva plus.

ION.

Apperçut-elle quelque trace de ſang ?

CRÉUSE.

Elle aſſure n'en avoir trouvé aucune en examinant avec ſoin tous les lieux d'alentour.

ION.

Quel temps s'eſt écoulé depuis ce triſte évènement ?

CRÉUSE.

Si cet enfant vivoit, il auroit à peu près votre âge [1].

ION.

Le dieu n'eſt pas juſte envers elle, & je plains une malheureuſe mère.

CRÉUSE.

Dès-lors elle a perdu ce titre, & ne l'a jamais recouvré.

1 Et nunc æquali tecum pubeſceret ævo.
ÆN. III.

ION.

Mais si Phébus élevoit en secret cet enfant ?

CRÉUSE.

Peut-il sans injustice se réserver la jouissance d'un bien qu'un autre partage ?

ION.

Dieux ! que sa destinée a de rapport à mon infortune !

CRÉUSE.

Ah ! sans doute, jeune étranger, vous faites aussi couler les pleurs d'une tendre mère !

ION.

Ah ! ne réveillez pas en mon cœur un sentiment si douloureux.

CRÉUSE.

J'obéis. A votre tour ne refusez pas de satisfaire à ma prière.

ION.

Princesse, votre récit offre une circonstance bien malheureuse.

CRÉUSE.

Eh ! toutes semblent réunies pour accabler une infortunée.

ION.

Pensez-vous que le dieu nous révèle ce qu'il veut envelopper des ombres du mystère ?

CRÉUSE.

Oui; si ce trépied est l'oracle commun de la Grèce, nous obtiendrons une réponse.

ION.

Cette action ternit sa gloire: la mettre sous ses yeux, seroit risquer de lui déplaire.

CRÉUSE.

Eh ! la triste victime de sa passion imprudente est-elle donc moins à plaindre ?

ION.

Non, personne n'osera porter au dieu votre demande téméraire : celui qui dans son temple oseroit lui reprocher un crime, seroit puni de son audace. Retirez-vous; cessez d'offenser Apollon. Quelle démence de prétendre forcer les dieux, lorsqu'ils s'y refusent, à déclarer leur volonté suprême par le vol des oiseaux ou par les entrailles des victimes ? Les biens qui leur sont arrachés, & qu'on possède contre leur gré, nous deviennent toujours funestes; & les seuls dignes de notre estime sont ceux que nous tenons de leur main libérale.

LE CHŒUR.

O que la vie humaine offre d'étranges catastrophes ! combien de formes diverses la fortune revêt à nos yeux ! A peine dans ce nombre immense en est-il une pour le bonheur.

CRÉUSE.

O Apollon! celle qui, bien qu'abſente, parle ici par ma bouche, a droit de t'accuſer d'injuſtice. Après avoir laiſſé périr ton fils, tu ne daignes pas lui répondre lorſqu'elle conſulte ton oracle; s'il ne vit plus, tu la prives de la douceur de lui rendre les honneurs funèbres; s'il vit, tu lui refuſes le bonheur de le voir. Je me ſoumets a cette loi rigoureuſe, & puiſque le dieu s'en offenſe, je retire mon humble prière. — O étranger! voici mon époux qui s'avance; il ſort de l'antre de Trophonius: ne lui faites point part de ce dont je viens de vous entretenir, de peur que ce ſervice rendu en ſecret à une amie ne m'attire quelque reproche, & que mes paroles ne ſoient mal interprétées; car telle eſt l'injuſtice des hommes; ils jugent de nos ſentimens par ceux de quelques femmes qui déshonorent notre ſexe, & ce n'eſt qu'avec défiance qu'ils nous accordent leur eſtime.

## SCÈNE VI.

XUTHUS, les précédens.

XUTHUS.

Divinité qu'on adore en ces lieux, recevez mon premier hommage. Je vous salue, princesse chérie : n'ai-je point trop tardé à vous suivre, & ne vous ai-je point causé quelque inquiétude ?

CRÉUSE.

Non, seigneur, vous arrivez à propos pour la prévenir. Apprenez-moi, je vous prie, quel est l'oracle de Trophonius, & si nous pouvons espérer de voir nos vœux exaucés ?

XUTHUS.

L'oracle a refusé de s'expliquer avant que le dieu même eût parlé dans son temple. Il m'a seulement assuré que ni vous, ni moi nous ne retournerions point sans enfans dans notre palais.

CRÉUSE.

Mère d'Apollon ! vénérable Latone ! puissions-nous être venus sous d'heureux auspices ! & puisse un fils chéri couronner notre ancienne union [1] !

[1] J'ai tâché de faire sentir le double sens que Musgrave a remarqué dans cette prière.

XUTHUS.

Livrons-nous à l'eſpérance. — Mais où eſt le prophête du dieu ?

ION.

C'eſt moi qui au dehors annonce ſa volonté ſainte. Dans l'intérieur du temple, ſiègent près du trépied ſacré les premiers citoyens de Delphes, que le ſort a chargés de cet auguſte emploi.

XUTHUS.

C'eſt à eux que je dois m'adreſſer. Voici le jour ſolemnel déterminé par le ſort auquel l'oracle ſe fait entendre à tous ; je n'en puis choiſir un plus convenable & plus propice. Tandis que j'entre dans le ſanctuaire du dieu, joignez vos prières aux miennes, madame; approchez-vous des autels couronnés de lauriers, en tenant dans vos mains des rameaux ſupplians, & demandez au ciel que je rapporte un oracle conforme à nos deſirs.

CRÉUSE.

Oui, je vais ſeconder vos vœux. (Xuthus entre dans le temple.) Ah ! ſi Apollon daigne effacer ſa faute par ſes bienfaits, je ne pourrai ſans doute oublier un pareil outrage, mais du moins ſes faveurs divines exciteront ma reconnoiſſance [1].

1 C'eſt une adreſſe du poëte de faire ſortir Créuſe, afin qu'occupée à invoquer les autres dieux, elle ne revienne au temple d'Apollon qu'après que Xuthus en eſt ſorti.

## SCÈNE VII.

### ION, LE CHŒUR[1].

ION.

Qui peut porter cette étrangère à faire au dieu de ſecrets reproches? Eſt-ce l'amitié qui l'unit à la perſonne dont elle m'a fait l'hiſtoire? eſt-ce quelque aventure ſecrette dont elle doit faire myſtère?... Mais pourquoi m'inquiéter des ſentimens de la fille d'Érecthée? Il eſt temps de m'acquitter des fonctions de mon miniſtère, & de puiſer de l'eau dans ces vaſes dorés pour rafraîchir & purifier le temple. — Mais puis-je m'empêcher de blâmer Apollon? Abandonner une fille innocente après l'avoir ſéduite, & livrer à la mort l'enfant dont il eſt père, ah! que cette conduite eſt indigne de toi! ſi tu as droit de commander, règne par la vertu. Les dieux puniſſent chez les mortels celui dont le cœur eſt pervers: eſt-il donc juſte que vous qui avez écrit les lois qui nous gouvernent, vous ſoyez vous-mêmes les viola-

1 Le chœur ne parle pas dans cette ſcène. Il eſt ſans doute à l'orcheſtre, & peut-être eſt-il cenſé ne point entendre ce qu'Ion ſe dit à lui-même ſans élever la voix.

teurs des lois? S'il arrivoit (chose impossible, je le sçais, mais qu'il doit m'être permis d'énoncer) s'il arrivoit qu'un jour les hommes vous fissent porter la peine de vos violences & de vos criminelles amours, bientôt Neptune, Apollon & vous Jupiter, roi du ciel, vous seriez contraints de dépouiller vos temples pour payer le prix de vos injustices. Quand d'indignes passions vous entraînent, faut-il s'étonner que les mortels y succombent? & lorsque nous imitons vos vices, est-ce nous qui sommes coupables, ou ceux dont nous suivons l'exemple, & que nous prenons pour modèles?

## SCÈNE VIII.

LE CHŒUR, seul [1].

Je t'invoque, céleste Ilithye, qui présides à notre naissance ! Et toi, Minerve, ô ma déesse ! toi que le grand Jupiter, aidé du titan Prométhée, fit sortir de sa tête altière, daigne exaucer ma prière fervente. Victoire auguste & respectable [2], quitte les lambris dorés de l'olympe, & vole vers ce temple placé au milieu de la terre, où Phébus fait entendre sa voix du haut du trépied saint que les chœurs religieux entourent. Viens avec la fille de Latone. Déesses ! vierges augustes ! sœurs respectables d'Apollon ! priez le dieu d'accorder à la fille d'Erecthée une postérité si long-temps desirée.

Qu'il est doux de se voir renaître dans des enfans vertueux, qui transmettront un jour à leur postérité l'héritage & le souvenir de leur père ! C'est un soutien dans l'infortune ; c'est le bien le plus cher dans la prospérité, c'est le salut

1 Il paroît par les premiers mots de la scène suivante qu'Ion est sorti du lieu de la scène pour aller s'acquitter ailleurs des devoirs de son emploi.

2 Minerve avoit un temple à Athènes sous le nom de MINERVE VICTOIRE.

& la gloire de la patrie. Les plaisirs purs de la tendresse maternelle me touchent plus que la fortune & que l'alliance des rois : privée de ces jouissances, la vie ne m'offre plus de douceurs[a]. Ah ! puisse-je, toujours dans une heureuse médiocrité, vivre entourée de ma famille florissante!

O champêtres vallons ! délices du dieu Pan ! ô rochers de Macra ! ô grottes fraîches & riantes ! ô temple agreste de Pallas, entouré d'un gazon fleuri que foulent mollement dans leurs danses légères les célestes filles d'Agraulos, tandis que le dieu des forêts fait résonner sa retraite sauvage des accens variés de la syringe rustique ; c'est à vous, lieux sacrés, qu'une jeune imprudente, séduite par Apollon, confia en gémissant le dépôt chéri qui faisoit sa honte, & qu'elle abandonnoit à la fureur des bêtes carnacières. Les dieux unis aux femmes mortelles, ont eu des fils infortunés : en célébrant leur destinée, nos chants & notre fuseau n'ont pu tracer que des aventures malheureuses.

a Grec : Et je blâme celui qui pense autrement.

# ACTE II.

## SCENE PREMIÈRE.

### ION, LE CHŒUR.

ION.

Athéniennes, dont les yeux ſont fixés ſur ce ſanctuaire, aucun objet n'a pu ſe dérober à vos regards : apprenez-moi, je vous prie, ſi Xuthus a quitté le trépied, ou s'il eſt encore occupé à conſulter le dieu [1] ?

LE CHŒUR.

Étranger, Xuthus eſt encore dans le temple, il n'eſt point ſorti de ce lieu ſacré.... Mais j'entends le bruit des portes qui s'ouvrent en cet inſtant pour lui donner paſſage : c'eſt lui-même, c'eſt notre roi, vous le voyez qui s'avance vers vous.

1 Ce ſont ces paroles qui me font penſer qu'il a quitté la ſcène à la fin de l'acte précédent. Il ſeroit poſſible cependant que la diſpoſition de la ſcène permît au chœur de voir une porte par laquelle Xuthus devoit ſortir, & qu'Ion, occupé des ſoins de ſon miniſtère, n'auroit pas pu obſervet conſtamment, même en le ſuppoſant ſur la

## SCÈNE II.

Les mêmes, XUTHUS.

XUTHUS.

Sois heureux, ô mon fils! car j'ai droit de t'appeler ainſi.

ION.

O roi! je ſuis heureux; vous-même ne vous livrez point à de vains tranſports. Et nous n'aurons point formé l'un pour l'autre de téméraires vœux.

XUTHUS.

Donne-moi cette main chérie; que je la couvre de mes baiſers, que je te preſſe dans mes bras.

ION.

O étranger! revenez à vous-même; un dieu ſans doute vous égare.

XUTHUS.

Ma raiſon n'eſt point égarée; en retrouvant

ſcène & ſous les yeux des ſpectateurs. Cette ſcène & la ſuivante ſont écrites en vers trochaïques, juſqu'au moment où le chœur prend la parole, & où les iambes recommencent. On voit aſſez que la vivacité des ſentimens que Xuthus doit exprimer a engagé le poëte à changer ainſi de mouvement.

l'objet le plus cher à mon cœur, pourquoi ne lui témoignerois-je pas ma tendreſſe ?

ION.

Arrête, téméraire, & ne profane pas les couronnes du dieu.

XUTHUS.

Je te preſſerai contre mon ſein.... je ne viens point ravir un bien qui ne m'appartient pas, je retrouve ce qui eſt à moi, ce qui doit faire mon bonheur.

ION.

Si tu ne t'éloignes à l'inſtant, cet arc va te percer le cœur.

XUTHUS.

Pourquoi t'obſtiner à fuir celui que tu dois chérir ?

ION.

Je dois réprimer la fureur qui t'aveugle.

XUTHUS.

Frappe donc, malheureux, & ſois le meurtrier de ton père.

ION.

Vous, mon père ? O ridicule artifice !

XUTHUS.

Écoute, & donne-moi le temps d'expliquer ce myſtère.

ION.

Et que pourriez-vous dire ?

XUTUS.

Je ſuis ton père, tu es mon fils.

ION.

Qui l'aſſure ?

XUTHUS.

Apollon, le dieu même qui a ſoutenu ton enfance.

ION.

Vous n'avez d'autre témoin que vous-même.

XUTHUS.

L'oracle eſt mon garant.

ION.

Vous interprêtez mal ſes paroles énigmatiques.

XUTHUS.

N'ai-je pas entendu clairement la voix du dieu?

ION.

Qu'a-t-il dit ?

XUTHUS.

Que le premier qui s'offriroit à mes regards...

ION.

En quel lieu?

XUTHUS.

Au ſortir du ſanctuaire.

ION.

Achevez....

XUTHUS.

.... Seroit mon fils.

ION.

Votre fils! A titre d'adoption, ou né de votre sang?

XUTHUS.

Il m'est donné à titre d'adoption, quoiqu'il m'appartienne déjà par le droit de la nature.

ION.

Et c'est moi le premier qui ai arrêté vos pas?

XUTHUS.

Toi-même, ô mon cher fils!

ION.

O coup étrange de la fortune!

XUTHUS.

J'en suis frappé comme toi.

ION.

Ah! daignez m'apprendre quelle est la mère à qui je dois le jour?

XUTHUS.

Moi-même je l'ignore.

ION.

Phébus ne l'a-t-il point nommée?

XUTHUS.

Dans le transport de joie que m'a causé cet

oracle, j'ai négligé de m'instruire de cette circonstance.

ION.

Serois-je fils de votre épouse[1] ?

XUTHUS.

Elle fut toujours stérile.

ION.

A quel titre puis-je donc vous appartenir ?

XUTHUS.

Le dieu seul connoît ce mystère.

1 Cette question d'Ion & la réponse de Xuthus supposent une correction. Dans le texte des manuscrits & des éditions, elles sont l'une & l'autre fort différentes. Voici le sens qu'elles présentent :

ION.

J'ai donc eu la terre pour mère ?

XUTHUS.

La terre ne fait point d'enfans.

Ce vers m'a paru peu digne d'Euripide, & en examinant attentivement le texte, j'ai cru y reconnoître les traces de la leçon originale ou du moins en pénétrer le sens. Je la joins ici telle que je l'ai rétablie :

ΙΩΝ.

Τῆς ἄρ' ἐκπέφυκα μητρός ;

ΞΟΥΘΟΣ.

Οὔ γέ πω τίκτει τέκνα.

ION.

Hac igitur natus sum matre (CARUSA) ?

XUTHUS.

Numquam parit liberos.

ION.

Portons ailleurs nos regards.

XUTHUS.

C'eſt le plus ſage.

ION.

L'amour ne vous a-t-il point rendu père ?

XUTHUS.

L'amour ſans doute égara ma jeuneſſe.

ION.

Avant votre alliance avec la fille d'Érecthée ?

XUTHUS.

Depuis que l'hymen m'unit à elle, je lui ſuis demeuré fidelle.

ION.

Mon âge permet-il de croire que vous m'ayez fait naître avant cet hyménée ?

XUTHUS.

Le temps s'accorde avec ton âge.

ION.

Mais comment aurois-je été tranſporté en ces lieux ?

XUTHUS.

Songe à la diſtance qui ſépare Delphes de ta patrie.

ION.

Eſt-ce la première fois que vous viſitez le rocher de Pythos ?

XUTHUS.

J'y ſuis venu autrefois pour célébrer les fêtes de Bacchus.

ION.

Quel citoyen de Delphes [1] exerça à votre égard l'hoſpitalité ?

XUTHUS.

Celui qui m'aſſocia au culte des jeunes Delphiennes....

ION.

Aux myſtères ſacrés ?

XUTHUS.

Et aux fêtes des ſaintes Ménades.

ION.

Bacchus ne troubla-t-il point votre raiſon ?

XUTHUS.

L'yvreſſe ſuit toujours les plaiſirs auxquels ce dieu préſide.

ION.

Ma naiſſance n'eſt plus un myſtère.

XUTHUS.

O mon fils ! le ciel te rend à mes vœux.

1 Littéralement : Lequel des Proxènes. C'étoient des officiers publics chargés d'accueillir les étrangers.

ION.

Mais par quel évènement me trouvé-je transporté dans ce temple ?

XUTHUS.

Sans doute tu y fus exposé par celle qui te mit au monde.

ION.

Heureux du moins d'avoir été soustrait à l'esclavage !

XUTHUS.

Cher fils, livre-toi à ton père.

ION.

Je dois ajouter foi à l'oracle du dieu.

XUTHUS.

Tu l'offenserois d'en douter encore.

ION.

Eh ! quelle plus glorieuse origine....

XUTHUS.

Que j'aime à t'en voir satisfait !

ION.

Que d'être issu du sang de Jupiter [1].

XUTHUS.

Telle est ta destinée.

1 Xuthus étoit fils d'Éole & petit-fils de Jupiter. — Il y a un sens caché sous ces paroles, & une allusion au véritable père d'Ion.

ION.

Eſt-il bien vrai que j'ai devant les yeux l'auteur de mes jours, & puis-je enfin lui témoigner ma tendreſſe filiale?

XUTHUS.

C'eſt le dieu lui-même qui te le fait connoître.

ION.

O mon père! recevez mon hommage, & les premiers vœux de mon cœur.

XUTHUS.

Je reçois avec tranſport les accens de ta voix chérie.

ION.

Jour à jamais fortuné!

XUTHUS.

O jour qui terminez mes peines!

ION.

Et vous, ô mère chérie! quand pourrai-je jouir du bonheur de vous voir? O, qui que vous ſoyez, rendez-vous au pieux deſir qui me preſſe!... Mais que dis-je? hélas! peut-être elle n'eſt plus, & c'eſt en vain que ma voix l'appelle.

LE CHŒUR.

Je partage le bonheur de ceux à qui j'appartiens. Mais qu'il m'eût été doux de voir auſſi

ma maîtreſſe heureuſe, & des enfans ſortis de ſon ſein, être le ferme appui de la maiſon d'Érechthée !

XUTHUS.

Mon fils, le dieu bienfaiſant qui te rend à mes vœux, a dirigé les évènemens pour notre félicité commune. Tu es impatient de connoître celle à qui tu dois la vie ; & moi, cher enfant, de revoir la mère de mon fils. Mais laiſſons au temps à éclaircir ce myſtère. Quitte le lieu ſacré qui fut celui de ton exil ; rentre avec moi dans Athènes ; ſuis les projets & le deſtin de ton père ; viens partager ſon trône & ſes richeſſes ; ne crains plus qu'on te reproche ta naiſſance & ta pauvreté ; vois régner à leur place la nobleſſe & l'opulence. Mais tu ne réponds point ! mon fils, pourquoi détourner tes regards ? quelle inquiétude t'agite ? Un paſſage ſi prompt de la joie à la triſteſſe, alarme la tendreſſe d'un père.

ION.

Ce qu'on n'a vu long-temps que dans l'éloignement, nous affecte de près d'une façon bien différente. Je rends grace à ma deſtinée qui m'a fait retrouver un père tel que vous ; mais écoutez, je vous prie, ce qui fait le ſujet de mes craintes. Je ſçais que la nation Athénienne, fière de ſon origine, ſe vante de ne la devoir qu'au pays même qu'elle habite ; de quel œil verra-t-elle

le fils naturel d'un étranger ? Le mépris eſt le moindre outrage qu'elle réſerve à ma foibleſſe, ſi je me borne à l'état de particulier [1]. Tâcherai-je de me faire un nom parmi les grands ? le peuple me haira : la grandeur eſt pour lui un objet d'envie. D'un autre côté, les bons citoyens, dont la ſage politique eſt de ſe renfermer dans la ſphère d'une vie privée, riront de ma témérité, ſi j'oſe parcourir une carrière périlleuſe au ſein d'une république agitée. Je veux que la faveur m'élève aux premiers rangs : que ne dois-je pas craindre dans un état où les chefs ne ſouffrent point de rivaux ? Entrerai-je enfin dans une maiſon étrangère, pour y voir une femme irritée d'avoir eu part à vos peines, ſans eſpoir de partager votre bonheur ? Vous verra-t-elle ſans jalouſie jouir d'un bien dont elle eſt privée ? L'objet de votre tendreſſe ſera bientôt celui de ſa haine : vous m'abandonnerez pour lui plaire ; ou ſi vous paroiſſez pencher en ma faveur, vous plongerez votre maiſon dans le trouble ; & je frémis à la penſée des excès où la vengeance peut entraîner une femme outragée. Enfin, mon père, le ſort de celle qui vous eſt unie excite ma compaſſion, je ſouffrirois de la voir vieillir dans l'abandon, privée du doux nom de mère : iſſue

1 J'emploie la traduction du P. Brumoy dans une partie de ce diſcours.

d'un ſang illuſtre, elle eſt digne d'une autre deſtinée. En vain vous me vantez les charmes de la royauté : au dehors elle a des attraits ; mais au fond du palais on trouve la triſteſſe. Et comment vivre heureux au ſein de la défiance & dans de perpétuelles alarmes ? J'aime mieux couler en paix mes jours dans l'obſcurité, que de trembler ſur le trône, forcé de m'entourer d'amis lâches & vils, & de redouter la vertu. Mais l'or, direz-vous, a des charmes ; il eſt doux de vivre dans l'opulence. Non, je ne pourrois ſupporter les malédictions du pauvre, & les ſoucis attachés aux richeſſes. Une fortune médiocre, une vie exempte de peines, voilà les ſeuls biens que j'envie. Et voyez quel eſt mon bonheur ! le doux loiſir, ſi cher à tous les hommes, eſt ma première jouiſſance ; nul chagrin ne vient le troubler. Aucun indigne concurrent n'oſe me diſputer la place que j'occupe ; pourrois-je en ſupporter l'idée ? En célébrant les louanges des dieux, en m'entretenant ſans ceſſe de ces objets ſublimes, je goûte le plaiſir d'en faire & de voir des hommes heureux. Je renvoie les uns ſatisfaits ; d'autres étrangers les remplacent, ſans que jamais l'habitude puiſſe me rendre moins agréable à leurs yeux ; & ce qui doit faire l'objet des vœux de tous les mortels, la loi, d'accord avec la na-

ture, m'ordonne d'être vertueux, & d'offrir au dieu que je ſers le ſacrifice d'un cœur pur. En comparant cet état avec celui que la fortune me préſente, pourrois-je m'empêcher de lui donner la préférence ? ſouffrez, mon père, que je vive pour moi-même & que je n'immole point mon bonheur à de frivoles eſpérances. Il eſt indifférent d'être heureux par les richeſſes ou par la médiocrité.

LE CHŒUR.

J'approuve ces généreux ſentimens ; puiſſent-ils prévenir les maux qui menaçoient une princeſſe à qui je ſuis dévouée [1] !

XUTHUS.

Mon fils, ſçache être heureux, & ne tiens plus un tel langage. Je veux, puiſqu'enfin je te retrouve, célébrer cet heureux jour par un feſtin public, & offrir les ſacrifices que j'ai dû faire pour ta naiſſance. Mais, afin que Créüſe n'en ſoit point jalouſe, je prendrai pour prétexte les nœuds de l'hoſpitalité ; je ne te reçonnoîtrai

1 Le chœur s'exprime moins clairement en grec : il ne déſigne Créüſe que comme une perſonne qui lui eſt chère, & ſouhaite en général que les ſentimens d'Ion s'accordent avec ſon bonheur. Enſorte que Xuthus peut ſuppoſer que c'eſt pour lui que le chœur fait des vœux. J'ai craint, par un excès de ſcrupule dans ma traduction, d'y jeter quelqu'obſcurité, c'eſt pourquoi j'ai déterminé le ſens & ôté toute ambiguité.

pour mon fils que lorſque le temps m'aura fourni quelque occaſion de la toucher en ta faveur; &, pour conſacrer par ton nom la mémoire de cet heureux évènement, ION ſera celui que tu recevras de ton père [1]. Rends-toi auprès de tes amis pour les inſtruire de ton départ, & les inviter à la fête dont il eſt l'occaſion. Vous, femmes Athéniennes, gardez-vous d'inſtruire la reine de ce que vous venez d'entendre: le ſilence, ou la mort.

1 Je t'appelle ION, parce que je t'ai rencontré en SORTANT du temple. IÔN, ſignifie allant; EXIÔN, ſortant.

## SCÈNE III.

LE CHŒUR, seul.

J'ENTENDS gémir ma reine infortunée ; je vois couler les larmes de ses yeux ! Ah ! quel sera son désespoir & sa rage, en comparant son triste sort à la félicité d'un époux ! Fils de Latone ! quel oracle as-tu prononcé ? Quel est donc cet enfant élevé dans ton temple ? à quelle mère doit-il la vie ? Cet oracle porte la tristesse dans mon ame ; ah ! j'y soupçonne quelque artifice. Ses suites me font frémir : ces paroles sont trop favorables à ce jeune homme. Né d'un sang obscur, il s'élève au plus haut rang. Qui croira que son adresse n'a pas servi sa fortune ?

O mes amies ! révélerons-nous à notre maîtresse l'ingratitude d'un époux qu'elle aime, en qui reposent ses espérances ? Heureux, il la verra consumer ses jours dans les larmes ; étranger & devenu maître d'une maison florissante, c'est lui qui y porte le trouble. Périsse le traître qui a trompé ma maîtresse ! puissent les dieux rejeter son offrande !.....[1]

1 Il y a ici une lacune de trois vers.

Déjà

Déjà Xuthus & le fils qu'il vient d'acquérir, préparent une nouvelle fête aux pieds des rochers du Parnasse, dont les sommets s'élancent jusqu'aux cieux & dominent sur la région des nuées. C'est là que Bacchus, armé de torches ardentes, conduit avec légèreté les danses nocturnes des Bacchantes. Ah ! puisse cet enfant ne voir jamais ma patrie ! puisse la mort interrompre le cours de ses jeunes années ! Athènes le recevroit avec douleur [1] dans son sein ; & les mânes du grand Erechthée s'indigneroient de voir un étranger usurper les droits de son sang.

1 Le sens qu'offrent les manuscrits n'est pas parfairement clair ; il s'est glissé quelqu'erreur de copiste à la fin de cette ode. Je crois superflu d'indiquer ici les corrections qu'on a proposé de faire au texte, & celles qui me paroissent les plus probables.

# ACTE III.

## SCÈNE PREMIÈRE.

CRÉUSE, UN VIEILLARD LE CHŒUR.

CRÉUSE.

O VIEILLARD ! à qui mon père fut confié dans son enfance [1], montez, je vous prie, jusqu'au lieu saint où Apollon rend ses oracles, informez-vous de sa réponse, & tâchez de m'apprendre si je dois me livrer à l'espérance d'être mère. Il est doux de partager le bonheur de ceux qu'on aime; ou, s'il faut prévoir un oracle malheureux [2], c'est du moins une consolation de verser ses larmes dans le sein d'un ami plein

1 Si l'on fait attention à l'âge que doit avoir la mère d'Ion, laquelle étoit au berceau lorsque ses sœurs se dévouèrent, on trouvera que le gouverneur de leur père doit être âgé de près d'un siècle.

2 Elle ajoute, suivant la coutume des Grecs, « Puisse ce malheur » ne point arriver » ! Ils ne manquoient jamais de détourner ainsi le présage des paroles tristes.

de bienveillance. Allez, vous ſçavez que j'honore en vous le fidelle ſerviteur d'Erecthée, & que malgré mon rang, je vous enviſage comme un père.

LE VIEILLARD.

Ma fille, vos vertus ſont dignes de votre naiſſance, vous ne déshonorez point le ſang de vos auguſtes aïeux. Conduiſez, conduiſez mes pas vers le temple; ſoutenez moi, je vous prie; l'oracle eſt élevé, & la vieilleſſe m'ôte les forces.

CRÉUSE.

Suivez-moi, bon vieillard; marchez avec précaution.

LE VIEILLARD.

Mes pieds ſont chancelans, mais mon ame eſt ferme encore.

CRÉUSE.

Servez-vous de votre bâton dans ce ſentier raboteux.

LE VIEILLARD.

Mes yeux voient ſi foiblement qu'ils me ſont preſque inutiles.

CRÉUSE.

Prenez courage, ô vieillard!

LE VIEILLARD.

Ce ſont les forces qui me manquent & non le courage.

CRÉUSE.

Athéniennes, ô vous dont je connois le zèle & la fidélité [1], dites-moi quel oracle a reçu votre roi ; nos vœux ſont-ils exaucés ? Parlez, répondez-moi, tirez mon cœur d'incertitude. Ah ! ſi vous y répandez la joie, vous n'obligerez pas une ingrate maîtreſſe !

LE CHŒUR.

O ciel !

CRÉUSE.

Dieux ! quel abord funeſte.

LE CHŒUR.

Malheureuſe !

CRÉUSE.

Quelle infortune m'annonce cet oracle ?

LE CHŒUR.

Hélas ! que lui dirai-je ? m'expoſerai-je à la mort ?

CRÉUSE.

Quel eſt donc ce langage ? d'où peuvent naître ces craintes ?

LE CHŒUR.

Dois-je parler ou me taire ? Dieux ! que ferai-je ?

CRÉUSE.

Parlez.... apprenez-moi les maux qui me ſont réſervés.

1 Fidelles au ſervice de ma toile & de ma navette.

LE CHŒUR.

Oui, je vais vous les déclarer, dussé-je expier mon zèle par une double mort.... Reine, n'espérez plus de porter le doux nom de mère: jamais des enfans chéris ne souriront entre vos bras, ne presseront votre sein maternel.

LE VIEILLARD.

Hélas, ma fille, je n'invoque plus que la mort.

CRÉUSE.

Malheureuse!... Chères amies, vous m'avez arraché la vie; elle n'est plus qu'un fardeau pour moi: je succombe à mon désespoir.

LE VIEILLARD.

O Créüse! nous sommes perdus.

CRÉUSE.

Ah! la douleur pénétre jusques dans mes entrailles, jusqu'au fond de mon cœur.

LE VIEILLARD.

Mais suspendez vos larmes....

CRÉUSE.

Et quel plus juste deuil?

LE VIEILLARD.

Jusqu'à ce que nous sçachions....

CRÉUSE.

Que puis-je desirer d'apprendre!

LE VIEILLARD.

Si votre époux partage votre infortune, ou si vous êtes seule à plaindre.

LE CHŒUR.

O vieillard! Apollon a donné un fils à Xuthus. Il est heureux, & Créüse est infortunée.

CRÉUSE.

Ah, ces mots mettent le comble à ma douleur & me préparent d'éternels gémissemens.

LE VIEILLARD.

L'oracle a-t-il expliqué de quelle femme ce fils devoit naître ou s'il avoit déja reçu la naissance.

LE CHŒUR.

Apollon a donné au roi un fils déja parvenu à l'âge d'homme. Mes yeux l'ont vu.

CRÉUSE.

Que dites-vous? Quels discours étranges, inconcevables!

LE VIEILLARD.

J'en suis frappé comme elle.

CRÉUSE.

Achevez de m'expliquer cet oracle funeste; faites-moi connoître cet enfant....

LE CHŒUR.

Le dieu a déclaré à votre époux qu'il lui don-

noit pour fils la première perſonne qu'il rencontreroit au ſortir du temple.

CRÉUSE.

Ciel!... Et moi je ſerai privée à jamais du nom de mère, ma vie ſera en proie à la malédiction. Je vivrai ſolitaire au ſein d'une maiſon telle pour moi qu'un affreux déſert.... Mais, quel eſt donc celui que l'oracle a deſigné? infortunée! quel mortel mon époux a-t-il rencontré? Comment & en quel lieu s'eſt-il offert à ſa vue?

LE CHŒUR.

Princeſſe, ma ſouveraine, vous connoiſſez ce jeune homme qui s'occupoit à purifier le temple; cet enfant, c'eſt lui-même.

CRÉUSE.

O! puiſſé-je être tranſportée loin de la Grèce & juſqu'aux aſtres du couchant, pour y cacher ma honte & ma douleur!

LE VIEILLARD.

Quel nom a-t-il reçu de ſon père? En êtes-vous inſtruite, ou a-t-il gardé le ſilence?

LE CHŒUR.

Ion, c'eſt ainſi qu'il a été nommé parcequ'il s'eſt offert le premier aux regards d'un père.

LE VIEILLARD.

Quelle eſt ſa mère?

LE CHŒUR.

Je l'ignore. Et pour que vous ſçachiez tout ce que je puis vous apprendre, ils ſont ſortis enſemble pour célébrer [1] ſa naiſſance à l'inſçu de la reine, ſous prétexte de donner une fête d'hoſpitalité.

LE VIEILLARD.

On nous trahit, chère princeſſe : hélas ! vos maux ne ſont-ils pas les miens ? on nous trahit, on nous outrage, on nous bannit du palais d'Erechthée. Ce n'eſt point la haine qui m'anime : il doit être permis à un ancien ſerviteur de préférer vos plus chers intérêts à ceux d'un étranger, qui n'a de droit dans Athènes que ceux qu'il tient de vous ; & qui, après être devenu maître de votre fortune, trahit la foi qu'il vous a jurée. Reconnoiſſez enfin l'artifice dont vous êtes la victime. Lorſque Xuthus vit que les dieux vous refuſoient des héritiers, il ne put ſe réſoudre à partager votre infortune ; il ſe livra en ſecret à de nouvelles amours, & quelque eſclave ſans doute fut l'objet qu'il oſa vous préférer. Un fils naquit de ce commerce impur ; & pour mieux cacher ſa naiſſance, il chargea quelque ami fidelle de le tranſporter à Delphes & de le faire élever dans ce temple. Enſuite

1 Dans les ſaints tabernacles.

ſçachant que ſon fils a atteint l'âge de l'adoleſcence, il vous engage à venir conſulter l'oracle. Le dieu a déclaré la vérité, mais votre époux vous a trompée; voilà n'en doutez point le piége qu'il a ſçu vous tendre. Maintenant il feint de méconnoître celui dont il ſe ſçait le père, & rend Apollon coupable de la faute qu'il a lui-même commiſe; il eſpère que le temps la couvrira de ſon voile, & lui fournira le moyen de placer quelque jour ſon fils ſur le trône d'Athènes: & comme s'il n'avoit pu prévoir un évènement qu'il a dirigé, il nomme ION celui qu'il veut nous faire croire que le haſard lui préſente. O dieux! que je hais l'impoſteur qui cache un cœur perfide ſous le maſque de la vertu! O qu'un ami plein de droiture vaut mieux avec moins de lumières, que l'eſprit le plus fin uni à un méchant caractère! Ce n'étoit pas aſſez, qu'étant privée du nom de mère, vous viſſiez un étranger introduit dans votre maiſon; il falloit qu'une vile eſclave fût l'inſtrument d'un tel outrage. Si Xuthus ſe fût choiſi un fils d'une naiſſance égale à la vôtre; s'il vous eût fait conſentir à le recevoir dans votre famille, vous ſeriez malheureuſe ſans doute, mais enfin vos maux ſeroient ſupportables; & ſi vous n'aviez pu pouſſer juſqu'à ce point la déférence pour un époux, le devoir l'obligeoit, s'il vouloit rompre votre hy-

men, à choisir du moins entre [1] vos sœurs l'objet de ces nouveaux nœuds. Après de telles injures il est temps à votre tour de vous montrer enfin digne de votre sexe ; armez votre main d'un poignard, ou que la ruse & le poison vous vengent d'un époux infidelle ; que la mort du fils & du père préviennent celle qu'ils vous destinent : en vain vous flatteriez-vous de l'éviter par toute autre voie : deux ennemis réunis dans le même foyer, doivent périr l'un ou l'autre. Je m'offre à servir votre colère ; je pénétrerai dans le lieu où ce jeune homme fait les préparatifs de la fête qu'il doit célébrer, & je l'immolerai avec son père [2] : je verserai mon sang sans regret au service de mes maîtres, ou si j'échappe à leur ennemi, je triompherai de leur victoire. Le nom d'esclave est la seule tache qui flétrisse un bon serviteur : lorsque son cœur est généreux, il est au rang des hommes libres.

LE CHŒUR.

Reine, je servirai votre vengeance ; je veux mourir pour vous, ou vivre avec honneur.

1 Les filles d'Éole.

2 Je dois remarquer qu'en grec le vieillard ne désigne pas Xuthus d'une manière aussi expresse. Il dit : « J'immolerai le jeune homme avec » : sans rien ajouter à ces mots, selon le génie de la langue. La nôtre ne souffrant pas de telles suspensions, j'ai suppléé l'idée qui m'a paru la plus naturelle.

CRÉUSE.

Infortunée [1], dois-je me taire ? révélerai-je un amour funeſte ? la pudeur me le permet-elle ? Eh ! pourquoi me contraindre encore ? qui peut m'impoſer ce devoir ? eſt-ce l'époux qui m'a trahie ? Mes droits ſont uſurpés, mes eſpérances évanouies ; il faut renoncer au bonheur que j'attendois avec confiance ; en vain j'ai gardé le ſilence, en vain j'ai pardonné le plus ſanglant outrage.... Non ; j'en jure par le trône étoilé de Jupiter, par la déeſſe [2] puiſſante qui veille ſur ma patrie, par le rivage ſacré du marais de Triton [3], je ne cacherai plus mon malheur, je ſoulagerai mon cœur d'un poids qui l'oppreſſe. Mes yeux fondent en larmes, mon ame ſuccombe à

1 Elle s'adreſſe à ſon propre cœur : « O mon ame ! comment me » tairai-je » ? — Tout ce diſcours de Créüſe où elle exprime l'agitation de ſon ame eſt écrit en vers anapeſtes.

2 Minerve.

3 Hanc & Pallas amat, patrio quod vertice nata
Terrarum primam Libyen.... tetigit, ſtagnique quieta
Vultus vidit aqua, poſuitque in margine plantas,
Et ſe dilecta Tritonida dixit ab unda.

« Pallas aime ce lieu, parce qu'à l'inſtant où elle ſortit du cerveau » de Jupiter, elle s'arrêta dans la Libye, la terre la plus voiſine du » ciel, & ſe mira dans le cryſtal d'une onde pure, elle fit germer des » plantes ſur ſes bords, & voulut être appelée la déeſſe de Triton, » du nom de ce lac qu'elle chérit ». Lucain. PHARS. IX. 350.

la douleur ; les dieux & les hommes se réunissent pour me perdre. Hélas ! qui l'eût pensé, qu'un dieu pût être ingrat & perfide envers l'objet de son amour ?

Fils de Latone, qui sur ta lyre harmonieuse chantes des hymnes ravissantes [1], c'est à toi que s'adressent mes douloureux reproches. Tu vins auprès de moi, brillant de l'éclat de ta chevelure dorée, tandis que j'étois occupée à recueillir de tendres fleurs & à les poser sur mon sein comme une parure rivale de l'or de mes vêtemens : tu me saisis dans tes bras, tu t'empares de mes mains tremblantes, tu m'entraînes malgré mes cris jusqu'à l'antre fatal qui fut témoin de ton crime. Infortunée ! je deviens mère ; la frayeur d'être découverte m'engage à déposer dans le lieu qui nous servit de couche nuptiale le tendre fruit de ton amour. Hélas ! mon fils est devenu la pâture des bêtes sauvages. Et toi qui fus son père, tu te livres aux plaisirs des fêtes, & tu fais résonner ta lyre. Fils de Latone, dieu du trépied, qui du milieu de la terre fais entendre aux mortels ta voix prophétique, oui, je viens t'accuser dans ton temple ; mes cris

1 Littéralement : « O toi qui chante sur ta lyre à sept cordes, une » voix qui sonne, à travers les cornes champêtres inanimées, les » hymnes harmonieuses des muses ». — Cicéron compare les nerfs aux cornes de la lyre. NAT. DEOR.

perceront jusques à tes oreilles. Amant perfide! tu donnes un fils à mon époux qui n'a pas mérité de toi cette faveur, & celui dont tu m'as rendue mère est la proie des vautours: les tapis dont je l'enveloppai ont été rougis de son sang. Délos te déteste, le laurier, dont les rameaux se mêlèrent à la palme glorieuse pour couronner le fruit des amours de Latone, s'indigne & flétrit de douleur.

LE CHŒUR.

O dieux! quel abyme de maux vient de s'ouvrir à nos yeux! à ces plaintes touchantes, qui pourroit retenir ses larmes?

LE VIEILLARD.

Ma fille! je ne puis me lasser de vous voir & de vous entendre; mille sentimens confus m'agitent & me transportent hors de moi. A peine me soulevois-je contre l'effort de la tempête; votre funeste récit, semblable à la vague irritée, vient me replonger dans l'abyme. Quels sont donc ces anciens malheurs plus cruels que ceux qui vous accablent? de quel crime osez-vous accuser une divinité? quel est cet enfant dont vous fûtes mère? en quels lieux fut-il exposé? Reprenez, je vous en conjure, ces étranges détails.

CRÉUSE.

O vieillard! le respect que vous m'impri-

mez m'arrête ; je veux cependant vous obéir.

LE VIEILLARD.

Croyez que je ſçais compâtir aux maux de ceux qui me ſont chers.

CRÉUSE.

Eh bien ! apprenez ce fatal ſecret. Vous connoiſſez cet antre creuſé dans le rocher antique de Cécrops, cet antre battu du ſouffle de Borée & qui porte le nom de Macra.

LE VIEILLARD.

Je connois cette grotte où eſt le ſanctuaire de Pan, près de laquelle eſt un autel.

CRÉUSE.

C'eſt en ces lieux, infortunée....

LE VIEILLARD.

Qu'entends-je ? hélas ! les pleurs coulent de mes yeux.

CRÉUSE.

Qu'Apollon me força de céder à ſa paſſion.

LE VIEILLARD.

Ma fille, n'eſt-ce pas là ce dont j'avois eû quelque ſoupçon....?

CRÉUSE.

O Vieillard ! j'ignore ce que vous avez pû penſer. Mais ſi vous avez lû dans mon cœur, je ne feindrai point avec vous.

LE VIEILLARD.

Lorſque vous gémiſſiez & que vous étiez la proie d'un mal cruel qui vous dévoroit en ſecret...

CRÉUSE.

Ce mal funeſte étoit celui dont je viens de vous dévoiler le myſtère.

LE VIEILLARD.

Comment l'amour du dieu put-il demeurer ſecret ?

CRÉUSE.

Je devins mère ; hélas ! faut-il avouer ma honte ?

LE VIEILLARD.

Ne reçûtes-vous aucun ſecours, & fûtes-vous ſeule témoin de vos douleurs ?

CRÉUSE.

Je me rendis ſeule dans la grotte fatale, & je la fis dépoſitaire du fruit de ce malheureux amour.

LE VIEILLARD.

Où eſt-il cet enfant qui doit vous rendre le titre de mère ?

CRÉUSE.

O vieillard ! il n'eſt plus : les bêtes ſauvages l'ont dévoré.

LE VIEILLARD.

Il n'eſt plus ! dieu ingrat ! tu l'as abandonné ?

CRÉUSE.

Il l'a livré à la mort; le palais de Pluton eſt ſa maiſon paternelle.

LE VIEILLARD.

Et qui donc expoſa cette innocente créature?... Ce n'eſt pas vous, ma fille?

CRÉUSE.

Hélas! c'eſt moi: la nuit me prêta ſes ombres.

LE VIEILLARD.

Dans cet inſtant eûtes-vous quelque témoin?

CRÉUSE.

Ma douleur & le myſtère.

LE VIEILLARD.

Et comment pûtes-vous ſoutenir la penſée d'abandonner dans un antre ſauvage ce fils qui étoit ſorti de votre ſein?

CRÉUSE.

Ah, comment? hélas!... en exhalant ma profonde douleur par des plaintes dignes de pitié.

LE VIEILLARD.

Ah! mère coupable! ô dieu plus criminel encore!

CRÉUSE.

Si vous l'aviez vu, ce jeune & cher enfant, comme il tendoit vers moi ſes bras innocens.

LE VIEILLARD.

Hélas! il cherchoit votre ſein; ſes foibles mains appeloient les careſſes d'une tendre mère.

CRÉUSE.

CRÉUSE.

Il demandoit le néant; ſes cris me reprochoient de l'en avoir fait ſortir.

LE VIEILLARD.

Mais quel eſpoir enfin vous engagea à expoſer ainſi votre fils à la mort?

CRÉUSE.

Je me flattois que le dieu n'abandonneroit pas ſon propre fils.

LE VIEILLARD.

O dieux! qu'eſt devenue la ſplendeur de la maiſon d'Érecthée!

CRÉUSE.

O vieillard! pourquoi voilez-vous votre tête en verſant des torrens de larmes?

LE VIEILLARD.

Laiſſez-moi pleurer vos malheurs & ceux de votre illuſtre père.

CRÉUSE.

Hélas! c'eſt le ſort des mortels, d'être les jouets de la fortune.

LE VIEILLARD.

Oui, ma fille, il faut ſuſpendre ces vains gémiſſemens.

CRÉUSE.

Et que faut-il que je faſſe? Les malheureux ne ſçavent que gémir.

LE VIEILLARD.

Avant tout il faut vous venger du dieu qui vous a fait outrage.

CRÉUSE.

Mortelle, comment triompherois-je de sa puissance?

LE VIEILLARD.

Embrâsez ce sanctuaire révéré de Loxias.

CRÉUSE.

Une crainte religieuse m'arrête, & je n'ai déjà que trop de malheurs.

LE VIEILLARD.

Osez du moins ce qui est en votre pouvoir faites périr votre époux.

CRÉUSE.

Je l'aimois innocent, je le respecte coupable.

LE VIEILLARD.

Tournez donc votre colère sur le fils qu'il vous oppose pour vous perdre.

CRÉUSE.

Oui, c'est sur lui que doit s'exercer ma vengeance. Mais comment puis-je la satisfaire?

LE VIEILLARD.

Armez les gens de votre suite.

CRÉUSE.

Quel lieu choisir pour l'immoler?

LE VIEILLARD.

La tente même où l'on va célébrer la fête.

CRÉUSE.

Pour me venger avec éclat, puis-je compter ſur des eſclaves ?

LE VIEILLARD.

Votre courage s'amollit. Ah ! trouvez plutôt quelque reſſource en vous-même.

CRÉUSE.

Oui, j'imagine un moyen plus sûr & plus ſecret pour aſſouvir ma haine.

LE VIEILLARD.

Je ſuis prêt à la ſervir.

CRÉUSE.

O vieillard ! vous avez entendu raconter le combat des géans.

LE VIEILLARD.

Je ſçais que les champs de Phlègre furent témoins de leur criminelle audace.

CRÉUSE.

C'eſt alors que la Terre enfanta la redoutable Gorgone.

LE VIEILLARD.

Pour ſoutenir contre les dieux ſes fils ſuperbes.

CRÉUSE.

Pallas terraſſa le monſtre.

LE VIEILLARD.

Quelle étoit l'arme par laquelle ce monſtre ſauvage imprimoit l'effroi ?

CRÉUSE.

Il avoit pour cuiraſſe des vipères dreſſées ſur ſon ſein.

LE VIEILLARD.

C'eſt ainſi que, ſuivant un antique récit....

CRÉUSE.

La déeſſe couvrit ſa poitrine de cette dépouille effroyable.

LE VIEILLARD.

Pallas fut revêtue de la formidable égide.

CRÉUSE.

Ce nom lui fut donné dans le combat des dieux.

LE VIEILLARD.

Eh bien, ma fille, eſpérez-vous d'elle quelque ſecours ?

CRÉUSE.

O vieillard! pourriez-vous ignorer qui fut Erichthonius ?

LE VIEILLARD.

Erichthonius, le premier de vos ancêtres, ſorti du ſein de la Terre ?

CRÉUSE.

A peine eut-il vu le jour qu'il reçut de Pallas...

LE VIEILLARD.

Quel don lui fit la déeſſe ? Achevez & ſatisfaites ma juſte impatience.

CRÉUSE.

Deux gouttes du ſang de la Gorgone.

LE VIEILLARD.

Quelle eſt la vertu de ce breuvage ?

CRÉUSE.

L'un eſt un poiſon mortel, & l'autre un ſûr antidote.

LE VIEILLARD.

Comment le jeune Erichthonius put-il les conſerver ?

CRÉUSE.

La déeſſe les attacha à ſon corps avec des chaînes d'or, & mon aïeul les a tranſmiſes à mon père.

LE VIEILLARD.

C'eſt de lui que vous les avez reçues ?

CRÉUSE.

Oui, cette main les recèle.

LE VIEILLARD.

Expliquez-moi plus en détail la nature de ce préſent céleſte ?

CRÉUSE.

Le ſang qui a coulé du cœur [1] de la Gorgone...

LE VIEILLARD.

Quelle influence a-t-il ſur la vie ?

CRÉUSE.

Il la conſerve & donne la ſanté.

1 De la veine cav

LE VIEILLARD.

L'autre goutte au contraire....

CRÉUSE.

C'eſt le venin des dragons dont le monſtre étoit hériſſé : elle donne la mort [1].

LE VIEILLARD.

Chère princeſſe ! vous êtes au terme de vos deſirs.

CRÉUSE.

Voilà le poiſon : c'eſt à vous de le verſer.

LE VIEILLARD.

Comment ? parlez, j'obéis.

CRÉUSE.

Dès que mon ennemi ſera entré dans Athènes...

LE VIEILLARD.

Conſultez mieux la prudence.

CRÉUSE.

A quel égard ?... Je préviens votre penſée.

LE VIEILLARD.

Quoique votre main s'abſtienne du crime, chacun vous l'imputera.

CRÉUSE.

Il eſt vrai : on ſoupçonne aiſément la haine dans le cœur d'une marâtre.

1 J'ai omis à deſſein ces deux vers

LE VIEILLARD.

Les portez-vous mêlées ou ſéparées ?

CRÉUSE.

Séparées. Le bon ne ſe mêle pas avec le mauvais.

LE VIEILLARD.

C'eſt ici qu'il faut le faire périr, ſi vous voulez paroître innocente.

CRÉUSE.

Ah! je goûte d'avance le plaiſir d'être vengée.

LE VIEILLARD.

Oui, votre époux ſera la victime de ſa perfidie.

CRÉUSE.

O vieillard! prenez cet antique anneau, ouvrage de Minerve; allez dans le lieu où cet époux fait ſes offrandes ſecrettes; &, lorſque les libations ſuccéderont au feſtin, verſez le poiſon dans la coupe du jeune homme que l'on veut me donner pour maître; qu'aucun autre que lui ne goûte de cette liqueur: s'il y mouille ſes lèvres, je ne crains pas qu'Athènes le reçoive en ſon ſein.

LE VIEILLARD.

Rendez-vous auprès de ceux à qui l'hoſpitalité vous lie [1]. Je vais exécuter ce que vous venez de me preſcrire. Et vous, membres débiles, reprenez votre ancienne vigueur. Marchons ſans balancer contre l'ennemi de nos maîtres; qu'une prompte mort puniſſe ſon audace, & venge leur

1 C'étoit à Delphes un office public que celui de l'hoſpitalité. On appeloit PROXÈNES ceux qui en étoient revêtus ils étoient chargés du ſoin d'accueillir les étrangers qui venoient conſulter l'oracle.

maison violée. Il est beau, dans les succès, d'écouter la voix d'une vertu religieuse ; mais, lorsqu'on peut frapper un ennemi perfide, aucune loi ne doit arrêter notre bras.

## SCENE II.

LE CHŒUR, seul.

Fille de Cérès, divine Hécate qui règnes sur les spectres nocturnes & sur les fantômes du jour, verse toi-même la coupe empoisonnée, & dirige les pas du vieillard envoyé par mon auguste reine ; que le sang venimeux tiré des veines de la Gorgone, prévienne un coupable attentat, & que le trône d'Erechthée ne soit point occupé par un usurpateur.

S'il échappe à la vengeance de ma souveraine, si le succès ne couronne point l'audace de la fille d'Erechthée, le fer ou le lacet fatal la déroberont à la honte ; les maux, en s'accumulant sur sa tête, l'arracheront à jamais à la vie & à la douleur. Pourroit-elle supporter la vue d'un étranger devenu son maître, & dégrader son illustre naissance ?

Quelle honte pour le dieu qu'Athènes honore par des hymnes saints [1] ! si ce jeune inconnu se mêle à ses mystères, s'il voit briller le flambeau

[1] Bacchus.

des Icades [1] près des sources pures où l'on célébre les danses sacrées, à l'ombre de ces nuits solemnelles, où l'éther radieux sorti du sein de Jupiter, conduit le chœur brillant des astres lumineux; la lune se joint à ce chœur auguste, les cinquante filles de Nérée dansent au fond des eaux, & dans les gouffres des fleuves éternels, pour honorer la déesse qui porte une couronne d'or & sa mère objet de la vénération des mortels [2]. C'est-là qu'espère régner [3] & s'emparer des fruits d'une vertu qui lui est étrangère, un vagabond qu'Apollon protége!

O vous! qui par vos chants insultez à notre sexe, & l'accusez sans cesse d'inconstance & de perfidie! voyez combien les hommes sont plus injustes & plus infidelles. C'est sur eux seuls que doivent retomber vos reproches & vos outrages. Un prince issu du sang de Jupiter [4] se rend coupable de la plus noire ingratitude, il oublie une tendre épouse, au lieu de mettre son bonheur à le partager avec elle, il l'a cherché dans les bras d'une autre, & veut élever sous ses yeux le fruit de cet indigne amour.

1 On appeloit ICADE (du mot εἴκοσι, vingt) un des jours des grands mystères ou des grandes fêtes de Cérès & de Bacchus. Les étrangers & les enfans illégitimes ne pouvoient pas y assister.

2 Proserpine & Cérès.

3 REGNER, peut-être PRÉSIDER. On nommoit BASILEUS celui qui présidoit aux mystères.

4 Xuthus.

# ACTE IV.

## SCÈNE PREMIERE.

UN ESCLAVE de la ſuite de Créüſe.

LE CHŒUR.

L'ESCLAVE.

ATHÉNIENNES, où eſt la fille d'Erechthée ? je la cherche en vain dans Delphes : quel lieu la dérobe à ma vue ?

LE CHŒUR.

Fidelle ſerviteur de la maîtreſſe que je ſers, fais-moi part des nouvelles que tu vas lui annoncer, & dis-moi d'où vient cet empreſſement & ce trouble ?

L'ESCLAVE.

On nous pourſuit, on nous preſſe. Les chefs de cette cité cherchent notre reine pour la livrer au ſupplice [1].

1 Grec : Pour qu'elle meure lapidée, ou peut-être précipitée, car on verra que tel eſt l'arrêt de ſes juges ; à moins qu'on ne diſe que le peuple en fureur vouloit l'accabler de pierres, ſans ſe mettre en peine de la ſentence.

LE CHŒUR.

Dieux! nous ſommes trahies.

L'ESCLAVE.

Tremblez, tout eſt découvert.

LE CHŒUR.

Et comment ce fatal ſecret a-t-il été révélé?

L'ESCLAVE.

Les dieux n'ont pas ſouffert que l'injuſtice triomphât de l'innocence.

LE CHŒUR.

Explique-toi, je t'en conjure; fais-nous connoître la cauſe de cette révolution funeſte: après t'avoir entendu, ſi l'on veut notre mort elle nous ſemblera moins cruelle, & ſi l'on nous laiſſe la vie, elle en aura plus de douceur.

L'ESCLAVE.

L'époux de Créüſe ſortoit de ce temple, accompagné du fils qu'il vient de recevoir du dieu, dans le deſſein de célébrer ſa naiſſance par un feſtin & par des ſacrifices. Xuthus va ſur le Parnaſſe dans le lieu où le feu brille en l'honneur de Bacchus, & ſe charge du ſoin d'arroſer le double rocher du ſang des victimes: « Toi, » mon fils, dit-il en le quittant, reſte en ces » lieux pour conſtruire des tentes & diriger le » travail des ouvriers; ſi je tarde, préviens mon » retour; &, après avoir invoqué les dieux qui » préſident à la naiſſance, donne à tes amis une

» fête digne d'un si beau jour ». Il part, & emmène les victimes ; & le jeune homme fait élever une tente, soutenue par de simples colonnes, garantie à-la-fois des ardeurs du midi, & des derniers rayons du soleil. Il lui donne une forme carrée & la longueur d'un plèthre [1] en tous sens; ensorte que, suivant le calcul des sages, elle enfermoit dix mille pieds dans son enceinte, espace qui auroit pu suffire pour contenir le peuple entier de Delphes. Ensuite il prend dans les trésors sacrés des tapis superbes, & dont on ne peut se lasser d'admirer le riche travail. Il attache d'abord au toît la dépouille des Amazones, offrande du vaillant Hercule [2]. On voyoit peint sur ce tissu précieux, le ciel rassemblant dans les airs les étoiles dispersées: là le soleil, animant ses chevaux sur la fin de leur course, & lançant les derniers rayons de sa flamme expirante, traînoit après lui Hespérus,

1 Le plèthre linéaire étoit de cent pieds. Le temple de Minerve dans la citadelle d'Athènes, avoit précisément les mêmes dimensions qu'on donne à la tente : il étoit carré, & le côté étoit de cent pieds. Ce temple s'appeloit PARTHÉNON, ou le temple de la Vierge. Il paroît donc que c'est pour faire allusion à ce monument, cher aux Athéniens, que le poëte entre dans des détails d'ailleurs peu intéressans.

2 Suivant la chronologie la plus généralement reçue, Hercule est moins ancien qu'Ion. Il y a donc ici un anachronisme ; & ce n'est pas la seule raison qui puisse faire soupçonner que le poëte décrit ici des tableaux connus de son temps, & sans doute exposés dans quelque lieu public.

brillant d'une clarté vive & pure : ici la nuit couverte d'un voile ſombre conduiſoit ſon char léger dans la plaine éthérée [1] ; les aſtres ſuivoient la déeſſe. Les pléiades occupoient le milieu de la région céleſte, avec Orion ceint de ſon épée lumineuſe. L'ourſe plus élevée tournoit autour du pôle, auquel ſa queue ſembloit attachée. Le diſque entier de la lune [2] dominoit ſur tout l'horizon. Enfin paroiſſoient les hyades, ſigne redouté des nautonniers, & l'aurore, dont la lumière fait diſparoître les étoiles. Les murs offroient d'autres peintures : là, des flottes barbares [3] combattant les vaiſſeaux des Grecs ; ici, des monſtres & des centaures ; ailleurs, des courſiers agiles pourſuivant les cerfs timides, ou des lions ſauvages atteints par un chaſſeur intrépide. A l'entrée étoit peint Cécrops avec une queue de ſerpent aux replis tortueux, ayant ſes filles à ſes côtés, tableau dont un citoyen d'Athènes avoit enrichi le temple.

Le fils de Xuthus, après avoir achevé cet ouvrage, place des coupes d'or ſur la table du feſtin ;

1 Littéralement : Preſſoit ſon équipage, qui n'eſt aſſujetti à aucun joug.

2 Qui partage le mois en deux.

3 Il y a apparence que le poëte, par une anticipation qui devoit plaire aux Athéniens, leur rappelle ici leurs triomphes, & qu'il a dans l'eſprit la bataille de Salamine.

un héraut se lève aussi-tôt [1], invite à haute voix les citoyens à prendre part à la fête. Les convives accourent en foule ; ils se couronnent de fleurs & se livrent au plaisir & à la joie. Déja leur faim étoit appaisée, & l'on enlevoit les mets dont les tables étoient couvertes [2], lorsque le vieux gouverneur entre & se fait voir au milieu de cette assemblée où règne la gaîté. Elle s'amuse de son zèle. On le voyoit verser à chacun des convives de l'eau pour se laver, puis revenir sur ses pas brûler la myrrhe odoriférante, ensuite s'emparer des vases d'or pour verser à boire, & s'acquitter de soins peu faits pour son âge, comme d'une tâche qu'il s'étoit imposée [3]. Quand la musique s'est fait entendre, le vieillard a voulu présider encore au service. « Qu'on ap-

1 Grec : Sur la pointe des pieds.

2 Les mets du premier service, suivant la conjecture très-probable de Musgrave. Le vieillard en versant à boire entre les deux services usurpoit l'emploi des jeunes-gens : c'étoit cet empressement qui faisoit rire l'assemblée.

3 Dès que le premier service, δεῖπνον, étoit fini, avant de passer au dessert, τραγήματα, les convives se lavoient les mains ; on étaloit un luxe plus recherché ; les couronnes, les parfums, les essences étoient prodigués. A la fin du repas, on faisoit entrer des musiciens & des chanteuses : on substituoit aux petits verres de grandes coupes, coutume que le Scythe Anacharsis trouvoit fort extraordinaire, parce que l'usage contraire semble plus conforme à la nature. Il étoit aussi reçu de boire à la ronde dans une grande coupe appelée ᾠδὸς ou la CHANSONNIÈRE, parce qu'il falloit chanter en la recevant à son tour. Le repas étoit terminé par des libations.

» porte les larges coupes, & qu'on enlève les » petites ; hâtons-nous, a-t-il dit, de faire ré- » gner la joie ». Auſſi-tôt les urnes d'or & d'argent brillent au milieu du feſtin. Il choiſit la plus belle, & la rempliſſant juſqu'au bord, après y avoir ſubtilement mêlé le poiſon, il l'offre à ſon nouveau maître, comme s'il n'eût cherché qu'à gagner ſa bienveillance. On dit que notre reine lui avoit confié ce poiſon ſubtil pour faire périr le fils de ſon époux : on l'ignoroit alors. Mais, à l'inſtant où celui-ci alloit, avant de boire, faire avec tous les convives la libation accoutumée, un domeſtique prononce une parole de mauvais augure. Le jeune homme élevé dans le temple, & inſtruit des choſes ſacrées, redoute un tel préſage, & demande une coupe nouvelle. Il fait cependant une libation de celle qu'il tient en ſes mains, en invitant les convives à l'imiter. Le ſilence ſuccède au bruit du feſtin, nous rempliſſons de nouveau les coupes ſacrées d'une roſée pure mêlée au nectar de Byblos [1]. Tandis que nous-nous acquittons de cet emploi, une troupe de colombes ſe précipite dans la tente ; car ces timides oiſeaux habitent en ſûreté le temple de Loxias. Les

1 Le vin de Byblos étoit un vin de Thrace, ainſi appelé du nom de la vigne qui le produiſoit. — Byblos étoit auſſi une ville d'Egypte, & la Phénicie en avoit une du même nom.

colombes goûtent le vin qu'on vient de répandre; leurs becs dorés s'y plongent à plusieurs repriſes, & leur gorge en ſe relevant pour recevoir la liqueur mouſſeuſe, ſe colore des feux de l'iris. Aucune n'en éprouve un effet funeſte; mais celle qui s'étoit arrêtée près du fils de Xuthus, à peine a trempé ſon bec dans la liqueur empoiſonnée, qu'elle agite ſes aîles tremblantes, ſon corps palpite, elle friſſonne, ſes cris plaintifs & douloureux expriment ſes vives ſouffrances; enfin ſes membres ſe roidiſſent, ſes pieds de pourpre s'allongent, elle meurt en ſe débattant aux yeux des ſpectateurs ſaiſis d'étonnement & d'une ſecrette terreur.

Le ſerviteur d'Apollon déchire ſes vêtemens, ſe lève [1] & s'écrie : « Quel mortel attente à » mes jours? réponds, vieillard: c'eſt toi qui es » ſon complice; j'ai reçu la coupe de ta main ». En même temps il ſaiſit ſa main tremblante, & profite de cet inſtant de ſurpriſe pour lui faire avouer ſon crime. Le vieillard réſiſte longtemps, mais en vain, & le forfait de Créüſe paroît enfin à découvert. Auſſi-tôt le jeune prophête ſort & entraîne avec lui le reſte des convives; il court ſe préſenter aux juges Pythiens, & leur fait cette courte harangue : « Auguſtes » défenſeurs des loix, une étrangère, iſſue du ſang

1 Il monte ſur la table. C'étoit afin d'être vu & entendu.

d'Érecthée,

» d'Érecthée, a fait verser le poison dans ma » coupe ». Les chefs de la justice, frappés des preuves de son crime, la condamnent, d'une voix unanime, à être précipitée du haut d'un rocher, pour expier un attentat commis dans un lieu saint, & contre une personne sacrée. Les citoyens indignés cherchent notre infortunée souveraine pour la livrer au supplice : funeste voyage, dont elle se promit tant de douceurs, & dont elle ne doit retirer d'autre fruit que la mort !

## SCÈNE II.

LE CHŒUR, seul.

Nous sommes dévouées à la mort. Ah ! je le vois trop, cette funeste libation du sang de la Gorgone est le sacrifice funèbre qui doit précéder notre supplice. Où fuirai-je, ô ma souveraine ! pour me dérober au trépas ? les airs m'ouvriront-ils un passage ? la terre me cachera t-elle dans ses abymes ? quel char assez rapide pourra précipiter ma fuite ? où trouverai-je un vaisseau léger qui me transporte au-delà des mers ? Ah ! si quelque dieu secourable ne me soustrait au danger, en vain chercherois-je à l'éviter. Et toi, maîtresse infortunée ! à quelle peine es-tu réservée ? Hélas ! nous sommes les victimes du crime que nous avons médité : en périssant rendons hommage à la justice.

# ACTE V.

## SCÈNE PREMIÈRE.

### CRÉUSE, LE CHŒUR.

CRÉUSE.

Fidelles eſclaves, l'arrêt eſt prononcé, votre reine eſt condamnée à la mort : on la pourſuit pour la livrer au ſupplice.

LE CHŒUR.

Je ſçais tout ; infortunée ! je ſuis inſtruite de vos malheurs.

CRÉUSE.

Où fuir ? où chercher un aſyle ? Je me dérobe à mes ennemis, ſans me flatter d'échapper à leur vengeance.

LE CHŒUR.

Embraſſez cet autel. Où trouver un plus sûr aſyle ?

CRÉUSE.

Eh ! que puis-je eſpérer ?

LE CHŒUR.

Les ſupplians ſont toujours ſacrés.

CRÉUSE.

La loi m'a condamnée.

LE CHŒUR.

Vous n'êtes pas entre leurs mains.

CRÉUSE.

Ils s'avancent armés du glaive homicide.

LE CHŒUR.

Précipitez-vous sur ce lieu saint : s'ils osent violer cet asyle, votre sang criera vengeance : montrons que le courage sçait braver la fortune.

## SCÈNE II.

### ION, CRÉUSE, LE CHŒUR.

ION.

O Céphise ! fleuve majesteux [1] ! quelle vipère est sorti de ton sein ! as-tu donné le jour à ce dragon sanglant dont les yeux lancent une flamme homicide ? monstre capable des plus noirs attentats, plus dangereux que le sang de la Gorgone préparé pour ma mort..... Saisissez-là ; que ces

1 Grec : Figure de taureau du Céphise. Les peintres étoient dans l'usage de représenter les fleuves sous la forme d'un taureau, ou du moins avec des cornes, sans doute pour désigner leur force & leur impétuosité. Elien, qui a fait un chapitre là-dessus, remarque entr'autres choses que le Céphise étoit peint par les Argiens sous la forme d'un taureau, mais que les Athéniens, pour honorer ce fleuve, lui donnoient une figure humaine avec des cornes naissantes. VAR. HIST. II. 33. — Le fleuve Céphise étoit aïeul de Praxithéa, femme d'Erecthée, & par conséquent bisaïeul de Créüse.

boucles flottantes demeurent attachées aux rochers du Parnaſſe, & que ſon corps précipité les teigne de ſang. Je rends grace à la fortune qui m'a dérobé à ſes fureurs, avant que je ſois arrivé à Athènes & que j'aie été ſoumis au joug d'une marâtre. Si tu as oſé m'attaquer en ces lieux au ſein des amis qui m'entourent, qu'aurois tu fait dans ton palais, & comment aurois-je échappé à ta rage? Ne te flatte pas que cet autel, & que le temple d'Apollon mettent tes jours en sûreté. Ce n'eſt pas à toi que ſont dûs des ſentimens de compaſſion, mais à celui que tu voulois perdre, à la mère qui m'a donné le jour, à cette mère dont j'invoque le nom quoique je ſois privé de ſa vue. Admirez le crime & l'audace; voyez par quel tiſſu de fraude & de menſonge, elle a fait ſuccéder la ruſe à l'artifice: ſans reſpect pour le dieu dont elle oſe embraſſer l'autel, elle eſpère encore éviter la peine que méritent de tels forfaits.

CRÉUSE.

Je te défends d'attenter à mes jours, au nom du reſpect qui m'eſt dû, au nom du dieu dont j'embraſſe l'autel.

ION.

Qu'y a-t-il de commun entre Apollon & toi?

CRÉUSE.

Je livre mon corps & ma vie à ce dieu, comme une offrande ſacrée & inviolable.

ION.

Tu as versé le poison à celui qui appartenoit à ce dieu.

CRÉUSE.

Non, tu n'appartiens pas à Loxias, tu n'appartiens qu'à ton père.

ION.

Je dûs à l'un la vie, à l'autre le moyen d'en jouïr [1].

CRÉUSE.

Tu as renoncé à sa protection ; c'est à moi qu'elle est accordée.

ION.

J'étois juste & religieux ; tu es barbare & sacrilège.

CRÉUSE.

J'ai dû punir l'ennemi de ma maison.

ION.

Ai-je pris les armes pour l'attaquer ?

CRÉUSE.

Oui, tes mains ont porté la flamme dans le palais d'Érecthée.

ION.

Où est cette flamme ? où sont ces torches incendiaires ?

1 Ce vers est altéré dans l'original. Je l'ai traduit d'après le sens présumé, & en supposant qu'on y fasse quelque léger changement pour le rendre intelligible.

CRÉUSE.

Tu voulois habiter le palais de mes pères & t'en emparer malgré moi.

ION.

Un père vouloit me donner un bien qui lui appartient.

CRÉUSE.

A quel titre le fils d'Éole peut-il donner le trône de Pallas ?

ION.

Son droit c'eſt ſa valeur, & non des titres vains.

CREUSE.

Pour avoir ſecouru l'état, en peut-il diſpoſer en maître ?

ION.

Ainſi une vaine crainte de l'avenir te portoit à me donner la mort.

CRÉUSE.

J'ai craint de devenir ta victime, ſi ta mort ne prévenoit la mienne.

ION.

Dis plutôt que ta jalouſe rage pourſuit le fils de ton époux, & voudroit lui faire expier ton chagrin de n'être pas mère.

CRÉUSE.

Si je manque d'héritiers, eſt-ce un titre pour m'enlever la couronne ?

ION.

Pour n'être pas ton fils, dois-je être privé de l'héritage de mon père?

CRÉUSE.

Il eſt à toi; prends ſon épée & ſon bouclier: voilà tes biens & ton héritage [1].

ION.

Va, quitte cet autel & ceſſe de profaner la majeſté du dieu.

CRÉUSE.

Va porter de pareils ordres à ta mère.

ION.

Crois-tu qu'un meurtre reſte impuni?

CRÉUSE.

Frappe-moi donc ſur cet autel.

ION.

Quel funeſte plaiſir trouves-tu à teindre de ton ſang les couronnes du dieu [2]?

CRÉUSE.

Ce ſang rejaillira ſur l'impie qui ne frémira point de le répandre.

ION.

Pourquoi les dieux ont-ils établi des lois qui

1 C'eſt la traduction du P. Brumoy que j'emprunte ici.

2 On couvroit les autels de couronnes & de guirlandes.

Araque gramineo viridis de ceſpite fiat,
Et velet tepidos nexa corona focos.

Ovid. Trist. V. 5.

favoriſent l'injuſtice ? pourquoi protègent-ils le crime qu'ils devroient punir ? Eſt-ce aux méchans qu'appartient le droit d'embraſſer les autels ſacrés ? c'eſt le refuge de la vertu outragée ; ceux qu'on adore à leurs pieds peuvent-ils recevoir avec indifférence l'homme innocent & le coupable ?

## SCÈNE III.

Acteurs précédens, LA PYTHIE.

---

LA PYTHIE.

ARRÊTE, mon fils ! entends la voix de la prêtreſſe d'Apollon, qui quitte le trépied fatidique pour t'adreſſer la parole. C'eſt moi que Delphes honore, comme la fidelle dépoſitaire des oracles du dieu.

ION.

Je vous ſalue, ô mère chérie ! ô vous, à qui la tendreſſe & les ſoins donnent ſur moi les droits de la nature.

LA PYTHIE.

Je reçois avec joie le titre que ton cœur me donne.

ION.

Vous ſçavez ſans doute les noirs complots que cette femme trame contre moi ?

LA PYTHIE.

Je les connois, & je blâme ta rigueur.

ION.

Dois-je épargner celle qui a voulu me perdre?

LA PYTHIE.

Les enfans nés d'une étrangère ſont toujours odieux à une épouſe.

ION.

Et moi je hais une marâtre qui m'a choiſi pour ſa victime.

LA PYTHIE.

Non, mon fils, quitte ce temple, ſuis ton père.

ION.

Quel eſt donc le conſeil que je reçois de votre prudence?

LA PYTHIE.

C'eſt Athènes qui t'appelle; pars innocent & ſous d'heureux auſpices.

ION.

C'eſt partir innocent que de partir vengé.

LA PYTHIE.

Reviens de ton erreur, & prête l'oreille à ma voix.

ION.

Oui, je ſuis prêt à vous entendre: & que pourriez-vous dire qui ne fût inſpiré par l'amour & la bienveillance?

LA PYTHIE.

Je viens mettre sous tes yeux un trésor digne que tu le considères.

ION.

Quelle est cette corbeille antique ornée de bandelettes ?

LA PYTHIE.

C'est celle où tu étois enfermé lorsque je te trouvai, & que je te pris dans mes bras.

ION.

Quel est ce mystère dont vous avez tant tardé à m'instruire ;

LA PYTHIE.

J'ai dû me taire ; il est temps de parler.

ION.

Quelle raison....

LA PYTHIE.

Le dieu vouloit que tu le servisses dans son temple.

ION.

Pourquoi mon ministère a-t-il cessé de lui être agréable ? à quel signe puis-je connoître ce qu'il ordonne ?

LA PYTHIE.

Il a nommé ton père, & veut que tu suives ses pas.

ION.

Eſt-ce par ſon ordre que vous avez conſervé ce monument de ma naiſſance?

LA PYTHIE.

Ses inſpirations m'ont dirigée.

ION.

Que vous ont-elles preſcrit? achevez....

LA PYTHIE.

De conſerver ton berceau juſqu'à ce jour.

ION.

Quel bien en puis-je eſpérer?

LA PYTHIE.

Il renferme des choſes dont tu ſentiras bientôt le prix.

ION.

Y trouverai-je des indices de celle à qui je dois la vie?

LA PYTHIE.

Voici l'inſtant où le dieu veut qu'ils te ſoient offerts.

ION.

O ſpectacle cher à mon cœur! ô jour trop fortuné!

LA PYTHIE.

Prends & cherche en tous lieux celle qui t'a donné le jour. Parcours l'Europe & l'Aſie, & ne t'en fie qu'à ton zèle. Mon reſpect pour le dieu que je ſers, me fit un devoir des ſoins que j'eus

de ta tendre enfance ; je te rends ce gage précieux qu'il voulut que je conservasse par un mouvement libre de mon cœur ; mais il n'est pas en mon pouvoir d'expliquer la raison de sa volonté sainte. Nul mortel n'eut connoissance du dépôt que je te confie. Adieu, reçois les vœux de ma tendresse maternelle, & sois docile à mes conseils. Examine d'abord si ce n'est point une citoyenne de Delphes qui t'a donné le jour, qui t'a exposé dans ce temple : si tu ne trouves point ta mère en ces lieux, cherche parmi les autres Grecques. Voilà ce que je devois te prescrire & ce que te dit par ma bouche Apollon qui s'intéresse à ton sort.

## SCÈNE IV.

### ION, CRÉUSE, LE CHŒUR.

---

ION.

Hélas ! quelle émotion involontaire j'éprouve à cette vue ! O ma mère ! voilà le berceau où vous cachâtes votre honte ; votre sein refusa la nourriture à celui qu'il avoit fait naître, & je fus dévoué dans ce temple à un service obscur. Objet des bontés du dieu & des rigueurs de la fortune, dans l'âge fait pour le bonheur & qui sollicite les tendres soins d'une mère, je fus

éloigné de son sein, privé de son amour & de ses douces caresses. Hélas ! sans doute elle fut aussi malheureuse, celle qui eut un fils & ne put se livrer aux transports de sa tendresse. — Offrons au dieu l'objet qui me retrace tant d'images douloureuses ; qu'il soit enfermé dans ce temple avec un secret funeste, & que je crains de pénétrer. Si c'est une esclave qui m'a donné le jour ; il sera plus cruel pour moi de trouver ma mère, que d'ensevelir mon malheur dans le silence & dans l'oubli. O Phébus ! que ce berceau te soit désormais consacré.... Mais que fais-je ? C'est contrevenir à ses ordres : il a voulu que ces symboles de ma naissance fussent conservés jusqu'à ce jour, afin que j'en fisse usage. Ouvrons... il faut oser.... puis-je changer la destinée ? Liens, bandelettes sacrées ! ô guirlandes entrelacées par une main chérie ! quels objets dérobez-vous à ma vue ? pourquoi m'offrez-vous si tard l'espoir d'un bien tant desiré ? Comme la riche enveloppe de cette corbeille précieuse est fraîche & bien conservée ! Le dieu, pendant tant d'années, n'a pas permis qu'elle reçût aucune atteinte.

CRÉUSE.

Dieux ! quel objet a frappé mes regards [1] !

1 Lorsqu'Ion a parlé à la Pythie, il étoit éloigné de l'autel. Il s'en est rapproché dans l'instant où il vouloit y déposer son berceau. Il

LE CHŒUR.

Juſqu'ici, princeſſe, vous avez ſçu garder le ſilence.

CRÉUSE.

Ah! comment pourrois-je me taire? ceſſez d'inutiles conſeils.... O mon fils! voici le berceau où tu fus placé par mes mains dans cet antre fatal où tu reçus le jour. Volons vers cet objet chéri.... j'abandonne l'autel & je m'offre à la mort.

ION.

Saiſiſſez cette femme criminelle: c'eſt la fureur d'un dieu qui lui fait quitter cet aſyle. Chargez ſes mains de fers.

CRÉUSE.

Oui, barbares, frappez; car rien que la mort ne peut m'arracher ce tréſor, toi-même, & tous les biens que je retrouve.

ION.

O comble d'audace! c'eſt moi dont elle penſe s'emparer par ſes artifices.

CRÉUSE.

Non, mon cœur eſt ſincère, & trouve en toi l'objet de ſa tendreſſe.

ſort ce berceau de ſon enveloppe. Créüſe alors le voit de près, à découvert, & le reconnoit ſubitement.

ION.

En moi? Perfide, penſes-tu que j'aie oublié tes attentats?

CRÉUSE.

Tu es mon fils; ah! reconnois les tranſports d'une mère.

ION.

Ceſſez une ruſe inutile, & qu'un mot peut confondre.

CRÉUSE.

Parle, interroge-moi: c'eſt tout ce que je deſire.

ION.

Que renferme cette corbeille qui me ſervit de berceau?

CRÉUSE.

En l'ouvrant, les tapis dans leſquels je t'expoſai doivent s'offrir à ta vue.

ION.

Sans les voir, les pouvez-vous décrire?

CRÉUSE.

Si je ne le fais, je conſens à mourir.

ION.

Achevez; & voyons juſqu'où vous pouſſerez l'audace.

CRÉUSE.

Examine d'abord cette broderie que je travaillai dans mon enfance.

ION.

Soyez plus claire & plus préciſe : combien eſt-il d'ouvrages auxquels convient ce caractère ?

CRÉUSE.

Il eſt facile de le connoître à l'imperfection du travail, qui indique une main foible & novice.

ION.

Ne croyez pas m'abuſer par ces vagues diſcours. Quel ſujet repréſente le tapis dont vous parlez ?

CRÉUSE.

Au milieu l'on voit la Gorgone.

ION.

O dieux ! qu'ai-je entendu ? & quelle eſt donc ma deſtinée ?

CRÉUSE.

Des couleuvres ſe hériſſent autour, & offrent l'image de l'immortelle égide.

ION.

Le voilà ; je dois remettre entre vos mains l'ouvrage dont vous faites une deſcription fidelle.

CRÉUSE.

O voile qui me rappelles les premiers travaux de mon enfance !

ION.

Eſt-ce là le ſeul gage que doive m'offrir ce berceau ?

CRÉUSE.

Il renferme des dragons d'or, antique préſent de

de Minerve, qui veut que ces figures, placées auprès de nos enfans, rappellent la mémoire d'Erichthonius mon aïeul.

ION.

Dans quel but? à quel uſage?

CRÉUSE.

Ces figures, mon fils, forment un collier précieux qui t'étoit deſtiné.

ION.

Je vois l'ornement que vous venez de décrire. Quel autre l'accompagne?

CRÉUSE.

Je poſai près de toi un rameau d'olivier détaché de l'arbre qui le premier germa ſur le rocher de Minerve. S'il n'a point été enlevé, il doit conſerver ſa verdure; car il fleurit ſur une tige immortelle.

ION.

O ma mère! je vous retrouve, & je me livre à mes tranſports. Daignez, en les partageant, ouvrir vos bras aux embraſſemens d'un fils.

CRÉUSE.

O mon fils! ô ma vie! tu m'es plus cher que le dieu qui m'éclaire. Qu'il pardonne à l'excès d'un amour réduit au déſeſpoir, & que tu fais renaître. Quoi! je te preſſe ſur mon ſein, toi que j'ai cru englouti dans les gouffres ſouterreins, deſ-

tiné déſormais à habiter le ſombre royaume de Proſerpine.

ION.

Oui, chère & tendre mère! je ne ſuis mort en apparence que pour revivre dans vos bras.

LE CHŒUR.

O cieux! retentiſſez de mes cris d'allégreſſe. Comment donnerai-je l'eſſor aux tranſports de ma joie! Bonheur ineſpéré! fortune inattendue! quel dieu propice vous envoie?

ION.

Que n'aurois-je point imaginé avant de vous croire ma mère?

CRÉUSE.

Je ſuis encore tremblante.

ION.

Craignez-vous d'avoir perdu ce fils que vous ſerrez entre vos bras?

CRÉUSE.

L'eſpérance étoit morte dans mon cœur.... Mais, ô prophèteſſe! expliquez-nous ce myſtère: qui a porté mon fils dans ce temple? qui l'a remis entre vos mains[1]?...

[1] Ces mots feront peut-être penſer que la Pythie eſt reſtée ſur la ſcène. Cependant, comme elle ne parle point dès l'inſtant où elle a remis la caſſette à Ion, j'ai cru devoir indiquer ſa ſortie, en marquant une nouvelle ſcène. Et il me paroît que ces queſtions de Créüſe s'adreſſent à la Pythie abſente.

ION.

C'eſt l'ouvrage du dieu. Ne ſongeons qu'à notre bonheur, & que le plaiſir de nous revoir eſſuie les larmes qu'a fait couler une ſéparation ſi cruelle.

CRÉUSE.

Mon fils, tu m'as coûté des pleurs en ſortant de mon ſein, & ce n'eſt pas ſans de douloureux gémiſſemens que je t'ai éloigné de ces mains maternelles. Mais je reſpire le même air que toi, mes lèvres preſſent les tiennes, que pourroit-ils manquer à ma félicité?

ION.

Tout ce que la tendreſſe vous inſpire, je l'éprouve ainſi que vous.

CRÉUSE.

Non, je ne ſerai plus ſtérile & ſans héritier. Ma maiſon trouve un appui & ma patrie un roi. Je vois revivre Erechthée: les enfans de la Terre ne ſont point enſevelis dans l'ombre de la nuit; ils reſpirent, & le ſoleil répand ſur eux ſa lumière.

ION.

O ma mère! hâtons-nous de faire partager notre joie à l'auteur de mes jours.

CRÉUSE.

Que dis-tu? à quel aveu me vois-je condamnée!

ION.

Pourquoi ce trouble involontaire?

CRÉUSE.

Un autre, un autre fut ton père [1].

ION.

Dieux! ma naiſſance eſt illégitime!

CRÉUSE.

Ah mon fils! les flambeaux de l'hymen ne l'ont point éclairée.

ION.

Ainſi donc mon origine eſt vile & coupable! Achevez, ma mère, & que je ſçache du moins à qui je la dois.

CRÉUSE.

J'atteſte ici Pallas....

ION.

Pourquoi des ſermens inutiles?

CRÉUSE.

Pallas qui préſide aux rochers où l'on vit naître l'olivier, & dont je ſuis ſouveraine.

ION.

Ne pourrai-je percer l'obſcurité de ce myſtère?

CRÉUSE.

Dans ces grottes qui rétentiſſent du doux chant de Philomèle, Apollon....

1 La diſtribution des perſonnages, dans ces trois vers, eſt un peu différente de celle du texte des manuſcrits, mais ce changement que MM. Tyrwhitt & Muſgrave ont propoſé, n'eſt pas conſidérable, & a beaucoup de vraiſemblance.

ION.

Pourquoi prononcez-vous le nom sacré d'Apollon ?

CRÉUSE.

C'est ce dieu qui me rendit mère.

ION.

Que dites-vous ?.... Que j'entende encore ces mots qui font ma gloire & ma félicité.

CRÉUSE.

Lorsque l'astre de la nuit parcourut, pour la dixième fois, la route qui lui est assignée, le fils du dieu vint au monde, & j'enveloppai sa naissance des ombres du mystère.

ION.

Ah ! si ce récit est sincère, qu'il est flatteur pour moi !

CRÉUSE.

Je te couvris de ce tapis, ouvrage de mes jeunes mains : infortunée ! je n'osai ni te laver, ni te nourrir ; mon sein te refusa l'aliment maternel, & mes mains t'exposèrent dans un antre désert, en proie aux oiseaux dévorans, victime dévouée au farouche Pluton.

ION.

O ma mère ! qu'osâtes-vous faire ?

CRÉUSE.

La crainte me fit oublier la nature. Malgré moi, mon fils, je te livrai au supplice.

ION.

Et moi par un impie vœu j'ai demandé votre mort.

CRÉUSE.

Ah ! nos anciens malheurs & nos malheurs récens, étoient également affreux. Mais enfin la fortune s'eſt laſſée de nous perſécuter. Un vent plus favorable s'élève & nous ramène au port. Ah ! puiſſions-nous y vivre tranquilles & à l'abri de l'orage !

LE CHŒUR.

Mortels, voyez & ſçachez qu'il n'eſt point de maux ſans eſpoir.

ION.

Fortune, qui change chaque jour le ſort des mortels, pour les plonger dans l'infortune, ou pour leur faire goûter de nouveau les douceurs de la proſpérité, à quel effrayant danger viens-tu de me dérober ? Prêt à percer le ſein d'une mère ou à périr innocent de ſa main !... Dans tous les lieux que le ſoleil éclaire de ſes divins rayons, a-t-on jamais vu réunis tous les évènemens de ce jour ? Mais enfin je retrouve une mère, & mon origine eſt glorieuſe. Cependant il eſt d'autres détails que je voudrois apprendre de vous, & ſur leſquels je deſire vous entretenir en particulier. Souffrez que je vous parle quelques inſtans de manière à n'être entendu que de vous

seule [1], que je puisse cacher dans l'ombre du mystère une partie de ces évènemens. (bas) — Vous avouerai-je, ma mère, que je crains d'être le fruit de l'amour d'un mortel, que le dieu ne soit qu'un prétexte dont vous cherchez à couvrir votre foiblesse & ma honte.

CRÉUSE.

Non, mon fils, j'en jure par la déesse qui combattit les géans superbes auprès du maître des dieux, par la victorieuse Minerve, tu n'es point né d'un sang mortel: le dieu qui t'a nourri est celui qui t'a donné la vie.

ION.

Si Phébus est mon père, comment ce dieu m'a-t-il donné à un autre, comment a-t-il pû déclarer que je suis né de Xuthus?

CRÉUSE.

Il n'a point parlé sans doute de ta naissance, tu es le fils du dieu, il a pu disposer de toi. Un ami ne peut-il pas donner à un autre son propre fils pour héritier?

ION.

L'oracle est-il véritable, ou dois-je me livrer au doute? Voilà, ma mère, ce qui me jette dans le trouble.

CRÉUSE.

Mon fils, je crois pouvoir t'expliquer ce mys-

1 Grec: A l'oreille.

tère. Apollon qui cherchoit ton bonheur a voulu que tu devinſſes chef d'une illuſtre maiſon. S'il avoit révélé le ſecret de ta naiſſance, tu ſerois demeuré ſans famille & ſans nom; car tu ſçais que ta mère enſevelit ſa honte dans les ténébres & t'expoſa à la mort. Crois donc que c'eſt pour te dérober à l'infortune & à l'ignominie, que le dieu te donne un autre père.

ION.

Je ne puis m'en tenir à des preuves auſſi légères. Je vais moi-même conſulter Apollon, & je ſçaurai de lui ſi je ſuis ſon fils ou le fils d'un mortel.... Mais que vois-je? quelle eſt cette divinité qui remplit le temple de lumière, & dont l'éclat radieux efface celui du ſoleil. Fuyons, de peur que nos yeux profanes ne voient ce que les dieux veulent dérober à nos regards.

## SCÈNE V.

Les mêmes, MINERVE.

MINERVE.

ARRÊTEZ: je ne ſuis point une divinité ennemie, mais celle qui protége Athènes, & qui veille ſur vous dans ces lieux. C'eſt Apollon qui m'envoie auprès de vous, & qui paroîtroit lui-

même à vos yeux, s'il ne craignoit de s'exposer à vos reproches. Il veut que ma bouche vous déclare la vérité qui vous intéresse. Jeune homme, tu es son fils, & Créüse est ta mère ; il t'a donné au roi d'Athènes pour que tu tinsses un rang illustre parmi les mortels : son dessein étoit de ne vous faire connoître l'un à l'autre que lorsque vous seriez arrivés dans Athènes ; mais la nécessité de prévenir un parricide l'a forcé de vous dévoiler plutôt ce mystère. J'achève de vous déclarer sa volonté & de vous expliquer ses oracles que vous êtes venus chercher dans son temple. Créüse, pars avec ton fils, & place-le sur le trône d'Erechthée. Il est né de son sang, il est juste qu'il règne sur la terre que je chéris. Il sera fameux à jamais. Quatre fils issus de lui, donneront leurs noms aux tribus qui vivent sur mes rochers. Téléon sera le premier, les trois autres fonderont les tribus des Hoplétes, des Argades & des Egicores, dont le nom rappelle celui de mon égide [1]. Au temps

1 Ces noms sont significatifs, & peuvent avoir du rapport avec les diverses occupations de ces premieres tribus de l'Attique ; car Strabon & Plutarque rapportent que dans l'origine les Athéniens furent divisés suivant leurs genres de vie ou leurs professions diverses. Les HOPLETES ou hommes armés, étoient les guerriers, les ARGADES ou ERGADES, les ouvriers; les TÉLÉONITES étoient, dit-on, agriculteurs, quoique ce mot semble désigner les chefs ou magistrats, mais ailleurs il est écrit différemment ; enfin les EGICORES étoient bergers ou plutôt sacrificateurs. Cependant ces rapports de noms ne doivent pas

marqué par la destinée, leurs enfans peupleront les Cyclades & les terres voisines, de villes riches & florissantes, qui feront la gloire & la puissance de mon peuple. Ils s'étendront au loin sur les deux continens opposés de l'Europe & de l'Asie, & celui-ci prendra le nom d'Ionie, en mémoire du fils d'Apollon, l'auteur de leurs glorieux ancêtres. Cependant Xuthus te rendra mère d'une postérité nouvelle; Dorus, né de cette union, transmettra à la Doride & son nom & sa gloire: dans la terre de Pelops, Achéus, qui vous devra aussi la naissance, regnera sur les rivages voisins de Rhion[1], & son peuple s'énorgueillira de porter le même nom que lui:

Admirez la sagesse avec laquelle Apollon dirige les évènemens. Il voulut qu'en naissant, ton fils te coûtât peu de douleurs, afin que le secret fût ignoré de ta mère: & lorsque tu l'eus enveloppé dans ce berceau, il envoya Mercure pour le prendre dans ses bras & le porter dans son temple. Là, il a pourvu à ses besoins & soutenu

contredire la tradition historique qu'Euripide suit ici, & qu'Hérodote a conservée. « Clisthènes, dit cet historien, .... partagea les quatre » tribus en dix, changea les noms qu'elles tenoient des fils d'Ion, » Géléon, Egicores, Argades & Hoples, & en imagina d'autres, qu'il » prit parmi des héros du pays, &c ». Hérodot. V. 66. t. IV. p. 41. de la trad. de M. Larcher.

1 Rhios est un promontoire de l'Achaïe, situé à l'entrée de l'isthme. Le rivage voisin & opposé, s'appeloit Antirrhios.

ſon exiſtence. Mais il n'eſt pas temps de faire éclater votre reconnoiſſance : il faut laiſſer à Xuthus des jouiſſances pures, & ne point l'arracher à de douces illuſions. Et toi, princeſſe, ſois heureuſe avec le fils qui eſt rendu à tes deſirs. Adieu, vos maux ſont finis, je vous annonce des jours calmes & ſereins.

ION.

Fille de Jupiter ! ô divine Pallas ! mon cœur ne réſiſte point à ta voix perſuaſive. Oui, je ſuis fils d'Apollon, & je retrouve une tendre mère. Ah ! même avant de t'avoir entendue, à peine oſois-je en douter [1].

CRÉUSE.

Déeſſe, daigne m'écouter : j'ai fait éclater mes plaintes dans ce temple : je les rétracte, & je loue Apollon qui prit ſoin de mon fils, & qui le rend à ma tendreſſe... O portes ! ô ſanctuaire qui m'étiez odieux ! je m'approche de vous avec reſpect, & je vous embraſſe avec zèle.

MINERVE.

J'approuve ces ſentimens & le changement de ton cœur. Les dieux agiſſent avec lenteur ; mais ils ſçavent, lorſqu'il en eſt temps, déployer leur toute-puiſſance.

1 Muſgrave propoſe ici une légère correction, qui donne au texte un ſens préciſément contraire : « Comment n'en aurois-je pas douté » ?

CRÉUSE.

Partons, mon fils, retournons dans notre patrie.

MINERVE.

Partez & je vous ſuis.

CRÉUSE.

Sois notre guide propice, comme tu es la protectrice d'Athènes.

MINERVE.

Va t'aſſeoir ſur le trône de tes pères.

CRÉUSE.

C'eſt un héritage digne de mes vœux.

LE CHŒUR.

Apollon, fils de Jupiter & de Latone, reçois mes hommages reſpectueux. Que ceux dont la maiſon eſt en proie aux calamités, ſe tournent vers les dieux & ſe confient en leur bonté: car les bons trouvent enfin le prix de leur vertu, & les méchans la juſte peine de leurs crimes.

# EXAMEN
## DE LA TRAGÉDIE
## D'ION.

Il règne dans toute cette tragédie un ton religieux plein de gravité & de douceur. Le lieu de la ſcène, le temps de l'action ſont choiſis à deſſein pour donner au ſpectacle un air de pompe & de ſolemnité.

Le temple de Delphes fut le plus riche de la Grèce. L'origine de ce temple ſe perd dans les temps fabuleux. Il fut pillé ſouvent & ſe releva toujours avec un nouvel éclat. Euripide le repréſente tel qu'il étoit de ſon temps ; c'étoit alors le cinquième temple, c'eſt-à-dire qu'il avoit été bâti à neuf ou rétabli pour la cinquième fois par les Amphictyons, cinq cent quarante-huit ans avant l'ère chrétienne. Dans la vérité hiſtorique, Ion étoit antérieur à ſa fondation.

Les richeſſes immenſes accumulées dans ce temple, le concours prodigieux d'étrangers qui accouroient de toutes parts pour conſulter le dieu,

donnoient une grande importance à ſes miniſtres. On y comptoit pluſieurs colléges de devins, cinq ſacrificateurs perpétuels, quarante ſacrificateurs ſubalternes, de grands & de petits prêtres, chargés les uns du dehors, les autres de l'intérieur du temple.

A l'entrée du ſanctuaire habitoit le gardien de l'or d'Apollon, Mercure dans le prologue attribue à Ion cet emploi de confiance. Cependant il exerçoit encore celui de néocore ou ſacriſtain, charge inférieure, mais très-honorable à Delphes.

Les prophètes recevoient les paroles de la Pythie, ils avoient ſous eux le collége des poëtes qui mettoient en vers les oracles. La Pythie étoit ſecondée dans ſon office par des femmes également conſacrées au ſervice du dieu. D'autres prêtreſſes entretenoient le feu ſacré. Les bains, les fêtes, la muſique, les danſes ſacrées étoient confiés à des hommes & à des femmes ſubordonnés aux prêtres, & tel étoit le nombre des perſonnes occupées au ſervice du temple, qu'il eſt probable que la plus grande partie des habitans de Delphes y étoit dévouée.

Cette ville en effet n'avoit pas plus de deux mille pas géométriques de tour. Un des ſommets du Parnaſſe, dont la pointe ſuſpendue avoit la forme d'un dais, la couvroit du côté du nord,

deux vaſtes rochers l'embraſſoient par les côtés & la rendoient inacceſſible, on n'y arrivoit que par d'étroits ſentiers. Il n'eſt pas impoſſible que cette ſituation ſingulière ait augmenté le reſpect pour ce lieu ſacré, & l'ait fait enviſager comme le milieu de la terre ; il eſt du moins bien vraiſemblable qu'elle détermina à y dépoſer les tréſors de la Grèce.

Il y avoit des jours marqués où la Pythie rendoit ſes oracles. Dans les plus anciens temps, c'étoit ſeulement une fois l'an, enſuite une fois chaque mois & avec des cérémonies dont il eſt queſtion dans cette piéce. Il y avoit un jour fixé par le ſort qui étoit conſacré à répondre aux demandes de ceux que leur pauvreté empêchoit d'entrer dans ce temple. C'eſt préciſément ce jour là que le poëte a choiſi pour l'action de la pièce ; « Voici, dit Xuthus, voici le jour ſo-» lemnel, déterminé par le ſort, auquel l'oracle » ſe fait entendre à tous ». Ce jour là on étoit diſpenſé d'offrir des victimes, & par conſéquent, on ne couroit pas riſque d'être renvoyé, comme on l'étoit en d'autres occaſions, ſi la victime ne trembloit point de tout ſon corps, lorſqu'on arroſoit ſa tête de vin. Ainſi en même temps que la ſolemnité du jour donne à la tragédie un nouveau caractère de grandeur, elle favoriſe l'unité de temps, en prévenant les délais qu'eût

exigé la vraiſemblance, ſi l'oracle eût été conſulté à toute autre époque.

L'action eſt implexe. Créüſe cherche ſon fils & le retrouve inopinément, ce qui produit une reconnoiſſance & une péripétie tout à la fois pareilles à celles qu'Ariſtote met au rang des plus belles & des plus touchantes, & cela ſuffit bien pour juſtifier le ſentiment du P. Porée. Les défauts que le P. Brumoy reproche à la pièce n'en ſont pas moins réels; mais il reſtera toujours à ſon auteur, la gloire d'avoir fourni quelques traits au chef-d'œuvre du premier des tragiques modernes.

Un coup-d'œil jeté ſur le plan des deux poëmes, y fait ſaiſir des rapports frappans. Dans les deux tragédies c'eſt le jour d'une fête ſolemnelle, l'action ſe paſſe dans un temple, tout y annonce le reſpect envers la divinité qui l'habite. Dans l'une & l'autre il eſt queſtion d'un jeune enfant, ſauvé par la prêtreſſe du dieu & qui n'a d'autre emploi que de le ſervir, cet enfant intéreſſe par ſon ingénuité & par ſes ſentimens nobles & vertueux, il eſt deſtiné à porter le ſceptre. L'un a été expoſé: l'autre ſe croit

Un malheureux enfant aux ours abandonné.

Enfin Joas eſt le vrai titre de la tragédie françoiſe, dont le ſujet eſt Joas reconnu & mis ſur le trône.

trône. Ion reconnu & mis sur le trône est le sujet de la tragédie grecque qui porte le titre d'Ion.

« Etant sans père & sans mère, dit Ion, je » dois chérir ce temple qui m'a servi de berceau ». Josabet dit, en confiant à dieu le soin du jeune Joas :

Nourri dans ta maison, en l'amour de ta loi,
Il ne connoît encor d'autre père que toi.

La pièce grecque offre des hymnes où regne une dévotion pleine de douceur : c'est aussi le caractère des chœurs d'Athalie. « Illustre em- » ploi, s'écrie le jeune néocore, tendre une » main servile, non aux foibles mortels, mais » aux dieux immortels : ah ! je ne me lasserai ja- » mais d'un si glorieux esclavage ». Les jeunes filles de la tribu de Lévi s'écrient avec un transport pareil :

O divine, ô charmante loi !
Que de raison, quelle douceur extrême,
D'engager à ce dieu son amour & sa foi !

La scène entre Joas & Athalie, celle entre Ion & Créüse ont plusieurs traits communs.

CRÉUSE.

. . . . Jeune homme, qui êtes-vous ? quelle est la mère fortunée qui vous a donné le jour ?

ION.

Je suis le serviteur du dieu, & c'est là le seul nom dont je me glorifie.

CRÉUSE.

La ville vous a-t-elle donné à lui, ou avez-vous été vendu comme eſclave?

ION.

Hélas! je m'ignore moi-même, & je ſçais ſeulement que j'appartiens à Phébus.

CRÉUSE.

Ce temple eſt-il le lieu de votre ſéjour?

ION.

J'habite la maiſon du dieu, & je m'y livre au repos ſans crainte.

CRÉUSE.

En quel temps fûtes-vous tranſporté dans ce lieu?

ION.

On m'a dit que ce fut dès ma plus tendre enfance. . . . .

CRÉUSE.

Et quel ſecours, ô infortuné, ſoutint votre foible vie? . . .

ION.

La prêtreſſe du dieu me tint lieu de mère.

CRÉUSE.

Après avoir atteint l'âge d'homme, par quel moyen avez-vous pourvu à votre ſubſiſtance?

ION.

Cet autel m'a nourri & j'ai eu part aux dons des étrangers qui accourent en foule en ces lieux. . . . . .

CRÉUSE.

Vous poſſedez ſans doute quelque bien ? vos vêtemens annoncent l'aiſance.

ION.

Le dieu que je ſers pourvoit à tous mes beſoins.

Quoique la ſcène d'ATHALIE, que cet entretien rappelle, ſoit ſans doute aſſez préſente à l'eſprit du lecteur, je citerai les principaux traits d'imitation ou de comparaiſon qu'elle peut offrir :

ATHALIE.

Comment vous nommez-vous ?

JOAS.

J'ai nom Eliacin.

ATHALIE.

Votre père ?

JOAS.

Je ſuis, dit-on, un orphelin
Entre les bras de dieu jeté dès ma naiſſance,
Et qui de mes parens n'eus jamais connoiſſance.

ATHALIE.

Vous êtes ſans parens ?

JOAS.

Ils m'ont abandonné.

ATHALIE.

Comment ! & depuis quand ?

JOAS.

Depuis que je ſuis né.

ATHALIE.

Ne ſçait-on pas du moins quel pays eſt le vôtre ?

JOAS.

Ce temple eſt mon pays, je n'en connois point d'autre.

ATHALIE.

Où dit-on que le ſort vous a fait rencontrer ?

JOAS.

Parmi des loups cruels prêts à me dévorer.

. . . . . .

ATHALIE.

Mais de vos premiers ans quelles mains ont pris ſoin ?

JOAS.

Dieu laiſſa-t-il jamais ſes enfans au beſoin ?

. . . . . .

Tous les jours je l'invoque, & d'un ſoin paternel
Il me nourrit des dons offerts ſur ſon autel.

. . . . . .

ATHALIE.

. . . Quel eſt tous les jours votre emploi ?

JOAS.

J'adore le Seigneur. On m'explique ſa loi.

Dans Euripide, l'emploi d'Ion eſt mis en action : on le voit occupé à purifier le temple, à répondre aux étrangers. Dans Racine, Joas décrit ainſi ſes plaiſirs :

Quelquefois à l'autel
Je préſente au grand-prêtre ou l'encens ou le ſel.
J'entends chanter de dieu les grandeurs infinies.
Je vois l'ordre pompeux de nos cérémonies.

Ces rapports ſont remarquables; les différences entre les deux plans ne le ſont pas moins & ſont plus faciles à ſaiſir.

L'âge des deux enfans n'eſt pas le même : Celui d'Ion, à la vérité, n'eſt pas déſigné d'une manière préciſe, mais il a certainement plus

de neuf à dix ans : on ne peut même lui en ſuppoſer moins de quinze ou ſeize. L'un eſt fils d'un roi, l'autre fils d'un dieu : il eſt vrai que celui-ci étant né d'une mère mortelle n'a rang que parmi les héros, & que les rois de Juda étoient appelés fils de dieu : enſorte que leurs naiſſances peuvent paroître aſſez égales. Le myſtère de l'une eſt connu du grand prêtre, l'autre ne l'eſt que de dieu. Dans Ion ce myſtère forme le nœud de l'intrigue, la révélation du myſtère en eſt le dénouement. Dans Athalie, il faut que Joas non ſeulement ſoit reconnu : mais encore qu'il ſoit mis ſur le trône de ſes ancêtres. Ion eſt auſſi appelé au trône, mais ce n'eſt qu'une circonſtance épiſodique, ſans laquelle Créüſe paſſeroit également de l'infortune au bonheur en retrouvant ſon fils.

Cet épiſode eſt fort bien lié au ſujet, il aſſure la gloire d'Ion & remplit les vœux de Xuthus ; on ne peut lui reprocher que de rendre ce dernier perſonnage ridicule. Il ne l'étoit pas dans les opinions anciennes : dans Oreste, Ménélas rappelle à Tyndare comme un titre d'honneur que Jupiter a partagé ſa couche : Amphitryon, dans Hercule Furieux, ſe glorifie d'un pareil deſtin : on peut donc dire que Xuthus étoit illuſtré & non avili par le commerce de ſon épouſe avec un dieu.

L'action d'Ion n'a de grandeur que celle que lui donne le rang des personnages qu'elle intéresse ; l'action d'Athalie intéresse tout un peuple, & ce peuple est le peuple de dieu ; on lie même à cet intérêt celui de tout le genre humain en annonçant de loin la naissance du sauveur du monde. Aussi les épisodes sont-ils ici plus beaux & plus touchans. Ils sortent du fonds du sujet & en ont emprunté l'éclat. Tout semble briller d'une divine lumière. Que comparer dans la tragédie d'Ion au songe d'Athalie, au couronnement de Joas, à l'inspiration du grand prêtre ?

Si nous opposons les caractères aux caractères, la pièce grecque ne soutiendra pas le parallèle. Elle n'en offre qu'un, qui est peint avec beaucoup de grace & de vérité. C'est celui d'Ion ; il est beaucoup plus développé que le caractère de Joas, comme cela devoit être à raison de son âge : les deux auteurs ont à cet égard scrupuleusement observé les convenances. Dans tous les autres personnages, la pièce d'Euripide me semble manquer de couleur. S'il est permis d'en juger à ce trait, on doit présumer que c'est un de ses premiers ouvrages : c'est une tragédie plus forte d'intrigue que de mœurs. C'est par les mœurs au contraire qu'Athalie est sur-tout admirable & s'élève même au dessus des autres chefs d'œuvres de son auteur. Avec quelle vigueur

eſt tracé le caractère du grand prêtre ! comme ſa foi, ou ſi l'on veut ſa fermeté, eſt conſtante & inébranlable ! qu'elle reſſemble peu à la foi tendre, mais chancelante, de la vertueuſe Joſabet ! Avec quel art & quelle vérité le poëte dévoile-t-il dans Athalie ce mêlange de foibleſſe & de fierté, de ſageſſe & d'égarement, de grandeur & d'impiété, qui excite la compaſſion, l'effroi, les vives alarmes, ſans inſpirer l'horreur ni la haine, ſentimens pénibles & douloureux autant que la pitié eſt douce & aimable. Au travers de ſes fureurs on reconnoît le cœur d'une reine: il eſt même difficile de ne point lui pardonner quelquefois le deſir de venger la mort d'une mère, de punir des prêtres fanatiques & intolérans, tout prêts à arracher le ſceptre de ſes mains & à l'immoler à un dieu avide du ſang de ſa maiſon ; car c'eſt ainſi que cette reine devoit enviſager ce que les Juifs avoient de plus ſaint & de plus reſpectable.

N'eſt-ce point même un défaut réel dans le plan de cette tragédie, qu'elle repoſe ſur des opinions trop particulières à un peuple ; qu'au lieu d'élever le cœur aux principes univerſels de la tolérance & de la ſaine philoſophie, elle le reſſerre dans l'étroite enceinte des préjugés d'une nation ignorante & ſuperſtitieuſe, qu'elle ſemble en quelque ſorte armer le bras des perſécuteurs,

& justifier de saints homicides ? Ne peut-on point aussi reprocher au rôle de Mathan d'être plus odieux encore que coupable ? un caractère qui révolte le spectateur, qui ne peut se développer qu'en se trahissant lui-même, un personnage qu'on ne voit vivre qu'avec horreur & qu'on voit périr sans pitié, ne semble point répondre au but que la tragédie se propose. Mais lorsqu'un ouvrage porte l'empreinte du génie, à peine a-t-on le droit d'en faire observer les défauts ; les charmes de la poësie semblent les changer en beautés ; le culte mérité qu'on rend à ses productions immortelles, fait envisager comme une profanation, la critique même la plus respectueuse.

Tous les héros d'Athalie (& j'entends par là ceux pour qui le spectateur s'intéresse) laissent goûter un plaisir pur, aucun d'eux n'est souillé d'une action criminelle. Le poison que Créüse à préparé pour son fils inconnu, la noircit à nos yeux & nous empêche de partager son bonheur. Les préjugés anciens, les fureurs de la jalousie & de la vengeance ne suffisent point pour faire supporter la pensée d'un attentat aussi criminel. L'éclat du spectacle & celui de la poësie, sont peut-être ce qu'il faut le plus admirer dans cette tragédie d'Euripide.

FIN.

# HERCULE FURIEUX,

## TRAGÉDIE D'EURIPIDE.

COMME on eſt prévenu ſur l'hiſtoire d'Hercule par la lecture des TRACHINIENNES de Sophocle, & par celle de l'HERCULE MOURANT de Sénèque & de Rotrou, il n'eſt pas beſoin de s'étendre beaucoup ſur le ſujet de cette dernière tragédie d'Euripide [1].

Hercule fils de Jupiter & d'Alcmène, avoit épouſé en premières nôces Mégare fille de Créon roi de Thébes. Ce mariage étoit un appui conſidérable pour Amphitryon qui paſſoit pour le père d'Hercule, & qui étoit général des armées Thébaines, d'un autre côté la renommée du grand Alcide avoit rendu cette alliance honorable pour Mégare même: mais après pluſieurs exploits, Alcide voulut deſcendre aux enfers; comme il ne reparoiſſoit plus, on le crut mort. Cependant il s'éleva une ſédition dans Thébes, les conjurés avoient à leur tête un certain Lycus iſſu d'un prince de même nom, qui avoit regné à Thébes, & qui y avoit été tué. Ce Lycus né en Eubée oſa aſpirer au ſceptre Thébain, tout étranger qu'il étoit. En effet, ſecondé par les conjurés

1 L'avant dernière dans l'ordre des éditions grecques, que nous avons rétabli dans celle-ci.

il tua Créon, & s'empara du trône : il devint plutôt tyran que roi : & le premier essai de tyrannie qu'il fit, ce fût de prononcer l'arrêt de mort contre Amphitryon, Mégare, ses enfans, & toute la race d'Hercule, dans la crainte qu'un jour quelqu'un d'eux ne vengeât la mort de Créon sur l'usurpateur. Le retour imprévu d'Hercule change toute la scène, & donne lieu à cette tragédie, dont voici les personnages ; Amphitryon, Mégare, Lycus, Iris, une furie, un envoyé, Hercule, Thésée, un chœur de vieillards Thébains. La scène est à Thèbes dans le vestibule du palais d'Hercule, proche celui de Lycus.

## ACTE PREMIER.

C'est Amphitryon qui fait l'ouverture à la façon d'Euripide. « Qui ne connoît, dit-il, le fils » d'Alcée, le père d'Hercule, & le concurrent » de Jupiter » ? Voilà en trois épithetes fort simples, Amphitryon si bien désigné, qu'on ne peut manquer de le reconnoître. La naiveté avec laquelle il se fait honneur d'avoir Jupiter pour rival, ne doit pas surprendre ceux qui ont la moindre teinture de l'antiquité : toutefois elle est si peu conforme à nos idées, que cela seul présenté à un spectateur de nos jours, lui feroit trouver un ridicule achevé dans le cours d'une piéce toute sérieuse. Il faut donc essuyer d'abord

ce ridicule, & ſe ramener doucement aux idées anciennes. Dans ce point de vue, on verra Amphitryon étaler ſes malheurs d'une manière tout-à-fait touchante.

Il raconte à-peu-près ce que j'ai dit d'abord de l'hiſtoire d'Hercule, de Créon, & de Lycus; il marque le lieu de la ſcène, à ſçavoir l'autel de Jupiter érigé à Thébes par les ſoins d'Hercule à la porte de ſon palais. Il l'embraſſe comme un aſyle contre la tyrannie de Lycus qu'il peint des plus noires couleurs. Il ſe regarde comme une victime de la politique de l'uſurpateur. La ſituation où il ſe voit réduit, lui & ſa famille, eſt la plus triſte qu'on puiſſe imaginer. C'eſt un manquement général des choſes néceſſaires à la vie, ſans appui, ſans reſſource, ſans amis: de ceux-ci, les uns peuvent ſervir, & ne font rien; les autres le veulent & ne le peuvent pas. On le voit dans cet état avec ſa famille, c'eſt-à-dire, ſa belle-fille & trois petits-fils, enfans d'Hercule, tous proſternés au pied de l'autel.

Le prologue ſe tourne en dialogue. Car Mégare ſe léve & s'avance pour s'entretenir avec ſon beau-père Amphitryon. Comment Euripide n'a-t-il pas voulu voir combien il lui étoit aiſé d'ôter à ſes exordes l'air de purs prologues adreſſés aux ſpectateurs? Mégare auroit pu faire connoître Amphitryon, & celui-ci Mégare, ſans parler

au parterre. C'eſt apparemment par un amour outré de l'extrême clarté, qu'Euripide a négligé cette fineſſe de l'art dans preſque tous ſes poëmes [1].

Mégare ſe fait donc connoître, non pas à la vérité en déclinant ſon nom, mais en comparant ſa fortune paſſée avec ſes maux préſens. Le ſort de ſes enfans eſt ce qui la touche le plus. Elle ſe compare à un tendre oiſeau qui couvre ſes petits de ſes aîles. Cette infortunée mère dit qu'ils viennent ſouvent les uns après les autres lui demander, « Où eſt donc leur père ? que fait-il ? quand re-» viendra-t-il ? C'eſt en enfans qu'ils le cherchent » encore. J'ai beau les diſtraire de cette penſée, » continue-t-elle ; au moindre bruit qu'ils enten-» dent, ils accourent dans le vain eſpoir d'em-» braſſer un père trop inutilement attendu. Quel » eſpoir nous reſte, ſeigneur ? Hélas, je ne vois » plus de reſſource ». Elle inſinue qu'en effet on les garde attentivement, & qu'il n'y a plus moyen d'échapper.

Amphitryon aime à ſe repaître d'eſpérances. Il en croit voir une lueur dans le retardement de la mort : mais ce délai même paroît affreux à Mégare. C'eſt par ces ſentences & d'autres ſemblables que finit l'entretien ; & l'on voit arriver le chœur ; ce ſont des vieillards, petit reſte d'amis

[1] Voyez l'Essai sur la Vie et les Ouvrages d'Euripide, au T. IV. p. 337.

inutiles qui viennent consoler ces princes malheureux. Ils plaignent sur-tout leurs enfans en qui ils reconnoissent le sang qui les fit naître. Mais à peine ont-ils commencé de parler, que Lycus paroît.

Il demande avec insulte aux princes sur quel espoir ils cherchent à prolonger des jours qu'il a proscrits. Sur quelle ressource peuvent-ils compter? « Est-ce sur le retour d'Hercule qui est re-» tenu aux enfers? Seroit-ce sur la prétendue » gloire, ou d'Amphitryon qui se vante d'avoir » Jupiter pour rival, ou de Mégare qui se glorifie » d'être épouse d'Hercule? Vain artifice pour ex-» citer la compassion des Thébains ». En effet Lycus tâche dans son discours de rabaisser les exploits d'Alcide. « Est-on censé brave, dit-il, » pour dompter des bêtes féroces & des monstres? » Ce prétendu héros se sert de l'arc & des fléches, » armes affectées aux lâches toujours prêts à fuir. » On n'est héros que lorsque, sans sortir de son » rang, on voit l'ennemi de près, & qu'on attend » de sang-froid les coups qu'il va porter ».

Lycus, après cette satyre assez crue, confesse nettement qu'ayant tué Créon, il ne veut point laisser vivre ceux qui pourroient devenir les vengeurs de leur aïeul. Cette bravade d'un roi à l'égard d'une famille subjuguée par l'effet d'une conjuration, n'est pas dans la noblesse de nos

mœurs; mais elle entroit dans celles des Grecs, qui ne rougiſſoient point de dévoiler les motifs ſecrets de leur vindicative politique. Elle montre du moins le génie du gouvernement de leur temps. Outre qu'il n'étoit pas permis à Lycus de violer l'aſyle ſacré d'un autel, un roi n'oſoit apporter ſimplement ſa volonté pour règle de ſes actions. Il en alléguoit des raiſons bonnes ou mauvaiſes; & voilà pourquoi l'on ſuppoſe ici que Lycus entre en diſcuſſion avec Amphitryon & Mégare; l'un attaque, & les autres défendent. C'étoit un ſpectacle fait pour une république où régnoit une apparence de juſtice, la popularité, le raiſonnement & le goût des harangues pour & contre.

Amphitryon commence la ſienne par dire, que c'eſt à Jupiter de défendre la maiſon d'Hercule ſon fils: que pour lui il ſe contente de juſtifier la valeur de ce héros injuſtement attaquée. Il le fait avec dignité; car il prend à témoin de cette bravoure le char de Jupiter, d'où Hercule foudroya les géans *, & la forêt de Pholoë †, où il dompta les Centaures. « Interrogez votre patrie même, dit-il au tyran, elle vous apprendra » les exploits d'Alcide ». C'eſt qu'il avoit détruit Œchalie ville de l'Eubée où étoit né Lycus.

* Dans la plaine de Phlégra en Macédoine.

† Sur une montagne de ce nom, proche du mont Othrys, dans la Theſſalie.

Quant aux reproches ſur les armes d'Hercule, Amphitryon y répond en cette manière : « Un » guerrier peſamment armé eſt eſclave de ſes » armes, & ſouvent victime de la lâcheté de » ceux qui l'environnent, ou de ſon malheur, » ſi ſes armes viennent à ſe briſer ». J'avoue que tout ce détail avec une partie de ce qui le ſuit doit nous paroître ſophiſtiquement puéril. Mais il falloit peindre des mœurs qui plaiſoient alors, que nous ſouffrons dans les peintures, & qui nous déplaiſent au théâtre.

Enfin pour ce qui regarde la mort des enfans d'Hercule, leur aïeul dit : « Pourquoi attenter » à leur vie ? Que vous ont-ils fait ? Si un tyran » eſt ſage de craindre les enfans des vrais héros, » nous en eſt-il moins dur d'être ſacrifiés à ſes » craintes comme il devroit l'être lui-même à » notre vengeance ? Vous voulez regner dans ce » pays : hé-bien donnez-nous un exil pour reſ » ſource, ou craignez vous-même un funeſte re- » vers ». Il finit en s'adreſſant aux Thébains, à qui il reproche leur ingratitude envers Alcide dont ils ont reçu tant de bienfaits. C'eſt proprement la peroraiſon de ſa harangue, à laquelle le chœur paroît applaudir.

Le tyran aigri n'en eſt que plus porté à précipiter ſa vengeance. Comme il n'oſe tirer violemment ces malheureux de leur aſyle, il ordonne

qu'on les entoure d'un bûcher, & qu'on y mette le feu ; coutume cruelle & conforme à la superstition qui se croyoit quitte envers les dieux, lorsque sans arracher une personne de l'autel, elle l'obligeoit à le quitter ou à y périr par la violence du feu. C'est ainsi que la vengeance éludoit la religion, pour se satisfaire sans paroître la blesser. A l'égard des vieillards attachés à Amphitryon, amis plus compatissans qu'utiles ; Lycus qui ne les craint pas, se contente de leur faire souvenir, que Créon n'est pas leur roi, & qu'ils sont les esclaves d'un nouveau maître. Le chœur outré du nom d'esclave & de la dureté de Lycus, éclate en reproches très-amers en sa présence. Ces généreux vieillards ne respirent que la vengeance ; & leur unique peine, c'est de voir que leur pouvoir ne réponde pas à leur courage.

Mégare les remercie de leur affection, mais elle ne veut pas qu'il leur en coûte les biens ou la vie. Puis adressant la parole à Amphitryon, elle ouvre un avis plein de générosité. « Je chéris mes enfans, dit-elle ; mère tendre, comment pourrois-je ne les pas aimer ? J'avoue » que la mort me semble affreuse ; mais quelle » témérité de résister à sa destinée ? Puisqu'il nous » faut mourir, livrons-nous volontairement au » trépas. N'attendons point une mort honteuse ;

&

» & ne donnons pas à nos ennemis un ſujet de
» riſée, confuſion pire pour nous que la mort.
» Soutenons l'éclat de notre rang, & mourons
» dignes d'Hercule. Blanchi ſous les lauriers, vou-
» driez-vous les flétrir par un ſoupçon de frayeur?
» Mon époux dont la gloire eſt ſi juſtement éta-
» blie, voudroit-il racheter le ſalut de ſes fils au
» prix d'une lâcheté? Non. L'opprobre des pères
» retombe ſur les enfans: c'eſt ſon exemple que
» je veux ſuivre. Quel fonds d'ailleurs voulez-
» vous que je faſſe ſur votre eſpoir? Eſpérez-vous
» que votre fils ſorte du ſein de la terre? Hé
» qui jamais eſt revenu du royaume de Pluton?
» Compteriez-vous de fléchir un tyran? Non ſans
» doute: ſi l'on a un ennemi, on vient à bout
» de ſes deſſeins ſans bleſſer l'honneur. Mais que
» peut-on gagner ſur un tyran inſenſé? Il m'é-
» toit venu en penſée comme à vous, de deman-
» der au moins un exil pour mes infortunés fils:
» mais eſt-ce les ſauver que de les livrer à l'in-
» digence? Tout fuit les malheureux; & leurs
» amis ſe laſſent de l'être plus d'un jour. Oſez
» donc ſubir avec nous une mort qui auſſi-bien
» eſt inévitable ».

C'eſt par ces penſées que Mégare anime Amphitryon. Ce vénérable vieillard répond que ce n'eſt ni lâcheté ni amour de la vie qui lui ont fait différer ſon trépas; mais la tendreſſe & la

pitié qu'il a pour ſes petits-fils. « Me voici prêt,
» dit-il au tyran ; frappez, percez mon ſein ;
» employez tous les ſupplices; je n'ai qu'une grace
» à demander ; s'il faut que ces enfans périſſent,
» du moins faites nous mourir avant eux. Epar-
» gnez-nous l'horreur de les voir expirer en im
» plorant vainement le nom de leur mère & d
» leur aïeul. Du reſte faites ce que vous ave
» projeté, puiſqu'auſſi-bien nous ne pouvon
» éviter notre deſtinée ».

« Ajoutez, reprend Mégare, une ſeconde grac
» à la première, afin de rendre le bienfait com
» mun. Souffrez que je pare ces tendres victime
» de leurs vêtemens funéraires. Faites ouvrir c
» palais dont on nous a chaſſés ; c'eſt le ſeul bie
» que je vous demande pour eux, de l'héritag
» de leur père ». Lycus y conſent ; ordonne qu'o
ouvre, & ajoute en ſe retirant qu'il va reven
pour les ſacrifier ; réponſe tyrannique & da
les mœurs Grecques. Ainſi le fils d'Achille in
mola-t-il Polyxène. Le SORTEZ, de Roxane à B
jazet qu'elle envoie à la mort, a bien plus de n
bleſſe & de grandeur *.

Mégare, avec un profond ſoupir, fait entrer
fils dans le palais qui fut à eux, & dont ils n'o
plus que le nom. Pour Amphitryon, il termine
ſcène par un cri d'indignation contre Jupiter,

* BAJAZET, acte V. ſcène V.

d'une manière aussi ridicule qu'impie. Car il reproche à ce dieu d'avoir bien sçu tromper Alcmène, & d'être insensible à la reconnoissance & à l'amitié qu'il doit à son époux.

L'interméde est une ode sur les travaux d'Hercule. Du reste les vieillards, hors d'état de défendre sa famille, l'honorent du moins de leurs larmes, à la vue de Mégare, accompagnée de trois fils, qui reviennent en habits de deuil, & suivis d'Amphitryon.

## ACTE II.

« Où est le prêtre ? (dit Alcmène en entrant) » voilà les victimes. Chers enfans, quelle funeste » union ! C'est la mort qui nous réunit, & c'est » pour la dernière fois que je jouis de votre vue. » Cruelle destinée ! Ne vous ai-je donc mis au » monde, & élevés avec tant de soin que pour être » dévoués à l'opprobre & au dernier supplice ? » Etoit-ce là ce que m'avoit fait espérer votre » père ? Il vous destinoit à vous* (Elle parle à l'aîné) » le sceptre d'Argos, le palais d'Eurysthée, & la » peau du lion de Némée dont il étoit revêtu : » (au second) à vous sa redoutable massue & la » couronne de Thèbes que lui apportoit mon » hymen. L'Œchalie, le prix de sa valeur, devoit » être le partage du dernier. Ce héros rempli de

* Ces trois enfans étoient Thérimaque, Créontiade, Deicoon.

» ſes vaſtes deſſeins, vous faiſoit tous monarques,
» tandis qu'occupée de mon côté à vous choiſir
» des épouſes dignes de vous, je me faiſois un
» plaiſir ſecret d'aſſurer votre bonheur & de le
» fonder ſur l'alliance d'Athènes, de Lacédémone
» & de Thèbes. Vains projets : tout cela s'eſt
» évanoui comme une ombre. Le Deſtin vous
» donne aujourd'hui les Parques pour épouſes, &
» ne me laiſſe que mes larmes pour bain nuptial *.
» Votre aïeul, aulieu du banquet de l'hyménée,
» vous offre un tombeau, & donne Pluton pour
» gendre à votre père. Qui de vous dois-je embraſ-
» ſer le premier? Comment recueillir vos larmes &
» vous arroſer tous enſemble de mes pleurs? Cher
» époux, car hélas ! ſi les morts entendent nos
» cris, c'eſt à vous que je dois m'adreſſer, femme,
» père, enfans, tous les vôtres vont au tombeau.
» Votre hymen me faiſoit appeler heureuſe, &
» voici que je meurs. Venez, ſecourez nous; faites
» du moins paroître votre grande ombre : elle ſuf-
» fira pour accabler nos lâches meurtriers ».

Amphitryon, de ſon côté, s'adreſſe à Jupiter : « Mais hélas ! dit-il, je l'ai déja trop vainement » imploré ». Il ſe retourne vers les vieillards pour leur faire une leçon très-épicurienne. Il leur fait ſentir par ſes malheurs que rien n'eſt ſtable dans

* C'eſt une alluſion à l'uſage des mères Grecques, qui ſe baignoient avant les noces de leurs enfans.

la vie, & que par conſéquent il faut jouir du temps ſans crainte & ſans chagrin.

Dans ce moment de criſe où tout ſemble déſeſpéré, Hercule reparoît inopinément. C'eſt Mégare qui la première l'apperçoit. Elle fait éclater des tranſports de joie difficiles à repréſenter. Elle envoie ſes enfans à ſa rencontre & leur dit de s'attacher aux habits de leur libérateur. Cette ſcène eſt une belle ſituation après ce qui a précédé. Hercule en revoyant ſa maiſon, s'écrie : « Cher hoſpice, que je vous revois avec joie, après » mon retour des enfers ! Mais qu'apperçois-je ? Je » vois mes enfans couronnés comme des victimes, » mon épouſe au milieu d'une troupe d'hommes, » & mon père éploré. Voyons quel malheur nous » attend. Chere épouſe, qu'eſt-il donc arrivé » ?

Mégare raconte à Hercule, par des réponſes alternatives, l'extrémité où ſe trouve ſa famille, la ſédition de Thèbes, la révolution en faveur de Lycus, le meurtre de Créon, & toutes ſes ſuites. Il n'eſt pas ſurprenant qu'Hercule ignorât encore tout cela : il eſt entré ſecrètement dans la ville ſur le préſage d'un oiſeau qui lui annonçoit quelque calamité, & il a gardé l'INCOGNITO juſqu'à ſon palais. Ainſi il a pu ne pas ſçavoir ce qui s'eſt paſſé, quoiqu'il ait traverſé la ville. Euripide a grand ſoin de prévenir l'objection qui vient tout d'un coup à l'eſprit ſur cet article.

Le beau de cette scène, c'est cette ignorance même d'Alcide pour qui chaque vers que dit Mégare est un coup de foudre. Il ne peut revenir de son étonnement. « Quoi, dit-il, mon absence » a-t-elle donc dissipé tous mes amis ».

MÉGARE.

Est-il des amis pour les malheureux?

HERCULE.

Les ingrats Thébains ont-ils perdu le souvenir de mes bienfaits?

Il leur en avoit fait d'insignes, entr'autres par la victoire qu'il avoit remportée pour eux sur ceux d'Orchoméne *, qu'il avoit contraints de payer aux Thébains le double du tribut que les Thébains eux-mêmes leur payoient auparavant.

Hercule courroucé au point qu'on peut imaginer, arrache les bandelettes mortuaires de la tête de ses enfans, & ne songe qu'à assouvir sa vengeance. C'est peu pour lui d'égorger le tyran; il veut envelopper dans la punition les perfides Thébains, comme complices d'un crime qu'ils ont eu la lâcheté de souffrir. Il veut rougir de sang les eaux de l'Ismène & de Dircé. Tout ce qu'il a fait d'exploits lui semble méprisable, s'il ne signale son bras & son courroux en vengeant & en sauvant ce qu'il a de plus cher.

* Orchoméne, ville de Béotie, où il y avoit un beau temple dédié aux Graces.

Amphitryon, qui jusqu'à présent a laissé parler Mégare, prend enfin la parole. Il étoit de la bienséance théâtrale qu'une femme, comme plus sensible, ainsi qu'elle le dit elle-même, fît éclater sa joie, & qu'un vieillard se réservât pour le conseil. Celui qu'il donne à son fils est plein de prudence. Il ne veut pas qu'un héros s'expose seul à la brutalité d'une multitude de gens perdus, & accablés de dettes, que leurs crimes & l'amour des choses nouvelles ont, dit-il, attachés au tyran. « Sans » doute, ajoute-t-il, on vous aura vu entrer dans » la ville, & c'en est assez pour les rassembler » contre vous. Que m'importe, répond Hercule, » qu'on m'ait vu ou non »? Réponse fière & digne d'Hercule. Mais il assure qu'il est entré secrètement, ainsi que nous l'avons observé. C'est pour cela même, & afin d'agir à coup sûr dans une conjoncture si délicate, qu'il se rend au conseil de son père, & qu'il consent d'attendre Lycus.

Durant ce court intervalle, Euripide donne quelque lieu à la curiosité d'Amphitryon, justement étonné de revoir son fils revenu des enfers. Alcide dit qu'il y est entré en effet, qu'il en a tiré Thésée, & qu'il a amené jusques dans une forêt le chien Cerbère. Tout cela se raconte en très-peu de mots. Il n'étoit pas convenable de s'étendre sur ces prodiges, dans la situation où se trouvoit Hercule, ni aussi de les omettre en-

tièrement, puiſqu'on ne l'attendoit plus. Les bienſéances dictées par le bon ſens ſont ici exactement obſervées. Rien de plus naturel que les empreſſemens d'une famille ſur le point de périr & qu'un libérateur imprévu vient ſauver inopinément. On la voit autour d'Hercule qui paroît à leurs yeux comme une divinité. Femme, enfans, tous tremblent par l'effet de la frayeur qui les a ſaiſis, & qui ſe renouvelle par la réflexion. Tous l'embraſſent & le ſerrent étroitement, comme s'ils craignoient qu'il ne leur échappât. Il ſent par-là à quel point de déſeſpoir ils étoient réduits; ſes entrailles en ſont émues. Il les conſole, il eſſuie leurs larmes, & il leur dit tendrement de laiſſer ſes vêtemens, puiſqu'il ne prétend pas les abandonner. Hercule ne rougit point de paroître père, & il en ſoutient le rôle d'un air qui relève encore celui de héros. « Les » richeſſes & la pauvreté, dit-il, diſtinguent les » rangs parmi les hommes. Mais la tendreſſe pa» ternelle les ramène à l'égalité ». Tous rentrent après ces mots pour attendre le retour du tyran.

Le chœur du ſecond interméde n'eſt guères plus intéreſſant que le premier, au moins pour notre goût. C'eſt une hymne d'allégreſſe qui roule en partie ſur les avantages d'une jeuneſſe floriſſante [a]. Les vieillards voudroient qu'elle fût éter-

[a] Le P. Brumoy ne paroît pas avoir remarqué la liaiſon très-réelle

nelle, ou du moins doublée pour les gens de bien. Car comment diſcerner les bons des méchans, puiſque les dieux les laiſſent tous également vieillir. Ce ſont des vieillards & des païens qui parle ainſi. Ils retombent ſur la concluſion ordinaire, qui eſt de ne pas abandonner la joie & les muſes. Ils veulent enfin, employer leurs voix à chanter le triomphe du grand Alcide.

## ACTE III.

Lycus paroît & gardant toujours ſon caractère de tyran, il ſomme Amphitryon qu'il voit ſortir, de lui livrer Mégare & ſes enfans, ſuivant ſa promeſſe, afin de les immoler. Le temps que les victimes mettent à s'orner ſemble long à ſon impatiente barbarie. Amphitryon diſſimule afin d'attirer Lycus dans le piége qu'on lui prépare. C'eſt comme l'Electre de Sophocle. Elle en uſe ainſi à l'égard d'Egiſthe.

L'impatience de Lycus le fait rentrer dans le palais pour en tirer ſes victimes, ſans ſoupçonner le ſort qui l'attend lui-même. A l'égard d'Amphitryon, il reſte un moment avec le chœur ſur le théâtre. Vœux communs ſur l'évènement,

qu'il y a entre le ſujet de cette ode & la ſituation de ceux qui la chantent. Ce ſont des vieillards qui gémiſſent de n'avoir pu ſecourir leurs amis & de les avoir vus ſur le point de périr, ſans oſer prendre leur défenſe. Ils maudiſſent la vieilleſſe qui les a forcés de commettre une lâcheté.

conjouiſſance de la part des vieillards, eſpérance & crainte, tout prepare à la révolution. Mais à peine Amphitryon eſt-il rentré qu'on entend les cris de Lycus. Le chœur éclate en chants d'allégreſſe, & regarde Thébes comme un royaume délivré d'un cruel uſurpateur. C'eſt une eſpèce de divertiſſement comme dans un opéra. Il y en a pluſieurs de ce genre dans notre poëte pour remplir les vuides que laiſſent les principaux acteurs, quand ils agiſſent derrière le théâtre. Ce ſont de courts intermèdes tout différens de ceux qu'on voit entre les actes, ménagés ſeulement pour inſtruire le ſpectateur des faits qu'on ne peut produire ſur la ſcène, tel qu'eſt par exemple ici le meurtre de Lycus.

Sur ces entrefaites, Iris meſſagère de Junon, & une furie ſe montrent en l'air. Euripide entre ici dans le merveilleux de la fable, & change, à proprement parler, de ſujet & d'action. Car Lycus mort, & la famille d'Hercule délivrée, tout ſemble fini. Cependant la pièce n'eſt qu'au troiſième acte. Véritablement ce qu'on va voir eſt lié avec ce qui a précédé. Mais ce n'eſt plus le même objet. En effet Junon, toujours ennemie déclarée d'Hercule, n'ayant pu venir à bout de le perdre ni par le voyage aux enfers, ni par le moyen de Lycus, veut l'expoſer à un revers qui lui fera payer bien chérement le plaiſir

d'avoir arraché sa famille au trépas. Elle prétend qu'Hercule immole de ses mains ces mêmes enfans qu'il vient de sauver avec tant de bonheur & de gloire. Iris le dit nettement, & donne ordre à la furie de troubler les sens de ce héros jusqu'à la fureur. Qui le croiroit ? La furie touchée de compassion, ne sçauroit consentir à exercer cette barbarie sur un homme si utile aux mortels, & même aux dieux. C'est que les enfers l'avoient respecté comme Orphée. Cependant Iris presse. » Il n'est pas question de délibérer, dit-elle, » Junon l'ordonne ; il faut obéir. Ces ordres, tout » étranges qu'ils paroissent, produiront un bien » véritable ». L'Euménide atteste le soleil qu'elle obéit malgré elle. Toutefois elle le fait, & s'empare invisiblement d'Hercule, tandis qu'Iris remonte aux cieux.

## ACTE IV.

Les vieillards témoins d'un si affreux projet se replongent dans la tristesse. Ils croient déja voir un massacre horrible, & entendre un grand bruit dans le palais. Cela est dit pour marquer que l'ordre de Junon est exécuté.

En effet, un officier vient dire à ces vieillards qu'Hercule saisi d'une fureur divine, a tué ses propres enfans. Sa narration est une peinture aussi vive que toutes celles qu'on a vues d'Eu-

ripide. Mais il y a des choſes qui ſans doute bleſſeroient la nobleſſe de nos manières. En voici une partie ; on en jugera. « On faiſoit un ſacri-» fice à l'autel de Jupiter pour expier le palais » ſouillé par le ſang de Lycus. Hercule étoit en-» vironné de ſa famille. On portoit déja la cor-» beille autour de l'autel, & nous gardions un » ſilence religieux; lorſque ce héros ſur le point » d'éteindre le tiſon ſacré dans l'eau luſtrale afin » de purifier les aſſiſtans, s'arrête tout-à-coup. » Ses enfans ſurpris, tournent auſſi-tôt la vûe » ſur lui. Ses yeux roulent d'une manière affreuſe, » & ſe rempliſſent de ſang. L'écume coule ſur » ſa barbe, il s'écrie avec un ſouris convulſif & » forcé. O Jupiter, mon père, pourquoi m'arrê-» ter à des ſacrifices d'expiation avant que d'a-» voir immolé Euryſthée? Sacrifions cette autre » victime, comme j'ai fait la première ; & quand » je vous aurai apporté la tête de cet ennemi, » il ſera temps de purifier mes mains. Laiſſez ces » vaſes, répandez cette eau : c'eſt mon arc que » je demande. Où ſont mes armes ? Je pars pour » Mycènes. Portons * ce qu'il faut pour renver-» ſer la ville de fond en comble ».

L'officier ajoute qu'Hercule ſe retire de l'autel ; qu'il s'imagine monter ſur un char, & animer ſes courſiers ; que les eſclaves ſourient, &

* Dans le Grec il y a μόχλους, δίκίμας, VECTES, LIGONES.

ſe diſent les uns aux autres : « Notre maître eſt-» il en humeur de ſe réjouir, ou dans une fureur » véritable » ? Voilà de ces naivetés qui nous paroiſſent à juſte titre peu dignes de la majeſté du cothurne, quoiqu'il y en ait beaucoup de cette ſorte dans les anciens. D'un autre côté, c'eſt ſur ce pied-là qu'on les juge à la rigueur : mais injuſtement. Ce qui eſt comique aujourd'hui, ne l'a pas toujours été. Les modes qui nous paroiſſent ridicules, étoient ſérieuſement reſpectées il y a cinquante ans : comparaiſon ſimple & juſte à laquelle il eſt difficile de ne pas ſe rendre.

Le reſte de la narration eſt un détail des folies d'Hercule. J'appelle ainſi ſes fureurs, parce qu'elles n'ont pas toute la nobleſſe à la mode, qu'on trouve dans celles d'Oreſte chez Racine. Auſſi le poëte Grec ne les expoſe-t-il pas ſur la ſcène. Hercule paſſe dans un appartement. Il croit être chez les Mégariens : un moment après à Corinthe : puis à Mycènes. Il ſe dépouille, il ſe bat en l'air, il ſe perſuade avoir remporté de grandes victoires. Son père ſe préſente à lui, & tâche de le rappeler au bon ſens. Mais Hercule le prend pour [1] Euryſthée, & ſes propres enfans pour ceux de ſon ennemi. Armé de ſon arc,

1 Pour le père d'Euryſthée. C'eſt, à ce qu'il me paroît, le ſens du Grec. Les traducteurs s'y ſont mépris.

il les pourſuit. L'un ſe cache ſous les habits de ſa mère ; l'autre derrière une colonne ; le troiſième ſous l'autel.

La mère a beau crier : « Que faites-vous ? » Hé, ce ſont vos enfans que vous tuez ». Il court après l'un d'eux & le renverſe mort derriere la colonne. Il en immole un autre ſous l'autel. Il voloit vers le troiſième. Mais Mégare ſe ſauve avec lui. Elle ſort de l'appartement, & enferme heureuſement ſon époux furieux [1]. Il ſe croit aux portes de Mycènes. Il briſe tout, ſe fait un paſſage, & du même coup, il tue la mère & le fils. Il préparoit le même ſort à ſon père. Mais Pallas l'arrête & le renverſe. « Enfin, dit l'officier, il eſt plongé » dans un profond ſommeil ; & revenus de notre » frayeur, nous l'avons lié à un débris de co» lonne ». Hercule, en bon françois, étoit fou à lier, pire que le Roland d'Arioſte. N'imitons pas ces traits d'Euripide pour notre ſiécle : mais auſſi ne les condamnons pas légèrement dans le ſien.

Le chœur plus frappé de ce malheur que de celui des Danaïdes & de Progné, dont les premières égorgerent leurs maris, & l'autre tua ſon fils, ne peut revenir de ſa ſurpriſe. On

1 Cette action n'eſt pas repréſentée ici avec exactitude. C'eſt Mégare qui s'enferme avec ſon fils dans un appartement voiſin. Voyez la traduction.

ouvre incontinent le palais pour augmenter l'impreſſion par le ſpectacle des triſtes effets de la fureur d'Alcide. Des portes briſées, des cadavres étendus, des piliers renverſés, Hercule lié, Amphitryon au déſeſpoir, tout l'appartement ruiſſelant de ſang; voilà l'ouverture de la ſcène ſuivante.

Le malheureux père, que ſon agitation empêche de ſentir encore tous ſes maux, tremble qu'on ne réveille Hercule. Il craint qu'à ſon réveil il ne mette tout à feu & à ſang. Cette ſcène eſt préciſément du même goût que celle de Tecmeſſe dans l'AJAX de Sophocle, tom. II. & celle de Phédre dans Euripide, tom. VI. En un mot, c'eſt un jeu de théâtre ancien où le chœur & Amphitryon font paroître également la crainte & la douleur, comme ſi c'étoit la choſe même, & non une répréſentation feinte. Cependant Hercule ſe réveille & revient à lui.

Etonné, comme on peut penſer, de ſe retrouver dans l'état où il ſe voit, couché par terre & attaché à une colonne briſée, ſon arc loin de lui & ſes fléches éparſes çà & là, il ſe croit preſque redeſcendu aux enfers. « Où ſuis-je, » s'écrie-t-il » ? Amphitryon & les vieillards s'avancent vers lui timidement. « Pourquoi pleu- » rez-vous, mon père, dit Hercule ? Pourquoi » vous éloignez-vous de moi » ? Le père jette

un cri de douleur, & profére des mots interrompus qui font aſſez connoître à ſon fils qu'il s'eſt paſſé quelque choſe de bien funeſte. Redevenu tranquille on le délie. On lui dit que toute la colère de Junon eſt tombée ſur lui. « Tournez » vos regards, ajoute Amphitryon; voyez ces cada» vres ». Hercule eſt foudroyé par cette vue & plus encore en apprenant qu'il eſt l'unique auteur de tout ce carnage. Il ne peut ſe rappeler aucune trace de ce qu'il a fait. Le tout ſe développe par des interrogations & des réponſes vives qui ſont d'un naturel infini, & qui percent Hercule, comme autant de traits. Trop inſtruit de ſon malheur, il veut ſe donner la mort, il ſe livre à un repentir affreux, il ne penſe qu'aux moyens de ſe délivrer de la vie, & ne dit rien que de funeſte. Sur le point d'exécuter ſon deſſein, il voit tout-à-coup paroître Théſée. La honte & la confuſion ſuccédent à la fureur. Il s'enveloppe la tête de ſes vêtemens, & craint, dit-il, de ſouiller un ami ſi cher par ſon ſeul aſpect.

## ACTE V.

Théſée adreſſe la parole à Amphitryon à qui il déclare qu'il vient avec des troupes pour ſecourir ſon ami Hercule, ſur le bruit qui s'eſt répandu à Athènes, que Lycus s'étoit emparé du

du sceptre de Thébes. Aussi-tôt, en se détournant, il voit une femme & des enfans égorgés. Il croit d'abord être venu trop tard au secours d'Hercule, & que Lycus a répandu tout ce sang. Puis il se détrompe, & il juge que c'est l'effet de quelqu'autre infortune qu'il ignore.

Amphitryon lui fait entendre par ses larmes & ses cris la vérité de ce qui s'étoit passé. Thésée vivement frappé du malheur de son ami & du courroux de l'inexorable Junon, demande au moins qu'Hercule se dévoile le visage. Il conjure le père d'obtenir cette grace du fils. Le vieillard s'y emploie avec les paroles les plus touchantes. Il prie, il gémit, il presse. « O mon » fils, quittez ces voiles qui vous cachent. Mon» trez vous à la lumière du jour. Ma voix » doit avoir sur vous le pouvoir des prières. » J'y descends toutefois, & je tombe à vos ge» noux tout en pleurs. Etouffez, mon fils, ces » horribles remords qui vous font frémir comme » un lion. Quittez ces idées funestes & ces pré» sages de mort. Ne mettez point un surcroît à » notre accablement ».

Hercule ne répond que par de profonds soupirs. Thésée presse de son côté. « Malheureux » prince, s'écrie-t-il, montrez vous du moins » à un ami. Aussi-bien n'est-il point de ténèbres » assez épaisses pour cacher votre calamité. Pour-

» quoi me faire ſigne de tourner les yeux ſur le » ſang que vous avez répandu ? Croyez-vous que » Théſée puiſſe vous abandonner ſous le vain pré- » texte de craindre une ſouillure ? Non, non, mon » amitié ne refuſe point de s'aſſocier aux maux d'un » ami. Hélas, ſi je ſuis aſſez heureux pour m'être » tiré des enfers, n'eſt-ce pas vous à qui je dois ce » bonheur ? Loin de moi ces lâches amis dont la » reconnoiſſance vieillit, & dont l'amitié mer- » cenaire dans le calme, n'oſe affronter la tem- » pête. Levez vous donc, quittez ces voiles, » & daignez jeter vos regards ſur nous. Songez » qu'un héros ſçait ſupporter les revers que lui » envoient les dieux ».

HERCULE.

Ah Théſée, avez-vous jeté la vue ſur mes fils égorgés ?

THÉSÉE.

J'ai tout entendu, j'ai tout vû.

HERCULE.

Comment donc pouvez-vous me forcer de revoir le ſoleil ?

THÉSÉE.

Que craignez-vous ? Ce dieu peut-il être ſouillé par les regards d'un mortel ?

HERCULE.

Ah, fuyez du moins la contagion d'un ami malheureux !

THÉSÉE.

Moi, fuir! Moi, vous abandonner! Les amis n'ont rien de profane & de contagieux pour Théſée.

HERCULE.

Je ne puis que louer votre amitié; & j'avoue auſſi que j'ai ſignalé la mienne pour vous.

THÉSÉE.

C'eſt pour cela que ma tendreſſe doit éclater au moins en vous plaignant.

HERCULE.

Aſſaſſin de mes propres enfans, je ne ſuis que trop à plaindre.

THÉSÉE.

D'autres malheurs me rendent ſenſible aux vôtres.

HERCULE.

Quoi? Avez-vous vu des malheurs plus affreux que les miens?

THÉSÉE.

Non, ce n'eſt pas ma penſée. Les vôtres paſſent toute expreſſion.

HERCULE.

Et c'eſt pour cela que j'ai réſolu de mourir.

THÉSÉE.

Croyez-vous que les dieux ſoient touchés de ces menaces?

HERCULE.

Les dieux me bravent, & je veux les braver.

THÉSÉE.

Arrêtez, Hercule, & ne vous attirez pas un surcroît de maux.

HERCULE.

Arrivé au comble de l'infortune, je ne laisse plus de lieu à de nouveaux malheurs *.

THÉSÉE.

Que prétendez-vous ? Où aboutira tout votre courroux ?

HERCULE.

Je veux rentrer dans les enfers d'où je suis sorti.

THÉSÉE.

Sentimens peu dignes d'un héros !

* Ce vers d'Euripide est rapporté par Longin comme un exemple du sublime qui dépend de l'arrangement des mots, qu'il compare à l'assemblage des justes proportions. « Ainsi, dit-il, les parties du sublime étant divisées, le sublime se dissipe entièrement, au lieu que » venant à ne former qu'un corps par l'assemblage qu'on en fait, & » par cette liaison harmonieuse qui les joint, le seul tour de la période leur donne du son & de l'emphase, &c ». Sur celà il cite ce vers d'Hercule :

Γέμω κακῶν δὴ, κ'οὐκέτ' ἴσθ' ὅπη τεθῶ.

Que Despréaux traduit moins vivement dans ces deux vers, à cause de la gêne de la langue :

Tant de maux à la fois sont entrés dans mon ame,
Que je n'y puis loger de nouvelles douleurs.

HERCULE.

Ah, vous me conseillez, & vous n'êtes pas malheureux !

THÉSÉE.

Est-ce Hercule que j'entends ? Cet Hercule qui a dévoré tant de calamités.....

HERCULE.

Sont-elles comparables à l'état où je me vois ?

THÉSÉE.

Quoi ? ce libérateur de l'univers entier ! ce héros.....

HERCULE.

J'ai fait du bien aux hommes : ils m'abandonnent ; & Junon triomphe.

THÉSÉE.

Non, la Grèce ne souffrira pas que le trépas d'Hercule soit l'effet d'un chagrin.

HERCULE.

Ecoutez-moi, Thésée ; je veux à mon tour renverser tous vos conseils, & vous montrer que je dois cesser de vivre, que je devrois même n'avoir jamais vécu.

Hercule fait ici l'énumération des malheurs qui ont accompagné tous les momens de sa vie. Il reprend les choses de loin. Il rappelle tous ses travaux, & les traits innombrables de la colère de Junon. Car que n'en a-t-il pas essuyé ?

Memorem Junonis ob iram.

ÆNEID. lib. I.

Mais le dernier trait lui ſemble le plus inſupportable de tous. Il vient enſuite à la néceſſité de ſe donner la mort. Il ne lui eſt plus permis de reſter à Thèbes. Hé, qu'y feroit-il ? Quel temple, quelle aſſemblée pourroit-il fréquenter ? Ira-t-il à Argos ? Mais il faut qu'il fuie tout ce qui eſt censé être ſa patrie. Quelle ville étrangère lui pourroit ſervir d'aſyle ? De quels yeux le regarderoit-on ? Que ne diroit-on pas en le montrant au doigt ? Il eſt dur à un guerrier couvert de gloire de ſe voir tombé dans l'ignominie. La terre même prendroit la parole, & dépoſeroit contre lui, pour lui enlever tout eſpoir de réfuge. Il éprouveroit le ſort d'Ixion dont la roue marque une inſtabilité éternelle.

« Non, non, conclut-il ; ma deſtinée eſt de » m'arracher pour toujours à la vue de la Grèce. » Quel fruit me reviendroit d'une vie inutile » & flétrie par un attentat ? Laiſſons triompher » Junon. Elle s'eſt fait un plaiſir cruel de perdre » le plus grand des Grecs, & elle a encore des » autels » !

Théſée convient que tous les maux d'Hercule viennent de l'implacable Junon. Il avoue, qu'il eſt plus aiſé de conſeiller autrui, que de ſçavoir être malheureux. « Mais enfin, ajoute-t-il, nul » mortel, nul dieu même, ſi l'on doit en croire » les poëtes, n'eſt exempt d'infortune ». Il appuie

particulièrement sur l'exemple des dieux, sur leurs mariages illicites, & sur le manque de respect envers les pères. « Ils habitent pourtant le » ciel, continue-t-il, & ils sçavent se consoler » de la honte de leurs forfaits ». Cette doctrine est concluante pour un mortel, comme l'est Hercule. Mais il n'en paroît pas moins surprenant qu'on osât parler si librement sur un théâtre païen. Nous en allons voir la raison. Après les paroles consolantes, Thésée, en ami généreux, passe aux effets. Il veut qu'Hercule quitte Thèbes, puisqu'il le faut suivant la loi. Mais il lui offre Athènes, où il lui réserve un rang, des biens & des honneurs dignes du grand Alcide. C'est par-là que le roi d'Athènes veut éterniser sa reconnoissance.

La réponse d'Hercule est remarquable. « Les » exemples des dieux, répond-il, sont étrangers » à mon infortune. Non, je ne les crois point » capables des forfaits qu'on leur impute. Jamais » je ne compris qu'un dieu pût être le souverain » d'une autre divinité. Un dieu véritablement » dieu n'a besoin de personne. Laissons là les » fables ridicules que nous débitent les poëtes ». Voilà le polythéïsme nettement renversé, & cela sur un théâtre public en présence d'un peuple entier de païens. D'où il s'ensuit que les sentimens vrais ou moins déraisonnables sur la divi-

nité n'étoient pas renfermés dans un petit nombre de philoſophes, mais aſſez communément répandus dans la Grèce, & qu'à l'égard des fables on les abandonnoit au caprice des poëtes qui travailloient pour la ſcène. Voyez la fin du dernier Tome.

Hercule, perſuadé enfin que ce ſeroit donner un ſoupçon de lâcheté que de quitter la vie dans un excès de chagrin, accepte l'aſyle que lui offre ſon ami, & lui rend graces de ſa généroſité. « Mais » hélas, ajoute-t-il, je ſuis inconſolable. Vain- » queur de mille revers, dont aucun n'a pu me » tirer le moindre ſoupir, je n'avois pas cru devoir » être jamais réduit à la foibleſſe de verſer des » pleurs. Aujourd'hui, je le vois, il faut céder à » la fortune. O mon père, vous voyez en moi » un fugitif & un parricide. Faites ce que m'in- » terdit la loi. Pleurez ces chers enfans dont j'ai » été malgré moi le bourreau: inhumez les ſur le » ſein de leur mère; & rendez leur les derniers » honneurs. Quitte de ce pieux devoir, regnez » ſur cette ville, & bien que malheureux forcez » votre courage à ſupporter la vie comme moi. » Triſtes enfans, innocentes victimes d'un père » qui vous a perdus ſans que vous ayez pu jouir du » fruit de ſes travaux & de ſa gloire; chère épouſe, » trop mal payée de votre fidélité & de vos ten- » dres ſoins, je me ſuis donc privé de vous, &

» m'en voilà pour toujours séparé! Funestes adieux, » tristes embrassemens! hélas, voici mes armes » qui m'ont trop cruellement servi. Dois-je en- » core les reprendre? Ces fléches suspendues à » mon côté me rediront sans cesse: barbare, nous » fûmes les instrumens de tes fureurs: c'est par » nous que tu as percé ton épouse & tes enfans ».

Après cette courte délibération sur ses fléches, il les reprend en soupirant, pour ne pas être exposé à mourir honteusement par les mains de ses ennemis, faute de ces traits qui lui ont servi à exécuter tant de grandes actions. Il prie Thésée de l'accompagner à Argos chez Eurysthée, pour lui mener le chien Cerbère qu'il a tiré des enfers par l'ordre de ce prince. La fable à part, ceci gâte un beau morceau. Enfin il prie les Thébains d'honorer de leurs larmes les funérailles de ses fils, & de le pleurer. « Car hélas, dit-il, Junon nous a » tous frappés, & nous sommes tous au rang des » morts ».

Thésée l'interrompt pour ne pas le laisser s'attendrir davantage. Il l'invite à se lever, & il le soutient comme un homme accablé sous le faix de la douleur. Hercule loue la tendresse généreuse de son ami: mais il veut avant le départ jeter les yeux sur ses enfans: & Thésée voudroit l'en écarter. Il lui permet toutefois d'embrasser un père; &, pour ne lui plus donner lieu de nourrir sa

douleur, il preſſe le départ, il inſiſte, & par d'aimables reproches il rappelle peu à peu la fermeté d'Hercule. Ce héros après avoir promis à ſon père la ſépulture qu'il lui a demandée, ſuit enfin ſon ami en ſe comparant à un vaiſſeau battu de la tempête. « Malheureux (dit-il en partant) » quiconque préfére les biens ou la gloire à un » véritable ami ». Cette penſée eſt, ce ſemble, la moralité de cette tragédie, puiſque tout y paroît arrangé pour amener le dénouement d'Hercule & de Théſée.

# HERCULE FURIEUX,

## TRAGÉDIE DE SÉNEQUE.

DANS la tragédie de Séneque, soit le philosophe, soit le tragique, soit un autre des différens auteurs de toutes celles qu'on a sous le même nom, le sujet d'HERCULE FURIEUX est précisément celui d'Euripide. Mais la conduite en est bien différente.

### ACTE PREMIER.

Junon fait seule le premier acte, façon assez ordinaire de ce poëte. Elle déclame longuement, & c'est tout; non pas que sa déclamation n'ait des morceaux très-vifs & dignes de Séneque: mais enfin, c'est peu de réalité sous beaucoup de vers brillans & magnifiques. Junon jalouse de la gloire d'Hercule veut le rendre furieux & l'obliger à tuer sa femme & ses enfans, après qu'il les aura sauvés des mains de l'usurpateur Lycus. Voilà tout ce qu'il faut sçavoir pour être au fait. Mais Séneque met cent vingt-quatre iambes mortels à le dire.

« Sœur de Jupiter, (dit la déesse en prenant » d'abord le haut ton,) il ne me reste plus que ce » titre. J'ai quitté la demeure éthérée & mon

» perfide époux. La terre eſt mon partage depuis » que ſes maîtreſſes occupent les cieux ». Ici elle fait l'énumération des figures du globe céleſte, & manie fort ſçavamment la fable antique. En effet, « tout le ciel eſt marqué par les galan- » teries de Jupiter, & ce dieu a diviniſé toutes » ſes amours ». Mais ce qui pique le plus la jalouſe déeſſe, c'eſt de voir Alcide, ce fils de ſa rivale Alcmène, prendre par de nouveaux exploits le chemin des cieux, & mériter la place que les deſtins lui ont promiſe. « Vainement, » dit-elle, je me laſſe à l'accabler de travaux: » il jouit de mon courroux, & tourne ma haine » à ſa gloire ». Tous ſes hauts faits que Junon rappelle à ſon ſouvenir, ſont pour elle autant d'aiguillons qui la preſſent d'en arrêter le cours. « Il a dompté l'enfer; il ne lui reſte plus qu'à » attenter ſur le ciel même, & qu'à ravir le » ſceptre de ſon père. Il a porté la voûte azurée, » & moi-même qui la foulois. Sans doute, il » ſe fraie un chemin vers les dieux ». Junon s'anime donc à la vengeance. Elle ſonge à délivrer les Titans pour les lui oppoſer. « Vaine » reſſource! Il les a ſubjugués. On ne peut lui » oppoſer que lui-même. Qu'il devienne ſon » propre ennemi ».

Ce parti pris, Junon évoque les Euménides & tout l'enfer avec un grand fracas de paroles. Il

n'en falloit pas tant pour renverſer la maiſon d'un mortel. Elle fait plus encore : elle veut conduire la main d'Hercule & devenir l'auteur d'un crime qui puiſſe le noircir & le rendre indigne du ciel. Quel nom mérite une ſi abominable divinité? Les tragiques Grecs donnent aux dieux des paſſions & des foibleſſes. Mais ils ſçavent au moins les déguiſer ou les pallier bien ou mal. Il y a une noirceur trop marquée dans le procédé de Junon. A peine la paſſeroit-on au déſeſpoir d'une femme en fureur.

Le chœur qui ſuit eſt tout-à-fait ſtérile, & ne parle que pour parler. Ce ſont des Thébains qui charmés de voir le jour reparoître, font d'abord une belle deſcription du lever du ſoleil & de tous les objets qu'il ranime. Puis ils retombent ſur les ſoucis & les agitations des grands, qu'ils comparent avec la tranquillité des états inférieurs. Ils n'épargnent pas même Alcide, qu'ils blâment de ſon voyage aux enfers, comme s'il avoit précipité ſon trépas qui vient, diſent-ils, toujours aſſez tôt. Ce chœur en un mot, eſt un tiſſu de ſentences communes bien exprimées.

## ACTE II.

Mégare à ſon tour vient déclamer en élevant la voix par un

O magne Olympi rector & mundi arbiter!

C'eſt le ſouverain des dieux à qui elle demande la fin de ſes maux & le retour d'Hercule. Ces deux mots ſont noyés dans cent treize vers dont pluſieurs ſont très beaux ; mais dont le total ne dit preſque rien. Voici des brillans d'eſprit. « La fin d'une entrepriſe eſt pour Hercule » un dégré à de nouveaux dangers. Il trouve » à ſon retour un ennemi tout préparé, & avant » ſon arrivée une autre guerre le rappelle. Nul » repos, nul loiſir pour lui, que le temps qu'on » emploie à lui donner des ordres. Junon at- » tachée à lui nuire depuis ſa naiſſance, n'a pas » même laiſſé ſon enfance oiſive. Il a dompté » les monſtres avant même que de les connoître ». Elle parle des ſerpens, dont un poëte de nos jours dit ſi bien,

Et les couleuvres étouffées
Furent les jeux de ſon berceau.
M. Rouſſeau.

« Hercule faiſoit dès lors les préludes du com- » bat de l'hydre ». PRÆLUSIT HYDRÆ. On repaſſe les douze travaux dans ce ſtyle toujours ſoutenu, & l'on conclut par ce vers,

Quid iſta proſunt ? orbe defenſo caret.

« Que lui ont produit tant d'exploits ? Il ne » jouit plus du monde dont il fut libérateur ». C'eſt que Mégare le ſuppoſe arrêté aux enfers,

comme Phédre le ſuppoſoit de Théſée, quand elle diſoit à Hippolyte :

L'on ne voit point deux fois le rivage des morts,
Seigneur, puiſque Théſée a vu les ſombres bords,
N'eſperez pas qu'ici jamais on le revoie,
Et l'avare Achéron ne lâche point ſa proie.

PHÉDRE, tragédie, acte II. ſcène V.

Durant cette cruelle abſence de ſon époux, Mégare a vu tomber ſous l'épée de l'uſurpateur, non ſeulement Créon ſon père, mais encore ſes frères héritiers du diadême. Elle devoit en avertir plutôt le ſpectateur & ne pas mêler dans ſes plaintes des choſes tout-à-fait étrangères, comme la fable d'Amphion qui bâtit les murs de Thèbes au ſon de ſa lyre. « O race » de Cadmus, continue Mégare, ô cité d'Am- » phion, dans quel abyme êtes-vous précipitée ? » Vous tremblez ſous les loix d'un vil étranger » devenu votre tyran, tandis que le héros qui » pourſuit les forfaits par mer & par terre, & » qui dompte partout la tyrannie, eſt eſclave » quoiqu'abſent, & porte un joug qu'il empêcha » les nations de porter ».

Nunc ſervit abſens, fertque quæ ferri vetat.

Mégare eſpère qu'il n'en ira pas ainſi ; « Qu'Her- » cule reverra la lumière, & qu'il s'y fera une » route s'il ne la trouve pas. Sortez de la terre,

» cher époux; fendez les ténebres infernales; &
» si le passage vous est fermé, brisez le globe
» terrestre pour en sortir ».

Orbe diducto redi.

Quelle idée! Mégare veut que son époux fasse plus. Elle l'invite « A entraîner avec lui tout ce qui est en-
» fermé dans la nuit éternelle, la destinée, la mort,
» & les peuples ensevelis dans ses ombres depuis
» tant de révolutions de siécles ». Pour rendre sa pensée plus extraordinaire, comme si elle ne l'étoit pas assez, elle la confirme par un exemple incroyable; elle fait souvenir Alcide de la belle action qu'il fit, lorsqu'il renversa de sa main des montagnes entières, & qu'il fendit la vallée de Tempé pour ouvrir un nouveau lit à un fleuve. Tous ces grands souhaits se réduisent toutefois au desir de revoir Hercule. N'est-ce pas là abuser du sens commun, & ne valoit-il pas mieux se borner avec Euripide, à une simple prière telle que la douleur sensée sçait la suggérer? Combien plus sensément se plaint Pénélope chez Ovide, de l'absence d'Ulysse! Ses plaintes ont je ne sçais quoi de mélodieux qui flatte également le cœur & l'oreille. Elle dit plus dans les deux premiers vers de sa lettre que Mégare en quarante. Un auteur dans sa jeunesse en a paraphrasé la pensée d'une manière qui passe de beaucoup tout le reste de son ouvrage qu'il a depuis effacé par

ses

ſes pleurs. Les premiers vers au moins méritent d'être conſervés.

Reçois, mon cher Ulyſſe, un tendre ſouvenir,
Des beaux nœuds dont l'hymen a voulu nous unir;
Et ſi ta Pénélope a pour toi quelques charmes,
Viens calmer ſes douleurs, viens eſſuyer ſes larmes;
Ne crois pas qu'une lettre en arrête le cours;
C'eſt Ulyſſe que j'aime & non pas ſes diſcours.

Hanc tua Penelope lento tibi mittit, Ulyſſe;
Nil mihi reſcribas attamen: ipſe veni.

Si Ovide ſème ſouvent des antithèſes & des penſées brillantes dans le mouvement d'une paſſion, il paroît les rencontrer plutôt que les chercher; & d'ailleurs il eſt plus ſobre & moins outré que Séneque qui aime mieux forger des penſées folles & extravagantes, que d'être réduit à penſer ſimplement. Ce qu'il y a de ſpirituel dans Ovide n'intéreſſe preſque en rien le ſentiment qu'il veut faire naître. Il n'en eſt pas ainſi de Séneque. Sa ſubtilité ne produit que des ſentimens auſſi faux que ſes penſées. D'où il eſt aiſé de conclure en paſſant, combien devoit être différent le génie du théâtre Latin, entre les mains d'Ovide & de ſes contemporains, d'avec celui qu'on voit règner dans le théâtre de Séneque & de ſes imitateurs.

On commence à voir quelque air de dialogue dans les ſcènes ſuivantes. Amphitryon vient con-

ſoler Mégare, fondé ſur l'eſpoir du retour d'Hercule. « Ah, répond-elle, les malheureux ſont tou-» jours dupes de leur eſpérance. Au contraire, » reprend Amphitryon, ils le ſont plus ſouvent » de leur crainte ». Ces deux ſentences ſont la matière de la ſcène. « Car Mégare ne peut ſe » perſuader qu'Hercule, au centre de la terre & » accablé d'un ſi grand poids, puiſſe ſe frayer un » chemin à la lumière ». Le vieillard de ſon côté pour l'encourager, lui rappelle les efforts étonnans d'Alcide qui vint, dit-il, à bout de paſſer à pied la mer de Libye lorſque ſon vaiſſeau échoua.

Lycus qui paroît, interrompt par ſa préſence ce court entretien. Il laiſſe pourtant à Mégare le loiſir de l'annoncer au ſpectateur par ſix vers qui ne ſignifient rien du tout, ſinon que Lycus eſt l'uſurpateur du trône Thébain. Il fait lui-même un monologue, où il ſe peint comme tel par des ſentences dignes de lui. Il convient qu'il n'a ni naiſſance ni droit au ſceptre. Mais il prétend que la force lui tient lieu de tout, que la ſûreté eſt dans les armes, & que tout autre moyen eſt un foible appui du trône. Il veut pourtant réparer ſon défaut de naiſſance par l'hymen de Mégare. Poſſeſſeur d'un grand état il ne s'aviſe pas de craindre le refus de ſa main, ou du moins il eſt réſolu de s'en venger, s'il le faut, en exterminant toute

la race d'Hercule. Voilà ce qui appartient en propre à Sénéque, & ce tour eſt très-heureuſement imaginé. Car, outre que l'amour de Lycus eſt dans la vraiſemblance, il donne beau jeu au poëte, & plus de couleur à la cruauté du tyran, qui paroît avoir un motif trop bas chez Euripide. Lycus profite donc de l'occaſion, & aborde Mégare proche de l'autel où elle s'eſt retirée avec ſon beau-père.

Il ne lui dit point, comme dans Euripide, qu'il vient la ſacrifier à ſa politique. Au contraire il lui fait une déclaration ſoumiſe & artificieuſe. Racine a ſemblé l'imiter dans l'ANDROMAQUE, lorſqu'il fait parler Pyrrhus en cette manière :

Hé quoi, votre courroux n'a-t-il pas eu ſon cours ?
Peut-on haïr ſans ceſſe, & punir-on toujours ?
ANDROMAQUE, acte I. ſcène IV.

Mégare ne répond pas comme Andromaque. Auſſi a-t-elle affaire à un tyran moins généreux que Pyrrhus. « Moi, dit-elle, que je baiſe une » main encore teinte du ſang de mon père & de » mes frères ! Ah, que plutôt l'univers ſoit renverſé ! (Je traduis ainſi cinq ou ſix tours latins » qui ne veulent dire que cela) père, frères, ſceptre, » patrie, tu m'as tout ravi. Mais il me reſte un » bien plus précieux que tout ce que j'ai perdu : » c'eſt ma haine pour toi ; bien ſi cher à mes yeux, » que je ſouffre même d'être obligée de le partager

» avec tous les Thébains ». Après ce début elle remet ſous les yeux du tyran les crimes célèbres de Thèbes que les dieux ont punis, & elle lui préſage une deſtinée pareille à celle de tant de coupables qui l'ont précédé & qui l'étoient moins que lui.

Lycus fait une aſſez mauvaiſe réponſe. Car il convient qu'il foule aux pieds les loix; & cependant il entreprend de juſtifier la mort de Créon & des frères de Mégare. « C'eſt dans la guerre, » dit-il, qu'ils ont trouvé le trépas. La fureur des » armes ne connoît point de frein. Ils défendoient » leur trône, je l'attaquois en uſurpateur. Mais » enfin c'eſt le ſuccès, non le motif, qui décide ». Il conclud que Mégare doit oublier tout, & céder au vainqueur; que c'eſt une épouſe & non une captive qu'il veut s'attacher; qu'enfin loin de blâmer la fermeté de Mégare, il l'en eſtime plus digne de lui.

La veuve d'Hercule confirme ſes refus par des exécrations. Lycus menace: elle le brave. Il déprime les faits & la naiſſance d'Hercule. Amphitryon le juſtifie ſur ces deux points. C'eſt une conteſtation vive & ſerrée; mais dont le ſujet eſt petit & peu intéreſſant à cauſe de la fable ridicule qui en eſt le fonds. Il eſt vrai que Séneque a pris cela d'Euripide: mais d'une mauvaiſe choſe il en a fait une pire. En effet dans Séneque

Hercule eſt très-bien attaqué & fort mal défendu. « Peut-on donner le nom de héros, dit Lycus, à » un guerrier qui changeant ſa peau de lion & » ſa maſſue en ornemens Tyriens, n'a pas rougi de » parfumer ſes cheveux, de ceindre d'un voile lé- » ger un front baſanné, & de mouvoir au ſon » d'un inſtrument Lydien des bras célebres par » tant d'exploits »? Que répond Amphitryon? Loin de déſavouer une partie ſi peu honorable de l'hiſtoire d'Alcide, il tâche de l'excuſer par l'exemple de Bacchus, & il ajoute niaiſement que les grands travaux ſouffrent quelque relâche. Lycus paſſe enfin juſqu'à l'inſolence la plus outrée: ce qui ſeul montre aſſez que l'auteur de cette pièce n'entendoit rien au théâtre en fait de mœurs, comme en tout le reſte. Ce vers de Lycus au ſujet de Mégare en eſt une preuve:

Vel ex coactâ nobilem partum feram.

C'eſt-à-dire, qu'il ſe propoſe d'en venir à la violence pour ſatisfaire ſa paſſion, & ſe donner un héritier d'un ſang illuſtre. Sur quoi Mégare atteſte les ombres de Créon, d'Œdipe & de la maiſon de Labdacus, déterminée qu'elle eſt « à » rendre complet le nombre des Danaïdes ». Elle veut dire à tuer un époux tel que Lycus, & à faire ce que la ſeule Hypermneſtre ne fit pas.

Le tyran paſſe de l'amour à la fureur, & commande qu'on entoure l'autel d'un bûcher pour

consumer tout ce qui reste d'Hercule. Amphitryon demande en vain à mourir le premier. Il n'a plus recours qu'à Hercule qu'il invoque à grands cris. Déja il croit voir la terre trembler, & le ciel s'ouvrir.

Le chœur ensuite déclame à l'ordinaire, & après avoir chargé la fortune d'imprécations, il fait à son tour une invocation pour engager Hercule à sortir des enfers. L'exemple d'Orphée qu'il étend fort au long, lui donne lieu d'espérer que la bravoure n'aura pas moins de force contre Pluton, que la douceur du chant n'en eut sur lui:

Quæ vinci potuit regia cantibus,
Hæc vinci poterit regia viribus.

## ACTE III.

Cet acte où l'on commence à voir Hercule, est ridicule à proportion que la scène d'Euripide son modèle, est pleine de noblesse & de grandeur. Hercule paroît suivi de Thésée, mais comment? En héros qui vient délivrer sa famille d'une mort prochaine? Non: mais en vrai déclamateur qui vient débiter avec emphase des exploits incroyables qui ne vont point au fait. En un mot il s'adresse au soleil & à Jupiter pour leur demander pardon de ce qu'il leur fait voir un monstre horrible capable de les faire pâlir. C'est

le chien Cerbère : il les prie de détourner les yeux. C'eſt à Junon ſeule & à lui d'oſer regarder ce monſtre. Il a percé la nuit du Ténare. A l'en croire, il n'a tenu qu'à lui de détrôner Pluton. Il a vaincu le deſtin & la mort. Il défie Junon de lui rien commander au-delà.

Paſſons légèrement ſur de pareilles rodomontades. Il apperçoit enfin ſa maiſon entourée de gardes, il approche ; Amphitryon le reconnoît à ſes larges épaules, & à ſa maſſue.

Tune es ? agnoſco toros,
Humeroſque, & alto nobilem trunco manum.

Ce n'eſt pas là certainement Euripide, quoiqu'on ait prétendu l'imiter dans cette ſcène. La ſeule trace qu'on en reconnoiſſe, c'eſt ce court récit d'Amphitryon. « Créon a été maſſacré : » Lycus règne, & il eſt ſur le point d'égorger vos » enfans, votre père, & votre épouſe ». A quoi Hercule pour être concis à ſon tour, au lieu de marquer la ſurpriſe ſi naturelle que peint Euripide, répond bruſquement qu'il va tuer l'uſurpateur.

Théſée s'offre à le faire pour épargner à ſon ami une action peu digne d'un tel héros. Elle l'étoit pourtant aſſez. « Non, reprend Alcide, » c'eſt à moi d'immoler Lycus. Il faut qu'il aille » apprendre à Pluton, mon retour ſur la terre ». Hercule écarte donc ſon père & ſa femme qui

veulent l'embraſſer, & s'en va de ce pas exécuter ſon projet.

Le beau eſt que Théſée, pour porter à ſon comble l'étourderie romaneſque d'une ſi bruſque entrepriſe, conſole ſur le champ Mégare & Amphitryon par ce court raiſonnement. « Je connois » Hercule, Lycus ſera immolé à Créon : que » dis-je, ſera immolé : il meurt : c'eſt trop peu » dire encore : il eſt mort ».

Si novi Herculem,
Lycus Creonti debitas pœnas dabit ;
Lentum eſt, dabit, dat : hoc quoque eſt lentum ; dedit.

Le JE MEURS, JE SUIS MORT, JE SUIS ENTERRÉ *, de l'avare, eſt apparemment né de cette ſource. Mais c'eſt un ridicule en fureur que Molière fait parler ſuivant ſon caractère : & Théſée devoit s'exprimer ſinon en roi, du moins en homme ſenſé. Autre impertinence pour le dire en bon françois, c'eſt tout le reſte de cette ſcène, qui auroit dû être la plus intéreſſante, & qui dégénère en fadeur. En effet Hercule étant venu & parti comme un éclair, que peuvent ſe dire Amphitryon, Mégare, & Théſée, qui ſoit capable de dédommager les ſpectateurs. Tout leur entretien, quel qu'il puiſſe être, doit ſembler bien froid : mais il devient glaçant par la ma-

* L'AVARE, comédie de Molière, acte IV, ſcène VII.

tière. Amphitryon & Mégare oublient qu'ils alloient périr un moment auparavant. Contens du retour d'Hercule & de ſon entrepriſe contre Lycus, ſans avoir la moindre inquiétude ſur le ſuccès, ils s'amuſent à queſtionner Théſée ſur le voyage des enfers, à peu près comme des enfans qui écoutent avec avidité les perſonnes revenues d'un voyage de long cours.

Théſée, conteur prolixe, contrefait ſottement l'effrayé, avant que d'oſer entrer dans le détail de ſes aventures infernales. Il faut qu'on le raſſure, & qui! Des gens qui un moment plus tard étoient conſumés par le feu. Il ſe raſſure donc, & demande permiſſion « à tous LES DIEUX D'EN » HAUT ET D'EN BAS, de révéler impunément des » ſecrets cachés ſous l'épaiſſeur de la terre ». Trait imité de Virgile, ou plutôt eſtropié d'après ce grand maître qui parle ainſi:

Di quibus imperium eſt animarum, umbræque ſilentes;
Et Cahos & Phlegeton, loca nocte ſilentia latè
Sit mihi fas audita loqui, ſit numine veſtro
Pandere res alta terra & caligine merſas.
Virg. ÆNEID. l. VI. v. 264.

Après cette demande, Théſée ſe donne carrière. On me diſpenſera de le ſuivre. Il ſuffit de dire qu'il fait une deſcription des enfers en Virgile traveſti; qu'Amphitryon lui fait des queſtions puériles; qu'il y répond en contant

toujours de plus belle, & qu'après un long & pompeux circuit, il décrit encore plus au long comment Hercule a terraſſé & emmené Cerbère. Un ſeul mot ſur une pareille fable qui étoit reçue des anciens avoit ſuffi à Euripide. L'auteur latin a cru devoir en faire ſon bel endroit; & il n'a pas vu qu'en voulant déclamer, il gâtoit par-là le morceau le plus charmant de ſon modèle, & qu'il donnoit juſtement dans l'inconvénient que reproche Horace aux poëtes novices.

Incæptis gravibus plerumque & magna profeſſis
Purpureus late qui ſplendeat unus & alter
Aſſuitur pannus : cum lucus & ara Dianæ,
Et properantis aquæ per amænos ambitus agros,
Aut flumen Rhenum, aut pluvius deſcribitur arcus
Sed nunc non erat his locus. Et fortaſſe cupreſſum
Scis ſimulare. Quid hoc ſi fractis enatat exſpes
Navibus ære dato qui pingitur? Amphora cæpit
Inſtitui; currente rotâ cur urceus exit?

« Vous prétendez faire un poëme. Le début en » eſt magnifique, & ne promet rien que de » grand. Puis vous vous amuſez à décrire le » Rhin, l'arc en ciel, un autel de Diane, un bois » ſacré, ou les détours d'un ruiſſeau qui s'échappe » avec un doux murmure au travers d'une cam- » pagne délicieuſe. Ce ſont deux ou trois bandes » de pourpre, qui jettent un grand éclat, je l'a- » voue; mais ce n'eſt pas là leur place. Peut-

» être excellez-vous à peindre un cyprès ; c'eſt » un talent. Mais que fait un cyprès dans un » tableau, quand celui qui vous paie veut que » vous le repréſentiez au milieu d'un naufrage, » ſe ſauvant ſur une planche des débris de ſon » vaiſſeau, après avoir tout perdu. Nous faiſons » comme un potier préſomptueux & malhabile » qui veut débuter par un grand vaſe. Après avoir » bien fait tourner ſa roue, tout ſon travail » aboutit à faire un petit pot [1] ».

J'ai cru devoir rapprocher ici cet endroit d'Horace, parce qu'il peint parfaitement l'inconvénient où tombe preſque toujours l'auteur des tragédies Latines. Pour achever d'endormir les ſpectateurs, le chœur revient avec ſa tirade ordinaire, où il chante les louanges d'Hercule, & ſur-tout ſon retour triomphant des enfers.

## ACTE IV.

Hercule reparoît couvert du ſang de Lycus & de tous ceux qui accompagnoient le tyran. Son premier ſoin eſt de faire ſur le champ un ſacrifice pour remercier les dieux de cette victoire. Il les invoque tous, en les nommant ſes freres, hormis ceux qui doivent le jour à Junon. Il ordonne qu'on amène des victimes, & qu'on apporte de l'encens. Mais afin de le dire en ſtyle

1 Hor. Poet. v. 14, trad. du P. Sanadon.

de Séneque, pour victimes il demande des troupeaux entiers, & pour encens tout ce qu'en recueillent les Indiens & les Arabes. Théſée ſaiſi du même eſprit fait auſſi des invocations. Vainement Amphitryon veut-il retarder le ſacrifice juſqu'à ce que ſon fils ait pris un peu de repos, & purifié ſes mains enſanglantées. « Il n'eſt point, » dit Hercule, de victime plus agréable aux yeux » de Jupiter qu'un tyran. Que ne puis-je encore » l'immoler » !

Il commence donc le ſacrifice par une prière qu'il dit être digne de lui. Elle l'eſt en effet. Il prie les dieux d'écarter tous les maux de l'univers. Mais ſurpris incontinent d'une horrible vapeur, il ſe trouble, & tout ſe change à ſes yeux: il ſe croit environné de ténébres épaiſſes. Il s'imagine voir le lion céleſte, ce lion qu'il avoit dompté dans la forêt de Némée, prêt à paſſer ſur le corps des ſignes de l'automne & de l'hiver pour dévorer le taureau, ſigne affecté au printemps. Voilà certes une folie ſçavante. On y peut reconnoître en paſſant l'auteur de l'Hercule Œtæus, où nous avons remarqué les mêmes idées dans Hercule qu'on y ſuppoſe ſenſé. Ces confrontations ſont plus ſûres pour faire juger que les deux pièces ſont de la même main, que les conjectures des Heinſius pour les donner à différens auteurs.

Vainement Amphitryon effrayé, tâche de rappeler ſon fils à la raiſon. Son eſprit s'égare toujours de plus en plus, & s'évapore en fantaiſies tellement bizarres que je ne penſe pas devoir y arrêter le lecteur. C'eſt une eſcalade au ciel, & un ſiége dans les formes. Hercule menace Junon de briſer les portes des cieux, ſi elle s'obſtine à les tenir fermées. Il menace Jupiter même, de rendre la liberté à Saturne. Il appelle à ſon ſecours les Titans dont il ſe fait le chef. Enfin, c'eſt un tintamarre horrible qui ſe paſſe dans la tête de ce héros devenu fou. Il falloit, ou lui donner une folie plus vraiſemblable, ou du moins ne le pas expoſer en cet état à la vue du public, & le cacher, comme a fait ſagement Euripide, qui le peint bien moins inſenſé.

Dans Séneque tous ces objets s'évanouiſſent pour faire place à d'autres dont la ſuite eſt plus triſte. Hercule s'aviſe malheureuſement de prendre ſes enfans pour ceux de Lycus, & ſa femme pour Junon. Frappé de cette imagination, il les maſſacre tous impitoyablement. Il eſt vrai qu'il le fait hors de la vue du parterre. Car c'eſt Amphitryon éploré qui ſans ſortir de la ſcène raconte ce qu'il voit ſeul. Il voit Mégare & ſes enfans ſe ſauver cà & là, tandis qu'Hercule fait pluſieurs tours en paroiſſant & diſparoiſſant pour les attendre. Cette ſcène ſanglante ne laiſſe pas

de frapper les ſpectateurs, comme ſi le ſang couloit véritablement ſous leurs yeux, & l'on ne peut nier que ce jeu de théâtre n'ait ſon prix. Enfin, Hercule fatigué tombe dans une eſpèce de léthargie, comme chez le poëte Grec, de ſorte que l'agitation du théâtre venant à ceſſer, laiſſe au chœur le temps de faire ſes lamentations preſqu'auſſi folles que les extravagances du héros.

## ACTE V.

Hercule ſe réveille : & les circonſtances de ſon réveil ſont à peu près les mêmes que dans Euripide, c'eſt-à-dire, aſſez naturelles. Il y a même des traits qui ne ſont pas dans l'original. Alcide s'apperçoit qu'il eſt déſarmé. « Quel eſt mon » vainqueur, dit-il ? C'eſt, ſans doute, un autre » Hercule. Qu'il paroiſſe. Quel eſt donc celui » qui n'a pas tremblé à la vue d'Alcide endormi » ? Puis voyant les cadavres de ſa femme & de ſes fils. « Ah, reprend-il, quel nouveau Lycus a » ſurpris Thèbes, & vient de me faire voir tant » d'horreurs » ? Pour le trouver il erre çà & là, ſans que perſonne ſe préſente à ſa vûe. Il rencontre à la fin ſon père & Théſée qui ſe ſont voilé le viſage, & qui pleurent. A cet aſpect ſa ſurpriſe redouble, & leur ſilence augmente de plus en plus ſon étonnement. On ne lui parle qu'en termes ambigus & entrecoupés. Il recon-

noît une de ſes fléches dans le ſein d'un de ſes fils. Il entrevoit ſon crime : les larmes d'Amphitryon & de Théſée achèvent de le convaincre. « Suis-je le coupable, ( s'écrie-t-il en revenant » vers eux ) ils ſe taiſent ; je le ſuis ». Son repentir eſt preſque une fureur nouvelle. Il implore la foudre de Jupiter. Il veut prendre la place de Promethée ſur le Caucaſe. Il ſouhaite d'être attaché aux rochers Cyanées, afin qu'en s'approchant l'un de l'autre ils puiſſent l'écraſer. Il ſe détermine à ſe brûler vif. En un mot, il veut rendre Hercule aux enfers. J'emprunte ſes termes ſans pouvoir en rendre l'énergie. Auſſi Amphitryon remarque-t-il que la frénéſie d'Hercule loin de ſe diſſiper n'a fait que changer d'objet en ſe tournant ſur lui-même. Il a d'autant plus de raiſon d'en juger ainſi, qu'Alcide continue en effet ſes horribles invocations aux enfers, aux furies, à l'érèbe, & à tout ce qu'il peut y avoir de plus affreux que tout cela. Mais il y mêle du ridicule à ſon ordinaire. Il veut brûler ſa maſſuë, ſes fléches, & les mains même de Junon qui les ont ſi malheureuſement conduites.

Théſée ſe hazarde enfin à lui parler pour lui faire entendre que cette calamité eſt l'effet de l'erreur, non du crime. Mais Hercule s'obſtine à vouloir mourir. Il redemande ſes armes. Le parti en eſt pris. Amphitryon s'efforce de le dé-

tourner de ce funeſte deſſein, & il emploie tout ce qu'il y a pour Hercule de plus cher & de plus ſacré. « Non, non, répond-il, il n'eſt plus » rien qui m'arrête ici bas. Raiſon, renommée, » armes, femme, enfans, valeur, fureur même, » j'ai tout perdu. Rien ne peut aſſouvir mon cœur, » ni effacer mon crime que la mort ».

Mais vous ferez mourir un père, dit Théſée.

HERCULE.

C'eſt pour éviter ce forfait que je meurs.

THÉSÉE.

Quoi, ſous les yeux d'un père?

HERCULE.

Je les ai déja inſtruits à voir de pareils attentats.

AMPHITRYON.

Jetez les yeux ſur vos exploits, & pardonnez-vous un crime involontaire.

HERCULE.

Qu'Alcide ſe pardonne un forfait, lui qui n'en a épargné aucun!

Il perſiſte à demander ſes fléches pour ſe tuer & Théſée le porte à faire un dernier effort ſur ſon cœur, à ſe dompter lui-même, & à vivre. Mais en vain: « Si je vis, répond Hercule, mon forfait eſt » volontaire; ſi je meurs il ne l'eſt plus ».

Si vivo, feci ſcelera; ſi morior, tuli.

Déterminé

Déterminé à se donner la mort, il ranime toute sa rage & menace de renverser les forêts des monts Parnasse & Cithéron, pour s'en faire un bûcher, de bouleverser sur lui les temples avec les dieux, en un mot Thèbes entière, & de s'en faire un tombeau : que si Thèbes avec ses sept portes, ses remparts & ses tours, est encore un fardeau trop léger pour ses épaules, il est résolu de briser en deux l'axe du monde pour s'écraser plus sûrement. Voilà, comme on voit, une résolution bien sérieuse. Aussi Amphitryon qui la regarde comme telle, désespérant de vaincre une pareille opiniâtreté, prend le parti d'approcher de son sein une des flèches d'Hercule pour s'en percer. « Voici, dit-il, le trait que Junon a lancé par vos » mains sur un de vos fils, il se tournera contre » moi-même ». Thésée contrefait l'homme épouvanté pour augmenter la crainte d'Hercule à cet aspect. Mais Alcide ne se relâche qu'à dire un seul mot, quand on lui demande ce qu'il ordonne. « Je » ne veux rien, dit-il : ma fureur est en sûreté ».

Dans cette conjoncture si délicate, Amphitryon prêt à se frapper, redouble ses prières & ses menaces pour la dernière fois. Son fils se laisse enfin dompter ; & demande grace à son père pour son père même. Il veut que Thésée relève ce vieillard. La main d'Hercule est trop souillée pour lui donner ce secours. Il se rend en soupirant, & regarde

comme un effort supérieur à tous ses travaux celui de supporter la vie. Le père de son côté, baise la main de son fils comme un appui qu'il recouvre inespérement. Mais Hercule rendu à lui-même & à la vie malgré lui, ne sçait où se bannir de la vue des hommes. Il invoque géographiquement tous les fleuves pour laver son crime, & toutes les parties du monde les plus reculées pour le cacher. Il conclud que sa trop grande renommée lui ôte la consolation même d'un exil obscur.

Ubique notus perdidi exilio locum.

Thésée interrompt son ami en lui offrant un asyle à Athènes, pays, dit-il, « qui sçait rendre « l'innocence aux dieux mêmes ». C'est que Mars y avoit été absous au tribunal de l'Aréopage, suivant la fable. Le roi d'Athènes emmène Hercule, & par ce moyen le spectacle finit.

# HERCULE FURIEUX,

## TRAGÉDIE D'EURIPIDE.

# PERSONNAGES.

HERCULE.
AMPHITRYON.
MÉGARE, femme d'Hercule.
LYCUS, tyran de Thèbes.
THÉSÉE.
IRIS, déesse.
LYSSA ou LA RAGE, furie.
UN MESSAGER.
LE CHŒUR, composé de vieillards Thébains.

La scène est à Thèbes, à l'entrée du palais d'Hercule, dans une place où est un autel consacré à Jupiter.

# HERCULE FURIEUX,

## TRAGÉDIE D'EURIPIDE.

## ACTE PREMIER.

### SCÈNE PREMIERE.

AMPHITRYON, MÉGARE, ENFANS D'HERCULE.

AMPHITRYON.

Est-il quelque mortel qui n'ait point ouï parler du sort glorieux d'Amphitryon, dont Jupiter honora la couche nuptiale ? Argos est ma patrie, Alcéus fils de Persée, m'a donné la naissance & je suis père d'Hercule. Ce héros vécut long-temps à Thébes avec moi, & avoit des droits sur cette terre, qui jadis fit sortir de son sein une moisson d'hommes armés pour s'entre-détruire. Mars ne sauva qu'un petit nombre de ces guerriers [1], ils peuplèrent la ville & la trans-

1 Cinq seulement. Les autres s'entretuèrent.

mirent à leur postérité. C'est de ce sang que sortoit Créon, fils de Ménécée & roi de cet état. Créon donna naissance à cette princesse qui se nomme Mégare, il l'unit à Hercule par les nœuds de l'hymen. Le peuple de Cadmus célébra avec éclat une si belle alliance, & lorsqu'Hercule emmena son épouse dans mon palais, Thèbes retentit des chants d'hyménée & des sons harmonieux de la flute de lotos.

Mon fils s'est éloigné de Thèbes, où j'avois fixé ma demeure avec lui. Il a quitté Mégare & les parens de cette épouse chérie, possédé du desir d'habiter Argos, de vivre au sein de ces murs fondés par les cyclopes, dont je suis exilé à cause du meurtre d'Electryon [1]. Voulant adoucir mes infortunes & rentrer avec moi dans notre commune patrie, il offrit à Eurysthée un prix immense pour ce bienfait, il promit d'assurer la tranquillité de l'univers, & se soumit ainsi lui-même à d'éternels travaux, soit que Junon l'eût frappé de l'aiguillon de ses fureurs, ou qu'il fût entraîné par sa fatale destinée. Il a jusqu'à ce jour accompli tous les travaux qui lui ont été imposés. Enfin pour terminer le dernier de tous, il est allé par la bouche du Ténare jusqu'au palais de Pluton, pour en tirer le chien à trois corps

1 C'étoit un meurtre involontaire. Electryon étoit frère d'Alcée, & par conséquent oncle paternel d'Amphitryon.

& l'expoſer à la lumière du jour. Il n'en eſt point revenu.

Cependant dès long-temps on publie à Thèbes qu'autrefois Lycus fut l'époux de Dircé ; qu'en cette qualité il fut ſouverain de cet état avant le regne de Zéthus & d'Amphion, ces deux fils de Jupiter portés en triomphe par de blancs courſiers. Le fils [1] de ce Lycus à qui ſon père a tranſmis ſon nom, mais qui n'eſt point du ſang de Cadmus, eſt venu de l'Eubée en ces lieux, a fait mourir Créon & s'eſt emparé du trône de Thèbes, en fondant ſur cette ville dans un moment où elle étoit en proie au feu des ſéditions.

Unis à Créon par les nœuds d'une ſi étroite alliance, nous éprouvons les traitemens rigoureux que nous avions lieu de redouter. Ce Lycus, indigne du nom de roi [2], veut immoler les fils d'Hercule & faire périr à la fois, pour éteindre le meurtre par le meurtre, l'épouſe & le père de ce héros, (ſi du moins je dois encore me compter parmi les vivans, inutile vieillard à qui la mort n'a plus rien à ravir,) le tyran craint que ces enfans devenus hommes ne vengent le ſang de Créon leur aïeul.

Et moi qu'Hercule prêt à deſcendre dans le ſombre empire de la nuit, a laiſſé dans ce palais

1 Ce mot paroît mis ici pour celui de deſcendant.

2 Le grec dit ironiquement : Ce Lycus, l'illuſtre roi de cette terre.

comme le père & le gardien de ſes enfans, je viens avec leur mère, afin de les dérober au trépas, embraſſer l'autel de Jupiter libérateur; cet autel élevé par mon fils Minyas à la ſuite d'une glorieuſe victoire, comme un monument de ſa valeur. Réfugiés à l'ombre de cet aſyle, nous y reſtons, privés des choſes les plus néceſſaires, d'alimens, d'eau, de vêtemens, couchés ſur la terre nue. Bannis de notre propre maiſon, nous entourons cet autel dans l'abandon du déſeſpoir. Des anciens amis que nous avions, je vois les uns nous abandonner, & les autres, fidelles encore, dans l'impuiſſance de nous ſervir. Tel eſt le ſort des malheureux. Puiſſent tous ceux qui ont pour nous quelque reſte de bienveillance, n'être jamais expoſés à de tels revers, l'épreuve la moins trompeuſe de la véritable amitié!

MÉGARE.

O vieillard, qui jadis renverſâtes l'empire des Taphiens & commandâtes avec tant de gloire les armées du peuple de Cadmus! Que les biens dont les dieux diſpoſent ſont incertains & mal aſſurés! Je ſuis née d'un père dont l'opulence & la fierté me promettoient un heureux ſort, il étoit maître d'un trône, tréſor envié des mortels, dont l'amour fait bondir les lances furieuſes contre le ſein de ſes fortunés poſſeſſeurs. Au bonheur de régner ſe joignit celui d'être père. Enfin

il m'unit au ſort d'Hercule, il me donna à votre fils, comme une épouſe digne de ſa gloire. Mon père eſt mort & toute cette félicité a diſparu avec lui. Je me vois condamnée à périr avec vous, illuſtre vieillard, & avec les enfans d'Hercule que je couvre envain de mon aile maternelle, comme un oiſeau timide raſſemble ſa tendre couvée. Ils ſe jettent tour-à-tour dans mes bras & m'adreſſent des plaintes touchantes : « O ma » mère, s'écrient-ils, daignez nous répondre ; » en quel lieu de l'univers eſt allé notre père ? » Que fait-il ? Quand ſera-t-il de retour » ? C'eſt ainſi que trompés par l'innocence de leur âge, ils cherchent & me demandent un père. Et moi je les diſtrais par de douces careſſes, je leur fais des récits conſolans. Mais dès que la porte réſonne, je demeure ſaiſie, .... tous à l'inſtant précipitent leurs pas, ils volent & croient déja embraſſer les genoux de leur père. Maintenant, ô vieillard, dites-moi quelle eſpérance peut luire à nos yeux ? car les miens demeurent fixés ſur vous.... Nous ne pouvons nous flatter de franchir ſans être apperçus les limites de cet état ; des gardes contre qui nous ſommes ſans force, ferment tous les paſſages. Nous n'avons plus aucun ſecours à attendre de nos anciens amis. Confiez-moi donc vos deſſeins, & dites-moi comment nous pouvons, foibles comme nous

ſommes, prévenir la mort qui nous menace & prolonger nos triſtes jours?

AMPHITRYON.

Ma fille, il n'eſt pas aiſé dans de tels malheurs, de donner d'utiles conſeils.

MÉGARE.

Qu'attendons-nous pour nous délivrer de la vie? eſt-il quelque douleur que nous n'ayons point éprouvée? ou bien chériſſez-vous ſi fort la lumière du jour?

AMPHITRYON.

Elle m'eſt encore chère, & j'honore les déeſſes de l'eſpérance.

MÉGARE.

Je les honore ainſi que vous. Mais, ô vieillard, il ne faut point attendre d'elles l'impoſſible.

AMPHITRYON.

Les remèdes aux maux ſont dans les longs délais.

MÉGARE.

Le temps paſſé dans de telles angoiſſes, livre mon cœur à de trop cruelles morſures.

AMPHITRYON.

Peut-être, ô ma chère fille, s'ouvrira-t-il pour nous quelque moyen imprévu de fuir les maux dont nous ſommes la proie; peut-être verrons-nous revenir en ces lieux mon fils, votre époux. Calmez l'excès de votre douleur, ſéchez les larmes

de vos enfans, adouciſſez leur chagrin, en les trompant par d'innocens diſcours, quoi que cet artifice puiſſe coûter à votre cœur. Les calamités des mortels ont un terme, & le ſouffle des vents orageux n'a point toujours la même violence: les mortels fortunés ne ſont pas fortunés à jamais: tout change, tout ſe déplace dans l'univers. L'homme brave eſt celui que n'abandonne point l'eſpérance: le déſeſpoir eſt le partage du lâche.

## SCÈNE II.

### Les mêmes, LE CHŒUR.

LE CHŒUR.

Je ſors de ma maiſon chérie, je quitte le lit où repoſe ma vieilleſſe; appuyé ſur ce bâton qui affermit mes pas chancelans, je viens entonner des cantiques de deuil, ainſi qu'un cygne mourant. Des pleurs & des gémiſſemens, qui diſparoiſſent comme un vain ſonge, ſont l'unique tribut que mon cœur puiſſe offrir à l'amitié. O enfans infortunés qui n'avez plus de père! ô vieillard! ô mère déſeſpérée qui pleurez un époux englouti dans le ſombre palais de Pluton!

Donnez quelque repos à votre corps languiſſant, ceſſez de tourmenter ces membres épuiſés

de fatigue & de douleur, comme si sur la pente d'un âpre rocher vous animiez des coursiers soumis au joug pour porter au sommet un accablant fardeau. Soulage toi du poids de ton propre corps : prends ma main, attache toi à mes vêtemens, si tes pieds tremblans se dérobent sous toi. Vieillard, suis un vieillard. L'un & l'autre jadis unissant nos lances amies, nous primes part aux travaux de la jeunesse, & nous ne déshonorâmes point une illustre patrie [1].

Voyez ces yeux menaçans : ce sont les yeux & le regard de leur père. L'infortune n'a point quitté ces enfans ; mais les services de leur père ne sont point oubliés. O Grèce ! quels défenseurs on te ravit en immolant les fils d'Hercule !

.... Mais je vois le souverain de cet état, Lycus, qui s'avance vers le temple.

1 Je crois que le coryphée s'adresse dans cette antistrophe à un autre vieillard du chœur. Le sens des derniers vers dépend de l'ordre antistrophique que M. Tyrwhitt a fait observer dans cette ode.

## SCÈNE III.

Acteurs précédens, LYCUS.

LYCUS.

S'IL m'eſt permis d'interroger le père & l'épouſe d'Hercule, (& je penſe qu'un maître a ce droit) juſqu'à quel terme penſez-vous prolonger votre vie? Quel eſpoir, quel ſecours pouvez-vous entrevoir qui vous défende contre la mort? Croyez-vous voir revenir en ces lieux le père de ces enfans qui eſt couché pour jamais dans le lit de Pluton? Eſt-ce là ce qui vous fait pouſſer des cris douloureux ſi peu dignes de votre courage, & remplir la Grèce du bruit de vos vains diſcours, vous vantant tour à tour l'un d'avoir un fils né du ſang de Jupiter, l'autre d'être l'épouſe du plus grand des héros? Et qu'a donc fait de ſi grand cet illuſtre époux? Il a mis à mort l'hydre de Lerne; il a tué le ſanglier de Némée, il a fait tomber ce monſtre dans ſes rêts & s'eſt vanté de l'avoir étouffé dans ſes bras. Voilà donc les armes par leſquelles vous eſpérez vaincre mon courroux? voilà les raiſons que vous m'offrez pour épargner le ſang d'Hercule? héros ſans vertu, qui s'acquit la réputation de la valeur en combattant contre de vils ani-

maux, & manqua de courage pour de plus nobles exploits : on ne le vit point armer ſon bras gauche du bouclier, & affronter de près la formidable lance ; tenant en main ſes fléches & ſon arc, les plus lâches des armes [1], il étoit toujours prêt à ſe livrer à la fuite. Un guerrier montre ſon courage, non en lançant des traits, mais en demeurant ferme, & fixant ſans pâlir le rapide [2] ſillon de la lance, immobile au milieu des rangs.

Pour moi, vieillard, ce que je fais n'eſt point un acte de cruauté, mais de prudence. J'ai fait périr Créon, le père de cette femme, je ſuis aſſis ſur ſon trône : ... je ne veux pas, en laiſſant vivre ces enfans, épargner les vengeurs d'un ennemi vaincu qui ne tarderoient pas à me faire expier ma foibleſſe.

AMPHITRYON.

Que Jupiter ſe montre Jupiter en défendant ſon fils. Pour moi, Hercule, je me charge du ſoin de te défendre par mes diſcours, de faire voir que celui qui t'accuſe eſt privé de ſens, car je ne dois pas ſouffrir que ta gloire ſoit outragée.

[1] Il eſt queſtion d'un reproche fait à Hercule à l'occaſion de ſes fléches dans les TRACHINIENNES de Sophocle, t. IV. pag. 60.

[2] RAPIDE. C'eſt la traduction du mot qu'offrent les manuſcrits ; mot très-voiſin pour le ſon d'un autre qui ſignifie AFFREUX, & dont peut-être il a pris la place.

Il faut avant tout repousser une accusation inouie, (car je ne pense pas, ô Hercule, que jamais jusqu'à ce jour on ait ouï parler de ta lâcheté). J'invoque ici le témoignage des dieux : j'interroge les foudres de Jupiter, le char attelé de quatre coursiers avec lequel Hercule attaqua les géants, fils de la terre, & enfonçant ses traits ailés dans leurs flancs, célébra avec les dieux un glorieux triomphe. Toi-même, ô le plus vil des rois, va dans Pholoé, demande à ces insolens quadrupèdes, à cette race de Centaures, quel est le héros qu'ils estiment le plus vaillant ? Crois-tu qu'ils en nomment quelqu'autre que mon fils, auquel néanmoins tu n'accorde qu'une réputation peu méritée ? Si tu interrogeois le Dirphys, ces côteaux de l'Eubée où tu as passé ta vie, ils te donneroient peu de louanges, car il n'est aucun lieu fameux par tes exploits & tu ne peux invoquer le témoignage de ta propre patrie.

Mais tu blâmes l'usage de l'arc & du carquois, tu méprises une invention si sage & si belle, deviens à ton tour plus instruit & plus sage, en écoutant ce que j'ai à te répondre. Le soldat pesamment armé est esclave de son armure : ceux qui font rang avec lui manquent-ils de valeur, il meurt victime de leur lâcheté ; s'il rompt sa lance, il n'a plus de moyen d'écar-

ter la mort qui le menace, n'ayant d'autre arme que ſa valeur. Mais celui dont le bras eſt habile à lancer le trait, jouit d'un avantage au deſſus de tout autre, il couvre de fléches ceux qui l'attaquent, & demeure à l'abri des atteintes mortelles : même en s'éloignant, il ſe venge ; il bleſſe par d'aveugles traits des ennemis clairvoyans, & ne leur livre point ſon corps, mais le met à couvert dans un lieu bien gardé. Voilà dans le combat ce que cherche un ſage guerrier, faire ſouffrir l'ennemi, mettre ſon corps en ſûreté & ne pas dépendre de la fortune. Telles ſont les raiſons que j'avois à oppoſer à tes reproches.

Mais ces jeunes enfans, pourquoi veux-tu les faire mourir ? Que t'ont-ils fait ? A un ſeul égard, je l'avoue, tu es ſage & te fais juſtice : méchant, tu as raiſon de craindre la poſtérité des gens de bien : mais il eſt cruel pour nous de mourir victimes de ta lâcheté ; tandis que ta mort ſeroit le prix de notre vertu, ſi Jupiter avoit pour nous les ſentimens que nous avons droit d'attendre de ſa juſtice. Si donc tu es réſolu à demeurer maître du ſceptre, permets-nous du moins de quitter cette terre comme des fugitifs ; n'uſe pas envers nous d'une injuſte violence, ſinon prépare toi à de cruels revers, lorſque le ſouffle de la fortune ſera changé pour toi.... Hélas !... O terre de Cadmus ! (car je me tourne auſſi

vers

vers toi & je t'adresse une partie de ces reproches) : Voilà donc comme vous défendez Hercule & ses enfans ? Cet Hercule qui affrontant le combat contre tous les Minyens [1], seul vous donna le droit de lever au ciel un œil libre : Et la Grèce elle-même, je ne puis la louer, ni ensevelir ses torts dans le silence, lorsqu'elle se montre perfide envers mon fils : elle devoit accourir au secours de ces orphelins, avec le feu, la lance & l'habit de guerre, & faire voir sa reconnoissance envers celui dont les travaux ont purgé de monstres la terre & l'océan. O mes enfans ! ni Thèbes, ni la Grèce ne vous tendent les mains : vous tournez vos regards sur moi, impuissant défenseur, qui déja ne suis plus, qui n'ai pour armes que les vains sons d'une mourante voix. Mon ancienne vigueur m'a pour jamais abandonné, mes membres tremblent sous le poids des ans & ma force est éteinte. Si j'étois jeune encore, si mon corps n'étoit pas sans vigueur, je saisirois une lance, j'ensanglanterois

1 Ergine, roi des Minyens, étoit maître de Thèbes, & exigeoit durement des tributs qu'il avoit imposés à ses habitans. Hercule ayant atteint l'âge de l'adolescence, résolut de délivrer les Thébains de cette servitude : il saisit ceux que le prince avoit envoyés pour lever le tribut ; & après les avoir mutilés, il les chassa honteusement. Il arma ensuite une troupe de jeunes gens avec les armes consacrées (car les Thébains n'en avoient point d'autres) & marcha contre Ergine qu'il tua dans un défilé où ce prince s'étoit imprudemment engagé.

ces blonds cheveux & forcerois ce lâche à fuir le fer homicide juſqu'au de là des bornes atlantiques.

LE CHŒUR.

C'eſt ainſi que les hommes vertueux, quoiqu'ils ſoient lents à s'émouvoir, ſçavent quand il le faut défendre la vérité.

LYCUS.

Prononce contre moi d'orgueilleux diſcours, je n'y répondrai que par un prompt châtiment. (A ſa ſuite.) Allez, vous ſur l'Hélicon, vous aux vallons du Parnaſſe; ordonnez aux ouvriers des forêts de ſe hâter d'abattre les rameaux des chênes altiers: dès qu'ils les auront apportés en ces lieux, entaſſez ce bois avec ſoin autour de l'autel, mettez-y le feu & conſumez les corps de tous ces criminels: qu'ils ſçachent enfin que l'empire n'eſt point à celui qui eſt la proie de la mort, mais à moi ſeul. (au chœur.) Et vous, vieillards qui formez des vœux contraires à mes deſſeins, vous n'aurez point à gémir ſeulement ſur le ſort des enfans d'Hercule, mais ſur les malheurs de vos propres maiſons, lorſqu'elles éprouveront mes rigueurs. N'oubliez point que vous êtes les eſclaves de mon ſceptre.

LE CHŒUR.

Fils de la terre [1]! ô vous que Mars fit naître

1 Le coryphée s'adreſſe à ſa ſuite.

en ſemant les dents dont il dépouilla la gueule énorme du dragon ! Que tardez-vous à lever ces bâtons ſur leſquels vos droites repoſent ? à enſanglanter la tête impie d'un tyran, qui n'étant point du ſang de Cadmus, étranger en ces lieux, & le plus lâche des mortels, fait la loi aux jeunes Thébains ? (à Lycus) Mais à moi du moins, tu ne la feras jamais impunément : je ne ſouffrirai pas que tu t'empares du fruit de ma valeur & des travaux de ma jeuneſſe. Va périr aux lieux d'où tu ſors, reportes-y tes outrages & ton inſolence. Car jamais, moi vivant, tu ne feras périr les fils d'Hercule. Ce héros n'eſt pas enſeveli tout entier dans les entrailles de la terre, puiſqu'il nous laiſſe ſes enfans. Tu es le deſtructeur de notre patrie, il en fut le défenſeur ; maintenant il n'éprouve point un ſort digne de ſa vertu ; mais moi je ferai tout pour ſervir un ami dans le tombeau, où plus qu'ailleurs on a beſoin d'amis.... O mon bras ! avec quelle ardeur tu brules de ſaiſir la lance ! mais tu perds par ta foibleſſe le fruit de ton courage. (à Lycus) Sans cela j'aurois ſçu t'impoſer ſilence, quand tu m'as appelé eſclave, & j'habiterois avec honneur cette cité où tu demeures impuni. Car [1], hélas, un état ne peut prendre de ſages réſo-

1 La particule CAR ſe rapporte au mot IMPUNI. Tu es impuni à Thèbes, parce qu'elle eſt dans le trouble.

lutions, lorsqu'il eſt travaillé du feu des ſéditions & livré à de pernicieux conſeils. Thebes libre de leur influence ne t'eût point reçu pour maître.

MÉGARE.

Vieillards, je loue votre vertu. C'eſt ainſi que des amis doivent s'animer d'un juſte courroux en faveur de ceux qu'ils défendent. Toutefois ne vous irritez point à cauſe de nous contre votre maître, & ne vous attirez point un traitement rigoureux. Et vous, Amphitryon, daignez m'écouter & me dire ſi vous approuvez mes deſſeins. Je chéris mes enfans, & comment ne chérirois-je point ceux que j'ai portés dans mes flancs, à qui j'ai prodigué mes ſoins? Je n'enviſage point le trépas ſans effroi, mais je penſe que le mortel qui réſiſte à la néceſſité, eſt livré à l'égarement. Puis donc qu'il faut mourir, mourons : mais n'attendons pas d'être conſumés par les flammes & d'offrir à nos ennemis le ſujet d'un rire éclatant, mal pire pour moi que la mort. Nous devons à notre ſang des actes de vertu. La noble réputation de la vaillance s'eſt emparée de vous, il ne vous eſt plus permis de mourir avec lâcheté; & mon époux, ſans que j'invoque aucuns témoins, n'en eſt pas moins couvert d'une gloire immortelle : il refuſeroit de ſauver ſes enfans au prix de leur honneur. Les mortels généreux

fouffrent alors que la honte couvre le front de leurs enfans, & moi, je ne dois point rejeter l'exemple d'un époux.

Conſidérez vos eſpérances ſous l'aſpect où elles s'offrent à moi. Croyez-vous que votre fils ſorte du ſein de la terre? Lequel des morts eſt jamais revenu du palais de Pluton? Ou bien devons-nous nous flatter d'adoucir Lycus par nos diſcours? Non, quel que ſoit celui dont on dépend, de tels combats ſont inutiles, il faut éviter d'aigrir un ennemi, s'il n'écoute point la voix de la raiſon; s'il eſt ſage & généreux, il faut s'abandonner à ſa clémence. En prévenant ſes volontés, on obtient du moins quelques égards.

Déja s'eſt offert à moi la penſée de ſolliciter l'exil pour ces enfans; mais c'eſt un triſte ſort de ſauver ſa vie pour la paſſer dans la miſère: les amis fuyent à l'aſpect d'un hôte auquel il faut donner aſyle, à peine un ſeul jour lui font-ils un doux accueil. Oſez donc affronter la mort avec moi, puiſqu'auſſi bien elle vous attend: ô vieillard! j'invoque votre vertu; quiconque prétend vaincre par ſes efforts les calamités que les dieux diſpenſent, ſe livre à un travail inſenſé; ce qu'ordonne la deſtinée, un dieu même ne peut le changer.

LE CHŒUR.

Lorſque nos bras jouiſſoient encore de leur

force, ſi quelqu'un vous eût outragé, il eût été bientôt réprimé ; mais maintenant nous ne ſommes plus. Et c'eſt à toi déſormais, Amphitryon, de chercher les moyens de repouſſer les coups du ſort.

AMPHITRYON.

Ce n'eſt pas la frayeur, ni l'amour de la vie qui m'empêche de chercher la mort; je voulois conſerver à mon fils les enfans qu'il m'a confiés: mais en vain je forme des vœux que les dieux refuſent d'accomplir. (quittant l'autel) Voilà ma tête, elle s'offre au fer meurtrier, percez mon ſein, immolez moi, précipitez moi du haut d'un rocher. Accorde-nous ſeulement une grace, ô roi, nous t'en conjurons ; fais nous périr, moi & cette infortunée, avant d'égorger ſes enfans; que nous ne les voyions pas (impie ſpectacle!) rendre le dernier ſoupir en invoquant le nom de leur mère & de leur aïeul. Ordonne du reſte à ton gré, ſi tu es animé de l'ardeur de nous perdre, accomplis ton deſſein, car nous n'avons aucun ſecours pour nous dérober au trépas.

MÉGARE.

Je vous conjure à mon tour d'ajouter à cette grace une grace nouvelle, de rendre à deux infortunés la conſolation qu'ils peuvent encore recevoir. Souffrez que je pare ces tendres victimes des voiles & des ornemens mortuaires,

ordonnez pour cela qu'on m'ouvre ce palais dont nous ſommes exclus maintenant, que les enfans d'Hercule obtiennent du moins cette part à l'héritage de leur père.

LYCUS.

Vous ſerez ſatisfaite. — Eſclaves, ouvrez les portes. — (à Mégare & aux enfans) Allez dans le palais choiſir des ornemens convenables à votre état. Je vous les livre ſans regret. Et lorſque vous ſerez parés pour le ſacrifice, je viendrai le faire exécuter & vous deſcendrez dans la terre où les ombres font leur ſéjour.

MÉGARE.

O mes enfans! ſuivez les pas d'une mère infortunée, venez dans le palais paternel, ſes richeſſes ſont la proie d'un maître étranger, mais il porte encore un nom qui rappelle vos droits.

AMPHITRYON.

O Jupiter! c'eſt donc en vain que tu as partagé ma couche nuptiale, c'eſt en vain que je porte le nom de père de ton fils; tu n'es donc point un ami tel que tu paroiſſois à mes yeux. Je remporte ſur toi la victoire de la vertu: mortel, je triomphe du plus grand des dieux. Car je n'ai point trahi les enfans d'Hercule. Mais toi, tu as ſçu t'emparer en ſecret d'un lit étranger auquel perſonne ne t'avoit donné droit de prétendre, &

tu ne ſçais point ſauver ceux qui te ſont chers; tu n'es donc qu'une aveugle divinité, ou tu mépriſes la juſtice. (Il ſuit Mégare dans le palais [1]).

## SCÈNE IV.

LE CHŒUR ſeul.

APOLLON entonne l'hymne de Linus [2], il pleure l'inventeur des vers qu'on chante ſur la lyre, & de ſon archet d'or il frappe avec douceur ſon luth harmonieux. Et moi, je veux célébrer par des hymnes de louanges celui qui eſt deſcendu dans les ténèbres ſouterraines, dans la ſombre nuit des enfers, ſoit qu'il faille l'appeler fils de Jupiter, ou rejeton du ſang d'Amphitryon, je veux chanter ſa couronne d'exploits; les généreux travaux de

1 C'eſt ce qui paroît par les expreſſions du chœur à la fin de la ſcène ſuivante.

2 Linus, fils d'Apollon & frère d'Orphée, inventa les vers lyriques. Il enſeigna la muſique à Hercule, qui s'irritant un jour contre ſon maître, lui briſa la tête de ſa lyre. Apollon le regretta vivement & chantoit dans ſa douleur une chanſon lugubre appelée LINOS par les Grecs, ou ÆLINOS. C'eſt l'hymne dont il eſt fait mention dans ORESTE, t. V. p. 144. Il eſt vrai qu'Athénée dit, en s'autoriſant de ce paſſage d'Euripide, que le LINOS n'étoit pas toujours employé dans la triſteſſe, mais je ſuis perſuadé que cet auteur n'a pas examiné avec ſoin le ſens de ces mots du chœur qui dit : « Phébus chante l'Ælinos ſur un » chant heureux », c'eſt-à-dire ſur la perte de l'inventeur d'un chant admirable.

la vertu ſont la parure du tombeau. D'abord il purgea la forêt de Jupiter du lion qui y faiſoit ſa retraite : il ſe para de ſa dépouille & couvrit ſes blonds cheveux de la gueule béante du monſtre qu'il venoit de terraſſer.

Il perça de ſes traits ſanglans la race ſauvage des Centaures, habitans des montagnes ; ſes fléches aîlées portèrent la mort dans leur ſein. J'atteſte le Pénée témoin de ſa victoire ; les vaſtes & ſtériles plaines que ce fleuve arroſe de ſes belles eaux, & les retraites du Pélion, & les cavernes de l'Homolus. C'eſt là que les Centaures alloient choiſir les pins dont ils armoient leurs bras, c'eſt de là qu'ils s'élançoient ſur leurs rapides courſiers pour ravager la Theſſalie & la ſoumettre au joug. La biche aux cornes dorées, fléau des cultivateurs, devint auſſi la proie d'Hercule, il l'offrit à la déeſſe qu'on adore à Œnoé [1], & qui ſe plaît à tuer les bêtes ſauvages.

Enſuite il monta ſur le char & dompta les courſiers de Diomède, il ſoumit au frein ces jumens furieuſes qui, juſqu'alors indomptées, dévoroient dans leurs crèches homicides les alimens ſanglans offerts à leur voracité ; cruel feſtin, où chaque jour on les voyoit, bondiſſant de joie, ſe repaître de membres humains. Il franchit les flots argentés de l'Hébros, afin d'accomplir le travail

1 Ville de l'Argolide, particulièrement conſacrée à Diane.

prescrit par le tyran de Mycène. Puis volant au rivage Péliaque & vers les bouches de l'Anauros, il perça de ses traits Cycnus, meurtrier de ses hôtes, insociable tyran d'Amphanée [1].

Il vint ensuite aux jardins du couchant, où les nymphes d'Hespérie font retentir leurs chants harmonieux, cueillir la pomme d'or sur le rameau chargé de fruits, en tuant le dragon au dos couleur de feu, qui gardoit le tronc inaccessible & l'entouroit de ses longs replis. Il pénétra dans les retraites de l'orageux océan, & le frappa de son aviron pour donner le calme aux mortels. Puis s'avançant vers le palais d'Atlas, il porta les mains au milieu de la voûte du ciel, & sa force invincible soutint l'édifice étoilé où les dieux font leur séjour.

Il s'avança à travers les flots de l'Euxin contre l'armée des Amazones, montées sur de fiers coursiers, près du lac Méotis qui reçoit plusieurs fleuves dans son sein. Quelle troupe guerrière ne sortit point de la Grèce sur les pas d'un héros chéri, lorsqu'il ravit l'armure d'or de la fille de Mars, & que le fatal baudrier devint le prix de sa conquête? La Grèce s'enrichit des dépouilles d'une princesse barbare, & Mycène conserve encore ce

1 Il y avoit une ville de ce nom en Thessalie; il paroît que c'est celle qu'Euripide désigne. La victoire qu'Hercule remporta sur Cycnus fait le sujet du petit poëme d'Hésiode, intitulé LE BOUCLIER D'HERCULE.

monument de sa valeur. Le monstre à mille têtes, l'homicide dragon de Lerné, fut brûlé par Hercule & percé des mêmes traits dont ce héros frappa dans Erythie le berger au triple corps [1].

Vainqueur dans d'autres combats, il obtint encore de glorieux triomphes. Et pour terminer ses travaux, il vogua vers Pluton qui fait couler tant de larmes [2]. Infortuné, c'est là qu'il a trouvé la fin de sa vie; il n'en est point revenu: sa maison est déserte & sans défenseur. La barque de Charon attend ses enfans pour leur faire franchir le dernier chemin de la vie, duquel il n'est aucun retour à espérer; impie, injuste sentence!.... C'est sur vous [3] que ces enfans tournent les yeux. Si ce corps avoit encore quelque reste de sa première vigueur, si je pouvois lever la lance, l'agiter au feu du combat, trouver des défenseurs

1 Géryon.

2 Les mythologistes distinguent les travaux d'Hercule de ses exploits. Les premiers lui furent prescrits par Eurysthée & sont au nombre de douze. On se rappelle les ingénieuses explications qui ont été données de cette fable allégorique par MM. Court de Gébelin & Dupuis. Pour que le lecteur puisse voir d'un coup-d'œil jusqu'à quel point le poëte suit la tradition ou s'en écarte, je vais placer ici les XII travaux dans l'ordre où les présente Diodore de Sicile: I. Lion. II. Hydre. III. Sanglier. IV. Biche. V. Oiseaux de Stymphale. VI. Etables d'Augias. VII. Taureau de Crète. VIII. Cavales de Diomède. IX. Amazones. X. Géryon. XI. Cerbère. XII. Hespérides & Atlas soulagé.

3 Si le texte n'est pas altéré, le coryphée parle à sa suite.

dans ces braves Thébains, anciens compagnons de mes travaux, je volerois au ſecours de ces infortunés:.... Hélas, le temps heureux de la jeuneſſe a fui loin de moi.

— Mais j'apperçois ces enfans couverts des voiles mortuaires, les enfans d'Hercule, de ce héros ſi grand autrefois, & qui maintenant n'eſt plus. Leur mère eſt avec eux: elle traîne ſur ſes pas ces tendres victimes, & le père d'Hercule courbé ſous le poids des ans. Malheureux que je ſuis! à ce ſpectacle douloureux je ſens mon cœur déchiré, mes yeux deſſechés trouvent encore des larmes.

# ACTE II.

## SCÈNE PREMIÈRE.

MÉGARE, AMPHITRYON, ENFANS D'HERCULE, LE CHŒUR.

MÉGARE.

C'EN eſt fait. Où eſt le ſacrificateur? où eſt celui qui doit percer le ſein de ces infortunés, & trancher le cours de ma déplorable vie? Qu'il emmène des victimes dévouées au dieu des enfers.... O mes enfans! la deſtinée nous entraîne, elle ſoumet au même joug, elle attache à la fois au char de la mort un vieillard, des enfans, une mère..... O ſort funeſte qui m'accable & qui frappe du même coup ces tendres fruits, ſur qui mes yeux s'arrêtent en ce jour pour la dernière fois!.... Je vous ai donné le jour, je vous ai prodigué mes ſoins afin qu'un ennemi eût un moyen d'outrage, de triomphe, de deſtruction. Helas! comme l'eſpérance s'eſt jouée de ma crédulité, cette douce eſpérance que m'avoient inſpirée les diſcours de votre père! A toi, mon fils,

ce tendre père destinoit le trône d'Argos, tu devois habiter le palais d'Eurysthée, avoir le suprême pouvoir dans les champs féconds des Pélasges : il vouloit couvrir ton front de la peau du lion féroce dont lui-même étoit revêtu..... Toi, tu devois règner sur les Thébains belliqueux [1], & posséder l'héritage de mes pères ; tel étoit le dessein de l'auteur de tes jours ; il eût armé ton bras de sa formidable massue, présent trompeur de Dédale [2].... A toi enfin, il promettoit de livrer Œchalie, qu'il renversa jadis de ses inévitables traits. C'est ainsi qu'ayant en vous trois fils également chéris, il vous destinoit trois royaumes, & formoit pour vous des projets dignes de son cœur. Et moi, je choisissois avec soin [3] de jeunes épouses pour les unir à votre sort ; je les cherchois dans Athènes, à Sparte, au milieu des Thébains, espérant que ces doux liens vous mettroient à l'abri des fureurs de l'orage, & assureroient votre

1 Grec : qui aiment les chars.

2 Hercule avoit coupé lui-même sa massue dans la forêt de Némée, & l'on ne voit pas ailleurs que Dédale lui en eût fait présent. On ne sçait pas non plus pourquoi Mégare appelle ce présent trompeur, si ce n'est parce qu'il n'avoit pu sauver Hercule dans son dernier travail. Musgrave fait au texte un changement qui produit ce sens : « Présent dénué d'ornemens de sculpture ».

3 Le mot grec qu'elle emploie signifie choisir comme pour les dieux : il est dérivé de celui par lequel on désignoit la partie des dépouilles réservée pour les offrandes sacrées.

bonheur. Tous ces projets s'évanouiſſent en ce jour. La fortune a changé, elle vous donne les Parques pour épouſes, & à moi, mes larmes pour bain nuptial; votre aïeul célébre le feſtin de l'hymen en vous livrant pour gendres à Pluton, devenu frère de votre père. Dieux! lequel de vous dois-je poſer le premier ſur mon ſein? Quel eſt celui qui le premier recevra mes baiſers maternels? auquel ſont réſervés mes premiers ou mes derniers embraſſemens? Que ne puis-je ainſi que l'abeille aux aîles dorées, voler de l'un à l'autre, cueillir des gémiſſemens ſur leurs lévres, en compoſer un tréſor de douleur, pour le répandre en des torrens de larmes!

Cher époux, (ſi ma voix peut percer chez les morts & juſqu'au trône de Pluton), Hercule, c'eſt toi que j'appelle. La mort ravit ton père & tes enfans: je péris avec eux, moi qui compagne de ta gloire, méritai d'être appelée heureuſe à cauſe de toi. A l'aide! accours! que ton ombre du moins m'apparoiſſe! C'eſt aſſez de ta préſence pour nous dérober au danger; les meurtriers de tes enfans ſont ſans courage près de toi.

AMPHITRYON.

Princeſſe, que vos prières nous rendent les enfers propices! Pour moi, ô Jupiter! c'eſt ton ſecours que j'implore en élevant au ciel ces mains ſuppliantes: ſi tu veux protéger ces en-

fans, hâte-toi, car bientôt il ne ſera plus en ton pouvoir de les défendre.... Hélas, combien de fois ai-je imploré ton ſecours ? C'eſt en vain que je m'efforce de te fléchir. Il faut mourir, je le vois, le deſtin a réſolu notre perte.

Mais vous, ô vieillards [1], inſtruiſez-vous par nos malheurs. La vie eſt de courte durée, ne ſongez déſormais qu'à la paſſer dans les plaiſirs, qu'à voir les jours ſe ſuccéder ſans trouble & ſans douleur. Car le Temps ne ſçait point ſauver les eſpérances; occupé de l'inſtant qui fuit, il s'envole d'une aîle rapide. Voyez quel eſt mon ſort: je fus jadis reſpectable aux yeux des humains, je m'acquis un nom glorieux; la Fortune me le ravit, elle l'emporte dans les airs ainſi qu'un oiſeau fugitif, & me dépouille en un jour de tout ce qui m'eſt cher. Eſt-il quelque mortel qui jouiſſe d'une fortune ou d'une gloire aſſurée?... O vieillards, recevez les adieux d'un vieillard que vous aimez encore & que vous voyez en cet inſtant pour la dernière fois.

1 Inſtruiſez-vous par nos malheurs. J'ai ajouté ces mots comme une tranſition néceſſaire. C'eſt une eſpèce de reproche fait aux dieux qui ne récompenſent pas la vertu. Amphitryon eſpère que Jupiter ſentira le danger d'un tel exemple, il veut que ce dieu craigne de voir les mortels préférer les plaiſirs à la gloire.

SCÈNE.

## SCÈNE II.

Les mêmes, HERCULE.

MÉGARE.

DIEUX !... ô vieillard ! l'objet le plus cher frappe-t-il mes regards ? Dois-je en croire mes ſens ?

AMPHITRYON.

Ma fille, je l'ignore. Je ſuis ſaiſi comme vous d'une immobile ſtupeur.

MÉGARE.

C'eſt lui,... c'eſt ce héros qu'on diſoit enſeveli ſous la terre, ou un ſonge s'offre à moi à la clarté du jour.... Que dis-je ? quels rêves me préſente mon eſprit troublé ?... Non, vieillard, ce mortel n'eſt point un autre que votre fils.... Accourez, mes enfans, attachez-vous aux vêtemens de votre père, allez, volez dans ſes bras, ne le quittez point. Ce défenſeur n'eſt pas moins sûr pour vous que Jupiter libérateur [1].

HERCULE.

( Eloigné de l'autel. ) Je vous ſalue, ô palais ! ô

1 Dont ils embraſſoient l'autel.

portes de mes foyers! Que je vous retrouve avec joie en revenant à la lumière.... Mais que vois-je? mes enfans à l'entrée de ce palais, la tête couronnée d'ornemens mortuaires, mon épouse entourée d'une troupe d'hommes [1], & mon père baigné de larmes.... Avançons, je veux apprendre d'eux-mêmes le malheur qu'ils déplorent. (S'approchant de l'autel.) Mégare! quel évènement plonge ma maison dans le deuil?

MÉGARE.

O le plus chéri des mortels! astre sauveur de ton père! échappé aux dangers, tu viens y dérober tes amis qui n'ont que toi pour défenseur.

HERCULE.

Que dites-vous? O mon père! quel trouble règne en ces lieux?

MÉGARE.

Nous sommes la proie de la mort.... O vieillard! pardonnez si je n'attends pas votre réponse. Je le devrois sans doute, mais une femme a moins d'empire sur sa douleur. Hélas, je vois mes enfans périr avec leur infortunée mère.

HERCULE.

O Apollon! que vos premières paroles sont d'un funeste augure!

[1] Les vieillards du chœur.

MÉGARE.

Mes frères ne sont plus ; la mort m'a ravi un père chargé d'ans.

HERCULE.

Que dites-vous ? Quel coup l'a fait périr ? Quelle lance ennemie a percé son sein ?

MÉGARE.

Le barbare [1] Lycus, qui règne maintenant en ces lieux, est l'auteur de sa mort.

HERCULE.

A-t-il marché contre lui les armes à la main, ou a-t-il trouvé l'état en proie au feu des séditions ?

MÉGARE.

C'est à la faveur des troubles qu'il s'est emparé de l'empire de Cadmus.

HERCULE.

Et quel est en ce jour le sujet de votre frayeur & de celle de ce vieillard ?

MÉGARE.

Lycus a résolu de faire mourir votre père, vos frères & votre épouse.

HERCULE

Et qu'avoit-il à redouter de ces infortunés orphelins ?

1 Le Grec dit ironiquement : L'illustre Lycus.

MÉGARE.

Il craint qu'ils ne vengent un jour le meurtre de Créon.

HERCULE.

Pourquoi cet appareil de voiles mortuaires ?

MÉGARE.

Nous ſommes déja couverts de la parure du tombeau.

HERCULE.

Ainſi l'injuſte violence alloit vous donner la mort. O malheureux Hercule !

MÉGARE.

Nous n'avons plus d'amis. On diſoit que vous n'étiez plus.

HERCULE.

Qui a pu vous faire ainſi déſeſpérer de mon retour ?

MÉGARE.

Les hérauts d'Euryſthée nous annonçoient ce malheur.

HERCULE.

Mais pourquoi avez-vous abandonné mon palais & mes foyers ?

MÉGARE.

La violence a chaſſé votre père du lit où il repoſoit.

HERCULE.

A-t-on pu ſans pudeur déshonorer ainſi ſa vieilleſſe ?

MÉGARE.

La pudeur habite loin de cette outrageuſe déeſſe [1].

HERCULE.

Ai-je perdu tous mes amis par mon abſence ?

MÉGARE.

Eſt-il donc des amis pour l'homme malheureux ?

HERCULE.

Ils foulent aux pieds mes triomphes & le combat des Minyens.

MÉGARE.

Les malheureux, je le répète, ne doivent pas compter ſur les ſecours de l'amitié.

HERCULE.

Jetez, jetez loin de vous ces voiles mortuaires dont vos fronts ſont couverts, levez les yeux à la clarté du jour, goutez la douceur d'une nouvelle vie & jouiſſez ſans trouble du plaiſir d'échapper aux ombres de la mort. C'eſt à mon bras qu'eſt confié le ſoin de votre délivrance. Je vais avant toutes choſes, renverſer le palais du nouveau tyran, couper ſa tête impie & livrer

1 C'eſt-à-dire, loin de la Violence.

aux chiens affamés cette proie qui leur est due. Ceux des Thébains que je trouverai perfides envers leur bienfaiteur, tomberont sous les coups de cette arme victorieuse, mes traits ailés dissiperont ceux qui pourroient s'y dérober, l'Ismène regorgera de morts & de carnage, l'eau transparente de Dircé sera changée en flots de sang. Et qui donc dois-je défendre si ce n'est mon épouse, mes enfans, mon père? Périssent à jamais mes travaux! En vain j'ai terminé tant de glorieuses entreprises, si je n'achève celle-ci. Oui, c'est à moi d'affronter la mort pour ceux qu'on y dévoue à cause de moi. Eh quoi! supporterois-je qu'on pût dire que, docile aux ordres d'Eurysthée, j'ai livré le combat à l'hydre, au lion de Némée & que je n'ai point sçu repousser la mort du sein de mes enfans. Il faut donc renoncer au nom d'Hercule victorieux.

Saint [1] devoir pour un père! de protéger à la fois ses jeunes enfans, un père chargé d'ans & la compagne de sa vie.

AMPHITRYON.

Mon fils, il est digne de toi de te montrer à la fois ami fidelle & implacable ennemi. Mais ne précipite point tes vengeances.

1 Il est probable que ces mots sont dits par le chœur & non par Hercule. Mais j'ai respecté l'autorité des manuscrits.

HERCULE.

Qu'y a-t-il, mon père, dans ce que je fais qui soit plus prompt que le devoir ne l'exige?

AMPHITRYON.

Le roi a pour appui une troupe d'hommes, pauvres en effet, & riches en apparence, ce sont ceux qui ont excité le feu des séditions & renversé l'état pour autoriser leurs rapines; ils veulent recouvrer ainsi le bien de leurs pères qu'ils ont dissipé par de folles dépenses, ou consumé par l'oisiveté. On t'a vû t'avancer vers ces murs: on a les yeux sur toi, prends garde de donner lieu à tes ennemis de se rassembler, crains qu'un revers inattendu ne fasse succomber ta valeur.

HERCULE.

Il m'importoit peu que la ville entière m'aperçût. Mais un augure sinistre qui avoit frappé mes regards, m'annonçoit que quelque funeste calamité venoit de fondre sur ma maison. Eclairé par cet avis, je suis entré secrettement dans la terre de Cadmus.

AMPHITRYON.

Puisqu'un heureux retour te ramène en ces lieux, va saluer tes dieux pénates, que la maison paternelle jouisse enfin de ta vue. Le roi ne tardera pas à venir lui-même pour traîner au supplice ta femme & tes enfans, & pour m'im-

moler avec eux. Si tu attends ſon arrivée, tout réuſſira au gré de nos vœux, tu n'expoſeras point des jours ſi précieux pour nous, & tu ne jetteras point le trouble dans ta patrie, avant d'avoir aſſuré le ſuccès de ton entrepriſe.

HERCULE.

Je me rends à vos ſages avis. Je vais entrer dans ce palais. Revenu enfin des lieux où règne l'épouſe de Pluton, de ces retraites ſouterraines où le ſoleil n'a point d'accès, je m'honore d'offrir mon premier hommage aux dieux de mes foyers.

AMPHITRYON.

Eſt-il vrai, mon fils, que tu as pénétré dans le ſombre palais de Pluton ?

HERCULE.

Il eſt vrai, & j'en ai fait ſortir avec moi le monſtre a trois têtes pour l'expoſer à la clarté du jour.

AMPHITRYON.

L'as-tu ſaiſi par force ou par la faveur de la déeſſe.

HERCULE.

Par force. Heureux d'avoir vû les myſtères des prêtres [1].

1 Grec : Les orgies des mystes. Hercule, avant ſa deſcente aux enfers, avoit été initié aux myſtères d'Eleuſine ; mais il s'agit ici des myſtères que les initiés célébroient, diſoit-on, aux enfers mêmes.

AMPHITRYON.

Le monſtre eſt-il dans le palais d'Euryſthée ?

HERCULE.

Le bois de la déeſſe ſouterraine [1], la cité d'Hermion le poſſède.

AMPHITRYON.

Euryſthée ignore-t-il que tu es revenu ſur la terre ?

HERCULE.

Il l'ignore. J'ai voulu avant tout ſçavoir ce qui ſe paſſoit en ces lieux.

AMPHITRYON.

Mais comment es-tu reſté ſi long-temps dans les royaumes ſombres ?

HERCULE.

J'ai été contraint, ô mon père ! d'y faire un long ſéjour, afin d'en ramener Théſée avec moi.

AMPHITRYON.

Où donc eſt ce héros ? A-t-il été revoir ſa terre natale ?

HERCULE.

Oui, il eſt retourné à Athènes, plein de joie de ſortir des noires demeures de l'enfer.... Mais, chers enfans, ſuivez, il eſt temps, ſuivez votre père dans ce palais. Vous y rentrerez plus ho-

1 Cérès, qui avoit un temple à Hermion, dans le Péloponnèſe, près de la bouche des enfers, par laquelle Hercule étoit deſcendu.

norablement qu'on ne vous en a fait ſortir. Allons, prenez courage, eſſuyez ces larmes de vos yeux....Et toi, chère épouſe, raſſemble tes eſprits, calme ce tremblement qui s'empare de toi,...ceſſez de vous attacher à mes vêtemens. Je ne veux pas, ainſi qu'un oiſeau fugitif, me dérober aux vœux de tout ce qui m'eſt cher.... Hélas, ils ne me quittent point, ils s'attachent à mes vêtemens avec plus de tendreſſe encore,... vous étiez, il eſt vrai, ſur le penchant du précipice,... eh bien, ma main va vous ſervir d'appui. Suivez cette main paternelle, comme des chaloupes légères qu'entraîne un rapide vaiſſeau. Je ne refuſe point à mes enfans les tendres ſoins qu'ils attendent de moi. Les ſentimens de la nature ſont les mêmes chez tous les hommes. Les mortels illuſtres par leurs vertus, & ceux qui vivent ſans honneur chériſſent également les enfans qui leur doivent le jour. Inégalement favoriſés de la fortune, les uns poſſèdent de grands biens, les autres vivent dans l'indigence, mais tous connoiſſent les tranſports de l'amour paternel.

## SCÈNE III.

LE CHŒUR seul.

LA jeuneſſe eſt un léger fardeau, mais la vieilleſſe, plus peſante que les rochers de l'Etna[1], repoſe lourdement ſur nos têtes & tend ſur nos paupières un voile ténébreux. L'opulence des trônes d'Aſie, des palais remplis d'or me touchent peu au prix de la jeuneſſe.... belle dans l'opulence,... belle dans la pauvreté.... Mais la triſte, la cruelle vieilleſſe eſt l'objet de ma haine. Puiſſe-t-elle être engloutie dans les abymes de l'océan! Plût au ciel que jamais elle n'eût pénétré dans les maiſons & dans les cités des mortels! Qu'elle s'éléve dans les airs, qu'elle fuie d'une aîle rapide.

Si les dieux uſoient de prudence & de ſageſſe à l'égard des humains, ils accorderoient aux bons une double jeuneſſe, comme un ſçeau manifeſte de vertu: on verroit ces mortels recommencer une ſeconde carrière & jouir de nouveau des rayons de l'aſtre du jour. Les méchans au contraire n'auroient qu'une ſeule vie. A ce ſigne on

1 Quæ pleriſque ſenibus ſic odioſa eſt, ut onus ſe Ætna gravius dicant ſuſtinere. Cic. DE SENECT.

connoîtroit aiſément les gens de bien & les pervers, comme le nautonnier compte les aſtres au firmament. Maintenant il n'eſt aucune limite certaine, établie par les dieux entre les juſtes & les méchans, une vie entière écoulée au ſein des agitations, ne produit d'autre fruit que d'inutiles tréſors.

Je ne ceſſerai point d'unir les graces aux muſes par un doux lien. Que jamais je ne vive éloigné des muſes, & que mes jours s'écoulent à l'ombre des couronnes ! Poëte chargé d'ans, je célébrerai encore Mnémoſyne. Je chanterai l'hymne triomphale d'Hercule, comme je chante Bromius, diſpenſateur du doux nectar, avec la lyre aux ſept cordes, avec la flute de Libye. Je ne tairai point les bienfaits des muſes qui m'ont appris à former des chœurs.

Les vierges de Délos chantent l'hymne de Péan autour des portes du temple, & célébrent par leurs danſes le fils glorieux de Latone qui préſide aux chœurs ſacrés. Et moi, poëte chargé d'ans, la tête blanche & tel qu'un cygne mourant, je chanterai des hymnes de Péan près de ton palais. Le fils de Jupiter a droit à cet hommage. Il a ſurpaſſé de loin ſa nobleſſe par ſa vertu [1]; livré ſans ceſſe à de pénibles travaux,

1 Par ſa vertu. Ce mot ajouté eſt une conjecture d'un ſçavant critique.

il a procuré aux mortels une vie exempte d'orage, en domptant les monſtres qui les rempliſſoient d'effroi [1].

# ACTE III.

## SCÈNE PREMIÈRE.

### LYCUS, AMPHITRYON, LE CHŒUR.

LYCUS.

Amphitryon ſort du palais & s'offre à propos à mes regards.... Le temps que je vous ai accordé a dû ſuffire pour vous parer des voiles & des ornemens funèbres. Va, ordonne à l'épouſe & aux enfans d'Hercule de paroître en ces lieux. Rempliſſez l'engagement que vous avez pris de mourir de vos propres mains.

AMPHITRYON.

O roi, tu pourſuis un infortuné, tu joins l'outrage au ſupplice de ceux qui me ſont chers. Ne devrois-tu pas plutôt, quelque ſoit ton pouvoir, uſer de modération au ſein des ven-

1 Littéralement : En ravageant les terreurs des bêtes féroces.

geances ? Mais, puiſqu'enfin tu as réſolu notre mort, il faut céder à la néceſſité & nous ſoumettre à tes volontés.

LYCUS.

Où eſt Mégare ? où ſont les fils d'Hecule [1] ?

AMPHITRYON.

Je crois voir Mégare dans l'éloignement, autant que j'en puis juger de cette porte où je ſuis placé.

LYCUS.

A quel trait la peux-tu reconnoître ?

AMPHITRYON.

Elle eſt proſternée comme une ſuppliante ſur le ſiége ſacré du foyer paternel.

LYCUS.

Inutile ſupplication dont ſa vie ſans doute eſt l'objet.

AMPHITRYON.

Elle invoque en vain un époux devenu la proie de la mort.

1 Lycus impatient s'avance à la porte du palais. Il n'y voit point Mégare, & s'en étonne. Amphitryon, qui veut l'engager dans le piége où Hercule l'attend, prétend qu'il apperçoit Mégare dans l'enfoncement du palais. Lycus, qui ne la voit pas ou ne la diſtingue pas, demande ce qu'elle fait, ſoit pour s'aſſurer qu'Amphitryon la voit en effet, ſoit pour la chercher lui-même des yeux. Ce jeu de théâtre ne paroît pas avoir été compris par les éditeurs & interprètes Latins, ils ne l'ont du moins pas expliqué.

LYCUS.

Il ne l'entend pas & ne viendra pas la défendre.

AMPHITRYON.

Non, jamais.... ſi quelqu'un des dieux ne le rappelle à la vie.

LYCUS.

Va auprès d'elle, & fais la ſortir du palais.

AMPHITRYON.

Je me rendrois complice du meurtre, ſi je me chargeois d'un tel emploi.

LYCUS.

Eh bien, puiſque tu t'en fais ſcrupule, moi qui ſuis exempt de frayeurs, je vais amener en ces lieux & les fils & la mère. — Gardes, ſuivez moi, & ne tardons plus à faire ſuccéder un doux repos à nos inquiétudes.

AMPHITRYON.

Va donc, & marche toi-même où tu es appelé par le ſort. D'autres peut-être ſe livreront à d'autres ſoins. Mais attends-toi, puiſque tu fais le mal qu'il eſt en ton pouvoir de faire, à éprouver à ton tour un traitement rigoureux.

## SCENE II.

### AMPHITRYON, LE CHŒUR.

AMPHITRYON.

O vieillards ! il entre dans le palais,... tout ſeconde nos vœux. Le méchant eſt pris dans les nœuds meurtriers des rêts tendus ſous ſes pas, à l'inſtant où il ſe flatte de nous percer le ſein. J'entre afin de le voir tomber dans les bras de la mort. Car c'eſt un doux ſpectacle que celui d'un ennemi mourant, qui paie le prix mérité des maux dont il fut l'auteur.

SCÈNE.

## SCÈNE III.

AMPHITRYON (dans le palais), LE CHŒUR.

LE CHŒUR.

La fortune change. Ce roi si puissant va descendre à son tour chez Pluton. O Justice! ô divine destinée, qu'emporte un courant contraire!

AMPHITRYON [1] (dans le palais).

Tu arrives enfin où t'attend la Justice, ta mort va venger les outrages dont tu osas charger ceux qui valoient mieux que toi.

LE CHŒUR.

La joie fait couler de mes yeux des ruisseaux de larmes. Voilà enfin ce jour que le roi croyoit n'avoir jamais à redouter.... Mais! ô vieillard [2], voyons nous mêmes ce qui se passe dans le palais, & sçachons si l'on achève l'entreprise dont le succès doit combler nos vœux. (Il s'avance vers le palais).

1 Il faut supposer qu'Amphitryon dit cela en entrant dans le palais & voyant déjà Lycus entre les mains d'Hercule. Un sçavant critique conjecture que le nom de ce personnage a été mis là par erreur, & qu'il faut lui substituer celui du coryphée ou d'un demi chœur.

2 Il paroît que c'est ici un demi-chœur qui s'adresse à un autre demi-chœur.

## SCÈNE IV.

LYCUS (dans le palais), LE CHŒUR.

LYCUS.

Ciel!

LE CHŒUR.

Il commence enfin ce chant si doux à mon oreille, il fait retentir le palais. La mort n'est pas loin.... Il crie, il crie en gémissant le prélude de la mort.

LYCUS.

O terre de Cadmus! je péris par un odieux artifice.

LE CHŒUR [1].

D'autres ont péri par tes mains. Payant le prix de tes forfaits, supporte ton supplice, & satisfais du moins la justice irritée.

Quel mortel désormais, souillant les dieux par d'injustes blasphèmes, lancera d'insensés discours contre le ciel & ses fortunés habitans? qui dira que les dieux sont sans force? Vieillards, il n'est plus d'homme impie.

Le palais est dans le silence. Formons des chœurs nouveaux: car nos amis sont heureux & nos desirs sont satisfaits.

[1] Peut-être ces premiers mots sont-ils prononcés par Amphitryon dans le palais. En ce cas le chœur ne commenceroit à parler que pour s'écrier: « Quel mortel désormais, &c ».

## SCÈNE V.

LE CHŒUR seul.

Les chœurs, les chœurs & les festins, voilà l'objet des soins de la ville sacrée de Thébé. Un changement heureux, un changement qui tarit nos larmes enfante des chants de joie. L'illustre roi a disparu, notre ancien maître est sur le trône, il est sorti du port de l'Achéron. L'espérance a brillé au sein du désespoir.

Les dieux, les dieux sont attentifs aux discours de l'impie & à ceux de l'homme juste. L'or & la prospérité forment d'ambitieux projets & traînent après eux les revers. Dédaignant de porter les yeux sur les vicissitudes du temps, négligeant les loix, & se livrant à l'injustice, ils brisent le char éclatant de l'opulence & du bonheur.

Ismène! charge toi de couronnes: dansez, palais brillans de la ville aux sept tours! Dircé, qui roules de belles eaux! & vous, nymphes de l'Asopus! sortez de l'onde paternelle, venez chanter de concert le combat triomphant d'Hercule. O rocher ombreux de Pythos! palais des nymphes d'Hélicon! accourez, faites retentir d'accens

joyeux les murs de ma patrie; ces murs où des héros ſortirent du ſein de la terre; bataillon guerrier, couvert de boucliers d'airain; vaillans ſoldats qui ont tranſmis cet état aux enfans de leurs enfans, lumière ſacrée des Thébains.

O double nœud de la couche nuptiale, formé par un mortel & par Jupiter! oui, la fille [1] de Perſée reçut dans ſon lit le maître des dieux. O Jupiter! ton ancienne alliance devient à mes yeux digne de foi, & ſe manifeſte enfin au delà de mes eſpérances. Le temps a montré la valeur d'Hercule brillante d'un éclat immortel; on a vu ce héros ſortir des antres de la terre, il a quitté le palais infernal de Pluton.... Nous l'aimons mieux pour notre maître que le fils dégénéré de nos rois [2].... C'eſt en ce jour qu'on peut juger, par le ſuccès du combat homicide, ſi la juſtice eſt toujours agréable aux dieux.

(Une furie paroît dans les airs conduite par la déeſſe Iris).

— O ciel.... vieillards, partagez-vous mon effroi? Quel eſt ce ſpectre que j'apperçois ſur le

1 Grec: LA PERSÉIDE, c'eſt-à dire Alcmène. Elle n'étoit pas fille, mais petite-fille de Perſée. Son père étoit Electryon. Mais je n'ai pu exprimer cela dans le texte. Voyez la note ſur les HÉRACLIDES, acte V. ſcène I. t. VIII. p. 356.

2 Hercule étoit étranger. Lycus ſe vantoit d'être deſcendant de Thébé. Je crois que le chœur prévient cette remarque, & qu'il oppoſe à deſſein le droit de la vertu à celui de la naiſſance. Il dit qu'Hercule eſt un tyran meilleur qu'un chef légitime mais dégénéré.

palais?... Fuyons,... fuyons.... preſſons nos pas tardifs.... éloigne-toi [1].

O roi Péan [2]! ſois notre défenſeur, & détourne les maux qui menacent nos têtes!

## ACTE IV.

### SCÈNE PREMIÈRE.

IRIS, LYSSA [3], LE CHŒUR.

IRIS.

RASSUREZ-VOUS, vieillards; vous voyez à la fois Lyſſa, fille de la Nuit, & Iris, la meſſagère des dieux : nous ne venons point perdre cette cité, c'eſt contre un homme ſeul que nous armons notre courroux, nous pourſuivons le fils de Jupiter & d'Alcmène. Lorſqu'il n'avoit point encore achevé ſes pénibles travaux, il étoit ſous la ſauve-garde de la deſtinée. Jupiter ſon père ne permettoit point que ni moi ni Junon nous

1 Il s'adreſſe à l'un des vieillards du chœur.

2 Apollon.

3 Ce nom ſignifie RAGE.

puſſions le perſécuter. Mais maintenant qu'il a accompli les ordres d'Euryſthée, Junon veut qu'il ſe ſouille d'un nouveau ſang & qu'il devienne le meurtrier de ſes enfans: tel eſt auſſi l'objet de mes vœux.

Va donc, fille de la Nuit ténébreuſe, furie étrangère à l'hymen, ſuis les tranſports de ton inexorable cœur, lance ſur ce mortel la rage, la fureur, le trouble parricide, les élans inſenſés, les redoutables danſes de la folie, agite, tourmente ſon ame, charge la de chaînes ſanglantes. Que de ſa propre main il emporte la couronne de ſa floriſſante famille au delà des rives de l'Achéron: qu'il connoiſſe à ce trait le courroux de Junon, qu'il connoiſſe mon propre courroux. Non, les dieux n'ont plus de pouvoir, les mortels ſeuls ſont redoutables, ſi celui-ci ne ſatisfait notre vengeance.

LYSSA.

Je ſuis née d'un père & d'une mère illuſtres, du ſang d'Uranus [1] & de la Nuit: ſi je jouis de tant d'honneurs, ce n'eſt pas pour m'irriter contre les amis des hommes & je ne me plais pas à les perſécuter. Je veux donc vous exhorter encore, Junon & toi, avant de vous voir ſuivre une route trompeuſe, à prêter l'oreille à mes diſcours. Ce mortel dans la maiſon duquel tu

1 Uranus ſignifie le ciel.

m'envoies, est célèbre chez les dieux & chez les humains. Portant la paix dans des régions où personne n'osoit pénétrer & sur le sauvage océan, seul il a relevé les autels des dieux renversés par des mains impies. Je t'invite donc de nouveau à ne point former contre lui de sinistres desseins.

IRIS.

Ne [1] blâme pas une entreprise que Junon & moi avons formée de concert.

LYSSA.

Je voudrois vous ramener au chemin de la sagesse dont vous-vous écartez.

IRIS.

L'épouse de Jupiter ne t'a pas envoyée en ces lieux pour y étaler ta modération.

LYSSA.

Que le soleil me soit témoin que j'agis contre ma volonté.... C'en est fait. Puisque la destinée me soumet à votre empire, je cours, je vole à ta voix, comme un chien docile à celle du chasseur, & je m'élance où tu m'appelles. Non, les flots mugissans de la mer en courroux, les secousses de la terre ébranlée, les fureurs de la foudre n'excitent point un orage de douleurs pareil à celui que j'excite en me précipitant dans

1 Ici commence le mètre trochaïque.

le ſein d'Hercule. Je briſerai ſon palais, je fondrai ſur ſa maiſon, ſes fils ſeront mes premières victimes; lui-même les immolant, ne ſçaura pas qu'il fait couler ſon propre ſang, juſqu'à l'inſtant où il ſera libre de mes tranſports.

Je le vois,... déja il ſecoue la tête à l'entrée de la carrière,... il roule en ſilence ſes yeux féroces, égarés,... il ne peut contenir le ſouffle de la fureur,... tel qu'un taureau qui s'apprête au combat, il frappe l'air d'affreux mugiſſemens, il invoque à grands cris les noires furies du tartare.... Bientôt je t'entraînerai dans une plus funeſte danſe,... je ſonnerai pour toi la trompette de la frayeur.

Iris, reporte vers l'olympe tes pas légers & pleins de grace, pour moi je me rends inviſible, & je pénétre dans le palais d'Hercule.

## SCÈNE II.

LE CHŒUR, seul.

O CIEL! Pleure, cité malheureuse! on moissonne la fleur de tes guerriers, on te ravit le fils de Jupiter. O Grèce infortunée! tu perds ton bienfaiteur, il est en proie aux fureurs de Lyssa.... Elle a fui sur son char chargée de gémissemens, elle presse ses coursiers de l'aiguillon, prête à commettre un attentat, la fille de la Nuit, la Gorgone, Lyssa aux yeux étincelans, au front hérissé de vipères dont les cent têtes frappent l'air d'affreux sifflemens. Un dieu en un instant fait disparoître le bonheur,... un instant encore, ô malheureux enfans, & vous mourez de la main de votre père,... Malheureux que je suis!... O Jupiter! ton fils bientôt n'aura plus de fils. Les inexorables vengeances de la cruelle Lyssa le frappent de mille sanglantes plaies!... Elle commence cette danse funeste que n'anime point le tambour des bacchantes, que n'orne point le thyrse de Bromius, (ô maison infortunée!) elle commence par des libations de sang & non par les libations de Bacchus, avec les coupes de nectar.... O chers enfans, livrez vous à la fuite;...

c'eſt un cri d'alarme, un chant de mort qui rétentit à vos oreilles, il lance contre vous la meute parricide.... Ce n'eſt pas en vain que Lyſſa remplit ce lieu de ſes fureurs.... dieux! la tempête ébranle ce palais, ſes voûtes tremblent & s'écroulent.... Hélas! hélas! ô malheurs!... hélas! hélas!... Que mon cœur eſt touché du ſort d'un père chargé d'ans, d'une mère ſi tendre qui voit s'évanouir ſes plus douces eſpérances!... Ah! ah!... Que fais-tu, fils de Jupiter? Tel que Pallas pourſuivant Encelade, tu portes en ce palais le trouble & l'horreur du Tartare.

# ACTE V.

## SCÈNE PREMIÈRE.

UN MESSAGER, LE CHŒUR.

LE MESSAGER.

CITOYENS blanchis par les ans !

LE CHŒUR.

Par quels cris effrayans m'appelles-tu ?

LE MESSAGER.

L'horreur règne dans le palais.

LE CHŒUR.

Hélas ! il n'eſt pas beſoin qu'un devin m'éclaire ſur leur ſort. Les fils d'Hercule ne ſont plus. Hélas ! hélas !

LE MESSAGER.

Pleurez :.... jamais un plus juſte ſujet de larmes...

LE CHŒUR.

O meurtre abominable ! mains paternelles & ennemies tout à la fois !

LE MESSAGER.

....Pourroit-il s'offrir à de fidelles amis ?

LE CHŒUR.

Comment le malheur du père a-t-il entraîné celui des enfans ? Apprends nous sous quelle forme le céleſte fléau eſt venu fondre ſur ce palais, & par quelle fin ces innocentes victimes ont terminé leurs jours.

LE MESSAGER.

Après avoir immolé le roi, & fait porter ſon corps hors du palais, Hercule offroit à l'autel de Jupiter un ſacrifice expiatoire ; le chœur ſuperbe de ſes fils l'entouroit, ſon père & ſon épouſe étoient à ſes côtés. On portoit déja la corbeille autour de l'autel, nous gardions un religieux ſilence. Le fils d'Alcmène tenoit dans ſa main droite le tiſon ſacré & ſe préparoit à le plonger dans l'eau luſtrale. Tout-à-coup il s'arrête ſans proférer une parole, ſes enfans étonnés portent ſur lui des regards inquiets ; mais à l'inſtant ſes traits s'altérent, ſes yeux roulent dans ſa tête & laiſſent voir au dehors le fond de leurs orbites ſanglantes : l'écume coule de ſes lèvres & ſouille ſon viſage couvert d'une noble chevelure. Il s'écrie avec un rire plein de fureur : « O Jupiter ! mon père ! pourquoi expier le ſang » avant d'avoir répandu celui d'Euryſthée ? pour- » quoi m'impoſer la loi de faire un double ſa- » crifice ? J'apporterai dans ce palais la tête de « mon ennemi, & je purifierai mes mains de

» deux meurtres à la fois. Répandez cette eau, » jetez loin de vous ces corbeilles: c'eſt mon » arc que je demande: Où ſont mes armes? Je » pars pour Mycènes. Des levriers,... des ho- » yaux,... tombez, ſuperbes édifices; le fer ne » reſpecte pas l'art induſtrieux des Cyclopes [1] ». En prononçant ces mots, il croit monter ſur un char rapide & preſſer les courſiers qui volent vers Mycènes. Ses ſerviteurs troublés ſe regardoient l'un l'autre & ſe diſoient avec un ſouris mêlé de crainte. « Eſt-ce un jeu que cette fureur? à » quels écarts ſe livre notre généreux maître »? Cependant après avoir erré dans le palais, il s'arrête dans le lieu réſervé pour les hommes [2], il s'écrie qu'il arrive dans la ville de Niſus [3], il croit entrer dans le palais, il ſe repoſe un inſtant comme s'il prenoit un léger repas, puis ſe lève & croit traverſer les bois épais de l'iſthme de Corinthe. Là, ſe dépouillant de ſon manteau, il livre contre les airs un combat furieux; ſans nommer l'ennemi qu'il terraſſe, il célébre bientôt ſa propre victoire. Enfin il eſt à Mycènes & frémiſſant de rage il menace Euryſthée: Amphitryon

1 Grec: Il faut prendre des leviers & des hoyaux, afin qu'avec le fer tordu, je renverſe les édifices arrangés par les Cyclopes au moyen de la règle rouge & du ciſeau.

2 Cet appartement ſe nomme en grec, d'un ſeul mot, ANDRÔN.

3 Mégare.

s'empare du bras redoutable d'Hercule : « Mon » fils, s'écrie-t-il, quel égarement ! quelle fu- » reur ! Les mânes de l'ennemi que tu viens de » frapper te pourſuivent-ils, ont-ils troublé ta » raiſon »? Hercule croit voir le père d'Euryſthée, qui lui tend une main ſuppliante. Il le repouſſe. Il arme ſon arc d'une fléche homicide & dirige ſes coups contre ſes propres fils, qu'il croit être ceux d'Euryſthée. Saiſis d'effroi, ils fuyent au hazard, l'un cherche un aſyle dans les voiles de ſa mère, l'autre à l'ombre d'une colonne, le troiſième fuit à l'autel & s'y tapit tremblant, tel qu'un oiſeau palpitant de frayeur. Mégare crie à ſon époux.... « Malheureux père ! que fais-tu ? » arrête, ce ſont tes fils ». Le vieillard, les ſerviteurs pouſſent les mêmes cris. Hercule, ſans les entendre, pourſuit ſon fils autour de la colonne, & s'arrêtant tout-à-coup par un mouvement contraire, il lui perce le ſein d'un formidable trait ; l'infortuné tombe en rendant le dernier ſoupir & teint le marbre de ſon ſang. Hercule triomphe & s'écrie. « Voilà donc enfin » l'un des fils d'Euryſthée atteint du coup mortel, » l'injuſte haine de ſon père déſormais n'eſt plus » impunie ». En même temps il bande ſon arc contre celui qui ſe cachoit ſous l'autel ; l'enfant effrayé s'élance aux pieds de ſon père, & lève ſes mains ſuppliantes vers ſon viſage & vers ſon

sein. « Mon père, s'écrie-t-il, épargnez ma vie, » je suis à vous, je suis votre fils ; ce n'est pas » le fils d'Eurysthée, c'est le vôtre que vous me- » nacez ». Alcide roulant dans sa tête les yeux farouches de la Gorgone, & voyant son fils moins éloigné que la portée du trait, porte le bras au dessus de sa tête dans l'attitude d'un forgeron qui soulève un pesant marteau, il lance la fléche homicide sur la tête blonde du jeune enfant & lui brise les os du crane. Il veut ensuite immoler une troisiéme victime, l'infortunée Mégare pour la dérober à sa rage, l'entraîne, fuit & s'enferme dans le fond du palais avec ce dernier objet de ses craintes & de son amour. Son époux furieux se croit aux portes des Cyclopes [1], il fond sur celles qui servent d'asyle à Mégare, les ébranle, les brise, renverse tout ce qui s'oppose à son passage & perce du même trait le fils & la mère. Puis s'élançant comme un coursier, il menaçoit déja l'infortuné vieillard.... quand tout-à-coup paroît une image auguste,...la guerrière Pallas brandissant sa lance élevée jusqu'à l'aigrette de son casque;...elle lance un rocher contre le sein d'Hercule ; le choc arrête le héros brûlant de la soif du carnage & le jette dans un sommeil profond. Il tombe avec fracas, & va heurter dans sa chûte une colonne qu'a brisée en s'écroulant

1 De Mycènes, fondée par les Cyclopes.

la voûte du palais, mais qui restoit debout sur sa base. Aussitôt revenus de notre frayeur, n'étant plus forcés de fuir, nous aidons au vieillard à charger de liens les bras du héros, & nous l'attachons à la colonne, afin qu'en sortant du sommeil, il ne puisse point causer de nouveaux malheurs.... L'infortuné! il dort,.... hélas, d'un funeste sommeil,... couvert du sang de ses enfans & de son épouse. Est-il quelque mortel dont le sort soit plus digne de pitié!

SCÈNE

## SCÈNE II.

LE CHŒUR [1] seul.

Le meurtre qu'Argos a vu commettre, le sang versé par les filles de Danaüs a été jusqu'à ce jour le crime le plus atroce & le plus éclatant dont la Grèce ait été souillée. Le coup frappé par la main du héros né de Jupiter surpasse & fait oublier cet attentat. Je pourrois rappeler le meurtre du fils unique de Progné qui fut immolé aux muses [2]; mais toi, ô infortuné! en proie à un destin furieux, tu as égorgé à la fois trois victimes nées de ton propre sang. Par quels gémissemens, par quels cris, par quels chants de mort célébrerai-je le chœur de Pluton?

Dieux!... voyez,... les portes du palais ouvrent leurs doubles battans.... Hélas!... voyez ces infortunés enfans couchés près de leur malheureux père;... il dort d'un sommeil effrayant

1 Cet entr'acte est ménagé pour prolonger le sommeil d'Hercule.

2 Progné offrit à son époux les membres de son fils dans la fête des orgies & animée de l'esprit des bacchantes; peut-être le poëte veut-il rappeler cette circonstance en nommant les muses. Peut-être aussi fait-il allusion à la métamorphose de Progné & de Philomèle. Les oiseaux, sur-tout le rossignol, sont les favoris des muses.

hors de l'enceinte ſouillée de ſang [1]. Des liens aſſujettis par mille nœuds entrelacés entourent le corps d'Hercule & l'attachent aux colonnes du palais..... L'infortuné vieillard, tel qu'un oiſeau gémiſſant, privé de ſes chers nourriçons, s'avance d'un pas lent au milieu de ces objets douloureux, & déja il eſt près de nous.

1 Ce mot me paroît placé là pour indiquer que le lieu de la ſcène ne devoit pas être ſouillé de ſang. Il paroît cependant qu'on devoit appercevoir les corps dans l'enfoncement; du moins le chœur les voit.

# ACTE VI.

## SCÈNE PREMIÈRE.

AMPHITRYON, LE CHŒUR, HERCULE dormant.

AMPHITRYON.

O Thébains ! ô vieillards ! silence,... silence.... laissez cet infortuné dans les bras du sommeil oublier un instant ses maux [1].

LE CHŒUR.

O vieillard ! je pleure à la fois & toi, & tes enfans, & cette tête chargée de triomphes.

AMPHITRYON.

Eloignez-vous,... ne faites point de bruit... n'élevez pas la voix. Craignez de troubler un repos si précieux.

LE CHŒUR.

Dieux ! quel carnage !

[1] Cette scène a un rapport remarquable avec la scène IV. de l'acte I. d'Oreste. t. V. pag. 49.

AMPHITRYON.

Ah!... ah!... Retirez-vous..... Son corps étendu vient de se soulever. Ne pouvez-vous, ô vieillards! gémir sans élever la voix? Tremblez, s'il s'éveille, de lui voir briser ses liens, porter la destruction dans ces murs, immoler son père, renverser le palais de ses aïeux.

LE CHŒUR.

Je ne puis, je ne puis imposer silence à ma douleur [1].

AMPHITRYON.

Paix!... je veux observer sa respiration,... laissez-moi prêter une oreille attentive.

LE CHŒUR.

Dort-il [2]?

AMPHITRYON.

Oui, il dort.... d'un funeste sommeil..... meurtrier de son épouse,.... meurtrier de ses enfans.... qui reposent percés des traits dont il a fait résonner la corde de son arc homicide.

LE CHŒUR.

Donne un libre cours à tes larmes.

AMPHITRYON.

Je pleure les enfans que j'ai perdus.

1 Le grec dit seulement : Impossible, impossible à moi.

2 Il paroît que le chœur est à sa place ordinaire, à l'orchestre; assez loin d'Hercule.

LE CHŒUR.

Hélas! je gémis sur le sort de ton fils. Hélas, hélas! ô malheureux vieillard!

AMPHITRYON.

Paix, paix!... il s'éveille.... il se retourne de nouveau.... Il est temps de me retirer & de chercher un asyle dans le palais.

LE CHŒUR.

Rassure-toi. La nuit couvre ses paupières.

AMPHITRYON.

Observez ses mouvemens. Hélas! au sein du malheur je ne cherche point à me dérober à la mort; mais en immolant un père, l'infortuné ajouteroit des maux plus grands à ceux dont il est accablé; aux furies dont il est agité se joindroient celles qui vengent le sang paternel.

LE CHŒUR.

Ah! le destin devoit terminer ta vie le jour où tu vengeas la mort des frères de ton épouse [1], où tu renversas la citadelle des Taphiens élevée au milieu des flots.

AMPHITRYON.

Fuyez, vieillards, fuyez loin du palais,... il s'éveille,... fuyez, dérobez vous à ses transports.... Bientôt accumulant le meurtre sur le meurtre, il va remplir la ville de Cadmus de toutes les fureurs des bacchantes.

[1] Les frères d'Alcmène tués par les Taphiens.

## SCÈNE II.

AMPHITRYON, LE CHŒUR, HERCULE *sortant du sommeil.*

---

HERCULE.

O JUPITER ! pourquoi ta haine poursuit-elle ton fils avec tant de fureur ? pourquoi l'as-tu jeté dans cet océan de douleurs [1] ?

O ciel !... Je respire encore, je vois tous les objets qui doivent s'offrir à mes regards,.., le ciel, la terre, les traits que lance l'astre du jour.... Mais quel orage trouble mon sein ?... Quel tumulte effrayant regne au fond de mon cœur ?... Je sens mon haleine inégale, brûlante sortir de mes poumons avec un pénible effort....

Ciel !... Pourquoi ces liens qui chargent ma poitrine & mes bras encore pleins de vigueur ? Pourquoi, tel qu'un vaisseau sur le rivage, suis-je attaché à cette colonne brisée ?... Ces lieux, je n'en doute point, sont voisins du séjour des morts.... Mes flèches ailées, mon arc & mes traits sont répandus à terre autour de moi, ces traits qui jadis suspendus à mon bras protégeoient ma vie & que je protégeois à mon tour....

[1] M. Musgrave croit que c'est le chœur qui dit ces deux premiers vers.

ſerois-je deſcendu de nouveau dans les enfers? Euryſthée m'auroit-il forcé à parcourir deux fois le même chemin?... Mais je n'apperçois ni le rocher de Siſyphe, ni Pluton, ni le ſceptre de la fille de Cérès. Je ſuis frappé d'étonnement. J'ignore en quels lieux le ſort m'a tranſporté. (Il fait un cri pour appeler quelqu'un). N'y a-t-il aucun de mes amis, ou près de moi, ou loin de moi, qui puiſſe porter remède à l'ignorance où je ſuis de ma deſtinée? Car je ne puis reconnoître clairement aucun des objets qui ont coutume de frapper mes ſens.

AMPHITRYON.

Vieillards, je veux approcher de celui qui cauſe ma douleur.

LE CHŒUR.

Je te ſuivrai[1], je ne trahirai point l'infortune.

HERCULE.

O mon père! pourquoi ces larmes? pourquoi voiler vos yeux, & vous éloigner ainſi d'un fils qui vous eſt cher?

AMPHITRYON.

O mon fils!... oui, tu es mon fils quel que ſoit ton funeſte ſort.

1 Ici donc le chœur monte de l'orcheſtre ſur la ſcène, pour s'avancer avec Amphitryon juſques vers la colonne briſée.

HERCULE.

Quel eſt donc ce ſort rigoureux qui fait couler vos pleurs?

AMPHITRYON.

Hélas, un dieu même ne le ſupporteroit pas ſans gémir.

HERCULE.

Vos paroles ſont effrayantes.... mais elles ne m'expliquent point mon malheur.

AMPHITRYON.

Tu le vois de tes propres yeux, ſi tu jouis de ta raiſon.

HERCULE.

Expliquez-vous, ſi vous avez quelque reproche à me faire.

AMPHITRYON.

Je m'expliquerai, s'il ne faut plus que je redoute une bacchante de Pluton.

HERCULE.

Dieux! quel funeſte myſtère!

AMPHITRYON.

Je veux m'aſſurer que tu es bien rendu à toi-même.

HERCULE.

Je n'ai du moins aucun ſouvenir de m'être livré à d'inſenſés tranſports.

AMPHITRYON.

Vieillards, romprai-je ſes liens ? que dois-je faire ?

HERCULE.

Briſez les, & nommez-moi celui qui m'en a chargé, car je ſupporte impatiemment cet outrage.

AMPHITRYON.

Qu'il te ſuffiſe de connoître une partie de tes malheurs. Laiſſe les autres dans l'oubli.

HERCULE.

C'en eſt trop. Je ne veux pas n'être inſtruit que par le ſilence.

AMPHITRYON.

O Jupiter ! vois-tu ces fléaux lancés du trône de Junon ?

HERCULE.

Ai-je donc éprouvé de nouveau ſa haine ?

AMPHITRYON.

Ne t'occupe pas des maux dont cette déeſſe t'accable : contente toi de déplorer ceux dont tu es toi-même l'auteur.

HERCULE.

Je ſuis perdu. Quelle calamité allez-vous m'annoncer ?

AMPHITRYON.

Porte les yeux ſur ces corps ſanglans.

HERCULE.

Dieux ! quel objet s'offre à ma vue !

AMPHITRYON.

C'eſt toi-même, ô mon fils ! qui as fait à tes enfans cette guerre cruelle, indigne de ta valeur.

HERCULE.

Pourquoi me parlez-vous de guerre ? quel eſt celui qui les a fait périr ?

AMPHITRYON.

Toi,... tes traits,... la divinité qui a conduit ton bras.

HERCULE.

Que dites-vous ?... achevez, ô mon père !... puiſque c'eſt vous qui devez m'apprendre mon malheur ? Comment ai-je commis cet attentat ?

AMPHITRYON.

Dans un tranſport de fureur.... Hélas, quel douloureux récit exiges-tu de moi ?

HERCULE.

Et ſuis-je donc auſſi le meurtrier de mon épouſe ?

AMPHITRYON.

Ta main ſeule a frappé tous ces funeſtes coups.

HERCULE.

Hélas ! un nuage de gémiſſemens s'élève autour de moi.

AMPHITRYON.

Voilà le ſujet des larmes que tu m'as vû répandre.

HERCULE.

Eſt-ce moi encore qui, en proie aux fureurs des bacchantes, ai renverſé les murs de mon propre palais?

AMPHITRYON.

Je ne ſçais qu'une choſe, le malheur t'environne de toutes parts [1].

HERCULE.

Où m'a ſaiſi ce tranſport? en quels lieux a commencé ma ruine!

AMPHITRYON.

A l'autel où tu purifiois tes mains avec le feu.

HERCULE.

Ciel!... pourquoi épargner ma vie? pourquoi tarder à m'élancer du haut d'un roc gliſſant, ou à frapper mon cœur d'un fer acéré, afin que ces enfans du moins trouvent en moi le vengeur de leur ſang? ou pourquoi héſiter encore à livrer moi-même mon corps en proie aux flammes dévorantes pour écarter l'opprobre dont mes jours ſont couverts?

1 Comme une divinité avoit excité Hercule à commettre ces attentats, il paroît qu'Amphitryon, par une ſorte de ſcrupule religieux, n'oſe expliquer mieux ſa penſée.

Mais, hélas, tandis que je forme des projets de mort, je vois s'avancer vers moi Thélée, un parent, un ami.... je ne puis me dérober à ſes regards, mes fureurs parricides vont être ſous les yeux du plus cher des mortels qu'uniſſent à moi les nœuds de l'hoſpitalité!... Hélas! que ferai-je ? où trouverai-je une ſolitude de douleurs?... Dans les plaines de l'air, ou dans les abymes ſouterrains?..... Ah, du moins que ce voile [1] couvre ma tête de ténébres: car je rougis des excès où je me ſuis abandonné, & je ne veux pas, rejetant ſur mon ami ce ſang chargé de malédiction [2], faire partager à un innocent la peine de mes attentats.

1 Ce voile eſt, comme le grec l'exprime, le manteau nommé πέπλος, le même dont Agamemnon s'enveloppe au ſacrifice d'Iphigénie. C'étoit un uſage conſtant dans l'excès de la douleur.

2 Les anciens croyoient que l'aſpect d'un homme criminel avoit une funeſte influence.

## SCÈNE III.

THÉSÉE, AMPHITRYON, HERCULE voilé, immobile & muet, LE CHŒUR[1].

---

THÉSÉE.

Je viens, ô vieillard, porter à ton fils le secours de ma lance, suivi d'une troupe de guerriers Athéniens, qui m'attendent armés sur les rives de l'Asopus. Un bruit s'est répandu dans la terre d'Erechthée, on dit que Lycus s'est emparé du trône de Thèbes & vous fait une injuste guerre. Voulant payer de retour les bienfaits d'Hercule qui m'a fait sortir du séjour de la mort, je suis parti dans le dessein de vous offrir mon bras & mes amis, pour vous dérober au danger.... Mais que vois-je ? serois-je arrivé trop tard pour prévenir les maux que je crains ?... Qui a fait périr ces enfans ? Quel est celui à qui cette femme étoit unie ? Ces jeunes infortunés ne sont pas morts

1 Le chœur ne se mêle point à l'entretien des autres acteurs dans ces deux dernières scènes : mais il est présent, & placé sans doute à l'orchestre ; car rien n'indique qu'il se retire, & il dit un mot à la fin de la pièce.

dans le combat...Hélas, je découvre ici les traces de quelque malheur imprévu.

AMPHITRYON.

O toi qui tiens ſous tes loix le côteau couronné d'oliviers!

THÉSÉE.

Pourquoi les premiers accens de ta voix ſont-ils ſi lugubres & ſi douloureux [1]?

AMPHITRYON.

Les dieux nous font éprouver leurs plus cruelles rigueurs.

THÉSÉE.

Qui ſont ces enfans ſur qui tu répands des larmes?

AMPHITRYON.

C'eſt mon fils, c'eſt mon infortuné fils qui les a fait naître; c'eſt lui-même, hélas, qui les a fait mourir; c'eſt lui qui s'eſt ſouillé de leur ſang.

THÉSÉE.

Ne prononce pas de tels blaſphêmes.

AMPHITRYON.

Plût-au-ciel, pouvoir m'en abſtenir!

1 Depuis le premier mot que vient de dire Amphitryon, juſqu'au moment où Théſée s'adreſſe à Hercule, le poëte emploie le mètre lyrique, il eſt donc probable qu'Amphitryon, en s'adreſſant à Théſée, chante avec un accent très-douloureux. C'eſt là ſans doute ce qui motive la queſtion de Théſée.

THÉSÉE.

Quel effrayant discours!

AMPHITRYON.

Nous sommes la proie de la mort, nous quittons pour jamais le séjour des vivans.

THÉSÉE.

Hélas! qu'ai-je entendu? Comment a-t-il pu commettre un tel attentat?

AMPHITRYON.

Dans l'orage de la fureur. L'hydre aux cent têtes avoit versé sur lui ses funestes poisons.

THÉSÉE.

C'est Junon qui a frappé ce coup cruel..... Mais, ô vieillard, quel est cet homme que la mort a épargné [1]?

AMPHITRYON.

C'est mon fils, ce fils fameux par tant de travaux, qui suivit les dieux aux champs de Phlégre, & s'illustra dans ce combat où succombèrent les géans.

THÉSÉE.

Hélas! fut-il jamais un sort plus déplorable?

1 Le texte est altéré. J'ai suivi la conjecture de M. Tyrwhitt. Thésée en entrant, frappé du spectacle de plusieurs corps étendus sans vie, ne fait point attention à Hercule qui demeure immobile & enveloppé dans son voile. Ensuite il l'apperçoit, & reconnoît qu'il est vivant à son attitude, ou à quelque mouvement.

AMPHITRYON.

Non, jamais on ne vit un mortel plus chargé de douleurs; plus perſécuté par le deſtin.

THÉSÉE.

Pourquoi couvre-t-il de ſes voiles ſa tête infortunée?

AMPHITRYON.

Il redoute ta vue, ton amitié fraternelle, le ſang verſé par ſa main parricide.

THÉSÉE.

Eh! tous ſes maux ne ſont-ils pas les miens?... Découvre ſon viſage.

AMPHITRYON.

Mon fils, écarte ce voile de deſſus tes yeux, écarte le & montre toi aux regards de l'aſtre du jour. Rappelle ton courage qui peut ſeul modérer ta douleur. Je t'en conjure par ton viſage, par ta main, par tes genoux que j'embraſſe, par ces larmes de la vieilleſſe que je viens répandre à tes pieds. O mon fils! adoucis ce chagrin pareil aux fureurs d'un lion ſauvage, de peur qu'il ne te livre encore à d'homicides, à de ſacriléges rugiſſemens : veux-tu ajouter de nouveaux malheurs à ceux dont tu es accablé?

THÉSÉE.

Oui, ô infortuné, qui demeures immobile ſur ce ſiége de douleur! je te demande à mon tour de

de découvrir ton front aux yeux de ton ami. Hélas, eſt-il quelques ténèbres dont les noires ombres puiſſent cacher l'excès de tes malheurs?... Pourquoi m'écartes-tu de la main & me fais-tu ſigne de fuir [1]? tu crains que tes paroles ne ſoient une ſouillure pour moi & ne me portent une funeſte atteinte? Je ne m'alarme point d'un mal que je partagerai avec toi: car j'ai auſſi partagé ton bonheur. Voilà ce que je ne dois point oublier. Tu m'as rendu à la lumière, tu m'as fait ſortir du ſéjour des morts. Loin de moi ces lâches amis chez qui vieillit la reconnoiſſance, dont l'amitié mercenaire veut jouir des ſuccès ſans partager les revers & ſans affronter la tempête. Lève toi, découvre ta tête infortunée, ne crains pas d'enviſager un ami. Un mortel généreux ſupporte les calamités que les dieux diſpenſent & ne s'oppoſe point à leurs décrets les plus rigoureux [2].

1 Le mot FUIR n'eſt pas dans le texte des manuſcrits, c'eſt une conjecture de M. Reiske que j'ai beaucoup héſité d'admettre. Voici le ſens qu'offre la leçon vulgaire: « Pourquoi tendant la main vers » moi, me montres-tu ces corps ſanglans, de peur que la ſouillure » de tes paroles ne m'atteigne »?

2 Le grec dit ſeulement: «Et ne refuſe point.» J'ai craint que ce mot employé ſeul en françois ne manquât de clarté.

## SCÈNE IV.

Les mêmes, HERCULE dévoilé[1].

---

HERCULE.

THÉSÉE, as-tu vu les corps ſanglans de mes fils?

THÉSÉE.

Je ſçais tout, j'ai ſous les yeux ce douloureux ſpectacle.

HERCULE.

Comment donc oſes-tu découvrir mon front aux regards de l'aſtre du jour?

THÉSÉE.

Pourquoi les éviter? Un dieu[2] peut-il être ſouillé par les regards d'un mortel?

HERCULE.

Fuis, ô malheureux! fuis la contagion de mon crime.

THÉSÉE.

Il n'en eſt point pour un ami.

1 Il paroît du moins que Théſée l'oblige ici à ſe découvrir à ſes regards. Et j'ai cru devoir marquer cette circonſtance par un changement de ſcène, quoiqu'il ne paroiſſe aucun nouveau perſonnage.

2 Le Soleil.

HERCULE.

O nobles ſentimens !... Je ſçais que mon amitié te ſervit avec zèle.

THÉSÉE.

Je reçus tes bienfaits, je dois partager tes peines.

HERCULE.

Prends pitié d'un malheureux père couvert du ſang de ſes enfans.

THÉSÉE.

Je viens mêler mes larmes aux tiennes.....

HERCULE.

Vis-tu jamais un mortel en proie à des maux ſi cruels?

THÉSÉE.

On ne voit ſous les cieux que des infortunés [1].

HERCULE.

Et c'eſt pour cela que je me prépare à mourir.

THÉSÉE.

Penſes-tu que les dieux ſoient touchés de ces menaces?

[1] Je ne me flatte pas d'avoir traduit le texte d'Euripide dans ces trois phraſes de dialogue : « Je viens, &c. — infortunés. » Ce texte eſt altéré, & les conjectures des commentateurs peu ſatisfaiſantes.

HERCULE.

Si les dieux ſont ſuperbes, Hercule l'eſt comme eux.

THÉSÉE.

Arrête: crains par de tels propos de t'attirer de nouvelles peines.

HERCULE.

Ils ont comblé la meſure des maux & n'ont plus de tourmens pour déchirer mon cœur [1].

THÉSÉE.

Que vas-tu faire? où t'entraînera ton courroux?

HERCULE.

Je veux mourir & rentrer dans les enfers d'où je ſuis ſorti.

THÉSÉE.

Tu tiens là des diſcours dignes d'un homme vulgaire.

HERCULE.

Et toi, exempt des maux que je ſouffre, tu me prodigues des conſeils.

THÉSÉE.

Quoi! celui que j'entends eſt ce même Hercule qui a bravé tant de maux....

1 Le ſens littéral de ce beau vers que je n'ai pas ſçu conſerver, eſt celui ci: « Je regorge de maux; il n'eſt plus de place où on en » puiſſe mettre ».

HERCULE.

Je n'en ſouffris jamais de pareils, ſi du moins on peut meſurer les douleurs.

THÉSÉE.

Le bienfaiteur des mortels, leur noble & grand ami.

HERCULE.

Ces mortels que j'ai ſervis ne ſoulageront pas mes ſouffrances. Junon remporte la victoire.

THÉSÉE.

Non la Grèce ne ſouffrira point que tu meures pour expier une funeſte erreur.

HERCULE.

Théſée, écoute les raiſons que j'oppoſe à tes conſeils, je vais te faire connoître ce qui, dans cet inſtant & même dès long-temps, rend pour moi la mort préférable à la vie. Avant tout, je ſuis né d'un père qui meurtrier de mon aïeul [1], & tout ſouillé de ſon ſang, s'unit à la fille de cet infortuné vieillard, à cette même Alcmène de qui j'ai reçu le jour : lorſque les fondemens de l'édifice ſont ruineux, il faut bien, hélas! que ceux dont la vie repoſe ſur cette baſe, voient chanceler leur bonheur. Jupiter même (quel que ſoit celui qu'on nomme Jupiter) ne m'a donné

1 Amphitryon avoit tué involontairement Electryon, père d'Alcmène.

la naissance que pour offrir à Junon un objet de haine.... Ne t'offense pas de mes discours, ô vieillard! car c'est toi & non Jupiter que je regarde comme mon père. — J'étois encore pendant à la mammelle, lorsque l'épouse de Jupiter envoya secrettement dans mon berceau deux serpens monstrueux, afin de me faire périr. Parvenu au terme de l'adolescence, est-il besoin de rappeler tous les maux que j'ai soufferts, lions, typhons au triple corps, géans, guerriers quadrupèdes, quels monstres n'ai-je point combattus? j'ai vaincu les centaures, j'ai tué l'hydre infernale, ce monstre armé de tous côtés de têtes toujours renaissantes. Après avoir parcouru la longue chaine de mille autres travaux, je suis descendu chez les morts, afin d'amener à la lumière le monstre à trois têtes, gardien du palais de Pluton. Enfin pour couronner cet édifice de douleurs, j'ai plongé ma main parricide dans le sang de mes enfans. Voilà donc maintenant à quoi me réduit l'inflexible nécessité: il ne m'est plus permis d'habiter Thèbes, cette ville si chère à mon cœur; ou si je veux y demeurer encore, vers quel temple, vers quelle assemblée d'amis & de citoyens tournerai-je mes pas? Je porte avec moi des déesses[1] qui ne sont pas d'un facile abord. Irai-je donc à Argos? Et comment le pourrois-je, puisque je

1 Grec : Des Atés.

dois m'exiler de ma patrie [1] ? Mais n'eſt-il point d'autre cité qui puiſſe me donner retraite ?... Hélas, à peine y ſerai-je connu qu'on me verra avec horreur, qu'on lancera contre moi des traits amers & déchirans. « N'eſt-ce pas là, dira-t-on, » ce fils de Jupiter qui a égorgé ſes enfans & » ſon épouſe ? Qu'il aille porter ailleurs la peine » due à ſon crime » ! Pour l'homme qui a joui du nom de fortuné, les revers ſont accablans : celui qui vécut toujours dans la miſère, la ſupporte ſans peine, il eſt lié à l'infortune par des nœuds formés dès la naiſſance [2]. Le ſort le plus rigoureux, eſt le ſeul terme où je puiſſe tendre. Tout m'accuſe. La terre élévera la voix pour m'interdire l'uſage de ſes biens ; la mer, les ſources des fleuves me refuſeront un aſyle ; repouſſé tour à tour de leur ſein, j'offrirai un ſpectacle pareil à celui d'Ixion enchaîné ſur la roue. Il vaut mieux ſans doute ne point m'expoſer en cet état aux yeux de ces mêmes Grecs, qui furent témoins de ma gloire. Et pourquoi faut-il que je reſpire encore ? Quel avantage peut m'offrir une vie inutile déſormais & chargée d'impiété ?... Que

1 La loi l'ordonnoit.

2 Pour que ceci s'accorde avec ce qui précéde, il faut donner aux mots FORTUNE & MISÈRE le ſens des mots GLOIRE & OPPROBRE. En effet Hercule a parlé de lui-même comme étant né dans le malheur, mais non dans la baſſeſſe.

l'illustre [1] épouse de Jupiter danse & fasse résonner sous ses pas le palais du roi de l'olympe; car elle a accompli tous les projets qu'elle nourrissoit en son cœur. L'homme qui tenoit le premier rang parmi les héros de la Grèce est maintenant renversé dans la poussière, sans espoir de se relever jamais. Et quel est le mortel qui porteroit ses vœux à une telle divinité? qui adorera une déesse qui à cause d'une femme & pour satisfaire sa jalousie contre l'amante de Jupiter, perd à jamais le bienfaiteur des Grecs, innocent à son égard de toute espèce d'offense.

THÉSÉE.

Oui, c'est l'épouse de Jupiter, ce n'est point une autre divinité qui t'a livré ce funeste combat: tu l'accuses avec justice.... Je sçais [2] qu'il est plus aisé d'exhorter que de souffrir.... Mais aucun des mortels, aucun même des dieux n'est exempt des outrages de la fortune, si du moins les récits des poëtes ne sont pas mensongers. N'ont-ils pas souillé la couche nuptiale & formé entr'eux des nœuds que réprouvent toutes les lois? Ne les a-t-on pas vûs pour posséder un trône, charger

1 Ironiquement.

2 Je sçais. Ce mot n'est pas dans le grec: je l'ai suppléé pour éclaircir le sens. Il paroît qu'il y a une courte lacune en cet endroit dans tous les manuscrits employés par les éditeurs. C'est du moins ainsi qu'en jugeoient Scaliger & Musgrave.

leurs pères de honteux liens ? Toutefois ils habitent l'olympe & soutiennent la pensée des attentats qu'ils ont commis. Que diras-tu donc toi qui né mortel, supportes impatiemment les coups du sort auxquels les dieux se montrent soumis [1] ?

La loi t'oblige à quitter Thèbes:... suis moi donc dans la citadelle de Pallas. Là tu purifieras tes mains du sang dont elles sont souillées, & tu partageras mon palais & ma fortune. Tous les présens que je reçus des citoyens, lorsque je tuai le taureau de Crète [2], & que je délivrai sept vierges & sept jeunes adolescens [3], je te les offrirai. De tous côtés on m'a réservé des portions de terre, je veux que désormais, elles portent toutes ton nom & t'appartiennent aussi longtemps que tu vivras, & après ta mort, lorsque tu seras descendu dans le royaume de Pluton, la cité d'Athènes t'honorera par des sacrifices & par des monumens de marbre élevés à ta gloire. Ce sera pour ses citoyens une brillante couronne de servir un homme doué de tant de vertu, &

1 Ceci rappelle un mot d'Œnone dans HIPPOLYTE, t. VI. p. 140.

2 Grec : Le taureau Gnossien. Gnosse ou Cnosse étoit une ville située au nord de l'île de Crète. C'est le minotaure qui est désigné par cette expression.

3 Grec : Deux fois sept adolescens. C'étoit un tribut que les Athéniens étoient forcés d'offrir au minotaure.

de mériter ainſi les louanges de tous les Grecs. Et moi je t'aurai rendu le prix de la vie que tu m'as ſauvée. Car c'eſt dans cet inſtant que tu as beſoin des ſervices de l'amitié. Lorſque les dieux nous favoriſent, les amis nous ſont peu néceſſaires, la protection des dieux nous ſuffit alors qu'ils daignent nous l'accorder.

HERCULE.

Hélas, tous ces exemples ſont étrangers à mes malheurs. Non, je ne penſe point que les dieux ſe livrent à des amours inceſtueux, qu'ils chargent de liens les mains de leurs pères ; je ne l'ai jamais cru, je ne le croirai jamais, & l'on ne me perſuadera point que l'un d'eux ſe ſoit ainſi rendu maître de l'autre. Un dieu, s'il eſt dieu en effet, n'a beſoin de perſonne ; les poëtes ont inventé ces miſérables récits. Cependant, quel que ſoit l'excès des maux que je ſouffre, je crains, je l'avoue, en fuyant la clarté du jour, d'être accuſé de lâcheté : car celui qui ne ſçait point ſoutenir le poids des calamités, ne ſoutiendra pas non plus le choc de l'ennemi. J'attendrai donc [1] la mort. Je vais dans la ville dont tu es chef, & j'accepte avec reconnoiſſance tous les préſens que tu me fais. Hélas, j'ai goûté l'amertume de mille

1 Le mot grec eſt beaucoup plus fort : « J'attendrai de pied ferme, » avec conſtance, avec force ». Mais c'eſt un ſeul mot.

funeſtes travaux: je n'en ai refuſé aucun, jamais des ruiſſeaux de larmes n'ont coulé de mes yeux, & je ne penſois pas que je puſſe être enfin réduit à verſer des pleurs. Maintenant, je le vois, il faut que je devienne eſclave de la fortune.

O vieillard! vous me voyez forcé de m'exiler de ces lieux, vous me voyez chargé du meurtre de mes enfans; livrez les vous-même au tombeau, couvrez leurs corps de leur funèbre parure, & honorez les de vos larmes. Car pour moi la loi ne me permet pas de m'acquitter de ce devoir. Approchez les du ſein de leur mère, poſez entre ſes bras ces déplorables gages de la plus tendre union, chères victimes, que malgré moi, moi-même, infortuné, j'ai frappées du coup mortel. Et lorſque vous aurez enfermé leurs corps dans le ſein de la terre, continuez d'habiter en ces lieux, douloureuſement, hélas,... mais toutefois contraignez votre cœur à ſupporter avec moi la rigueur de ma deſtinée.

O mes enfans! celui qui vous a donné la vie, votre père vous a donné la mort: vous ne jouirez point des honneurs dont je devois être comblé, du fruit de tant de travaux auxquels je me ſuis vu condamné; vous ne partagerez point la gloire de votre père, vous ne goûterez point la plus noble des jouiſſances. Et toi, épouſe infortunée, je t'ai moi-même arra-

ché la vie; ah! j'ai payé d'un cruel retour ta tendreſſe & ta fidélité, ces longs & pénibles ſoins qui ont rempli pour toi le temps de mon abſence. O mes enfans! ô mon épouſe! ô malheureux pere! quel excès de douleur!... quoi! je vais me détacher de mes enfans, de la femme la plus chère,.... ô cruelles douceurs de ces derniers embraſſemens!... Funeſtes traits! que je vous retrouve avec horreur!... je ne ſçais s'il faut les reprendre ou les jeter loin de moi. Suſpendus à mes côtés ils me diront ſans ceſſe: « C'eſt par nous que tu as égorgé tes fils & » ton épouſe. Tu portes avec toi les meur- » triers de tes enfans.... » Et je pourrois les tenir encore dans mes mains?... Je pourrois.... Mais, dépouillé de ces traits par qui j'ai ſignalé ma valeur dans la Grèce, dois-je donc me livrer moi-même en proie à mes ennemis & me dévouer à une mort chargée d'ignominie?... Non, je ne m'en déſaiſirai pas, il faut les prendre & par un douloureux effort les garder toujours avec moi.

Théſée, j'attends encore un ſervice de ton amitié. Accompagne moi à Argos, afin d'y régler avec moi le prix qui m'eſt dû pour avoir apporté ſur la terre le farouche Cerbère; de peur que loin de toi, ſeul & livré à ma douleur, je n'éprouve quelque funeſte revers [1].

1 Il craint une ſeconde attaque de fureur.

O terre de Cadmus! ô peuple Thébain! rasez vos têtes, portez le deuil avec moi: allez sur le tombeau de ces enfans, allez, & tous d'une commune voix, pleurez les morts, pleurez moi. Nous périssons tous à la fois, frappés du même coup par la main de l'impitoyable Junon.

THÉSÉE.

Lève-toi, infortuné, c'est assez verser de larmes.

HERCULE.

Je ne puis;... mes membres roidis refusent de se mouvoir.

THÉSÉE.

Ainsi le malheur terrasse le plus fort des mortels.

HERCULE.

Que ne puis-je être changé en un rocher & perdre ainsi le souvenir de mes maux!

THÉSÉE.

Calme toi. Aide toi du bras d'un ami qui veut te tenir lieu d'un fidelle serviteur.

HERCULE.

Non, je crains que le sang dont mes mains sont souillées ne s'attache à tes vêtemens.

THÉSÉE.

Essuie, s'il le faut, ce sang, en t'appuyant sur

moi ; n'épargne pas mon amitié. Rien ne peut l'effrayer.

HERCULE.

J'ai perdu mes enfans,... tu les remplaceras dans mon cœur.

THÉSÉE.

Jette ton bras autour de mon col, je guiderai tes pas.

HERCULE.

O doux liens qui uniſſent l'un à l'autre deux amis tendres & fidelles.... mais, hélas, que l'un d'eux eſt digne de pitié !... O vieillard ! tel eſt l'homme que tous doivent ſouhaiter d'avoir pour ami.

AMPHITRYON.

Il ſort d'une patrie féconde en vertus.

HERCULE.

Théſée, revenons ſur nos pas.... je veux voir mes enfans pour la dernière fois.

THÉSÉE.

Hélas, crois-tu en te livrant à ces tranſports ſoulager le poids de ta douleur ?

HERCULE.

J'ai beſoin de les voir. Je veux les preſſer ſur mon ſein paternel.

AMPHITRYON.

Les voilà, mon fils, car ton desir s'accorde avec le mien.

(Hercule s'abandonne à sa douleur en embrassant les corps de ses enfans).

THÉSÉE.

Ainsi tu perds le souvenir de tant de glorieux travaux ?

HERCULE.

Tous les malheurs qui m'ont accablé n'égaloient point celui sous lequel je succombe.

THÉSÉE.

Si l'on te voit gémir ainsi qu'une femme éplorée, tu auras terni l'éclat de ta gloire.

HERCULE.

Je m'abaisse à tes yeux ? je te parois me trahir moi-même ? ...

THÉSÉE.

Qu'est devenu le grand Hercule ?

HERCULE.

..... Mais toi-même, quel étoit ton état, lorsque dans les enfers tu étois la proie de l'infortune ?

THÉSÉE.

J'étois, il est trop vrai, le plus foible des mortels.

HERCULE.

Comment donc oſes-tu me reprocher de me laiſſer abattre par l'adverſité ?

THÉSÉE.

Suis moi.

HERCULE.

O vieillard, adieu.

AMPHITRYON.

Adieu, ô fils infortuné !

HERCULE.

Donnez la ſépulture à mes enfans, je vous demande une ſeconde fois cette faveur.

AMPHITRYON.

Et moi-même, mon fils, qui me rendra ces derniers devoirs ?

HERCULE.

Moi....

AMPHITRYON.

Quand viendras-tu donc en ces lieux ?

HERCULE.

... Je ſurmonterai tous les obſtacles, ſi toutefois mes enfans ſont enſevelis par vos mains.

AMPHITRYON.

Comment abſent de Thèbes ?...

HERCULE.

Je ſçaurai, quoiqu'abſent, quel eſt en ces lieux

lieux le sort de ceux qui me sont chers [1]..... Mais portez dans l'intérieur du palais ces corps dont on ne peut soutenir la vue [2], tandis que moi, infortuné, qui ai renversé ma maison de mes propres mains, chargé de crime & d'opprobre, je suivrai Thésée, comme une chalouppe battue de l'orage.... Ah, quiconque préfère les richesses ou la puissance au bien de posséder un véritable ami, est livré au plus funeste délire.

LE CHŒUR.

Nous-nous éloignons de ces lieux le cœur rempli de tristesse & les yeux baignés de larmes, après avoir perdu pour jamais le plus grand ami des Thébains.

1 Littéralement « Je serai envoyé de Thèbes à Athènes ». Suivant la force du mot grec, je crois que cela signifie : On m'enverra la nouvelle de Thèbes à Athènes. Cette phrase sert à la fois à rassurer Amphitryon sur sa propre sépulture, & à l'engager à ne pas négliger celle des fils d'Hercule.

2 Ou bien : « Portez en terre ces corps, &c ». J'ai préféré le sens indiqué par Musgrave, & je crois que le mot γῆ à la fin du vers a pris la place de la particule γε ou δὴ. On a vu (acte V. scène II.) s'ouvrir les portes du palais, peut-être ici les ferme-t-on, sinon on enlève les corps, on retourne la machine dont on s'étoit peut-être servi pour exposer ces corps aux yeux des spectateurs. Voyez l'EXAMEN d'HÉCUBE, t. IV. p. 485.

# EXAMEN
## DE LA TRAGÉDIE
## D'HERCULE FURIEUX.

La fureur d'Hercule rapprochée de celle d'Oreſte, offre un objet de comparaiſon intéreſſant. A la ſuite d'un effrayant accès dont le poëte a ſoin de dérober aux yeux le tableau, on voit ces deux héros, l'un & l'autre plongés dans un profond ſommeil, gardés l'un par ſa ſœur & l'autre par ſon père, qui veillent auprès d'eux pour écarter le bruit du lieu où ils repoſent, tandis que des amis dont le zèle même augmente la ſollicitude de ces tendres & fidelles gardiens, s'empreſſent de partager leur douleur & tâchent en vain de l'adoucir. Tous deux enfin ſortant d'un long aſſoupiſſement expriment à leur réveil, cet embarras, cet étonnement qui eſt la ſuite d'une agitation violente, & ſe demandent avec inquiétude, comment ils ont été tranſportés dans un lieu où tout leur paroît étrange & nouveau, où règne le déſordre & l'effroi, où rien ne ſe lie avec leurs habitudes & leurs ſou-

venirs. Tels ſont les traits communs aux deux perſonnages placés dans une ſituation ſi ſemblable; & ces circonſtances ſont d'une vérité telle qu'on ne pouvoit s'en écarter ſans abandonner la nature.

Il en eſt d'autres au contraire qui doivent varier ſans ceſſe: ce ſont celles qui dépendent du caractère de l'homme ſouffrant, de ſes ſentimens, de ſes actions, de ſon âge. Oreſte doux & ſenſible, mourant du ſeul remords de ſon crime, couché ſur un lit hors de ſon propre palais, eſt penché douloureuſement ſur le ſein de ſa ſœur qui eſſuye ſes lèvres ſouillées d'écume & range ſes cheveux en déſordre. Hercule étendu ſur la terre au milieu de ſon palais détruit, eſt enchaîné aux débris d'une colonne qu'il a renverſée, & ſon père alarmé obſerve de loin ſes mouvemens. Dans ſa fureur l'un parle de ſes frayeurs, l'autre de ſes victoires. L'un, dans ſa ſœur qui l'embraſſe, croit voir une furie qui le pourſuit: l'autre dans ſon père qui lui ſaiſit le bras, croit voir le père tremblant d'un ennemi vaincu. L'un n'inſpire que la plus tendre pitié, l'autre ſéme autour de lui l'horreur & l'effroi. A l'inſtant où ils retrouvent en s'éveillant l'uſage libre de leur raiſon, Oreſte n'a de force que pour bénir le dieu du ſommeil & le remercier de ſes bienfaits; il témoigne ſon inquiétude de la ma-

nière la plus touchante, & implore avec un accent plein de tendreſſe & de douceur, les ſoins & les conſolations de la ſeule amie qui puiſſe partager ſes peines. Hercule en s'éveillant s'irrite contre Jupiter, il marque par de bruyans éclats l'étonnement qui le ſaiſit: il ſe croit aux enfers. Chargé de liens, il s'indigne; mais loin de demander du ſecours, il n'appelle ſes amis, ou loin de lui, où près de lui, que pour ſçavoir quel eſt ſon ſort; il veut ſur-tout apprendre quel eſt le téméraire qui a oſé lui forger des fers. Enfin inſtruit de ſon malheur, au lieu de ces épanchemens de tendreſſe qui ont tant de charmes pour les ames foibles & ſenſibles, & qui produiſent un ſi bel effet dans l'entretien d'Oreſte avec ſa ſœur, Hercule ne ſonge qu'à choiſir la mort la plus prompte & la plus ſûre: puis appercevant Théſée (qui vient à lui comme Pylade auprès d'Oreſte,) il ſe couvre d'un voile & demeure immobile comme un rocher.

Il eſt peu de tableaux plus grands que celui d'une telle douleur, & ſi l'action qui le produit étoit véritablement dramatique, ce ſujet ſeroit un des plus beaux que pût fournir l'antiquité. Mais il a l'inconvénient de tous ceux où la folie eſt le reſſort principal de l'intrigue. Il faut abſolument du deſſein, des vues, de la profondeur pour produire un intérêt preſſant & ſoutenu: le

caractère de la folie s'y oppose : tout y est brusque & décousu : elle frappe de grands coups, violens, inattendus ; & ne permet point de préparer le cœur aux impressions qu'elle doit produire. Ce que le raisonnement indique à cet égard, l'expérience du théâtre le confirme. Pour me borner à Euripide, dans les pièces qui nous restent de cet auteur, on trouve quatre personnages livrés à des accès de folie. Le premier est Oreste : sa fureur, dans les pièces où il en est question, est un incident, un épisode, duquel ne dépend point l'action principale ; ou si elle en dépend à quelque égard, ce n'est pas du moins l'acte commis dans la fureur qui doit exciter l'intérêt. Dans la tragédie d'ORESTE, l'action principale est absolument indépendante de la fureur ; dans l'IPHIGÉNIE EN TAURIDE, elle en dépend à la vérité, mais occasionnellement & non comme un effet dépend de sa cause : c'est une maladie dont il s'agit de trouver le remède, & non l'action d'un fou, qu'il s'agit de développer. Il n'en est pas ainsi des autres furieux qu'Euripide a mis sur la scène. L'action des BACCHANTES est celle que produit comme cause la double folie de Penthée & d'Agavé. L'action de la tragédie d'HERCULE, est de même celle que produit comme cause la fureur de ce héros. Comment le poëte a-t-il suppléé au défaut de combinaisons, de développemens, d'entreprise enfin

qui ne peut manquer de se faire sentir, lorsqu'il s'agit de peindre les transports d'un homme privé de sens? C'est dans l'une & l'autre pièce par un seul & même moyen, qui introduit à la vérité quelque suspension dans la marche de l'action visible ou invisible, qui lui donne l'apparence d'un dessein suivi, & fait naître quelque mouvement de crainte & d'espérance, mais qui entraine divers inconvéniens & ne remplace d'ailleurs que très-imparfaitement l'objet auquel il est destiné. L'entreprise ne pouvant plus exister dans la tête de celui qui l'exécute, le poete en attribue le projet à une divinité. Bacchus dans les BACCHANTES, Junon dans HERCULE, conçoivent le dessein d'assouvir leur vengeance, l'un par la main d'Agavé, l'autre par celle d'Hercule, en les forçant l'une & l'autre à se souiller d'un parricide. Mais outre que le merveilleux fait peu d'effet sur la scène, une telle action d'elle-même a peu d'intérêt, parce qu'elle n'offre point d'obstacle à vaincre. Bacchus seul, par l'effet d'un choix volontaire, retarde & gradue, pour ainsi dire, sa vengeance; mais comme Junon met à la sienne moins d'apprêt, la marche de l'action d'HERCULE est si précipitée, qu'elle n'offre plus qu'un grand tableau.

Le poete sentant que ce sujet n'étoit pas susceptible de développement, l'a fait précéder d'une

autre action tout à-fait distincte & qui peut aisément être détachée de celle qui suit. C'est pour me conformer au but qu'indique le titre de cette tragédie que je l'ai d'abord examinée sous un autre point de vue. L'auteur semble avoir envisagé ce qui précéde les fureurs d'Hercule comme une espèce d'exposition. Mais quoiqu'il y soit question d'Hercule & du sort de ses enfans, l'unité d'objet ne s'y trouve point. Dans les trois premiers actes, on est occupé de cette question: « Lycus éteindra-t-il la postérité d'Hercule? fera-» t-il périr à la fois les fils, & l'épouse de ce » héros? » Dans les trois derniers, de celle-ci: « Quel sera l'effet du courroux de Junon »? Cet effet donnant lieu à des mouvemens très pathétiques, le poëte s'y est livré avec complaisance, avec amour: il a orné ce sujet d'un touchant épisode, & en offrant le tableau de la plus généreuse amitié, il a sçu par mille traits dignes de la hauteur de son héros, par les charmes du style, par les couleurs de la poësie, faire oublier l'irrégularité de son dessein & rendre ses fautes mêmes séduisantes.

Elles n'en sont pas moins réelles: si même on n'a aucun égard à l'intention de l'auteur & qu'on envisage un instant à part chacune de ces deux actions, on trouvera que la fureur d'Hercule est moins dramatique que l'entreprise qui lui est en

quelque ſorte ſacrifiée. Le deſſein formé par Lycus, ſeroit plus ſuſceptible de développement que celui que forme Junon. Ce deſſein peut aiſément rencontrer des obſtacles & il en rencontre en effet. Mais le reſpect pour le lieu qui ſert d'aſyle aux Héraclides, ne ſuffit point pour tenir long-temps le cœur en ſuſpens entre l'eſpérance & la crainte. Leur retraite dans le palais pour ſe vêtir d'habits funèbres, n'eſt qu'un moyen d'augmenter la pompe du ſpectacle, qui retarde l'inſtant du ſupplice, mais ne peut point le prévenir. La réſiſtance des vieillards Thébains ſe réduit à quelques paroles pleines d'une noble fierté, mais ne peut pas être enviſagée comme un obſtacle à l'entrepriſe du tyran. Enfin celui qui amène le dénouement, je veux dire l'arrivée d'Hercule, diſſipe trop tôt la crainte pour que la tragédie entière pût dépendre de cet intérêt. Je n'entreprendrai point d'examiner ſi au moyen de quelques nouveaux développemens un poëte pourroit tirer parti de ce ſujet, ou ſi celui de la fureur d'Hercule (en l'enviſageant de même iſolé) ſeroit ſuſceptible d'être traité avec ſuccès. Il eſt clair que l'intention d'Euripide a été de les réunir, & cette réunion même a de la grace, & produit un heureux effet, malgré les inconvéniens néceſſairement attachés à la duplicité d'action. Le contraſte de la tendreſſe d'Hercule pour ſes enfans & des fureurs auxquelles il ſe

livre, augmente la pitié que ce héros inſpire. Son caractère eſt grand & intéreſſant tout à la fois. On a regret ſeulement de le voir uſer de ruſe pour ſurprendre Lycus. Ce moyen répugne aux grandes ames & n'honore pas celui qui l'emploie. Dans ATHALIE même ne pourroit-on point critiquer cette eſpèce de piège où la reine ſe trouve priſe dans le temple? Ce défaut, ſi c'en eſt un, eſt ſauvé avec plus d'art par le poëte François: mais Euripide l'a racheté comme lui par des beautés qui impoſent ſilence à la critique.

# ÉLECTRE,

## TRAGÉDIE D'EURIPIDE.

Il n'eſt pas néceſſaire après ce qu'on a vu, de développer ce ſujet. Quoique différemment enviſagé par les trois rivaux, le fonds eſt toujours l'hiſtoire d'Egiſthe. C'eſt tout dire : & d'ailleurs Euripide va nous l'expliquer aſſez par ſon prologue auſſi poſtiche que la plupart des autres de ce poete.

### ACTE PREMIER.

Un Mycénien qui vit à la campagne peu loin d'Argos paroît d'abord, & adreſſant la parole à ſa patrie, il repaſſe dans ſon eſprit l'entrepriſe d'Agamemnon, ſon expédition de Troie, ſon retour à Argos, ſa mort que lui procura ſon épouſe de concert avec Egiſthe, & les ſuites de ce crime. Egiſthe épouſe Clytemneſtre & s'empare du ſceptre : il veut tuer Oreſte fils d'Agamemnon. Mais un vieillard l'enlève, & le confie à Strophius roi de la Phocide. Le tyran laiſſe d'abord vivre Electre fille de ſon prédéceſſeur ; mais la voyant nubile, & recherchée de tous les princes de la Grèce, il craignit qu'elle ne fût un jour en état de venger ſon père, &

il résolut de s'en défaire. Toutefois Clytemnestre la sauva par politique plutôt que par pitié. La mort de sa fille auroit rendu le gouvernement de la mère trop odieux, & n'auroit fait qu'aigrir Oreste, qui avoit déja mis à prix la tête de l'usurpateur [1]. « C'est ce qui a déter-» miné le roi ( dit cet homme ) à me donner » Electre en mariage. Noble, à la vérité, mais » pauvre, je vois ma noblesse éclipsée par l'in-» digence. J'étois tel qu'Egisthe souhaitoit. Il a » cru que ma foiblesse le mettoit hors d'état » de rien craindre de moi ; au lieu qu'un époux » plus puissant auroit pu réveiller le meurtre » d'Agamemnon, & n'en pas laisser impunis les » auteurs ».

Euripide donne ici à ce Mycénien le vrai caractère d'un homme de bien, qui a conservé dans l'adversité des sentimens dignes de sa naissance. Le poëte en fait un Philémon *, un homme semblable à ce vertueux époux de Baucis, prince par le cœur, laboureur par la nécessité de sa fortune, craignant les dieux, digne de les avoir pour hôtes, aimant la justice, & haïssant la tyrannie. Contraint d'épouser Electre, devenue la victime d'une politique injuste & cruelle, il est

1 C'est au contraire Egisthe qui avoit mis à prix la tête d'Oreste. Voyez la traduction.

* Voyez les MÉTAM. d'Ovid. l. VIII. v. 632.

ſon protecteur plutôt que ſon mari, & il proteſte publiquement que le reſpect pour le ſang de ſes légitimes rois l'emportant en ſon cœur ſur l'ambition d'épouſer une princeſſe, il ne l'a jamais regardée que comme un dépôt ſacré que les dieux lui ont confié. Euripide prend bien des précautions pour juſtifier ce dernier article. Mais outre que cette ouverture ne vaut pas à beaucoup près celle de Sophocle, qui eſt un modele achevé, l'imagination ſe trouve un peu bleſſée de ce mariage ſans mariage.

A la ſeconde ſcène on voit une jeune femme ſimplement vêtue, & portant ſur ſa tête une urne qu'elle va remplir d'eau à la fontaine voiſine. C'eſt Electre qui ſe fait connoître en adreſſant ſes plaintes aux aſtres ſur la cruauté d'une mère qui l'a réduite à un ſi triſte état. Son mari la rencontre, & ſe plaint tendrement que malgré ſes prières & ſes ordres elle s'abaiſſe toujours à des emplois vils & indignes de ſa naiſſance. « Je vous mets au rang des dieux (répond Electre) » vous dont la tendreſſe vertueuſe a reſpecté ma » misère. Qu'y a-t-il de plus heureux dans l'excès » de mon malheur, que d'avoir trouvé un ami » tel que vous ? C'eſt à cette amitié ſi pure que » je rends hommage par mes ſoins. Hé, n'eſt-il » pas juſte que par reconnoiſſance du moins je » prenne part à vos peines » ? Le mari ſe rend

à tout ce qu'elle veut, & il se dispose lui-même à aller ensemencer son champ dès que le jour paroîtra ; ce qui montre l'extrême humiliation où Egisthe avoit réduit Electre, puisqu'il l'a contrainte d'être la femme d'un simple paysan, obligé de vivre du pénible travail de ses mains.

Tandis que l'un & l'autre se retire, Oreste arrive avec Pylade ( ils sont inséparables chez nos poëtes) ; ces deux amis se font d'abord connoître au spectateur par leur amitié mutuelle. Le premier déclare qu'il vient venger la mort de son père par l'ordre d'Apollon, qu'il a profité de la faveur de la nuit pour faire les sacrifices des morts sur le tombeau d'Agamenon, & que durant le jour qui commence à luire, il est bien aise de se tenir sur la frontière de l'Argolide, pour être à portée de se retirer en cas qu'il soit découvert, & pour tâcher de trouver sa sœur, dont il croit la maison peu éloignée. Ils apperçoivent Electre proche de la fontaine où elle puise de l'eau, & la prenant pour une esclave ou pour une paysanne, ils s'écartent un peu en attendant qu'elle passe, afin de tirer d'elle les éclaicissemens qui leur sont nécessaires. Pour cela ils vont s'asseoir proche de la maison d'Electre sans la connoître. C'est un jeu de théâtre.

Electre se croyant seule, renouvelle ses plaintes en remplissant son urne. Ce qu'elle dit est exprimé

par une espèce d'ode, que les anciens appeloient MONODIE ou monologue en chant. C'est l'intermède du premier acte, aussi-bien que la suite. En effet Electre appercevant le chœur, l'invite à pleurer avec elle, & pour l'y engager, elle peint la mort de son pere, l'absence ou peut-être l'esclavage de son frere, & ses propres malheurs, avec ces traits vifs & ces exclamations fréquentes qui font l'ame des chœurs d'Euripide. C'est le même caractere d'Electre, & le même goût que dans le monologue de Sophocle. « Lumiere pure, » ciel, qui environnez la terre, &c. » Mais celui d'Euripide paroîtroit moins serré & moins brillant dans notre langue.

Elle a mis bas son urne avant que de commencer cette triste cérémonie, c'est-à-dire, avant que de payer à Agamemnon le tribut de ses larmes & de ses cris lugubres. Le chœur, qui n'est autre qu'une troupe de bergères & de paysannes attachées à la fortune d'Electre par pure compassion, veut en vain détourner cette princesse de songer à ses maux, en lui parlant d'une fête qu'on doit célébrer. « Il n'est plus de fêtes, ni de danses, ni » de joie pour elle. Les larmes sont devenues » l'unique aliment, & la seule douceur qu'il » lui soit permis de goûter ». Elle montre ses habits, si peu dignes d'une princesse de son rang, mais si conformes à ses malheurs. Sur quoi

le chœur avec la simplicité qui fait son caractère, lui offre des vêtemens plus riches & plus décens pour l'engager à paroître dans les fêtes publiques, & à honorer les dieux par sa présence, afin de se les rendre propices. Car il n'est point de raisons qu'il n'allégue pour la persuader. « Chères amies, répond-elle, les dieux sont devenus » insensibles aux maux d'Electre, & sourds aux » cris du sang d'Agamemnon : tout concourt à » m'accabler, le père mort que je pleure, & le » frère qui me reste encore. Malheureux prince, » il erre dans des climats étrangers, où le terme » de ses erreurs est l'esclavage, tandis que chassée » de la maison paternelle, & condamnée à vivre » dans une cabane sur ces tristes rochers, je sèche » de douleur à la vûe d'une mère qui jouit tran- » quillement du fruit de son crime dans le lit de » l'époux qu'elle a massacré ».

## ACTE II.

Oreste & Pylade, qui ont tout entendu, se lévent tout-à-coup de l'endroit où ils s'étoient cachés, & la princesse effrayée à la vûe de deux étrangers en armes veut prendre la fuite. Mais Oreste l'arrête malgré ses cris, en lui protestant qu'il est bien éloigné de lui vouloir nuire. « Pour- » quoi donc ces armes, dit-elle, & cette affec- » tation à vous tenir en embuscade proche de

» ma maiſon ». Electre eſt juſtement étonnée de voir des gens armés, parce que les Grecs portoient rarement des armes, ainſi que nous l'avons obſervé. Le prince pour raſſurer ſa ſœur d'un ſeul mot, lui répond qu'il eſt un étranger qui vient lui apporter des avis certains de ſon frere. « Ah, dieux, s'écrie-t-elle, vit-il, ou ne » vit-il plus ? Il vit, dit Oreſte, goutez la douceur » de cette heureuſe nouvelle ». Si l'on veut bien ſe rappeler le tour que Sophocle donne à cette entrevûe du frère & de la ſœur, on conviendra qu'Euripide n'a pas été à beaucoup près ſi heureux dans cette ſcène. Elle eſt toutefois attachante. Car Oreſte ſe donnant toujours pour un étranger, fait raconter à ſa ſœur ſes avantures & la ſuite de ſon exil. Elle lui dit qu'elle eſt mariée à un époux dont la fortune eſt fort au-deſſous du rang de princeſſe, mais dont la généroſité l'égale ; que ce vertueux ami l'a traitée en ſœur, par égard pour la race royale, & pour ne pas être le miniſtre de l'inhumaine politique d'Egiſthe ; que le tyran abuſé par le voile ſpécieux d'un mariage qu'il croit réel, jouit du plaiſir de la voir réduite à cet humiliant état pour la rendre mépriſable, & pour n'avoir rien à craindre de ſa poſtérité ; qu'enfin les amies qu'elle s'eſt faites (elle parle du chœur) ſont de véritables confidentes, fidelles à Agamemnon, & ennemies de l'uſurpateur,

l'uſurpateur, auſſi-bien que ſon mari; mais que le ſeul Oreſte eſt capable de renverſer la tyrannie.

« Vous ſentez-vous aſſez de courage, reprend » Oreſte, pour l'aider à égorger votre mère ? » Aſſez, répond-elle, pour l'immoler de ce même » fer dont elle immola ſon époux. Puis-je aſſurer » Oreſte, dit l'un, que vous êtes inébranlable » dans cette réſolution ? Puiſſé-je mourir, dit » l'autre, après avoir donné la mort à cette bar- » bare mère » ! Cela eſt atroce, comme le remarque très-bien M. Dacier *; & ſans doute Électre eſt plus ſupportable chez Sophocle. Au ſurplus Euripide ſe ſert d'un artifice pour ſuſpendre la reconnoiſſance du frère & de la ſœur, en faiſant dire à Électre qu'elle ne pourroit le reconnoître ſi elle le voyoit, ſans le ſecours du vieillard qui l'a dérobé à la mort. Ainſi la reconnoiſſance ne ſe fait pas au ſecond acte, (comme le dit M. Dacier;) mais ſeulement au troiſième, comme on le verra. Car ici Oreſte, pour garder le rôle d'étranger qu'il a pris, demande à ſa ſœur ce qu'il doit rapporter de ſa part à un frère ſi chèrement aimé. « Racontez-lui mes maux & les » ſiens », dit-elle. On en a vû le détail qu'elle répéte d'une manière encore plus animée. Car

* Préface d'Électre.

elle répand les plus vives couleurs sur la triste situation où l'a mise le tyran, sur ses vêtemens rustiques, sur ses mains endurcies au travail, & occupées à subvenir à ses besoins, sur son deuil perpétuel qui l'écarte des assemblées, des fêtes, des sacrifices, & qui la condamne à une obscure solitude. D'un autre côté elle décrit par opposition « la félicité criminelle, mais paisible de » Clytemnestre, assise sur le trône dans le sein » de la magnificence Phrygienne, au milieu de » ses fidelles étrangères, esclaves d'Agamemnon, » dans tout l'éclat d'une cour brillante & fière, » tandis que le sang du roi mort sèche sans ven» geance sur les murs du palais, qui en sont » rougis. Enfin elle représente Egisthe traîné fière» ment sur le même char dont se servoit Aga» memnon avec tant de dignité, & tenant le » sceptre de la même main qu'il trempa dans » le sang de ce grand roi, dont il insulte même » les mânes & le tombeau».

Sur ces entrefaites le chœur apperçoit le mari d'Électre qui revient des champs, & qui paroît d'abord surpris de cette conversation familière de la princesse avec deux hommes. Électre en apporte aussi-tôt la raison pour lever ce scrupule, né de la délicate bienséance des anciens. Le laboureur apprenant qu'Oreste vit encore, en

témoigne sa joie. Il veut même donner l'hospitalité aux voyageurs. Il les prie d'entrer dans sa cabane, prêt à les recevoir le moins mal que sa pauvreté pourra le permettre. Il voudroit qu'on les y eût déja reçûs. Il marque sa peine & son chagrin qu'on n'y ait pas songé d'abord. Il ordonne à ses domestiques de prendre les malles des voyageurs, en les priant eux-mêmes de ne pas dédaigner ses offres. C'est Philémon qui reçoit des dieux sous son humble toît.

Oreste également surpris, & charmé de trouver dans un homme indigent, & vil en apparence, des sentimens qu'on cherche souvent en vain dans un rang plus élevé, fait une belle morale, quoiqu'un peu longue, sur la bisarrerie de la fortune, qui cache si souvent des cœurs lâches dans les princes, & des sentimens héroïques dans les cœurs des hommes du commun. Mais Électre, confuse de recevoir d'illustres étrangers dans une chaumine où elle manque de tout, envoie son mari chez le vieux gouverneur qui a sauvé Oreste, afin de l'engager à régaler les deux Grecs d'une manière moins indigne d'eux. Le laboureur y consent, parce que son épouse le veut ainsi; mais il ajoute, que sa pauvreté même pourroit suffire à bien traiter ses hôtes, au moins pour un jour. C'est qu'il compte pour une richesse ce que Philémon donna à ses hôtes, Jupiter & Mer-

cure, un visage ouvert, & un cœur généreux,

Super omnia vultus
Accesſere boni, nec iners pauperque voluntas *.

Toutefois il considère, en s'en allant, un grand avantage dans les richesſes & dans la prospérité, c'est « de nous mettre en état d'o-» bliger des amis, ou de subvenir à des besoins » extraordinaires. Car pour les besoins communs » il croit l'abondance peu nécessaire », suivant la maxime qu'Horace a depuis traduite ainsi en parlant à un riche :

Non tuus hic capiet venter plusquam meus †.

« L'estomac du riche n'est pas plus grand que » celui du pauvre ». Ces maximes d'un homme satisfait dans l'indigence, & qui n'envie aux grands que la douce satisfaction de pouvoir faire des heureux, achèvent le portrait intéressant d'un homme vertueux.

L'Intermède du chœur semble un peu détaché du sujet. C'est pour le moins un écart Pindarique. Car on y apostrophe les mille vaisseaux qui voguèrent à Troie, on y relève la gloire d'Achille, on y parle de son bouclier comme Homère, on décrit les principales figures que l'art de Vulcain y traça. On représente Achille sur un char rapide,

* Ovid. Métam. l. VIII. v. 631.
† Hor. Sat. l. liv. I. v. 46.

environné d'un nuage de poussière, & portant la terreur dans les rangs des Troyens. L'on finit enfin par des mouvemens d'indignation contre Clytemnestre, qui a été assez dénaturée pour faire mourir le chef de pareils héros, & le roi de tant de rois; & l'on prédit la vengeance d'un si horrible attentat. Car voilà où l'on en vouloit venir, comme fait Pindare dans ses odes.

## ACTE III.

Le bon vieillard qui a élevé Agamemnon & ses enfans, arrive courbé sous le poids des années, & frappe à la porte d'Electre, non sans gémir sur la pauvreté de la cabane, qui tient lieu de palais à une princesse. Dès qu'elle paroît il l'aborde civilement, en lui présentant un agneau, (il l'a choisi sur tout son troupeau) des fleurs pour joncher la table, des fromages, & un outre de vin exquis, en un mot un repas champêtre pour les nouveaux hôtes. Il fait porter tout cela dans la chaumine, puis il essuie ses larmes: car la vue d'une princesse aussi malheureuse qu'Electre, & la comparaison de l'état où il la trouve, avec celui où il l'avoit vue autrefois, lui réveillent une idée chère qui l'attendrit. Il parle & agit comme les pères nourriciers des princes Grecs, & avec toute la naïveté du bon vieux temps.

Après ce premier abord il ajoute qu'il vient

de passer par le tombeau d'Agamemnon, pour lui réitérer un léger hommage de ses pleurs, & d'une libation de vin : mais qu'il a trouvé un grand sujet d'étonnement, des boucles de cheveux, une brebis noire dont le sang étoit fraîchement répandu, & tous les vestiges d'un sacrifice récent. On a vu ci-dessus cette scène traduite. C'est une malice d'Euripide, pour tourner la reconnoissance d'Eschyle en ridicule. Electre réfute toutes les raisons du vieillard, qui veut que ce soit Oreste qui est venu honorer les mânes de son père. Cette scène indépendamment du sel de la satire qui est déplacé, ne laisse pas de suivre agréablement le fil de la piéce, & d'aider à la suspension qu'Euripide a voulu ménager.

Après cet entretien, Oreste sort & se montre au vieillard. Tandis qu'il demande à Electre quel est cet homme, le vieux gouverneur l'envisage en silence avec une surprise extraordinaire ; & il le dévore des yeux. « Invoquez les dieux, ô Electre, » s'écrie-t-il aussi-tôt, & jetez un regard sur votre » hôte. C'est Oreste. » On ne peut le croire. Il insiste ; & il en apporte enfin une preuve indubitable. C'est la cicatrice d'une blessure, que le prince étant enfant avoit reçue au front en poursuivant un faon de biche avec sa sœur. C'est la reconnoissance d'Ulysse dans Homère.

* Odyssée.

Electre convaincue par cette marque, & par l'autorité du vieillard, embraſſe à l'inſtant ſon frère. Les premiers tranſports de cette reconnoiſſance ſont bien touchés : mais elle eſt moins vive & moins animée que celle d'Eſchyle, qu'Euripide a voulu railler. Pour Sophocle il l'emporte ſur tout les deux, en ſuppoſant Oreſte cru mort qui revit tout-à-coup pour faire paſſer Electre de l'abyme de la douleur au comble de la joie.

Euripide donne au chœur des ſentimens très vifs ſur le retour d'Oreſte ; mais ce prince, ſans trop s'arrêter à de frivoles démonſtations de tendreſſe, commence par interroger le vieillard ſur la manière de venger Agamemnon. « Nous eſt-» il reſté encore quelques amis, dit-il ; ou ſommes-» nous auſſi abattus que notre fortune ? à quel » parti puis-je m'attacher ? dois-je tenter l'entre-» priſe à force ouverte, ou par la ruſe ? quelle route » enfin dois-je tenir pour pénétrer au milieu de » nos ennemis ? Mon fils, répond le vieillard, il » ne faut pas vous flatter. Vous êtes malheureux ; » plus d'amis pour vous. C'eſt un tréſor trop rare » qu'un ami capable de ſoutenir la bonne & la » mauvaiſe fortune de ſon ami. D'ailleurs vous » n'avez laiſſé après vous nulle lueur d'eſpérance, » & votre parti s'eſt diſſipé. Sçachez donc que » pour remonter ſur le trône vous n'avez de

» reſſource que dans votre valeur & dans la » fortune ».

ORESTE.

Que faut-il faire pour y réuſſir ?

LE VIEILLARD.

Tuer Egiſthe & Clytemneſtre.

ORESTE.

C'eſt la gloire où j'aſpire. Mais comment y parvenir ?

LE VIEILLARD.

En vous inſinuant dans le palais. Mais il ne ſuffit pas de l'oſer.

ORESTE.

J'entends. La ville eſt bien gardée, & les ſentinelles veillent toujours.

LE VIEILLARD.

Il eſt trop vrai. Egiſthe vous craint, & il ne s'endort pas ſur ce qui vous touche.

Dans cet embarras il vient une penſée au vieillard. Il a rencontré dans ſon chemin Egiſthe qui ſe diſpoſoit à faire un grand ſacrifice, & à célébrer une fête. ( C'eſt celle dont le chœur a parlé.) Le tyran n'eſt ſuivi que de ſes domeſtiques, qui céderont ſans réſiſtance à la valeur du nouveau roi. Le vieillard conſeille donc à Oreſte d'aller vers

le lieu du sacrifice, afin qu'Egisthe l'appelle au festin comme étranger. Alors, continue-t-il, les conjonctures détetmineront ce que vous aurez à faire. L'embarras d'Oreste c'est de ne pouvoir percer en même temps Egisthe & Clytemnestre. Car l'un des deux manqué, rend le coup dangereux, & la vengeance inutile. Mais Electre le prévient, & prend sur elle le soin de se défaire de sa mère. Dessein horrible, & plus encore dans la sœur que dans le frère. Car Electre imagine une trahison pour attirer Clytemnestre dans le piége. C'est de feindre une grossesse dont elle se dira délivrée depuis dix jours. Si elle vient, dit-elle, c'est fait de sa vie.

Ensuite de cette délibération, le vieux gouverneur se dispose à conduire Oreste au lieu du sacrifice, & à faire courir le bruit des couches d'Electre. Mais avant que de se séparer, le frère & la sœur implorent le secours de Jupiter, de Junon, & de l'ombre de leur père, pour les rendre favorables à une vengeance dont la justice les intéresse. Electre est la plus emportée. Car elle déclare que si Oreste manque son coup sur Egisthe, elle se plongera un poignard dans le sein. Elle va en effet s'armer & se tenir en embuscade en attendant Clytemnestre.

L'intermède de cet acte paroît aussi étranger au sujet que le précédent, quoique le but du chœur

ſoit de repréſenter l'origine des malheurs attachés à la maiſon de Pélops, d'où ſont iſſus Agamemnon fils d'Atrée, & Egiſthe fils de Thyeſte. Le chœur ſe rappelle la fable de la brebis dorée, qui cauſa une ſi affreuſe diſcorde entre Thyeſte & Atrée. Ce dernier prince, jaloux de ce tréſor, dont dépendoit le deſtin de ſes états, & voyant que ſon frère le lui avoit enlevé par le moyen d'Aéropa qui trahiſſoit doublement ſon mari, ſe vengea comme on ſçait de Thyeſte, en lui faiſant manger ſon propre fils. Ce feſtin, qui fit reculer le ſoleil, fut la ſource des maux qui accablèrent depuis les Pélopides. Les vers que le chœur chante ſont une grande & noble image de la fuite du ſoleil, de l'horreur des aſtres, & de la confuſion des élémens: « punition viſible de Jupiter, & leçon » éloquente, (ajoute le chœur) pour apprendre » aux mortels à révérer les dieux: mais dont la » barbare Clytemneſtre n'a pas profité ».

## ACTE IV.

« Quel bruit frappe mon oreille, dit bruſquement une femme du chœur *! c'eſt le tonnerre » de Jupiter infernal! me trompé-je? non. » Les cris rétentiſſent de toutes parts. Sortez, » Electre, ſortez ». Elle entend un bruit de guerre;

* Le Coryphée.

& comme la crainte eſt un interprête ſiniſtre, elle croit qu'Oreſte eſt accablé ſous le nombre, & que la conjuration a échoué. Dans cette idée elle veut ſe donner la mort, d'autant plus qu'il ne vient perſonne pour lui annoncer le ſuccès du combat d'Oreſte. Mais le chœur l'arrête, & l'on voit paroître à l'inſtant un domeſtique du prince, qui annonce qu'Oreſte eſt vainqueur, & que l'uſurpateur expire. La frayeur & la défiance dont Electre eſt prévenue, l'empêchent d'abord de reconnoître ce domeſtique : mais enfin revenue à elle-même, elle le reconnoît & ſe fait redire une ſi heureuſe nouvelle. L'officier en fait un grand récit, à-peu-près en cette manière : « Nous arrivons au lieu où étoit le tyran. Il ſe promenoit » ſeul dans un parterre, & il cueilloit des branches de myrte pour couronner les conviés. » Etrangers, nous dit-il, en nous appercevant, » qui êtes-vous, & quelle eſt votre patrie ? Nous » ſommes Theſſaliens, répond Oreſte, & nous » allons ſacrifier à Jupiter Olympien ſur les bords » de l'Alphée*. Hé-bien, reprend Egiſthe, je vous » invite au feſtin que je fais après un ſacrifice » aux nymphes. Vous y reviendrez demain [1]. Ce-

* A Piſe en Elide.

1 Je ne ſçais point voir ce que ſignifie cette phraſe du traducteur. Le grec dit : « Sortant du lit avec l'aurore, vous parviendrez au » même but ». C'eſt-à-dire : Reſtez ici aujourd'hui, & partez demain pour ſuivre votre deſſein. Voyez la traduction.

» pendant entrons dans ce palais, ajoute-t-il, » en nous préſentant la main d'une manière qui » ne nous permettroit pas de le refuſer. Qu'on » apporte des bains pour les hôtes, afin qu'ils » ſoient en état d'approcher de l'Autel. Oreſte » répond qu'il eſt prêt, qu'il s'eſt déja purifié. » Auſſi-tôt tous ſe préparent pour le ſacrifice. On » amène les victimes, on apporte des corbeilles, » on allume le feu ſacré, on place les baſſins » du bûcher. Tout eſt en mouvement dans le pa- » lais. Egiſthe jette ſur l'autel des gâteaux, en » diſant ces paroles : Nymphes qui habitez dans » ces rochers, procurez-moi l'avantage de vous » offrir ſouvent de pareils ſacrifices. Continuez de » bénir le deſtin de Clytemneſtre & le mien; » lancez enfin vos malédictions ſur nos ennemis ». Il entendoit Oreſte & la princeſſe. On peut juger, comme dit l'officier, que la prière ſecrette d'Oreſte étoit bien différente. C'étoient des vœux contraires qui montoient au ciel dans un même ſacrifice, & les dieux devoient décider entre le tyran & le légitime héritier du trône.

Egiſthe, qui ne le croyoit pas ſi près de lui, après avoir immolé une géniſſe, le prie d'interroger les entrailles de la victime. C'étoit un art particulier aux Theſſaliens, & Oreſte s'étoit donné pour tel. Celui-ci ne balance pas. Il fait ce qu'on demande. Mais Egiſthe à l'aſpect des en-

trailles de la victime paroît effrayé, comme s'il y avoit lû sa destinée. (Cela mène insensiblement au but.) Oreste à son tour immole une victime, & du même couteau il frappe Egisthe à mort, tandis qu'il le voit occupé à considérer le cœur palpitant du taureau immolé. Les gardes attaquent Oreste. Il résiste, secondé de Pylade. Il vient enfin à bout de leur faire entendre qu'il est Oreste. « Je ne viens point, dit-il, faire la guerre au » peuple d'Argos, ni à vous qui êtes mes sujets. » Je suis Oreste, & je viens venger la mort de » mon père. A ces mots les gardes étonnés sentent » que les armes leur tombent des mains. Un » vieillard s'avance : il reconnoît le prince : on » le couronne : on passe de la fureur à l'allégresse. » En un mot il vient apporter à sa sœur la tête, » non de Méduse, mais d'un ennemi plus odieux » pour elle ».

Le chœur s'anime à célébrer ce triomphe par des danses & des chants, tandis qu'Electre au comble de ses vœux, s'adresse par des exclamations au soleil, à la nuit, à la terre, pour témoigner l'excès de sa joie. Elle veut couronner son frère de ses propres mains. Elle va chercher une couronne dans son appartement. Le chœur continue ses chants ou ses cris de victoire. Oreste paroît à l'instant avec Pylade. Electre sort & ceint elle-même le front des deux vainqueurs. Mais

Oreſte, ſans ſe prévaloir d'un ſi heureux ſuccès, répond aux louanges que lui donne ſa ſœur avec une modeſtie pleine de gravité. « Electre, dit-il, » adreſſez d'abord vos hommages aux dieux au- » teurs de cette grande victoire. Ne me regardez » que comme le miniſtre de leurs volontés & de » la fortune. L'uſurpateur eſt mort. Voici ſon » corps; votre tyran dépend aujourd'hui de vous ». Car il ajoute, ſuivant la méthode des anciens, qu'il abandonne ce cadavre à la vengeance de ſa ſœur, pour le donner en proie aux oiſeaux & aux bêtes féroces: ſentiment qui ne convient pas à nos mœurs. Il eſt vrai qu'Electre marque quelque répugnance à inſulter à un mort, choſe qui paroîtroit condamner ce que lui fait dire Sophocle à ce ſujet *, ſi le motif d'Electre n'étoit la crainte de s'attirer l'indignation du peuple. Cette crainte après tout fait voir qu'une vengeance outrée qui s'étendoit ſur les morts n'étoit pas toujours généralement approuvée chez les Grecs. Ainſi Electre ſe contente de maltraiter de paroles ſon tyran tout mort qu'il eſt: car elle lui reproche dans une harangue aſſez étendue, tout ce qu'elle a eû à ſouffrir de ſa cruauté, outre le meurtre d'Agamemnon & l'hymen de Clytemneſtre. Il y a dans ce diſcours beaucoup de morale & divers traits, entr'autres un ſur la molle

* ÉLECTRE de Sophocle, acte V. ſcène dernière.

condeſcendance qui rendoit Egiſthe l'eſclave plutôt que l'époux de Clytemneſtre. Quelque beauté qu'on puiſſe trouver dans ces ſortes de traits, qui peignent les mœurs Grecques, il eſt certain qu'un diſcours dans les formes adreſſé à un ennemi mort ne ſçauroit être aſſez de notre goût pour nous engager à le ſouffrir.

Oreſte ordonne à ſes domeſtiques d'emporter le corps d'Egiſthe dans la maiſon d'Electre, de peur que Clytemneſtre ne le voie en arrivant. Cela ſe fait tout à propos. Car Electre fait ſigne à ſon frère de parler d'autre choſe, & elle détourne le diſcours, parce qu'elle voit de loin le char de ſa mère qui s'approche peu à peu. Il y a ici un défaut viſible, ce me ſemble. Car eſt-il vraiſemblable qu'Egiſthe ait été égorgé publiquement dans l'appareil d'un ſacrifice, ſans que Clytemneſtre en ſoit informée avant que d'arriver. Oreſte même & Electre paroiſſent l'avoir oubliée, & ils s'enyvrent de voir Egiſthe mort, ſans ſonger que ſon épouſe vit, & eſt en état de le venger. Enfin pourquoi ne vient-elle pas plutôt ? il étoit plus aiſé de ſe défaire d'elle que d'Egiſthe. Mais Euripide a voulu finir par elle, pour donner plus de tragique au progrès de ſa pièce, & c'eſt, je crois, l'unique raiſon qu'on puiſſe apporter de ce défaut de vraiſemblance.

A l'approche d'une mère, Oreſte ſent le même remords que Cinna chez Corneille. « Qu'allons-» nous faire, dit-il, tremperons-nous nos mains » dans le ſang de notre mère ?

ÉLECTRE.

Eſt-ce donc ſa vue qui excite votre pitié ?

ORESTE.

Comment égorger celle dont j'ai reçu le jour & dont mon enfance a éprouvé les tendres ſoins ?

ÉLECTRE.

Comme elle a égorgé votre père & le mien.

ORESTE.

O Phébus, que tes oracles ſont injuſtes !

ÉLECTRE.

Qui ſera donc juſte, ſi Apollon ne l'eſt pas ?

ORESTE.

Tu m'ordonnes de tuer une mère, & la nature me le défend.

ÉLECTRE.

Eſt-ce un crime de venger un père ?

ORESTE.

Oreſte innocent va devenir parricide !

ÉLECTRE.

Ceſſerez-vous d'être vertueux en vengeant Agamemnon ?

ORESTE.

ORESTE.

Je ſerai puni de l'avoir fait aux dépens du ſang de Clytemneſtre.

ÉLECTRE.

A qui donc laiſſerez-vous le ſoin de venger le roi ?

ORESTE.

Ah, ſi c'étoit un mauvais démon qui m'eût trompé ſous la forme d'un dieu !

ÉLECTRE.

Ne le croyez pas. Le ſacré trépied ne rend que des oracles du ciel.

ORESTE.

Non je ne puis juſtifier cet oracle.

ÉLECTRE.

Souffrirez-vous qu'on puiſſe vous reprocher d'avoir manqué de cœur ?

ORESTE piqué.

Hé-bien, il faut donc ſe réſoudre....

ÉLECTRE.

A la faire tomber dans le même piége qu'Egiſthe.

ORESTE.

Entrons. Je vais commettre un attentat horrible, un crime exécrable à toute la nature. Mais les dieux l'ont ainſi voulu. Le ſort en eſt jeté.

O moment trop doux pour un père à venger,
& trop cruel pour un fils qui le venge !

Quelqu'horreur qu'inſpire cette ſcène, les remords d'Oreſte ſont ménagés avec beaucoup d'art, & font naître dans l'eſprit du ſpectateur ce que dit Cinna ſur ſes remords.

On ne les ſent auſſi que quand le coup approche,
Et l'on ne reconnoît de ſemblables forfaits
Que quand la main s'apprête à venir aux effets.
L'ame de ſon deſſein juſques-là poſſédée
S'attache aveuglement à ſa première idée ;
Mais alors quel eſprit n'en devient point troublé,
Ou plutôt quel eſprit n'en eſt point accablé !
Je crois que Brute même, à tel point qu'on le priſe,
Voulut plus d'une fois rompre ſon entrepriſe,
Qu'avant que de frapper, elle lui fit ſentir
Plus d'un remords en l'ame, & plus d'un repentir *.

Le chœur aborde la reine Clytemneſtre, & comme il eſt complice de la conjuration, il lui fait un compliment auſſi perfide que flatteur. Euripide nous repréſente cette reine ſur un char, comme dans IPHIGÉNIE EN AULIDE. Elle fait d'abord deſcendre ſes Troyennes qui l'accompagnent par honneur, afin de deſcendre enſuite elle-même ſoutenue de leurs bras. Mais Electre la prévient par ces paroles. « Je ſuis, comme elles, une eſ-» clave bannie de la maiſon de mon père. Souf-» frez, madame, que je vous préſente la main,

* CINNA, acte III. ſcène II.

» & que je faſſe leur fonction ». Comme la reine ne veut pas le ſouffrir, ſa fille en ſe comparant toujours aux captives de Troie, lui demande pourquoi donc on l'a traitée en eſclave. « Car » enfin notre ſort eſt le même, dit-elle. Privée, » comme elles, d'un père, je ſuis traitée en » captive ».

Clytemneſtre obligée de ſe juſtifier, le fait, ainſi que chez Sophocle, c'eſt-à-dire, par de mauvaiſes raiſons, & par un détail des prétendus crimes d'Agamemnon, dont la punition a dû retomber néceſſairement ſur Électre. Celle-ci ſe voyant invitée par ſa mère même à dire librement ſa penſée, la dit avec toute l'éloquence & toute la force dont elle eſt capable. Mais cette ſcène ſi ſemblable à celle de Sophocle pour le fonds, lui eſt cependant bien inférieure pour le tour, comme il ſeroit aiſé d'en juger par la comparaiſon. Je ne traduis point celle d'Euripide à cauſe de la reſſemblance. Il eſt vrai toutefois qu'Euripide met dans la bouche d'Électre des traits que Sophocle avoit omis. Elle reproche, par exemple, à Clytemneſtre de s'être défaite du roi, non pour venger la mort d'Iphigénie, vain prétexte trop aiſé à détruire, mais pour ſe faire un époux de ſon amant; puiſqu'après le départ d'Agamemnon pour Troie, & avant qu'il fût queſtion du ſacrifice d'Iphigénie, Clytemneſtre,

durant l'absence de son mari, affectoit de paroître belle, & de relever sa beauté par des parures, préjugé certain d'infidélité chez les Grecs. « De plus, ajoute-t-elle, d'où venoit cette criminelle joie qui vous étoit particulière, lorsqu'on apprenoit que les Troyens avoient l'avantage, & cette tristesse si marquée sur votre front au récit de nos victoires, si ce n'étoit de la crainte de revoir trop tôt un époux odieux?

Clytemnestre trop pressée par des raisons de cette force affecte une grande modération, jusqu'à avouer qu'elle est fâchée du passé, & qu'elle pardonne à sa fille de prendre plutôt les intérêts d'un père que les siens. Puis elle rompt le discours en parlant des couches d'Électre, qu'elle plaint dans le triste état où elle la voit réduite. Elle laisse même échapper quelques soupirs à part pour se reprocher les maux qu'elle lui a causés. « Il est tard de gémir sur mes maux, reprend la princesse, quand vous les voyez sans remède, & mon père au tombeau. Mais du moins que ne rappelez-vous votre fils Oreste »? Clytemnestre avoue encore qu'elle le laisse en exil par la crainte qu'elle a de trouver un ennemi irréconciliable dans un fils. La conversation se tourne sur Égisthe, & à son sujet Electre dit ce mot équivoque. « Ce fier tyran habite en ma maison », pour faire entendre à sa mère qu'il s'est emparé du palais

de ſes pères, tandis qu'elle entend que le corps d'Egiſthe ſans vie eſt étendu chez elle. La reine briſe enfin un entretien qui commence à lui déplaire, & ſa fille l'engage à entrer dans la cabane pour y faire le ſacrifice ordinaire au dixième jour après la naiſſance de l'enfant. Clytemneſtre y conſent, & donne dans le piége qu'on lui a préparé. Elle renvoie même ſes gens & ſon char, avec ordre de ne revenir qu'après le ſacrifice. Cette précaution étoit néceſſaire pour mettre Oreſte & Électre en état d'attenter ſur la vie de leur mère ſans aucune oppoſition. Ce qui ſurprend encore une fois, c'eſt que la reine n'ait pas encore appris la mort d'Egiſthe, dont le bruit ne pouvoit manquer de ſe répandre en un inſtant dans la ville. Il eſt vrai qu'Euripide y a pourvû en partie, en ſuppoſant qu'Egiſthe étoit aſſez loin hors d'Argos, & que dans le moment même qu'on l'égorgeoit, Clytemneſtre étoit partie de la ville par un autre chemin pour ſe rendre chez Électre. Comment donc n'eſt-elle pas arrivée avant Oreſte? on ne le conçoit pas. Tout cela eſt plus compoſé & moins vraiſemblable que l'arrangement tout ſimple de Sophocle. Car chez ce poëte, Clytemneſtre eſt tuée durant l'abſence d'Egiſthe, ſans que le bruit de cet attentat ſe répande hors du palais dont Oreſte s'eſt rendu le maître: & enſuite Egiſthe revient d'un voyage,

ainſi qu'on l'attendoit, pour tomber entre les mains de ſon ennemi. Cela eſt ſans doute beaucoup plus naturel que de ſuppoſer Egiſthe tué au milieu de ſes domeſtiques dans un ſacrifice, & Clytemneſtre attirée dans un piége aſſez mal tendu. En effet, la ſuppoſition des couches d'Électre n'eſt gueres vraiſemblable. La reine ſa mère auroit-elle dû ignorer la groſſeſſe de ſa fille, & la naiſſance d'un petit fils? De plus, ſur quel fondement Électre ſe tenoit-elle aſſurée que ſa mère auroit la complaiſance de ſe rendre à ſa chaumine au moment qu'elle en ſeroit priée[1]? ſi pourtant une de ces meſures avoit été rompue, le ſecret étoit découvert, & la conjuration manquée. On voit bien qu'Euripide a voulu donner plus de grandeur & de célébrité à l'attentat d'Oreſte ſur Egiſthe, en choiſiſſant un jour ſolemnel, un ſacrifice, & un ſacrificateur de cette importance, qui devient lui-même victime au milieu de ſa cour & de ſes ſujets. Mais c'eſt cela même qui rend la machine trop embarraſſée, & les reſſorts trop compliqués. Il y auroit bien d'autres réflexions à faire ſur ce paralléle des deux pièces d'Euripide & de Sophocle: mais, indépendamment de ces réflexions, la ſeule lecture fait voir que l'ÉLECTRE du ſecond l'emporte

[1] Elle ſe fondoit ſur la haine même de Clytemneſtre. Voyez la traduction.

de beaucoup ſur celle du premier, juſques là que d'habiles gens, à juger de celle-ci par la conduite, ont voulu douter qu'elle fût véritablement d'Euripide, quoique le ſtyle ſoit trop conforme au ſien pour la lui ôter.

Clytemneſte ſuivie d'Électre eſt à peine entrée dans la chaumine, que le chœur, complice de la conſpiration, jouit par avance de la vengeance qu'il attend; & afin de mettre obſtacle à la pitié du ſpectateur, il peint, avec des couleurs fortes, l'attentat de Clytemneſtre ſur ſon premier époux. « Crime atroce dont elle va, dit-il, recevoir le » prix par un coup pareil à celui qu'elle lui a » porté ». C'eſt que la loi du talion juſtifioit tout chez les Grecs.

Cette courte réflexion eſt ſuivie d'un bruit confus qu'on entend dans la cabane. Clytemneſtre s'écrie: « Ah, mes enfans, égorgerez-vous » votre mère »? Le chœur même eſt attendri par ces cris redoublés; puis voyant ſortir le frère & la ſœur tout fumans du ſang de leur mère, il frémit des horribles aventures qui compoſent l'hiſtoire de la maiſon de Tantale.

## ACTE V.

« O terre, ô Jupiter, qui voyez tout ce qui ſe » paſſe ici bas, tournez vos regards ſur ces deux » morts. C'eſt moi qui ai vengé mes malheurs

» par le plus détestable attentat ». Ainsi parle Oreste après le crime commis. Aussi ne l'avoit-il fait que malgré lui. Il semble pourtant qu'il eût été plus naturel de le laisser jouir, quelques momens au moins, du fruit de son crime avant que de le livrer aux remords. Le voile que la passion met devant les yeux d'un coupable ne tombe pas tout-à-coup, ou s'il tombe sur le champ, l'ame encore soutenue par un reste de passion qui l'a enhardie au crime, se roidit, lutte contre le repentir, & tâche de l'étouffer, ou du moins d'en reculer le souvenir pour goûter la douceur dont la vengeance l'a flattée. Tout ce qu'on peut dire en faveur de l'Oreste d'Euripide, c'est qu'il s'est porté à tuer sa mère, moins par passion que par égard pour l'oracle, & par la crainte de passer pour lâche. Car c'est le dernier ressort dont s'étoit servi Électre pour rafermir Oreste, ébranlé par des retours fréquens à l'aspect du forfait qu'il étoit sur le point de commettre. Pour Électre, qu'elle tienne le même langage que son frère, & qu'on la voie livrée aux plus affreux remords, c'est à quoi l'on avoit moins lieu de s'attendre. Il étoit beau de voir une femme armer Oreste, rassurer son ame étonnée, animer son courroux, & le piquer par le reproche de lâcheté. C'est ainsi qu'en use Émilie à l'égard de Cinna. Mais après l'action, est-il croyable qu'on la voie si-tôt dé-

mentir ſon caractère, & changer en foibleſſe ſon inébranlable fermeté ? Après tout, en ſuppoſant que les yeux de ces deux coupables s'ouvrent tout à coup après que leur vengeance & leur prétendu devoir ſont ſatisfaits, rien n'eſt mieux touché que leur repentir. Ce ſont des regrets auſſi vifs qu'inutiles. Leur paſſion eſt éteinte, la raiſon reprend ſes droits, & leur cœur eſt déchiré. Le nom reſpectable de mère, qui n'avoit pu arrêter leur rage, revient ſans ceſſe à leur eſprit & ſur leur langue. « Ils déteſtent la lumière du jour ; ils » ne ſçavent où porter déſormais leurs pas, ni » où cacher la honte qui les ſuit. Quel aſyle trou- » veront-ils ? quel mortel ſera aſſez impie pour » s'allier à des parricides, & pour les recevoir ſous » le même toît » ? Oreſte, ſuivant la coutume des coupables qui cherchent à ſe juſtifier, rejette ſon forfait ſur Apollon, qui l'a lui-même armé, & ſur Électre qui l'a enhardi & déterminé. « C'eſt » vous, cruelle ſœur, lui dit-il, qui m'avez con- » traint, malgré moi, d'égorger une mère. Hélas, » vous l'avez vue nous découvrir ſon ſein, & ſe » proſterner à nos pieds, tandis que d'une main » tenant ſa chevelure. . . .

ÉLECTRE.

Oui, je l'avoue. Et ſes cris vous ont ému.

ORESTE.

Mon cher fils, diſoit-elle en m'embraſſant les

genoux, c'eſt ta mère qui te prie d'épargner ſon ſang. Ces mots & cette vue m'ont preſque déſarmé.

LE CHŒUR à Électre.

Cruelle, avez vous pu ſoutenir la vue d'une mère expirante à vos pieds?

ORESTE.

Hélas, je n'ai pu l'immoler qu'après m'être voilé de mes vêtemens.

ÉLECTRE.

Malheureuſe! il eſt trop vrai, c'eſt moi qui t'ai pouſſé à cet attentat: c'eſt moi qui, par tes mains & par les miennes, ai plongé le fer dans ſon ſein.

LE CHŒUR.

Quelle horreur! allez, couvrez du moins ſon corps, & cachez au ciel les coups dont vous l'avez percé.

Le chœur ſuit le caractère du peuple, dont la haine & la rage ſe changent bientôt en pitié après le crime commis. Tandis qu'Oreſte & Électre couvrent le corps de leur mère avec ſes habits, Caſtor & Pollux deſcendent d'une machine, & le premier adreſſant la parole à Oreſte, lui dit que Clytemneſte méritoit la mort; mais qu'elle ne devoit pas la recevoir d'un fils; que

par égard pour Phébus il se contente de regarder son oracle comme insensé, quoique le destin l'oblige de l'approuver. Il annonce au frère & à la sœur ce que le même destin & Jupiter ont déterminé. Pylade doit épouser Électre, & l'emmener dans ses états en Phocide avec le laboureur qui lui a tenu lieu de père sous le nom de mari. Quant à Oreste, son sort est de renoncer à sa patrie, d'errer de contrées en contrées toujours environné de furies, de donner son nom à une ville d'Arcadie, lieu de son exil, d'aller à Athènes implorer Pallas, de subir le jugement de l'Aréopage, d'en sortir absous, & délivré de la poursuite des Euménides, & enfin de régner paisiblement à Argos. Pour Egisthe & Clytemnestre, ils seront inhumés, l'un par les Argiens, l'autre par Ménélas & Hélène. Euripide adopte ici la fable d'Hélène en Egypte, où il prétend que cette princesse fut transportée, tandis que « son simulacre » étoit à Troie par ordre de Jupiter, pour exciter » parmi les mortels des guerres cruelles qui doi» vent coûter tant de sang ». L'on verra cette histoire au long dans d'autres pièces d'Euripide[1], aussi-bien que ce qui regarde le jugement de l'aréopage sur Oreste.

1 L'auteur ajoute : A LA IIe PARTIE DE CET OUVRAGE. Dans cette édition la tragédie d'HÉLÈNE, dont il est ici question, se trouve à la fin du tome VIII.

Le chœur demande aux dieux gémeaux la liberté de parler, pour leur repréſenter qu'étant frères de Clytemneſtre, & fils de Léda comme elle, ils auroient dû, ce ſemble, prévenir une mort ſi funeſte ; & la réflexion eſt naturelle. Mais ils répondent que le deſtin & l'oracle imprudent d'Apollon ne le permettoient pas. Le deſtin ſert de ſolution à tout dans le ſyſtême des Grecs. Caſtor & Pollux auroient été ſans cela fort embarraſſés de répondre à Électre, qui n'a point d'oracle qu'elle puiſſe alléguer pour ſa juſtification. Mais la deſtinée vient au ſecours : c'eſt elle qui a rendu le parricide commun à la ſœur & au frère : morale étrange pour des dieux !

Le reſte de la ſcène s'emploie aux adieux & aux regrets d'Oreſte & d'Electre, qui à peine réunis depuis une ſi longue ſéparation, ſont encore contraints de ſe ſéparer. « Quoi, chère ſœur, » dit Oreſte, je vous revois après un ſi long temps, » & l'on me prive de votre vue ! Je vous quitte, & » vous me quittez » ! Caſtor le conſole par la qualité de l'époux qu'on donne à Électre, & il ajoute qu'après tout la punition de ſa ſœur ne conſiſte qu'à être exilée de ſa patrie. « Hé quoi de plus » triſte, répond Oreſte, que de quitter ſon pays » natal ! il eſt vrai que mon ſort eſt plus affreux. » Il ne ſe borne pas à l'exil. Il me traîne à un » tribunal étranger ». On le conſole encore par

l'assurance de la faveur de Pallas. Alors Électre embrasse son frère pour s'en séparer ; & Oreste lui dit, « Recevez les dernières marques de ma » tendresse, & regardez moi comme mort ». Cette parole qui paroît froide à un commentateur *, comme si Oreste démentoit par là son caractère de héros, attendrit pourtant les dieux qui sont présens : & Oreste ajoute en soupirant, « Électre, » je ne vous verrai plus ». C'est à quoi le commentateur n'avoit pas fait attention. Après ces derniers adieux tendrement réitérés, Oreste recommande sa sœur à Pylade, qui jusqu'ici n'a point parlé, & qui s'en va, comme dit M. Dacier, « sans dire un seul mot ». Mais ce n'est pas, comme il ajoute, « que ce prince soit peu » content d'une femme de ce caractère ». C'est qu'Euripide qui ne vouloit rien d'inutile, n'a pas cru qu'un personnage presque oisif dans toute la piéce, dût parler dans des occasions où cela n'étoit pas absolument nécessaire. Il avoit l'exemple d'Eschyle, qui fait dire au même Pylade très peu de chose dans ses Choéphores ; & en général les anciens poëtes tragiques mettoient en personnages muets les enfans & tous ceux qui contribuoient plus au spectacle qu'à l'action. En effet Pylade n'est presqu'ici qu'en spectacle à cause du préjugé qu'on avoit qu'Oreste & Pylade étoient

* Gaspar Stiblinus.

inſéparables. (M. Racine en a bien profité dans ANDROMAQUE.) Si Pylade ſeconde Oreſte dans l'entrepriſe contre Egiſthe, cela ſe paſſe derrière le théâtre. Du reſte il eſt ſimple témoin, comme les perſonnages du chœur, dont un ſeul parle pour tous. A l'égard du préſent que lui font les dieux en lui donnant Électre en mariage, un ſigne ſuffiſoit pour les en remercier, ſans qu'il fût beſoin qu'il parlât, outre qu'il eſt plus reſpectueux de ne pas interrompre une divinité qui parle. S'il ne dit mot à Électre, c'eſt qu'elle n'eſt pas en état d'entendre parler d'amour: ce n'en eſt ni le lieu, ni le temps; & tous ces diſcours ſont ſuppoſés ſe faire derrière le théâtre après la piéce finie. L'objection de M. Dacier n'eſt donc pas fondée. L'on ne voit pas non plus pourquoi il trouve froids les adieux d'Oreſte & d'Électre, ſi ce n'eſt ſur l'autorité du commentateur qu'on vient de dire. Car ſans avoir égard à la briéveté de ces adieux qu'on vient de voir dans leur entier, l'on ne peut s'empêcher de les trouver très naturels & fort touchans. Que peuvent ſe dire de plus un frère & une ſœur, que la fortune après pluſieurs années & mille dangers, réunit & ſépare d'une manière ſi ſurprenante dans un même jour?

Caſtor finit par un mot qui juſtifie entièrement Euripide du reproche que lui fait M. Dacier. Car

comme Oreſte recommande ſa ſœur à Pylade, Caſtor prend la parole pour celui-ci ; « Laiſſez, » dit-il, laiſſez leur le ſoin de leurs amours, & » ne ſongez qu'à vous délivrer des furies qui » vont s'emparer de vous. Ces noires divinités » s'avancent à grands pas armées de ſerpens & » des douleurs amères qui ſont le fruit du crime ». Caſtor ajoute ſeulement, « que Pollux & lui » s'en vont à travers la plaine azurée ſur les mers » de Sicile, pour donner du ſecours aux vaiſſeaux » agités de la tempête. Que toutefois leur ſe- » cours eſt réſervé aux mortels qui craignent les » dieux, & non pas aux impies. Et qu'enfin ils » conſeillent aux hommes d'aimer la juſtice, & » de ne pas s'embarquer avec des parjures ». Maximes répandues dans les poëtes Grecs & Latins. Mais il y a ici une alluſion à quelque expédition des Athéniens, qui avoient ſouvent des vaiſſeaux ſur les mers de Sicile. Le chœur fait auſſi ſes adieux en deux mots, & frappé des malheurs dont il vient d'être témoin, il ne regarde comme heureux que ceux qui ſont les moins miſérables.

Le ſyſtême de la fatalité qui regne dans ces trois piéces [1], & qui dans celle d'Euripide eſt

1 Les CHOÉPHORES d'Eſchyle, l'ÉLECTRE de Sophocle & l'ÉLECTRE d'Euripide. La première de ces tragédies fait partie du t. II. de cette édition, & la ſeconde du t. III.

autoriſée par des dieux, n'empêche pas qu'Oreſte ne ſoit puni par des furies, & Électre par l'exil. C'eſt que les Grècs ne laiſſoient pas de l'accorder avec une ſorte de liberté mal entendue. Cicéron, dans ſon livre DU DESTIN, explique les différens ſentimens qui établiſſent ce ſyſtême, & il les réfute tous. Il paroît toutefois par la manière dont il expoſe l'opinion des ſtoïciens, que ces philoſophes s'exprimoient mal, & qu'ils rentroient pour le fonds dans le ſentiment univerſel ſur la liberté qu'ils n'oſoient & ne pouvoient nier. Ils diſtinguoient un enchaînement de cauſes principales & non principales, qui aboutiſſoient néceſſairement, diſoient-ils, à des actions néceſſaires ou libres : ſentiment inintelligible, mais extrêmement favorable à l'amour propre, qui ne cherche, ou qu'à excuſer ſes fautes, ou qu'à ſe conſoler dans ſes maux.

# ÉLECTRE,

## TRAGÉDIE D'EURIPIDE.

# PERSONNAGES.

ÉLECTRE.
ORESTE.
PYLADE, perſonnage muet.
CLYTEMNESTRE.
UN CULTIVATEUR Mycénien.
UN VIEILLARD, ancien gouverneur d'Agamemnon.
UN MESSAGER de la ſuite d'Oreſte.
LE CHŒUR, compoſé de jeunes Argiennes, habitantes de la campagne.
LES DIOSCURES.

La ſcène eſt à la campagne près d'Argos, dans le territoire de cette ville & près des limites de ce territoire, devant la maiſon du cultivateur Mycénien. Cette maiſon où demeure Électre doit occuper le fond de la ſcène. A gauche eſt un ſentier par où arrivent Oreſte & Pylade, & à droite le chemin qui conduit à la ville par où on voit arriver Clytemneſtre.

# ÉLECTRE,

## TRAGÉDIE D'EURIPIDE.

## ACTE PREMIER.

### SCÈNE PREMIÈRE.

ÉLECTRE, LE CULTIVATEUR.

LE CULTIVATEUR.

ANTIQUE Argos ! ô champs qu'arroſe l'Inachus [1] ! témoins jadis de la gloire d'Agamemnon, vous l'avez vu partir plein d'eſpérance pour aller au delà des mers. Suivi de mille vaiſſeaux, il conduiſit au rivage Troyen une troupe dévouée au dieu Mars [2]. Après avoir fait périr Priam qu'Ilion

1 Le grec dit ſuivant le génie de cette langue : « O courant de » l'Inachus, d'où le roi Agamemnon navigea vers la terre Troyenne, &c ». En ſorte que l'eſpèce d'invocation faite à Argos demeure ſuſpendue, ce qui n'eſt pas ſupportable en françois.

2 Grec : Conduire Arès avec mille vaiſſeaux.

reconnoiſſoit pour ſon roi, après avoir renverſé l'illuſtre ville de Dardanus, il revint à Argos, & orna les temples des Grecs des dépouilles des Barbares [1]. Il fut heureux aux champs de Troïe ; mais rentré dans ſon palais, il y trouva la mort ; victime des artifices de ſon épouſe Clytemneſtre, il périt de la main d'Égiſthe, fils de Thyeſte, & laiſſa tomber de ſes mains le ſceptre antique de Tantale : l'infortuné n'eſt plus : Égiſthe eſt notre roi, il poſsède l'épouſe de celui qu'il a immolé, la fille de Tyndare eſt unie à ſon ſort. Agamemnon en partant pour Troie, avoit laiſſé dans ſa maiſon deux enfans deſtinés à en être un jour le ſoutien, un fils, le jeune Oreſte, & la jeune Électre ſa ſœur. Un vieillard, autrefois gouverneur de leur père, déroba Oreſte au trépas qu'Égiſthe lui deſtinoit, & le confia aux ſoins de Strophius dans la terre des Phocidiens. Électre, cette jeune princeſſe, continua d'habiter la maiſon paternelle. Lorſqu'elle eut atteint l'âge fleuri de l'adoleſcence, les premiers princes de la Grèce s'empreſsèrent de demander ſa main. Mais Égiſthe craignoit qu'en devenant mère, elle ne donnât des vengeurs à Agamemnon, il ne vouloit point qu'elle quittât le palais d'Argos, & refuſoit de lui choiſir un époux. Cependant comme ce refus

1 Le grec exprime des temples HAUTS & des dépouilles EN GRAND NOMBRE.

même lui paroiſſoit plein de danger, par la crainte qu'elle ne s'unît à quelque homme d'un rang illuſtre & ne devînt mère en ſecret, le cruel réſolut de la faire périr. Sa mère néanmoins, bien que méchante & dénaturée, la ſauva des mains d'Égiſthe : elle avoit un prétexte à alléguer contre l'époux qu'elle avoit immolé [1] ; mais elle n'en avoit point contre ſon fils, & elle craignoit avec raiſon que le meurtre de ſes enfans ne la rendît trop odieuſe. Forcé ainſi de renoncer à ſon funeſte deſſein, voici celui auquel Égiſthe s'arrêta. D'abord pour ſe délivrer du fils d'Agamemnon, qui fugitif de ſa patrie, n'étoit plus en ſon pouvoir, il promit de grandes récompenſes à celui qui pourroit lui ôter la vie. Enſuite il me choiſit pour m'unir à Électre par les nœuds de l'hymen : tous mes aïeux étoient citoyens de Mycènes, on ne peut point me reprocher ma naiſſance, je ſors d'un ſang illuſtre ; mais je manque des biens de la fortune, & ma nobleſſe périt par l'indigence : c'eſt là ce qui détermina le choix d'Égiſthe ; il penſa qu'en donnant Électre à un homme foible & ſans pouvoir, il n'auroit lui-même que de foibles craintes, au lieu que ſi un citoyen élevé en dignité poſſédoit ſa main, il éveilleroit le meurtre aſſoupi & que la peine tardive atteindroit enfin le coupable. Toutefois, j'en atteſte Vénus,

1 Ce prétexte étoit le ſacrifice d'Iphigénie.

jamais l'époux d'Électre ne l'a déshonorée par de honteux embrassemens, elle a conservé dans ma maison son innocence & sa virginité. Je rougirois d'outrager le sang des rois, en profitant d'une alliance à laquelle je n'avois point droit de prétendre. Et je frémis en pensant qu'un jour peut-être Oreste, cet infortuné frère, (à qui le nom seul m'unit par des nœuds si saints), reviendra dans Argos, & sera témoin du funeste hymen de sa sœur. S'il se trouvoit quelqu'un qui pût blâmer mon respect, & ne point me louer d'épargner la pudeur d'une vierge retirée à l'ombre de mes foyers, qu'il sçache qu'un cœur dépravé peut seul tenir un tel langage & qu'il n'a qu'une fausse règle pour mesurer la vertu.

ÉLECTRE.

Sombre nuit ! mère[1] des astres d'or, tu me vois, chargée de cette urne qui presse mon front, m'avancer vers la source où je dois la remplir d'une eau pure. Non qu'en effet je sois réduite au dernier terme de l'indigence, mais je veux exposer aux regards des dieux les injustes rigueurs d'Égisthe, & faire retentir les vastes ré-

1 Grec : Nourrice. J'ai substitué l'expression de Tibulle :

Ludite, jam nox jungit equos, currumque sequuntur
Matris lascivo sidera fulva choro.

Eleg. II. 1.

gions de l'air des lamentations que j'offre aux mânes d'un père. Hélas! la fille dénaturée de Tyndare, ma propre mère m'a chaſſée de ſa maiſon, elle ne ſonge qu'à plaire à ſon nouvel époux; depuis qu'elle a mis au jour des enfans dont Égiſthe eſt le père, Oreſte & moi nous ſommes à ſes yeux, étrangers dans le palais de nos aïeux.

LE CULTIVATEUR.

Pourquoi, infortunée, vous charger en ma faveur de ces pénibles ſoins & vous livrer à des travaux que vous n'êtes pas exercée à ſupporter? pourquoi, lorſque je vous le demande, ne me laiſſez-vous pas vous épargner cette douleur?

ÉLECTRE.

Je mets au rang des dieux un ami tel que vous,... vous avez reſpecté mon malheur. C'eſt une grande faveur du ſort, au ſein des calamités, de trouver un ami généreux qui s'empreſſe de ſoulager l'excès de nos ſouffrances. Je dois auſſi, même ſans votre aveu, ſoulager vos peines autant qu'il eſt en mon pouvoir, je dois partager vos travaux & vous aider à en ſupporter le poids. Vous avez aſſez d'ouvrages pénibles au dehors; c'eſt à moi de prendre ſoin que l'ordre règne dans la maiſon; il eſt doux au paiſible laboureur, lorſqu'il revient des champs, de trouver chez lui le repos.

LE CULTIVATEUR.

Puiſque c'eſt votre deſir, allez.... En effet la ſource n'eſt pas éloignée de notre maiſon. Pour moi dès la pointe du jour je vais conduire aux champs mes bœufs & ma charrue. Car l'homme pareſſeux invoque en vain le ſaint nom des dieux ; ſans le travail on ne peut point pourvoir à ſa ſubſiſtance.

## SCÈNE II.

### ORESTE, PYLADE.

ORESTE.

PYLADE, tu es le premier des hommes, en qui je trouve un ami & un hôte fidelle : seul de tant d'amis, tu n'as point abandonné le malheureux Oreste, quoique tu n'ignores pas les injustes rigueurs qu'exercent à la fois contre moi Égisthe meurtrier de mon père, & une mère complice de ses attentats. Maintenant conduit par l'oracle d'un dieu, j'entre en secret dans le territoire d'Argos, pour expier la mort d'un père par le sang de ses meurtriers. Cette nuit même je suis allé sur son tombeau, je l'ai arrosé de mes larmes, j'ai offert à ses mânes les prémices de mes cheveux, & j'ai fait couler sur le bûcher le sang d'une brebis immolée, sans que ceux qui ont usurpé le pouvoir en aient eû connoissance. Je ne veux point porter mes pas dans l'enceinte des murs : occupé d'un double soin, je dois m'arrêter sur les confins de cet état, car d'ici je puis aisément chercher un asyle dans une terre étrangère, si quelqu'un vient à me reconnoître, tandis

que je cherche ma ſœur. On dit qu'elle eſt ſoumiſe aux loix de l'hymen, qu'elle a quitté la couche virginale. Si je puis découvrir ſa demeure & avoir avec elle un entretien, je trouverai en elle un utile ſecours, & elle pourra m'apprendre avec certitude ce qui ſe paſſe dans Argos.

Mais déja l'aurore lève ſon front radieux, ſortons de ce ſentier & rentrons dans la plaine. Bientôt ſans doute nous verrons paroître quelque diligent laboureur ou quelque femme occupée du ſervice de ſes maîtres : nous pourrons les interroger & apprendre d'eux ſi ma ſœur habite ces lieux... En effet j'apperçois une femme qui porte ſur ſa tête raſée [1] de l'eau qu'elle vient ſans doute de puiſer à la ſource la plus prochaine. Pylade, aſſeyons-nous, écoutons cette eſclave, voyons ſi nous ne tirerons point d'elle quelques lumières ſur l'objet qui m'amène en ces lieux.

1 Électre avoit la tête raſée en ſigne de deuil, mais Oreſte ſuppoſe que c'eſt en ſigne de ſervitude.

## SCÈNE III.

ÉLECTRE seule [1].

PRESSE tes pas, l'heure t'appelle, entre en pleurant dans la carrière du jour...Hélas, hélas!... Je suis née du sang d'Agamemnon, l'odieuse fille de Tyndare, Clytemnestre m'a portée dans ses flancs; les citoyens d'Argos m'honorent encore du nom d'Électre.... Mais, hélas, à quels travaux suis-je réduite?... O mon père! quelle douloureuse existence!... Et vous, ô Agamemnon! vous êtes couché dans le tombeau, victime des fureurs d'une épouse & de la perfidie d'Égisthe.... Répétons, répétons les mêmes cris de douleur, goûtons le triste plaisir de nous abreuver de nos larmes.

Presse tes pas, l'heure t'appelle, entre en pleurant dans la carrière du jour.... Hélas, hélas!... Dans quelle ville, dans quelle maison, ô frère infortuné! es-tu réduit à de serviles travaux? oublies-tu ta déplorable sœur que tu laissas dans la maison paternelle, gémissant sous le poids des plus funestes calamités?... Accours, viens me délivrer des maux que je souffre, (ô Jupiter, Ju-

1 Oreste & Pylade sont cachés & à portée d'entendre. — Ce monologue d'Électre est écrit en vers lyriques, par strophes & antistrophes; & il en est de même de la scène suivante.

piter!), ſois le vengeur du meurtre abominable d'un père, que tes pas errans te conduiſent aux champs d'Argos. Poſons à terre cette urne qui preſſe mon front, & répétons dès le matin l'hommage de nos nocturnes gémiſſemens.

O mon père, je t'adreſſe ces cris lugubres, reçois ſous la terre le chant funèbre de Pluton, que chaque jour je viens t'offrir en me déchirant le viſage de mes ongles enſanglantés & en frappant de mes propres mains ma tête raſée en ſigne de deuil.... Hélas, hélas!... ô mes mains, redoublez vos coups.... Telle qu'un cygne mélodieux, errant ſur la rive du fleuve qui lui ſert d'aſyle, appelant triſtement un père tendrement chéri que les nœuds cruels d'un lacet perfide viennent de livrer à la mort; telle en ce jour, ô père infortuné! je déplore ton triſte deſtin, ces derniers bains où tu plongeas ton corps, en te couchant pour jamais ſur le lit funeſte de la mort. Hélas, hélas! ô mon père! ô coup douloureux frappé par une hache parricide! ô douloureux conſeil qui hâta ton retour de Troie! Ce n'eſt pas des guirlandes & des couronnes que ton épouſe a préparées pour te recevoir [1], mais un fer à deux tranchans: unie à Égiſthe par d'infames liens, un piège perfide eſt l'accueil qu'elle deſtinoit à ſon époux.

1 Les parens des vainqueurs leur jetoient à leur retour des couronnes & des guirlandes.

## SCÈNE IV.

### ÉLECTRE, LE CHŒUR.

LE CHŒUR.

ÉLECTRE, fille d'Agamemnon, je viens vers votre demeure champêtre vous répéter ce qu'annonce un citoyen de Mycènes, berger des montagnes, nourri du lait de ses troupeaux; il vient d'arriver en ces lieux. Les Argiens, nous a-t-il dit, ordonnent de consacrer trois jours à des sacrifices solemnels, toutes les vierges d'Argos doivent aller au temple de Junon.

ÉLECTRE.

Chères amies, l'éclat de la parure me touche peu, les colliers d'or n'ont point d'attrait pour moi, vous ne me verrez point conduire les chœurs des vierges d'Argos, & faire résonner la terre sous mes pas cadencés. Infortunée, je fais des libations de larmes, les larmes sont chaque jour l'unique soin auquel se livre mon triste cœur. Voyez mes cheveux souillés de poussière, voyez ces lambeaux qui me servent de vêtemens. Voilà la parure de la fille d'Agamemnon, née sur le

trône. Et Troie toutefois n'a point oublié qu'Agamemnon fut son vainqueur.

LE CHŒUR.

C'est une grande déesse. Venez, souffrez que je vous prête des robes richement tissues & des ornemens d'or pour en relever l'éclat. Pensez-vous par vos larmes, en négligeant le culte des dieux, triompher de vos ennemis? Ce n'est pas par les gémissemens, ô fille d'Agamemnon, que vous obtiendrez un plus heureux sort, mais en honorant les dieux par vos prières.

ÉLECTRE.

Aucun des dieux n'entend les cris d'une infortunée, aucun n'entend la voix du sang de mon père. Hélas! ce père n'est plus.... & mon frère ne vit que pour errer dans un éternel exil;... fils malheureux d'un illustre père, il fuit dans une terre étrangère, & cherche un asyle au foyer des esclaves. Et moi je vis dans une maison où règne l'indigence, le cœur consumé de tristesse, proscrite du palais paternel, réfugiée à l'ombre de ces sauvages rochers: tandis qu'une parricide mère, unie à un nouvel époux, repose sans trouble dans la couche d'Agamemnon.

LE CHŒUR.

Que de maux Hélène, la sœur de votre mère,

n'a-t-elle point causés aux Grecs & à votre maison[1] !....

ÉLECTRE.

Dieux !... chères amies !... je suspends le cours de mes gémissemens.... Voyez-vous ces étrangers près de la maison ? ils étoient cachés en ces lieux & sortent tout à coup de leur embuscade. Fuyons, vous dans ce sentier, & moi au sein de mes pénates, dérobons nous à leurs perfides desseins.

1 On peut supposer que le chœur alloit dire quelque chose de plus particulier à l'état actuel d'Électre, lorsque celle-ci l'interrompt. Peut-être aussi est-ce par prudence que ces femmes détournent sur Hélène l'accusation intentée à Clytemnestre par sa fille. Car ces Argiennes dépendoient de Clytemnestre.

## SCÈNE V.

ÉLECTRE, ORESTE, PYLADE, LE CHŒUR.

ORESTE.

DEMEUREZ, infortunée, que ma vue ne vous inſpire point de frayeur.

ÉLECTRE.

O divin Apollon!... Je tombe à vos pieds, ſauvez moi.

ORESTE.

C'eſt le ſang de vos ennemis & non le vôtre, que ma main brûle de verſer.

ÉLECTRE.

Retirez vous; ne portez point la main ſur une femme qui a droit à votre reſpect.

ORESTE.

Il n'eſt perſonne à qui j'aie plus de droit de témoigner une tendre amitié.

ÉLECTRE.

Et pourquoi donc venez-vous, armé de cette épée, me ſurprendre à l'entrée de la maiſon que j'habite?

ORESTE.

ORESTE.

Daignez m'écouter un instant, & vous partagerez tous mes sentimens.

ÉLECTRE.

Je demeure : ma vie est entre vos mains, en vain voudrois-je vous résister.

ORESTE.

Je viens vous instruire du sort de votre frère.

ÉLECTRE.

O cher étranger ! parlez... vit-il encore ?... venez-vous m'annoncer sa mort ?

ORESTE.

Il vit. Ce premier mot doit être pour vous d'un heureux augure.

ÉLECTRE.

Généreux étranger ! puissent les dieux récompenser votre zèle !

ORESTE.

Je fais pour vous tous les vœux que vous formez pour moi.

ÉLECTRE.

En quel lieu cet infortuné supporte-t-il la douleur d'un éternel exil ?

ORESTE.

Il n'est point soumis aux loix d'une seule cité ; mais il erre de lieux en lieux consumé de tristesse.

ÉLECTRE.

Peut-être manque-t-il des alimens nécessaires à sa subsistance ?

ORESTE.

Il peut pourvoir à ses besoins : mais un homme proscrit est toujours foible & misérable.

ÉLECTRE.

Quel est l'objet pour lequel il vous envoie en ces lieux ?

ORESTE.

Il veut sçavoir si vos jours sont en sureté, & en quels lieux vous déplorez votre triste sort.

ÉLECTRE.

Vous pouvez juger par vos yeux de l'état de langueur & de dépérissement où je suis tombée.

ORESTE.

La tristesse, je le vois, a consumé vos jeunes ans, votre état m'arrache des larmes.

ÉLECTRE.

Vous voyez en même temps ma tête rasée & dépouillée de sa parure.

ORESTE.

Le sort de votre frère, celui d'un père livré à la mort déchirent à la fois votre cœur.

ÉLECTRE.

Hélas ! Qu'ai-je au monde de plus cher ?

ORESTE.

Ah, ce frère que vous aimez, quel objet pensez-vous qu'il chérisse avant toutes choses ?

ÉLECTRE.

Il est absent ; je ne puis jouir de son amitié.

ORESTE.

Pourquoi habitez-vous ces lieux éloignés de la ville ?

ÉLECTRE.

O étranger ! j'ai subi la loi d'un mortel hyménée.

ORESTE.

Que je plains votre frère ! . . . Quel citoyen de Mycènes . . . ?

ÉLECTRE.

Hélas, ce n'est aucun de ceux que mon père avoit pû me destiner.

ORESTE.

Expliquez-vous, afin que je puisse instruire Oreste de votre sort.

ÉLECTRE.

Voilà la maison que j'habite loin du palais d'Argos.

ORESTE.

C'est la demeure d'un berger, ou d'un cultivateur des champs.

ÉLECTRE.

Celui à qui elle appartient eſt pauvre, mais généreux & vertueux à mon égard.

ORESTE.

Quelle vertu louez-vous dans votre époux ?

ÉLECTRE.

Il a reſpecté mon malheur & ne m'a point forcée à partager ſon lit.

ORESTE.

Un dieu lui a-t-il fait un devoir de la chaſteté, ou dédaigne-t-il vos charmes ?

ÉLECTRE.

Il ne peut ſouffrir la penſée d'outrager celui qui m'a donné le jour ?

ORESTE.

Comment n'a-t-il pas reçu avec tranſport une telle épouſe ?

ÉLECTRE.

Il n'a pas cru, ô étranger, que celui qui me donnoit à lui, eût droit de diſpoſer de ma main.

ORESTE.

J'entends. Il a craint qu'Oreſte ne punît ſa témérité.

ÉLECTRE.

Il a craint ſa vengeance. Et d'ailleurs ſon cœur eſt fait pour honorer la vertu.

ORESTE.

O généreux mortel!... cette vertu ſera récompenſée.

ÉLECTRE.

Elle le ſeroit ſans doute, ſi jamais Oreſte étoit rendu à mes vœux.

ORESTE.

Et votre mère... celle qui vous a portée dans ſes flancs, a pu ſouffrir votre déshonneur?

ÉLECTRE.

Les femmes, ô étranger, aiment moins leurs enfans que l'homme auquel elles ſe livrent.

ORESTE.

Et pourquoi Égiſthe a-t-il cherché à vous avilir?

ÉLECTRE.

Il m'a donnée à un époux obſcur, afin que mes enfans n'euſſent aucun pouvoir.

ORESTE.

Il a craint que vous ne fiſſiez naître des vengeurs d'Agamemnon.

ÉLECTRE.

Tels ſont les ſecrets ſentimens de ſon cœur. Puiſſe-t-il expier ſa haine par un juſte ſupplice!

ORESTE.

L'époux de votre mère ſçait-il que le dieu même de l'hymen a reſpecté votre innocence?

ÉLECTRE.

Il l'ignore. Ce secret est enseveli dans le silence.

ORESTE.

Ces femmes qui nous écoutent vous sont sans doute dévouées ?

ÉLECTRE.

Oui, seigneur, ne craignez point qu'elles violent les secrets que nous verserons dans leur sein.

ORESTE.

Si Oreste venoit en ces lieux, quelle conduite devroit-il tenir ?

ÉLECTRE.

Qu'osez-vous me demander ? Ce propos est insensé. Il n'est pas temps encore....

ORESTE.

Mais s'il venoit enfin, comment devroit-il s'y prendre pour ôtet la vie aux meurtriers d'Agamemnon ?

ÉLECTRE.

En bravant tout pour la vertu, comme ils ont tout bravé pour le crime.

ORESTE.

Oseriez-vous vous joindre à lui pour immoler votre mère ?

ÉLECTRE.

Ma main feroit tomber sur sa tête la hache dont elle frappa mon père.

ORESTE.

Répéterai-je ce discours à votre frère ? puis-je l'assurer de votre résolution ?

ÉLECTRE.

Puissé-je mourir, après avoir versé le sang de ma mère !

ORESTE.

Dieux !... plût au ciel qu'Oreste fût près de vous & pût entendre un tel discours !

ÉLECTRE.

O étranger, s'il étoit en ces lieux, même en le voyant, je ne le reconnoîtrois pas.

ORESTE.

En effet, séparés l'un de l'autre dès vos plus jeunes ans, comment pourriez-vous vous reconnoître ?

ÉLECTRE.

Un seul ami me reste qui pourroit me tirer d'erreur.

ORESTE.

C'est sans doute ce vieillard qui l'a dérobé à la mort.

ÉLECTRE.

Oui, c'est lui-même, c'est le vieux gouverneur de mon père.

ORESTE.

A-t-on rendu les honneurs funèbres à ce père infortuné ?

ÉLECTRE.

On l'a enseveli loin du palais & sans éclat.

ORESTE.

Hélas, tout ce que vous venez de dire me pénètre de douleur ; le récit d'un malheur, quelqu'étranger qu'il puisse être à notre sort, déchire toujours notre cœur. Toutefois achevez, que je puisse faire part à Oreste de ces nouvelles, cruelles à rapporter, il est vrai, mais dont il est nécessaire de l'instruire. La pitié est à mes yeux le caractère de l'homme sage & non l'insensibilité, il est dangereux de livrer son cœur à une sagesse plus recherchée [1].

LE CHŒUR.

Princesse, je me joins à cet étranger, pour vous prier de nous faire le récit de vos infortunes. Nous ignorons dans nos retraites ce qui se passe à la ville, & notre amitié ne nous permet pas d'être indifférente à vos peines.

ÉLECTRE.

Etranger, je veux bien vous ouvrir mon cœur,

1 Oreste dit ceci pour excuser les larmes qui lui échappent malgré lui. Et Euripide profite de cette occasion pour attaquer les philosophes qui professoient déjà l'apathie, que Zénon érigea en principe, un siècle après Euripide.

vous exposer ma misère & l'infortune de mon père. Puisque vous exigez ces tristes détails, vous ne manquerez pas sans doute de les raconter à Oreste, qu'ils n'intéressent pas moins que moi. Dites-lui donc d'abord en quel état vous m'avez vue, peignez-lui ces tristes lambeaux, cette chaumière qui me tient lieu de palais. J'ai moi-même tissu les voiles qui me couvrent : si mes mains s'étoient refusées à ce travail, j'aurois été privée de vêtemens, & mon corps eût été exposé aux injures de l'air. Je vais moi-même puiser l'eau nécessaire à ma subsistance, sans pouvoir participer aux fêtes, aux sacrifices, aux danses sacrées qu'on célèbre à l'honneur des dieux. Vierge, je renonce au commerce des femmes soumises aux loix de l'hymen, épouse, je renonce à l'alliance de Castor à qui ma main fut promise avant qu'il fut placé au rang des dieux & à qui j'étois unie déja par les liens du sang. Ma mère cependant assise sur le trône, au milieu des dépouilles de la Phrygie, est entourée d'une troupe d'esclaves Asiatiques, dont les robes Phrygiennes nouées avec des agraffes d'or, rappellent l'ancienne fortune & les exploits d'Agamemnon ; & les murs du palais sont teints du sang qui sèche sans vengeance. Celui qui l'a versé, vole en tous lieux, porté sur le char de mon père, orgueilleux de voir le sceptre du général des Grecs déposé dans

ſes homicides mains. Le tombeau d'Agamemnon demeure privé d'honneurs, on ne lui offre ni libations, ni rameaux de myrte; ſon bûcher eſt dépouillé d'ornemens : le noble époux de Clytemneſtre, dans le trouble de l'yvreſſe, attaque même le monument qui renferme la cendre de ce roi, il lance, dit-on, des pierres contre ce dépôt ſacré, & profère avec audace ces paroles pleines d'inſulte. « Où eſt ton fils Oreſte ? Témoin » des aſſauts qu'on te livre, ne défend-il pas cou» rageuſement ton tombeau » ? Tels ſont les outrages que mon frère ſouffre tandis qu'il eſt abſent de ces lieux. Allez donc, ô étranger, allez, je vous en conjure, lui répéter ce triſte récit. Pluſieurs ſupplians l'invoquent à la fois, je ne ſuis que l'interprête de leurs muets diſcours. Ces bras, ces lèvres, ce cœur ſouffrant, ce front dépouillé, la voix d'un père enfin, tout l'appelle en ces lieux; quelle honte pour un fils dont le père a renverſé l'empire des Phrygiens, s'il ne pouvoit renverſer ſeul un ſeul homme, lui que doit enflammer à la fois l'ardeur de la jeuneſſe & le ſang glorieux dont il ſort.

LE CHŒUR.

Je vois votre époux qui s'avance, il quitte ſon travail pour rentrer au ſein de ſes foyers.

## SCÈNE VI.

Les précédens, LE CULTIVATEUR.

LE CULTIVATEUR.

QUE vois-je? Qui ſont ces étrangers arrêtés à la porte de ma demeure? Quelle raiſon les amène vers cet aſyle champêtre? Quel ſecours peuvent-ils attendre de moi? (à Électre.) Il ne ſied pas à une femme de s'entretenir ainſi avec de jeunes hommes.

ÉLECTRE.

Cher époux, ne livrez pas votre cœur à d'injurieux ſoupçons. Vous allez ſçavoir l'objet de cet entretien. Ces étrangers ſont envoyés par Oreſte pour m'inſtruire de ſa deſtinée... (à Oreſte & Pylade) Étrangers, excuſez ſon erreur.

LE CULTIVATEUR.

Que vous ont-ils appris? Vit-il encore & jouit-il de la clarté du jour?

ÉLECTRE.

Ils m'aſſurent qu'il eſt vivant, & leur récit n'excite point ma défiance.

LE CULTIVATEUR.

Se ſouvient-il des malheurs de votre père? ſonge-t-il à vos infortunes?

ÉLECTRE.

Je l'eſpère. Mais un fugitif eſt un foible ſecours.

LE CULTIVATEUR.

Dans quel but Oreſte a-t-il envoyé ces étrangers en ces lieux?

ÉLECTRE.

Pour s'informer de mon ſort.

LE CULTIVATEUR.

Ils ont pû voir une partie de vos malheurs, & apprendre de votre bouche ce qui n'a pû frapper leurs regards.

ÉLECTRE.

Ils ſçavent tout. Je ne leur ai rien caché.

LE CULTIVATEUR.

Pourquoi donc tarder à leur ouvrir la porte de notre demeure? — Entrez, ô étrangers! en échange des heureuſes nouvelles que vous nous apportez, recevez les dons de l'hoſpitalité, tels que je puis vous les offrir. — Que les eſclaves qui vous ſuivent portent dans cet aſyle les fardeaux dont ils ſont chargés[1]. — Et vous, qui venez de la part de celui qui nous eſt ſi cher, ne vous refuſez pas aux témoignages de notre amitié. Si

1 Grec : « Serviteurs, portez dans la maiſon les vaſes de ces étran» gers ». Le mot grec qu'on traduit VASE, a un ſens plus général & peut ſignifier toute eſpèce de bagage. Au reſte on voit par ce qui ſuit que le cultivateur s'adreſſe aux ſerviteurs de la ſuite d'Oreſte & de Pylade.

la pauvreté y met des bornes, vous verrez du moins qu'ils ſont ſincères [1].

ORESTE.

Électre, au nom des dieux, eſt-ce là cet époux qui vous a reſpectée par égard pour votre frère?

ÉLECTRE.

C'eſt lui-même, oui, c'eſt lui qu'on nomme mon époux.

ORESTE.

Dieux! il n'eſt donc point de régle ſûre pour juger de la vertu. La confuſion & le trouble règnent dans le cœur des mortels. J'ai vû les fils d'un père généreux tomber dans le néant, les fils des méchans ſe montrer bons & vertueux; la famine régner dans l'ame du riche, une ame noble & magnifique dans un corps indigent..... Comment donc juger les hommes ſans erreur, où trouver de ſûrs garans de la vertu? Eſt-ce à Plutus qu'il faut s'adreſſer?.... C'eſt conſulter un juge corrompu. — A ceux qui manquent du néceſſaire?..... L'indigence a ſes infirmités, elle enſeigne le mal par l'organe du beſoin, — Eſt-ce au milieu des armes qu'il faut chercher la vertu?..... Et qui peut affirmer en voyant une

1 Suivant une correction de Canter, adoptée par Barnes & Muſgrave, il faut traduire: « Quoi que pauvre, je vous montrerai un cœur » qui n'eſt point dégénéré ».

lance que celui qui la porte eſt vaillant?... Il vaut mieux abandonner ce jugement au hazard & ne point ſe fier à de tels garans. Voyez ce ſimple cultivateur, il ne jouit point d'un rang élevé parmi les Argiens, il n'eſt point né d'une maiſon dont la gloire puiſſe enfler ſon orgueil, il eſt tiré du ſein de la multitude, & il découvre à nos yeux les plus nobles ſentimens. Ne reviendrez-vous point de votre égarement, ô vous qui êtes ſéduits par de vaines opinions? N'apprendrez-vous point à juger les mortels par leur conduite, à n'honorer que ceux qui ſont nobles par les mœurs & par le caractère? Car c'eſt par de tels hommes que les états & les familles ſont gouvernés avec honneur. Des corps robuſtes, vides de cœur & de ſens, ne ſont qu'un vain ornement des places publiques : car même au feu du combat, le bras le plus fort ne garde pas mieux ſon rang que le plus foible, c'eſt le courage & l'honneur qui arrêtent le guerrier.

N'héſitons point d'accepter l'hoſpitalité qui nous eſt offerte; le fils d'Agamemnon qui nous envoie en ces lieux eſt digne de votre amitié, & préſent ou abſent il s'y montrera ſenſible. — Vous donc, fidelles ſerviteurs, entrez dans cette maiſon & ſuivez les ordres qu'on vient de vous donner. Car cet homme pauvre met plus d'empreſſement à exercer envers nous les devoirs

de l'hospitalité, que s'il vivoit dans l'opulence. Je me félicite d'être accueilli dans sa maison. Je préférerois toutefois de voir votre frère favorisé de la fortune, vous conduire dans le palais fortuné des Atrides. Peut-être cet heureux jour luira-t-il à nos yeux. Les oracles de Loxias sont immuables, & je mépriſe la divination des mortels [1].

[1] Il veut dire, je crois, qu'il mépriſe les projets d'Égiſthe & de Clytemneſtre.

## SCENE VII.

ÉLECTRE, LE CULTIVATEUR, LE CHŒUR.

LE CHŒUR.

ÉLECTRE, c'eſt maintenant que la joie vient de nouveau réchauffer nos cœurs. La fortune peut-être après une marche lente & pénible, va s'arrêter enfin & fixer votre bonheur pour jamais.

ÉLECTRE, (au cultivateur.)

Hélas, vous connoiſſez l'indigence de votre maiſon, comment oſez-vous y recevoir des hôtes d'un rang ſupérieur au vôtre?

LE CULTIVATEUR.

Eh quoi! penſez-vous, quelque ſoit leur rang, qu'ils refuſent les ſimples offres de l'amitié?

ÉLECTRE.

Puiſque vous n'avez pas vous-même les choſes les plus néceſſaires, & que votre fortune ne vous permet point de recevoir ces hôtes avec honneur, allez du moins vers l'ancien gouverneur de mon père. Vous le trouverez occupé à ſuivre ſes troupeaux ſur les bords du Tanus qui ſert de limite aux

aux territoires d'Argos & de Sparte : c'eſt là qu'il s'eſt retiré après avoir été chaſſé des murs d'Argos. Dites-lui de ſe rendre dans notre maiſon, & de nous apporter quelque mets digne d'être offert à nos hôtes. Il ſera tranſporté de joie, & rendra aux dieux de vives actions de graces, en apprenant que cet enfant qui fut jadis ſauvé par ſon zéle, eſt encore au nombre des vivans. Ce n'eſt pas dans la maiſon de mes pères qu'il faut chercher ce qui manque à la vôtre, ma mère eſt loin de m'accorder un tel ſecours, & ce ſeroit pour elle une amère douleur d'apprendre que ſon fils vit encore.

LE CULTIVATEUR.

Je vais, puiſque vous le jugez néceſſaire, appeler ce vieillard auprès de vous. Rentrez en attendant, & ne tardez point à préparer tout ce qui eſt néceſſaire pour bien recevoir ces étrangers. Une femme pleine de zéle ſçait trouver des moyens d'orner un frugal repas. Les proviſions qui nous reſtent encore ſuffiront bien au moins pour nourrir nos hôtes un ſeul jour [1].

1 Il me paroît probable qu'Électre obéit & entre dans ſa maiſon : les réflexions du cultivateur ſont faites à part, ou adreſſées au chœur, c'eſt pourquoi j'ai indiqué une nouvelle ſcène.

## SCÈNE VIII.

LE CULTIVATEUR, LE CHŒUR.

---

LE CULTIVATEUR.

C'EST lorſque de tels beſoins s'offrent à ma penſée que je ſens le prix des richeſſes. Elles permettent à celui qui les poſſede de combler ſes hôtes de bien, & quelquefois auſſi de ſe ſauver lui-même, en prodiguant ſes tréſors pour combattre une maladie qui met ſes jours en danger. D'ailleurs elles ſervent peu pour les beſoins de chaque jour : le riche & le pauvre ſe raſſaſient également, & la même nourriture ſuffit à tous les deux.

## SCÈNE IX.

LE CHŒUR seul.

O VAISSEAUX glorieux que les rames innombrables des Grecs portèrent aux rivages Troyens, lorsque vous voliez sur les flots, on vous voyoit former des chœurs avec les filles de Nérée. Le dauphin ami de la flûte harmonieuse bondissoit autour de vos proues azurées: en se jouant dans les eaux, il accompagnoit à Troie le fils de Thétis, il conduisoit aux bords du Simois Achille aux pieds légers & notre roi Agamemnon.

Les Néréides quittant le rivage d'Eubée, avoient pris sur l'enclume d'or de Vulcain, le bouclier & les armes, ouvrage du dieu, pour l'apporter au jeune héros. S'élevant au dessus du Pélion, au dessus des sacrées forêts de l'Ossa, & de ses sommets les plus hauts, elles parcourent des yeux les retraites des nymphes; & s'arrêtent aux lieux où un père ami des coursiers élevoit l'astre de la Grèce, le fils de la déesse de la mer [1], le défenseur des Atrides, Achille aux pieds légers.

Fils de Thétis, j'ai entendu décrire à un Grec;

1 Grec: La race marine de Thétis.

revenu d'Ilion dans le port de Nauplie, les emblêmes ſculptés ſur l'orbe de ton bouclier glorieux, effroi des Phrygiens. Sur le cercle extérieur, on voyoit Perſée planant ſur les mers, porté par ſes talonnières ailées, & tenant dans ſa main la tête ſanglante de la Gorgone. Près de lui paroiſſoit Hermès [1], le meſſager de Jupiter, le fils de Maïa, le plus habile des chaſſeurs [2].

Au milieu du bouclier brilloit le diſque radieux du ſoleil, empotté dans les airs par de rapides courſiers, tout le chœur des aſtres éthérés, les pléiades, les hyades, objet d'effroi aux yeux d'Hector. Sur ſon caſque orné de figures d'or, s'élevoient des ſphinx tenant dans leurs ſerres la proie que leurs chants avoient ſéduite. Sur la cuiraſſe dont ſes flancs étoient revêtus, la lionne au ſouffle de feu précipitoit ſa courſe pour ſaiſir dans ſes griffes le courſier de Pirène [3].

Sur ſa lance [4] homicide, quatre chevaux ſoumis au joug s'élançoient à la fois. De noirs tour-

1 Mercure.

2 Je penſe que Mercure eſt déſigné par l'épithète de chaſſeur, à cauſe de ſon habileté à dérober & à découvrir les choſes précieuſes.

3 La lionne. C'eſt-à-dire la Chimère qui veut ſaiſir Pégaſe monté par Bellérophon.

4 Muſgrave ſubſtitue le glaive à la lance, par une conjecture aſſez heureuſe.

billons de poussière s'élevoient sous leurs pas [1].... Hélas! le chef de tant d'illustres guerriers est mort de la main de la cruelle fille de Tyndare.... Mais les dieux un jour puniront un tel attentat, en te précipitant dans le royaume de la mort, & nous-mêmes peut-être nous verrons ton sang versé par le fer meurtrier sortir en bouillonnant de ton homicide sein.

1 On voit bien qu'Euripide fait allusion au bouclier décrit par Homère. Il en rappelle quelques traits, d'autres sont ajoutés. Homère ne parle ni de Mercure, ni de Persée, mais Euripide a conservé presqu'entière la partie intérieure du tableau. Voici le passage qu'il a imité : « Il (Vulcain) grave au centre & la terre & le ciel & l'océan, » le soleil infatigable dans sa course, le globe arrondi de la lune, la » foule des astres dont se couronne la voûte des cieux, les pléïades, » les hyades, l'orion brillant, & l'ourse, dont le nom vulgaire est le » chariot, qui regarde l'orion en tournant au tour du pole, & qui seule » ne se baigne jamais dans les flots de l'océan ». ILIAD. XVIII. M. Bitaubé, dont je rapporte la traduction, a donné le tableau & la description de ce bouclier, expliqué allégoriquement par M. Court de Gébelin dans le t. VIII. du MONDE PRIMITIF.

La cuirasse, le casque & l'épée sont de l'invention d'Euripide. Homère dit en peu de mots : « Le divin artiste, après avoir achevé » cet ouvrage immortel, fait au héros une cuirasse plus éblouissante que » le feu, un casque solide, adapté au contour de son front, embelli » d'une admirable gravure, surmonté d'un panache d'or, & emploie » un métal pliable & léger pour lui former un beau cothurne ». Ibid.

# ACTE II.

## SCÈNE PREMIÈRE.

LE VIEUX GOUVERNEUR D'AGAMEMNON, ÉLECTRE, LE CHŒUR.

LE VIEILLARD.

Où est la fille de mon roi? où est cette princesse chérie qui dès sa plus tendre enfance fut confiée à mes soins?... Que ce chemin est escarpé! quel travail pour les pieds tremblans d'un foible vieillard! Mais un vieillard n'est pas dispensé de servir ses amis, il doit s'empresser d'accourir lorsqu'ils l'appellent & traîner vers eux son dos courbé & ses genoux chancelans.

O ma fille! (car à présent me voilà près de vous, & je puis vous adresser la parole,) recevez cet agneau que je vous apporte & que j'ai choisi sur tout mon troupeau, j'y ai joint des guirlandes de fleurs, ces fromages que je viens d'ôter de dessus les claies, & ce vieux trésor de Bacchus qui répand le plus doux parfum: il est petit, mais

une ſeule coupe de la liqueur qu'il renferme, mêlée à celle-ci qui eſt plus foible, ſuffira pour la rendre agréable. — Que quelqu'un ſe charge du ſoin de porter ces préſens à vos hôtes. Pour moi je ſens mes yeux mouillés de larmes, je m'arrêterai ici quelques inſtans, afin de les eſſuyer aux lambeaux de mes vêtemens.

ÉLECTRE.

O vieillard ! quel ſujet vous fait verſer des pleurs? Eſt-ce mes infortunes qui ſe retracent à votre penſée ? Déplorez-vous l'exil douloureux auquel Oreſte eſt condamné ? ou le triſte deſtin de mon père ? hélas ! vous l'avez tenu dans vos bras, vous l'avez élevé, & ces pénibles ſoins ſont perdus déſormais pour vous & pour ceux qui vous ſont chers.

LE VIEILLARD.

Ils ſont perdus!... Toutefois ce n'eſt pas ce ſouvenir qui m'émeut en cet inſtant [1]. En me rendant auprès de vous j'ai été viſiter le tombeau de votre père, il eſt près du chemin qui conduit à votre demeure, je me ſuis détourné pour lui rendre un pieux hommage; me voyant ſeul, je me ſuis proſterné à terre & j'ai donné un libre

1 Ce ſens eſt plus doux que celui qu'offre le texte des manuſcrits. Il ſuppoſe une correction propoſée par Muſgrave. Si on ne l'admet point, il faudra traduire ainſi : « Ils ſont perdus ! .... mais voici ce » que je n'ai pu ſoutenir ».

cours à ma douleur. Enſuite je me ſuis approché pour faire des libations de ce vin précieux, & pour orner le monument de rameaux de myrte. Quelle a été ma ſurpriſe de trouver ſur le bûcher de l'autel une brebis noire fraîchement immolée, du ſang nouvellement verſé, & des boucles d'une chevelure blonde, offertes aux mânes d'Agamemnon.... Qui peut avoir porté ces dons ſur ſon tombeau? Ce n'eſt pas un habitant d'Argos. Seroit-ce votre frère? Seroit-il venu ſecrettement pour honorer le tombeau lamentable d'un père? Conſidérez ces cheveux, approchez les des vôtres, voyez s'ils ſont de la même couleur. Car ceux qui ſont iſſus du même ſang offrent ordinairement des traits frappans de reſſemblance [1].

1 Ici commence une eſpèce de parodie de la ſcène des CHOÉPHORES d'Eſchyle, où Électre reconnoit ſon frère à ces mêmes indices, auxquels elle refuſe ici d'ajouter foi. Voici les principaux traits de cette ſcène, auxquels Euripide fait allusion, & que je crois devoir, par cette raiſon, rapprocher de ſes expreſſions:

ÉLECTRE.

.... Chères amies, partagez ma ſurpriſe.

LE CHŒUR.

Parlez; mon cœur palpite de crainte.

ÉLECTRE.

J'ai trouvé ſur la tombe cette boucle de cheveux....

LE CHŒUR.

De qui ſont-ils? Quel homme ou quelle femme les y a dépoſés?

ÉLECTRE.

Il n'eſt pas difficile de le conjecturer.

LE CHŒUR.

Comment? Quoique plus jeune inſtruiſez-moi.

ÉLECTRE.

O vieillard ! ce propos eſt peu digne de votre ſageſſe. Penſez-vous que mon frère ait ſi peu de courage que la crainte d'Égiſthe l'oblige à ſe cacher ? D'ailleurs pourquoi ces cheveux reſſembleroient-ils aux miens ? Les uns ſont ceux d'un homme livré, comme tous ceux de ſon rang, aux exercices & aux travaux de l'arène, les autres doivent être changés par les ſoins qu'on en a pris dès mon enfance. Et lors même qu'ils ne différeroient point, il ſeroit impoſſible de fonder là deſſus aucune eſpérance ; ignorez-vous donc, ô vieillard, qu'on voit ſouvent des hommes offrir ce trait de reſſemblance ſans être nés du même ſang ?

ÉLECTRE.

Je ſuis la ſeule ici qui pût offrir ce préſent à mon père. . . ?

LE CHŒUR.

Tous ceux qui lui devoient cette offrande ſont ſes ennemis.

ÉLECTRE.

Ces cheveux d'ailleurs ſont tout-à-fait ſemblables. . . .

LE CHŒUR.

A quels cheveux ? . . . Je brûle de l'apprendre. . . .

ÉLECTRE.

Aux miens ; ils ſemblent être les mêmes.

LE CHŒUR.

Seroit-ce un préſent fait en ſecret par Oreſte ?

ÉLECTRE.

Il eſt aſſez vraiſemblable que ces cheveux ſont de lui.

LE CHŒUR.

Comment aura-t-il oſé venir en ces lieux ?

ÉLECTRE.

Il aura envoyé cette offrande à ſon père.

LE VIEILLARD.

Venez du moins, ma fille, venez essayer de poser vos pieds sur l'empreinte des siens, afin de voir s'ils sont de mesure pareille.

ÉLECTRE.

Hé, comment ses pas auroient-ils laissé quelques vestiges sur ces rochers? Mais quand cela pourroit être, comment imaginer que les pieds

LE CHŒUR.

C'est un nouveau sujet de larmes, si elle annonce qu'il ne reverra plus sa patrie.

ÉLECTRE.

Ah! mon cœur est assailli des flots de la tristesse, &c.... A qui des Argiens pourroient-ils appartenir? &c.... Mais comment m'assurer qu'ils sont un don d'Oreste, &c.... Encore une autre indice.... des pas tracés, égaux aux miens.... Je vois des vestiges différens.... Les uns sont d'Oreste, les autres de quelque ami qui l'aura suivi.... Le contour des pieds, les talons se rapportent aux miens.... Hélas! tout accroît mon trouble & ma douleur.

Ici Oreste se montre: « Priez les dieux, s'écrie-t-il, d'accomplir aussi » bien le reste de vos souhaits ». Et comme Électre hésite à le reconnoître: « Je suis devant vous, lui dit-il, & vous me méconnoissez! » vous, qui, à l'aspect de ces cheveux offerts à mon père, étiez enyvrée » d'espérance; vous, qui, observant les vestiges de mes pas, croyiez » déjà me voir. Prenez cette boucle, approchez la de mes cheveux, » qui sont semblables aux vôtres, reconnoissez l'endroit d'où elle a » été coupée; regardez ce voile, ouvrage de vos mains, si vos doigts » ont formé ce tissu, ont tracé ces figures »....

A ces traits Électre ne conserve plus de doutes: « Cher objet des regrets » de ta famille, espoir de ma vie, s'écrie-t-elle, toi que j'ai pleuré! » ah, ton courage te rendra le sceptre de ton père. Doux objet qui » rassembles toutes les affections de mon ame! car je ne puis plus m'en » défendre, &c ».

Il est vrai que le fondement de cette reconnoissance est frivole; mais si la critique d'Euripide est juste, elle n'en est pas moins déplacée.

d'un frère & d'une sœur puissent être semblables [1]?

LE VIEILLARD.

Mais si Oreste étoit en ces lieux, ne pourriez-vous pas reconnoître la robe tissue de vos mains dont il étoit orné, lorsque je le dérobai à la mort?

ÉLECTRE.

Ignorez-vous donc, ô vieillard, que j'étois encore enfant lorsqu'Oreste fut enlevé? Mais quand il seroit possible que je lui eusse tissu une robe dans cet âge tendre, pourroit-il la porter encore aujourd'hui? Il faudroit que ses vêtemens eussent suivi l'accroissement de son corps. Non, c'est quelqu'étranger, touché du sort de mon père, qui lui a porté ces offrandes; ou bien quelqu'ancien serviteur a sçu se dérober à la vigilance des meurtriers de son roi.

LE VIEILLARD.

Où sont vos nouveaux hôtes? Il me tarde

Stanley, d'après le scholiaste d'Eschyle, explique le mot grec par lequel ce poëte désigne l'ouvrage tissu par Électre, de manière à sauver le ridicule qu'y jette Euripide: c'étoit, suivant ce commentateur, une pièce détachée, qu'Oreste portoit séparée de ses vêtemens. Mais il paroît difficile, suivant la remarque de M. Pauw, d'admettre cet adoucissement. Et ce qu'on peut dire de plus favorable au poëte, c'est que la robe dont il parle, quoique faite dans l'enfance d'Oreste, pouvoit faire partie de son habillement dans l'âge d'homme. Voyez t. II. p. 140.

1 Le grec ajoute: Celui du frère l'emporte.

de les interroger sur le sort de votre frère.

ÉLECTRE.

Les voilà qui sortent de la maison, & s'avancent vers nous avec empressement.

## SCÈNE II.

Les précédens, ORESTE, PYLADE.

---

LE VIEILLARD. (A part.)

Ils ont l'air noble. Toutefois ne nous pressons point de juger. Combien d'hommes issus d'un noble sang & dont le cœur est sans vertu ! (haut) Étrangers, recevez mes salutations.

ORESTE.

Je vous salue, vieillard. — Apprenez-nous, Électre, quel est cet ancien ami qui vous est resté fidelle ?

ÉLECTRE.

O étranger, c'est celui qui prit soin de la jeunesse de mon père.

ORESTE.

Quoi ! seroit-ce lui à qui votre frère doit tant de reconnoissance ?

ÉLECTRE.

C'est lui qui a sauvé ses jours,... si du moins je puis croire qu'il est sauvé en effet.

ORESTE.

Mais pourquoi ſes yeux ſont-ils fixés ſur moi! pourquoi m'examine-t-il, comme on obſerve la marque brillante d'un métal précieux? on diroit qu'il retrouve en moi des traits qui ne lui ſont pas inconnus.

ÉLECTRE.

Sans doute que votre âge égal à celui d'Oreſte, le rappelle à ſon ſouvenir.

ORESTE.

C'eſt le mouvement d'un cœur tendre.... Mais pourquoi tourner ainſi autour de moi, & quel eſt le motif de cette étrange curioſité?

ÉLECTRE.

J'en ſuis ſurpriſe comme vous.

LE VIEILLARD.

Électre, rendez graces aux dieux.

ÉLECTRE.

Quel bienfait exige cet hommage [1]?

LE VIEILLARD.

Le tréſor précieux qu'une divinité remet entre vos mains.

ÉLECTRE.

Oui j'adore les dieux.... O vieillard, hâtez-vous de m'expliquer ce myſtère.

1 Grec : Pour quels biens préſens ou abſens?

LE VIEILLARD.

Ma fille, conſidérez ce mortel que les dieux vous envoient.

ÉLECTRE.

Dieux ! vous m'alarmez, je crains que vos ſens ne s'égarent.

LE VIEILLARD.

Mes ſens ne ſont point égarés.... C'eſt votre frère que je vois.

ÉLECTRE.

O vieillard ! que dites-vous ?... Quel bonheur ineſpéré....

LE VIEILLARD.

Oui, c'eſt Oreſte, c'eſt le fils d'Agamemnon.

ÉLECTRE.

A quel trait penſez-vous le reconnoître ? A quel ſigne certain & digne de toute ma confiance ?

LE VIEILLARD.

A la cicatrice d'une bleſſure que ce prince reçut au front [1] dans ſon enfance, en pourſuivant avec vous un faon de biche dans le palais de votre père.

ÉLECTRE.

Quel ſouvenir !... Dieux !... Je vois la marque du coup dont il fut atteint.

1 Près du ſourcil.

LE VIEILLARD.

Héſitez-vous encore à vous précipiter dans ſes bras ?

ÉLECTRE.

Non, je n'ai plus de doutes : ô vieillard, je me fie à ces ſymboles fraternels. — O frère ſi long-temps deſiré, je te poſsède enfin contre toute eſpérance....

ORESTE.

Et moi-même enfin je poſsède une tendre ſœur.

ELECTRE.

Je ne pouvois croire que je verrois cet heureux jour.

ORESTE.

Je n'oſois l'eſpérer moi-même.

ÉLECTRE.

Eſt-ce bien toi ?

ORESTE.

Oui, tu vois ton vengeur,... ſi du moins je puis achever l'entrepriſe que j'ai commencée [1].

ÉLECTRE.

Tout répond du ſuccès. Si l'injuſtice triomphoit de la vertu, nous ſerions forcés de croire que les dieux ne ſont plus [2].

1 Littéralement : Si je puis retirer le filet que je ſuis venu jeter.

2 Muſgrave ne trouve pas ces deux vers bien placés dans la bouche d'Électre : il croit que c'eſt Oreſte qui les prononce.

LE CHŒUR.

Tu es arrivé,... tu es arrivé, ô jour si long-temps attendu! Tu brilles à nos yeux, tu montres à cet état son astre & son flambeau. Infortuné, après avoir erré en proie aux rigueurs d'un long exil, proscrit de la maison de ses pères, il revoit enfin sa patrie.... Chère princesse, un dieu, oui, un dieu conduit en ces lieux la victoire. Elevez les mains, élevez la voix, offrez vos prières aux immortels, afin que votre frère entre dans Argos sous d'heureux auspices.

ORESTE.

C'est assez. Je goûte comme vous la douceur de ces tendres embrassemens, mais renvoyons à un temps plus heureux ces mouvemens de notre amitié. — Et toi, ô vieillard, que le sort conduit à propos en ces lieux, dis-moi ce qu'il faut faire pour punir à la fois le meurtrier de mon père & celle qui lui est unie par les nœuds d'une impie alliance? Est-il encore dans Argos quelqu'ami qui me soit demeuré fidelle? ou bien, privés de tout appui, sommes-nous renversés sans espoir, ainsi que notre fortune? A qui faut-il me réunir? Choisirai-je la nuit ou le jour? quel chemin prendrai-je pour atteindre mes ennemis?

LE VIEILLARD.

O mon fils! dans cet excès d'infortune, il ne te reste plus d'ami. C'est un trésor trop rare qu'un ami

ami qui partage également & la fortune & les revers. Tu es perdu si tu comptes sur quelque secours, l'espérance même t'en est interdite. Apprends donc ce qui te reste : ton bras & la fortune. Voilà où tu dois mettre ta confiance : eux seuls peuvent te rendre le palais & les états de ton père.

ORESTE.

Que faut-il faire pour accomplir ce dessein ?

LE VIEILLARD.

Immoler le fils de Thyeste & ta mère.

ORESTE.

J'aspire à cette couronne, mais comment puis-je l'obtenir ?

LE VIEILLARD.

En vain tenterois-tu de frapper ce coup dans l'enceinte des murs.

ORESTE.

Ils sont sans doute entourés de gardes & défendus par de nombreuses lances ?

LE VIEILLARD.

Oui, Egisthe te craint, & ne dort pas tranquille.

ORESTE.

Ne formons point d'inutiles projets : dis-moi donc, ô vieillard, quel moyen tu me conseilles de préférer à celui-là ?

LE VIEILLARD.

Écoute. Une pensée s'offre à moi tout-à-coup.

ORESTE.

Puiſſes-tu me donner un avis ſalutaire, & puiſſé-je en profiter ?

LE VIEILLARD.

En venant ici, j'ai apperçu Égiſthe....

ORESTE.

En quels lieux?... Je te prête une oreille attentive.

LE VIEILLARD.

Près de ces champs où les chevaux paiſſent en troupes nombreuſes.

ORESTE.

Quel deſſein l'amène?... Je crois voir un rayon d'eſpérance percer les ténèbres qui m'environnent.

LE VIEILLARD.

Autant que j'en puis juger, il préparoit une fête à l'honneur des nymphes.

ORESTE.

Pour les enfans qu'il a élevés, ou pour ceux qu'il eſpère élever encore ?

LE VIEILLARD.

Je ne puis rien affirmer, ſi ce n'eſt qu'il ſe diſpoſoit à immoler des bœufs en ſacrifice.

ORESTE.

Combien d'hommes a-t-il avec lui ? Eſt-il venu ſeul avec ſes ſerviteurs ?

LE VIEILLARD.

Aucun Argien ne l'accompagnoit, on ne voyoit autour de lui que ceux qui compoſent ſa maiſon.

ORESTE.

Eſt-il quelqu'un d'eux, ô vieillard, qui puiſſe en me voyant renonnoître qui je ſuis?

LE VIEILLARD.

Aucun de ces ſerviteurs n'a pu te voir dans ton enfance.

ORESTE.

Si je triomphe de mon ennemi, ils me deviendront ſans doute favorables.

LE VIEILLARD.

C'eſt le caractère des eſclaves, & cela même ſeconde tes deſſeins.

ORESTE.

Comment donc dois-je m'y prendre pour m'approcher d'Égiſthe?

LE VIEILLARD.

Tu t'avanceras dans le chemin, aſſez pour qu'il puiſſe te voir en immolant les victimes....

ORESTE.

Les champs qui lui appartiennent ſont donc voiſins du chemin?

LE VIEILLARD.

Dès qu'il t'aura apperçu, il ne manquera pas de t'inviter à prendre part au feſtin.

ORESTE.

Il trouvera en moi un funeſte convive, ſi dieu m'accorde ſon ſecours.

LE VIEILLARD.

Pour le reſte tu prendras conſeil des circonſtances.

ORESTE.

Rien ne s'oppoſe à ce projet. Mais où rencontrerai-je ma mère ?

LE VIEILLARD.

Elle eſt encore à Argos. Mais elle ne tardera pas à ſe rendre à la fête.

ORESTE.

Pourquoi n'y a-t-elle pas accompagné ſon époux ?

LE VIEILLARD.

Elle a craint de s'expoſer aux reproches des citoyens.

ORESTE.

J'entends. Elle ne peut ſe diſſimuler combien elle leur eſt ſuſpecte.

LE VIEILLARD.

Tu l'as dit. La haine pourſuit une femme impie.

ORESTE.

Comment donc ferai-je périr à la fois cette femme & ſon époux ?

ÉLECTRE.

Je trouverai les moyens d'assurer la mort de ma mère.

ORESTE.

La fortune achévera ce qu'entreprend notre vertu.

ÉLECTRE.

Puisse-t-elle exaucer les vœux que nous formons ici de concert!

LE VIEILLARD.

Comptez sur son secours. Mais comment espérez-vous venir à bout de votre dessein?

ÉLECTRE.

Vous irez vers Clytemnestre, & vous lui annoncerez de ma part que j'ai donné le jour à un fils.

LE VIEILLARD.

Depuis combien de temps lui dirai-je que vous êtes mère?

ÉLECTRE.

Vous lui direz que les jours fixés pour la purification sont écoulés.

LE VIEILLARD.

Quel est le but de cet artifice?

ÉLECTRE.

Elle viendra sans doute auprès de moi.

LE VIEILLARD.

Pensez-vous qu'elle vous témoigne un si tendre empressement?

ÉLECTRE.

La douleur que lui causera cette nouvelle la rendra impatiente de s'en assurer par ses propres yeux.

LE VIEILLARD.

Je le veux..... Qu'espérez-vous de sa présence

ÉLECTRE.

Si elle vient, c'est fait de sa vie.

LE VIEILLARD.

Mais enfin, je suppose qu'elle entre dans votre maison.

ÉLECTRE.

Si elle s'y résout, il s'en faudra peu qu'elle n'entre à l'instant dans celle de Pluton.

LE VIEILLARD.

Je mourrai sans regret si mes yeux voient son supplice.

ÉLECTRE.

Allez donc, vieillard, & d'abord conduisez mon frère....

LE VIEILLARD.

Au lieu où Égisthe offre des sacrifices aux dieux?

ÉLECTRE.

Oui, ensuite vous porterez à ma mère la nouvelle que je viens de vous expliquer.

LE VIEILLARD.

Je la lui annoncerai de manière quelle croira l'entendre de votre bouche.

ÉLECTRE (à Oreſte).

C'eſt à toi de commencer. C'eſt à toi de frapper les premiers coups.

ORESTE.

J'y cours : ſi du moins on ne refuſe point de guider mes pas.

LE VIEILLARD.

Je marcherai volontiers pour te conduire où t'appelle le devoir.

ORESTE.

O Jupiter ! dieu de nos pères ! fléau de nos ennemis ! prends pitié de nos peines, jette les yeux ſur deux infortunés.

ÉLECTRE.

Prends pitié de ceux qui ſont nés de ton ſang.

ORESTE.

Et toi, Junon, qui règnes ſur les autels de Mycènes, donne-nous la victoire, ſi nous t'adreſſons de juſtes vœux.

ÉLECTRE.

Donne-nous de venger la mort de notre père.

ORESTE.

Toi-même, ô mon père ! toi qui habites les enfers où une main impie t'a fait deſcendre.... Et toi, ô terre ! ô reine vers qui je tends ces mains ſuppliantes ! ... j'implore votre ſecours, ... ô mon père ! défends, défends des enfans qui te ſont chers. Viens, car tu ne peux ignorer le crime

dont tu as été la victime, viens & pour mieux assurer ta vengeance, amène avec toi tous les morts, & ceux qui avec toi ont renversé l'empire Phrygien, & tous ceux qui ont en horreur des assassins chargés d'impiété [1].

ÉLECTRE.

Mon père, n'en doute pas, reçoit nos prières. Il est temps de partir. Souviens-toi que la mort d'Égisthe est le gage de notre délivrance. Si tu n'es point victorieux, si tu tombes de la chûte de la mort, je descendrai au tombeau avec toi, ne pense pas que je te survive, je frapperai mon cœur d'un glaive à deux tranchans que je garde au sein de mes foyers & que je vais tenir prêt pour ce fatal moment. Si le bruit heureux de ta victoire retentit en ces lieux, toute cette maison poussera des cris de joie;...si tu succombes, d'autres cris se feront entendre. Ce sont là mes derniers adieux.

ORESTE.

C'est assez.

ÉLECTRE.

Fais voir enfin que tu es homme.

1 Ceci rappelle l'invocation d'Oreste & d'Électre dans les CHOÉPHORES d'Eschyle, t. II. p. 153, & celle d'Oreste, d'Électre & de Pylade dans l'ORESTE d'Euripide, t. V. p. 150.

## SCÈNE III.

### ÉLECTRE, LE CHŒUR.

ÉLECTRE.

CITOYENNES d'Argos, que vos cris me tiennent lieu de la clarté des flambeaux [1], & m'annoncent le succès du combat... Je les écouterai avec attention, la main armée du fer tout prêt à me percer le sein. Si je suis vaincue; du moins je ne livrerai pas mon corps vivant à mes ennemis, & ils ne me chargeront pas d'outrages & d'ignominie.

(Elle rentre dans sa maison pour préparer le glaive).

## SCÈNE IV.

LE CHŒUR seul.

PARMI les traditions que la renommée aux cheveux blancs répète aux montagnes d'Argos, elle conserve le souvenir de l'agneau à toison d'or que Pan [2] plaça sous une brebis choisie avec

1 On se servoit de flambeaux aux combats de l'arène, pour donner des signaux.

2 Pan étoit fils de Mercure, & par conséquent intéressé à venger Myrtile tué par Pélops. Car Myrtile étoit aussi fils de Mercure.

ſoin ; ce ſouverain des campagnes prit ſa flûte de roſeaux & fit entendre un chant plein de douceur. Auſſi-tôt le héros ſe tenant debout ſur ſa tribune de marbre, s'écria : « A l'aſſemblée ! Mycéniens » accourez, venez voir les prodiges exempts de » terreur, opérés en faveur de nos fortunés ſou- » verains ». Les chœurs ornoient le palais des Atrides.

Les temples enrichis d'or ouvroient leurs portes ſacrées, la flamme des autels brilloit de toutes parts, le lotos [1] miniſtre des muſes faiſoit entendre ſa douce voix, les chants aimables redoubloient à l'honneur de l'agneau d'or. Thyeſte uſa d'artifice, il perſuada à l'épouſe chérie d'Atrée, ſéduite par l'amour, de lui livrer cet agneau divin, & il l'emporta dans ſon palais : puis retournant à l'aſſemblée, il s'écrie que l'agneau à toiſon d'or eſt en ſa poſſeſſion, qu'il eſt né dans ſes troupeaux.

Alors, alors Jupiter changea la route des aſtres lumineux, il repouſſa la ſplendeur du ſoleil, & la face radieuſe de l'aurore, il les lança vers les plages de l'occident qu'échaufferent de nouveau les traits brûlans de l'aſtre du jour. Auſſi-tôt les nuées, chargées de vapeurs, s'élevèrent du côté de l'ourſe ; & les arides plaines d'Ammon, pri-

1 Sorte de flûte. Proprement le bois, ou le roſeau qu'on employoit à leur conſtruction.

vées de la roſée des cieux, abandonnées des douces pluies de Jupiter, languirent deſſéchées.

On aſſure (mais j'ajoute peu de foi à ces vains propos) que ce fut pour punir l'injuſtice des hommes que le ſoleil détourna ſon char d'or étincelant de mille feux, & changea ſa route au préjudice des mortels. Effrayans récits pour les humains! gain aſſuré pour le culte des dieux! Cependant peu touchée d'un tel ſouvenir, tu as immolé ton époux, ô mère de deux enfans généreux.....

« Mais qu'entends-je? ô mes amies! ces cris ont-ils frappé vos oreilles,... ou une vaine terreur a-t-elle glacé mes ſens?... Quels ſourds mugiſſemens,... pareils aux tonnerres ſouterrains de Jupiter!... Mais des clameurs nouvelles font retentir les airs & viennent diſſiper mes doutes. — Sortez, fille de mes rois, Électre, quittez l'enceinte de ces murs.

# ACTE III.

## SCÈNE PREMIÈRE.

ÉLECTRE, LE CHŒUR.

ÉLECTRE.

Qu'allez vous m'apprendre, chères amies?... Quel eſt le ſort du combat?

LE CHŒUR.

Je l'ignore: mais j'entends des clameurs homicides.

ÉLECTRE.

Je les entends comme vous,...de très loin, il eſt vrai,....mais on ne peut s'y méprendre.

LE CHŒUR.

La voix ſe porte à une grande diſtance, ſur-tout des cris tels que ceux qui frappent nos oreilles.

ÉLECTRE.

Ces gémiſſemens ſont-ils ceux d'un ennemi ou d'un frère?

LE CHŒUR.

Je l'ignore: je n'entends que des voix confuſes.

ÉLECTRE.

Ah, vous m'annoncez ſa mort!... Pourquoi tarder à le ſuivre ?

LE CHŒUR.

Arrêtez..... Attendez d'être aſſurée de votre ſort.

ÉLECTRE.

Non, c'en eſt fait. Je ſuis vaincue. Perſonne ne vient m'annoncer le ſuccès du combat.

LE CHŒUR.

Attendez encore.... Immoler un roi n'eſt pas une entrepriſe aiſée à terminer.

## SCÈNE II.

Les mêmes, UN MESSAGER.

LE MESSAGER.

TRIOMPHEZ, vierges de Mycènes, Oreſte eſt victorieux, je l'annonce à tous ſes amis. Le meurtre d'Agamemnon eſt vengé. Égiſthe n'eſt plus. Rendez graces aux dieux.

ÉLECTRE.

Qui es-tu? Comment m'aſſurer que ton récit eſt fidelle?

LE MESSAGER.

Quoi! vous ne reconnoiſſez pas le ſerviteur de votre frère?

ÉLECTRE.

Oui, je te reconnois. La crainte avoit troublé mes ſens. Eſt-il bien vrai que le meurtrier de mon père a enfin expié ſon crime?

LE MESSAGER.

Il eſt mort. Je vous le répéte & rien n'eſt plus aſſuré.

LE CHŒUR.

O dieux! & vous Jupiter, aux yeux de qui tout

eſt à découvert! enfin vous deſcendez des cieux.

ÉLECTRE.

Raconte-moi comment le fils de Thyeſte a terminé ſa criminelle vie?

LE MESSAGER.

Au ſortir de ces lieux nous avons ſuivi le chemin des chars ſous la conduite de notre guide. Bientôt le roi de Mycènes s'eſt offert à nos regards. Il ſe promenoit dans ſes jardins arroſés d'eaux jailliſſantes, & s'occupoit à cueillir de tendres rameaux de myrte pour s'en faire une couronne. Dès qu'il nous apperçoit, il s'écrie: « O étrangers, je vous ſalue. D'où venez-vous? » quelle eſt votre patrie? » Oreſte lui répond: « Nous ſommes Theſſaliens, & nous allons ſur » les bords de l'Alphée ſacrifier à Jupiter olym- » pien. — Hé-bien, reprend Égiſthe, prenez part » à notre feſtin, je fais un ſacrifice aux nymphes; » après avoir célébré leur fête, demain vous par- » tirez avec l'aurore & vous remplirez également » l'objet de votre voyage. Entrez dans ce pa- » lais » [1]. — En diſant ces mots, il nous préſente la main d'une manière qui ne nous permettoit pas de nous refuſer à ſes offres. Et dès que nous ſommes entrés, il s'écrie: « Qu'on apporte des

1 Ce mot déſigne tout le fonds de campagne d'Égiſthe & non la maiſon ſeule.

» bains pour ces étrangers, afin qu'ils soient » en état d'approcher de l'autel [1] ». — « Nous » sommes prêts, répond Oreste, l'onde pure » du fleuve nous a servi de bain, & s'il est per- » mis à des étrangers de prendre part aux sa- » crifices des citoyens, rien ne nous empêche » de nous acquitter de ce devoir ». Dès lors on ne s'occupe plus de ce soin. Les esclaves qui gardoient leur roi, posent leurs lances, & se livrent à divers travaux. Les uns amènent les victimes, les autres portent des corbeilles, d'autres allument le feu sacré & placent les bassins autour du bûcher; un bruit confus remplit le palais. L'époux de Clytemnestre jette l'orge sacré sur l'autel, en disant ces paroles: « O nymphes des » rochers! que je puisse souvent renouveller ces » sacrifices! Continuez de bénir le destin de Cly- » temnestre & le mien. Lancez enfin vos malé- » dictions sur nos ennemis ». C'est Oreste & vous qu'il désignoit ainsi dans ses vœux. Oreste à son tour invoque les déesses sans élever la voix. Égisthe prend dans la corbeille le couteau du sacrifice [2], tond quelques poils de la victime, & les tenant dans sa main droite, il les expose à la

1 J'ai emprunté cette phrase du P. Brumoy. Le grec dit: « Afin » qu'ils restent vers l'autel, près de l'eau lustrale ».

2 Grec: « Le couteau droit ». C'est-à-dire, dont la lame n'étoit pas recourbée.

flamme

flamme ſacrée. Enſuite il immole le jeune taureau, en enfonçant le fer au défaut de l'épaule, tandis que les ſerviteurs le ſoulevoient entre leurs bras. Alors il ſe tourne vers votre frère, & lui dit : « On aſſure que les Theſſaliens mettent » au rang des plus nobles exercices l'adreſſe à » dompter les chevaux & l'art de ſéparer avec » adreſſe les membres des victimes : prenez ce » fer, ô étranger ! & faites voir que la renommée » des Theſſaliens n'eſt point trompeuſe ». Oreſte prend dans ſes mains le couteau dorien dont la lame a long-temps gémi ſous l'enclume, & rejettant ſur ſes épaules ſon manteau noué avec grace, il écarte les ſerviteurs d'Égiſthe, & ne retient auprès de lui que le ſeul Pylade pour l'aider dans ſon miniſtère. Il ſaiſit alors le taureau par le pied, & portant la main en avant, il découvre les chairs luiſantes, & enlève la peau toute entière, en moins de temps qu'il n'en faudroit à un agile coureur [1] pour parcourir le double ſtade. Enſuite il ouvre les entrailles. Égiſthe prenant dans ſes mains les parties ſacrées, les obſerve avec ſoin. Il trouve le foie ſans tête, & la bile répandue. Frappé d'un tel ſpectacle qui préſage des malheurs à celui qui prend les auſpices, il tombe dans une ſombre rêverie ; mon maître l'interroge. « D'où naît l'effroi qui ſe peint ſur votre

1 Grec : « Un coureur équeſtre ». Ou qui parcourt deux ſtades.

» visage » ? — « Étranger, je crains que hors de » ces murs on ne me tende de secrettes embûches. » Le fils d'Agamemnon nourrit contre moi une » implacable haine, & j'en redoute les effets ». « — O roi! répond Oreste, placé sur le trône, » pouvez-vous craindre un fugitif? Cherchons de » meilleurs auspices, afin de célébrer le festin sans » trouble. Qu'on m'apporte le couteau recourbé » dont les Phthiotes font usage au lieu de celui » qu'emploient les Doriens. Je vais ouvrir la poi- » trine de la victime ». On le lui donne aussi-tôt, & il exécute son dessein. Égisthe cependant prend les parties que le fer découvre à sa vue, & les observe avec soin. Comme il baissoit la tête pour les considérer, votre frère s'élève au-dessus de lui [1], &, profitant de sa position, il plonge le fer dans ses reins & lui brise les vertèbres du dos, en le frappant du coup mortel. Le corps du roi chancèle quelques instans, on le voyoit livré aux angoisses d'une douloureuse agonie.... A ce spectacle, ses serviteurs se jettent sur leurs armes, afin d'accabler sous leur nombre deux étrangers sans défense. Oreste & Pylade les repoussent avec les armes qu'ils ont en main, & résistent au premier choc par leur courage. Votre frère s'écrie: « Je ne suis point votre ennemi, je ne fais point

1 Grec: « Sur l'extrémité des ongles ». C'est-à-dire sur la pointe des pieds.

» la guerre à mes ſujets. Je ſuis Oreſte, & je viens » venger la mort de mon père. Vous qui lui fûtes » toujours fidelles, reſpectez les jours de ſon fils ». A peine les ſerviteurs ont-ils ouï ce diſcours, que leurs lances demeurent immobiles. Oreſte eſt reconnu par un vieillard attaché dès long-temps au ſervice de votre maiſon. Tous auſſitôt s'empreſſent de couronner votre frère avec des tranſports de joie & des cris d'allégreſſe. Il vient lui-même vous offrir la tête non de Méduſe, mais d'un ennemi plus odieux pour vous. Ainſi le ſang du meurtrier paie avec uſure le ſang verſé par ſes mains.

## SCÈNE III.

### ÉLECTRE, LE CHŒUR.

LE CHŒUR.

Joignez-vous à nos chœurs, chère princeſſe, ſautez de joie ainſi qu'un faon léger qui d'un rapide élan s'élève dans les airs. Votre frère remporte une couronne plus glorieuſe que celles qu'on diſtribue ſur les bords de l'Alphée [1]. Que votre voix s'uniſſe à la nôtre pour chanter cet immortel triomphe.

ÉLECTRE.

O lumière ! ô char étincelant du ſoleil ! ô nuit, ſur qui ſeule juſqu'à ce jour ſe portoient mes triſtes regards ! Maintenant je léve ſans crainte un œil libre, & je puis m'expliquer ſans détour. Égiſthe, le meurtrier de mon père eſt tombé dans le gouffre de la mort.... Chères amies ! je vais raſſembler les ornemens les plus précieux que je poſſéde, & que renferme ma maiſon, pour couronner la tête victorieuſe de mon frère.

1 Aux jeux olympiques.

LE CHŒUR.

Allez choisir des ornemens pour lui faire une couronne. Pour nous, nous formerons des chœurs agréables aux muses [1].

## SCÈNE IV.

LE CHŒUR, seul.

Nos anciens rois, si chers à leurs sujets, vont désormais régner par un juste droit & remplacer d'injustes usurpateurs. Que les accens de notre voix expriment la joie qui remplit nos cœurs [2].

1 Cette division de la scène me paroît nécessaire, quoiqu'elle coupe l'antistrophe. Électre entre dans sa maison, puisqu'elle couronne Oreste & Pylade à leur arrivée. Il y a donc entr'acte dans la scène suivante.

2 Je soupçonne ici une lacune. L'arrivée d'Oreste n'est point annoncée par le chœur, & l'entr'acte semble trop court.

# ACTE IV.

## SCÈNE PREMIÈRE.

ÉLECTRE, ORESTE, PYLADE, LE CHŒUR.

ÉLECTRE.

Héros chargés de triomphe, & né d'un père victorieux, Oreſte, digne fils du vainqueur de Troie, reçois des mains de ta ſœur cette glorieuſe couronne. Ce n'eſt pas en franchiſſant le ſtade d'une courſe inutile, que tu l'as méritée, mais en tuant l'odieux Égiſthe, le meurtrier d'Agamemnon. — Et toi, compagnon des travaux d'Oreſte, toi qu'un père religieux a nourri dans la vertu, Pylade reçois auſſi cette couronne de ma main. Tu dois partager le prix du combat après en avoir partagé les dangers. Puiſſé-je vous voir l'un & l'autre jouir d'un éternel bonheur !

ORESTE.

Électre, adreſſez d'abord vos hommages aux dieux, auteurs de cette grande victoire. Accordez

enſuite quelques louanges à un frère qui n'eſt que le miniſtre des dieux & de la fortune. Ce n'eſt point un vain diſcours, il eſt vrai; j'ai fait périr Égiſthe de ma propre main. Et pour que perſonne n'en puiſſe douter, je vous apporte ſon corps; livrez-le, ſi tel eſt votre deſir, livrez-le en proie aux bêtes carnacières, ou bien ordonnez que percé par un bois cruel il ſerve de pâture aux oiſeaux enfans de l'air. Car il eſt maintenant votre eſclave, après s'être long-temps appelé votre maître.

ÉLECTRE.

Je rougis d'avouer ma foibleſſe, toutefois je ne puis m'en défendre.

ORESTE.

Que dites-vous?... Parlez. Vous devez être exempte de frayeur.

ÉLECTRE.

En outrageant les morts, je crains d'exciter la haine.

ORESTE.

Il n'eſt perſonne qui oſe blâmer un ſi juſte courroux.

ÉLECTRE.

Les citoyens d'Argos ſont inexorables & enclins au blâme.

ORESTE.

Expliquez-vous, ma ſœur, & ne craignez point

de faire connoître vos sentimens. Égisthe n'a aucun droit à vos égards. Nous nous étions voués une haine irréconciliable.

ÉLECTRE.

Oui, c'est assez me contraindre. Par où commencerai-je les reproches dont je voudrois t'accabler ? quel sera mon dernier outrage ? quels discours vais-je t'adresser ? Chaque jour au lever de l'aurore, je méditois les reproches que je pourrois te faire en face, si jamais j'étois libre de mes anciennes frayeurs. Je le suis maintenant. Je vais te rendre les outrages que tu m'as faits & dont j'aurois voulu t'accabler vivant. Tu m'as perdue, tu as perdu mon frère, tu nous as rendus l'un & l'autre orphelins d'un tendre père, sans qu'aucune offense pût excuser ton crime. Toi qui n'as point vû les champs Phrygiens, tu as fait périr le héros qui a conduit contre Troie les armées de la Grèce, & tu as formé avec son épouse les nœuds d'un détestable hyménée. As-tu donc poussé la folie jusqu'à te flatter qu'elle ne te seroit point infidelle, cette femme que tu n'épousois qu'après avoir souillé la pureté de la couche nuptiale? Que le séducteur qui corrompt une femme & nourrit en secret de coupables amours ne compte point sur la vertu de celle qu'il a deshonorée, s'il est forcé de la recevoir pour épouse. C'est une étrange erreur de croire qu'après avoir violé la pudeur,

elle la reſpectera déſormais. Maître de l'épouſe & du palais d'Agamemnon, tu croyois vivre heureux, & tu menois une vie pleine de tourmens. Tu te ſentois lié au ſort d'une femme impie, ma mère ſçavoit qu'elle étoit unie à un époux criminel. Méchans l'un & l'autre, vous aviez le juſte ſalaire de vos œuvres ; elle portoit le poids de ton crime ; & tu portois le poids du ſien. Tu entendois les Argiens dire ſans ceſſe autour de toi. « Cet homme appartient à » ſa femme, bien loin de la poſſéder ». Il eſt honteux ſans doute de voir une maiſon où une femme commande & dont le maître eſt ſans pouvoir. Qui pourroit ne pas s'indigner en voyant des enfans qu'on n'appelle point du nom de leur père, mais du nom d'une femme ? En s'alliant à une épouſe d'un rang illuſtre & au deſſus de ſa naiſſance, un homme tombe dans l'oubli, on ne nomme plus que celle qui l'a élevé juſqu'à elle. Mais ce qui a trompé ſur-tout ton ignorance, le voici : tu te flattois de ſortir du néant à la faveur des richeſſes dont tu étois devenu poſſeſſeur. Et la richeſſe même qu'eſt-elle, ſinon une compagne paſſagère qui ſuit quelques inſtans le cours rapide de la vie ? La vertu [1] eſt ferme, mais la richeſſe eſt chancelante. L'une demeure

1 Le naturel, le caractère.

inébranlable & lève la tête [1] ſans frayeur. L'autre vouée à l'injuſtice & livrée au commerce des méchans, fait fleurir un inſtant leurs maiſons & s'échappe d'une aile fugitive.

Je tairai tes crimes envers mon ſexe, il ne ſied pas à une vierge de les raconter : je dois les couvrir d'un voile, ... mais non les diſſimuler. Rien n'égaloit ton inſolence, tu commandois dans le palais des rois, tu triomphois de ta beauté. Pour moi puiſſé-je n'appartenir jamais à un époux doué de cette beauté virginale, mais bien d'une mâle vertu. Car les fils d'un tel homme ſont des diſciples de Mars, les autres ne ſont propres qu'à faire l'ornement des chœurs. Sois maudit à jamais, lâche qui n'as rien ſçu prévoir. Porte la peine des crimes dont je viens de te convaincre. Et périſſe avec toi quiconque eſt méchant comme toi. Que perſonne déſormais, pour avoir fait un premier pas heureux, ne ſe flatte d'avoir vaincu la juſtice, juſqu'à ce qu'il touche à la borne & qu'il ait achevé la courſe entière de la vie.

LE CHŒUR.

Il a commis d'effrayans attentats. Vous lui faites ſubir l'un & l'autre un effrayant ſupplice. La Juſtice a un grand pouvoir.

[1] Ou, ſelon les éditions ordinaires : « L'une enlève les maux ».

ORESTE.

Fidelles ſerviteurs, portez ce corps dans la maiſon d'Électre, cachez le dans un lieu obſcur, afin que ma mère qui ne tardera pas d'arriver en ces lieux, ne puiſſe l'appercevoir, avant d'être elle-même atteinte du coup mortel.

ÉLECTRE.

N'achève pas.... Changeons de diſcours.

ORESTE.

Quoi?... Eſt-ce des hommes envoyés de Mycènes que j'apperçois?

ÉLECTRE.

Non, c'eſt ma mère, c'eſt celle à qui je dois la vie.

ORESTE.

Elle vient à propos ſe jeter elle-même dans nos rêts.

ÉLECTRE.

Dans ſon char & dans ſa parure, elle étale un luxe faſtueux.

ORESTE.

Qu'allons-nous faire?... Égorgerons-nous une mère?

ÉLECTRE.

La pitié s'empare-t-elle de toi à l'inſtant où cette mère s'offre à ta vue?

ORESTE.

Hélas ! comment immolerois-je celle qui m'a nourri, qui m'a porté dans ſes flancs ?

ÉLECTRE.

Comme elle a immolé ton père & le mien.

ORESTE.

O Phébus ! tu as prononcé un oracle inſenſé.....

ÉLECTRE.

Si Apollon eſt inſenſé, qui donc eſt ſage ?

ORESTE.

Tu m'ordonnes de tuer ma mère, tu me commandes un crime.

ÉLECTRE.

T'expoſes-tu à la peine en vengeant un père ?

ORESTE.

Meurtrier de ma mère dans peu je ſerai proſcrit, moi qui dans cet inſtant ſuis innocent encore.

ÉLECTRE.

En défendant la cauſe de ton père, te rends-tu coupable d'impiété ?

ORESTE.

Je ſerai puni d'avoir verſé le ſang de ma mère.

ÉLECTRE.

A qui donc laiſſes-tu le ſoin de venger l'auteur de tes jours ?

T. IX. P. 445.

Puiſque telle eſt la volonté des Dieux,
je me ſoumets.

ORESTE.

N'eſt-ce point le noir Alaſtor [1] qui m'a parlé ſous la forme d'un dieu ?

ÉLECTRE.

Aſſis ſur le ſacré trépied ?... Je n'ai pas foi à de telles impoſtures.

ORESTE.

Et moi je ne croirai jamais qu'un tel oracle ſoit ſaint.

ÉLECTRE.

Que dis-tu ?... Prends garde que ton cœur amolli ne ſe livre à la lâcheté.

ORESTE.

Dois-je donc enfin lui tendre le même piége....

ÉLECTRE.

Ouï, le même que celui dans lequel elle a fait tomber ſon époux [2].

ORESTE.

Entrons.... J'affronte un effrayant danger.... Je commets un crime effrayant.... Puiſque telle eſt la volonté des dieux, je me ſoumets.... O combat doux & amer tout à la fois !

1 Mauvais génie.

2 Cette traduction ſuppoſe une correction propoſée par Muſgrave. Le P. Brumoy a traduit dans ſon extrait le texte des manuſcrits.

## SCÈNE II.

### ÉLECTRE, CLYTEMNESTRE, LE CHŒUR.

LE CHŒUR.

O REINE des Argiens ! fille de Tyndare ! sœur de deux frères vaillans, nés du sang de Jupiter, qui maintenant placés au rang des astres, habitent les feux éthérées & que les mortels honorent sur les flots de la mer comme des dieux sauveurs ! Je vous salue, je vous révère ainsi qu'on adore les dieux fortunés, frappée de votre magnificence & de l'éclat de vos prospérités. O reine ! il est temps que tous s'empressent de rendre un culte à votre fortune.

CLYTEMNESTRE.

Sortez du char, Troyennes, donnez-moi la main, afin que je puisse en sortir moi-même en sûreté. Les temples des dieux sont ornés des dépouilles de la Phrygie. Pour moi je n'ai reçu que ces captives choisies entre toutes les Troyennes, pour prix du sang de la fille que j'ai perdue, foible prix, qui toutefois ne déshonore pas mon palais.

ÉLECTRE.

Je ſuis eſclave comme elle, bannie de la maiſon de mes pères, forcée d'habiter ce ſéjour de douleur, c'eſt à moi, ma mère, de vous recevoir, daignez poſer ſur moi cette main fortunée.

CLYTEMNESTRE.

Ces eſclaves ſuffiſent à mes beſoins : ne ſongez point à me ſervir.

ÉLECTRE.

Pourquoi donc véritable captive ſuis-je reléguée loin du palais paternel ? Enlevée de ce palais en proie aux raviſſeurs, je ſuis comme ces Troyennes une orpheline abandonnée & qui n'a plus de père.

CLYTEMNESTRE.

Votre père forma de coupables deſſeins contre ceux qui devoient lui être chers & a mérité ſon ſort. Je vous parlerai ſans détour, quoique je n'ignore point que la mauvaiſe opinion qu'on a d'une femme, répand ſon amertume ſur tous les diſcours qui ſortent de ſa bouche. C'eſt ainſi qu'on me juge ſans égard pour la juſtice. Vous feriez mieux de vous inſtruire de ma conduite avant de la condamner. Si alors elle vous ſemble odieuſe, vous aurez droit de me haïr ; mais ſi un tel examen doit m'abſoudre, pourquoi m'avoir en horreur ? Lorſque Tyndare

m'unit à votre père, ce n'étoit pas pour me livrer à la mort, ou pour faire périr mes enfans ; cependant votre pere entraîna ma fille en Aulide où les vaiſſeaux des Grecs étoient aſſemblés, & la fit ſortir du palais paternel ſous le prétexte trompeur de l'hymen d'Achille. Là, étendant cette victime ſur le bûcher de l'autel, il moiſſonna ſans pitié la fleur de ſes jeunes ans [1]. Si toutefois il l'eût fait pour prévenir la ruine de ſa patrie, ou pour ſecourir ſa maiſon & ſauver ſes autres enfans, s'il eût ainſi ſacrifié une ſeule vie pour en racheter pluſieurs, j'aurois pu pardonner un crime néceſſaire, mais parceque Hélène eſt ſans pudeur, parce que ſon époux n'a pas ſçû punir ſes infidélités, falloit-il donc immoler ma fille ? Malgré un tel outrage, j'aurois encore contenu ma colère, je n'aurois point attenté à ſes jours ; mais il vint auprès de moi ſuivi d'une ménade qu'un dieu agitoit de ſes fureurs, il la fit entrer dans ſon lit, & voulut garder à la fois deux épouſes dans ſa maiſon. Les femmes ſont faciles à ſéduire, je ne le nie pas. Lorſqu'un époux viole ſa foi, & briſe les

1 Grec : « Il moiſſonna la joue blanche d'Iphigénie ». Cette figure par laquelle on exprime tout le viſage & même toute la perſonne par une ſeule partie du viſage eſt commune à toutes les langues. On nomme en grec les joues comme les poëtes François nomment quelquefois les yeux. Ce ſeroit une eſpèce de contre-ſens de traduire de telles expreſſions à la lettre.

liens

liens d'une ancienne union, ſon épouſe délaiſſée ſuit bientôt ſon exemple, & cherche ailleurs un cœur plus tendre. Enſuite c'eſt contre nous que le reproche éclate, & l'homme qui a cauſé notre erreur eſt exempt de blâme. Si Ménélas eût été enlevé en ſecret de ſon palais, m'eût-il été permis de tuer Oreſte pour racheter l'époux de ma ſœur[1]? Comment penſez-vous que votre père eût ſupporté cet outrage? Eh bien, direz-vous qu'il n'a point dû expier par ſa mort le ſupplice de ma fille, tandis qu'en ſa place vous m'auriez jugée digne d'un tel châtiment? Je l'ai fait périr, & je me ſuis adreſſée à ceux à qui je devois avoir recours, à ſes ennemis. Car comment ſes amis auroient-ils pris part à ma vengeance? Parlez maintenant, ſi vous le voulez, & répondez-moi ſans crainte. Eſſayez de prouver que votre père n'a pas ſubi un juſte ſupplice.

ÉLECTRE.

Vous faites valoir la juſtice, mais cette juſtice même eſt honteuſe. Une femme doit céder en tout à ſon époux, ou ne point prétendre au nom de ſage. Peut-être ne goûtez-vous pas ces maximes,... eh bien je ne les compte pas au nombre de mes raiſons. Toutefois ma mère ſouvenez-vous des dernières paroles que vous venez

1 Ménélas, époux d'Hélène, ſœur de Clytemneſtre.

de prononcer : vous m'avez accordé le droit de parler ſans crainte.

CLYTEMNESTRE.

Ma fille, je vous le répète, & je ne veux point m'en dédire.

ÉLECTRE.

Si je m'explique avec liberté, ma mère, m'en punirez-vous enſuite ?

CLYTEMNESTRE.

Loin de là, je ferai mes efforts pour que mon cœur ſe rapproche du vôtre.

ÉLECTRE.

Je vais donc vous répondre ainſi que vous l'ordonnez, & je commencerai par vous exprimer un ſentiment qui me preſſe. Ma mère, plût au ciel qu'en effet vous euſſiez un cœur dévoué à la vertu ! On vante avec raiſon les charmes de votre figure ; la beauté d'Hélène & la vôtre méritent l'admiration & les éloges qu'on leur prodigue ; mais comme vous êtes nées du même ſang, vous êtes auſſi livrées aux mêmes égaremens, & peu dignes l'une & l'autre d'avoir Caſtor pour frère. L'une enlevée à ſon époux, s'eſt perdue volontairement elle-même, l'autre a fait perdre à la Grèce le plus illuſtre de ſes rois. Vous alléguez un prétexte, il eſt vrai, c'eſt pour venger votre fille que vous avez immolé votre époux. D'autres

que moi peut-être pourroient ne point ſçavoir ce qui s'eſt paſſé ſous mes yeux. Avant que l'arrêt d'Iphigénie eût été prononcé, peu de temps après le départ de votre époux, vous étiez dé à devant un miroir, ſans ceſſe occupée à arranger avec ſoin vos cheveux blonds. Lorſqu'une femme en l'abſence de ſon époux, eſt occupée du ſoin de s'embellir, n'héſitez point à la ranger au nombre des femmes infidelles ; car elle n'a aucune raiſon de faire admirer ſa figure par d'autres que par ſon époux, ſi elle ne cherche point à s'écarter du devoir. De toutes les femmes Grecques, vous êtes la ſeule que j'aie vu former des vœux contre ſa patrie : vous-vous réjouiſſiez ſi les Troyens avoient quelques ſuccès ; s'ils éprouvoient des revers, vos yeux ſe couvroient d'un nuage, tant vous craigniez de voir Agamemnon revenir des rivages de Troie. Cependant une occaſion aſſez belle s'offroit à vous de faire briller votre vertu. Vous aviez un époux qui n'étoit pas moins digne qu'Égiſthe de votre eſtime, que la Grèce elle-même avoit choiſi pour ſon chef. La conduite même d'Hélène étoit pour vous un aiguillon de gloire, car le vice ſert d'exemple aux cœurs vertueux, en fixant leurs regards ſur ſa difformité. Mais ſi, comme vous le dites, mon père, en faiſant périr votre fille, a mérité lui-même la mort ;... moi, mon frère, en quoi vous avons-nous fait injure ? Pourquoi,

après avoir immolé votre époux, ne nous avez-vous point rendu le palais de nos pères ? pourquoi l'avez-vous livré à un nouvel époux, en payant de notre bien la faveur de son alliance ? Ce nouvel époux, que n'est-il exilé maintenant en punition de l'exil de votre fils ? Pourquoi n'est-il point mort, pour m'avoir fait mourir vivante d'une mort deux fois plus cruelle que celle de ma sœur ? S'il faut expier le meurtre par le meurtre, c'est donc à moi maintenant de m'unir à Oreste, & de venger par votre mort, la mort d'un père. Si l'une est juste, l'autre ne peut manquer de l'être. Insensé celui qui frappé de l'éclat de la fortune ou de la naissance, épouse une femme méchante ! une alliance obscure, où la vertu préside, est préférable à tout le faste des grandeurs.

LE CHŒUR.

C'est le hazard qui forme les nœuds de l'hymen. De tous côtés je vois des épouses assorties sans choix. Les unes font le bonheur, les autres l'infortune des hommes auxquels elles sont échues en partage.

CLYTEMNESTRE.

Ma fille, je le vois, ton cœur sera toujours rempli de tendresse pour ton père. La nature inspire aux enfans des sentimens divers. Une mère n'a pas toujours la première place dans leur affection. Je ne m'offense pas de cette préférence.

Et crois moi, ma fille, tout ce qui s'eſt paſſé juſqu'à ce jour n'eſt pas un ſujet de joie pour moi. Hélas! je ſuis touchée du triſte état où je te vois; à peine relevée de tes couches, tu es privée du bain, couverte de groſſiers vêtemens. Malheureuſe! à quel excès ai-je donc porté la rigueur? Que je ſuis coupable d'avoir irrité à ce point mon époux contre toi!

ÉLECTRE.

Il eſt tard de gémir, quand le remède n'eſt plus en vos mains. Mon père eſt dans le tombeau.... Mais mon frère, que la terre ne couvre point encore,... votre fils,... pourquoi du moins ne le rappelez-vous pas de l'exil où vous l'avez condamné?

CLYTEMNESTRE.

Je le crains,... non pour moi, mais pour lui-même [1]. Car il eſt animé, dit-on, d'une colère

1 Clytemneſtre exprime, je crois, un ſentiment analogue à celui d'Amphitryon dans HERCULE FURIEUX, qui craint, uniquement par tendreſſe pour ſon fils de devenir victime de ſa fureur, de peur que ce crime ne livre Hercule aux furies vengereſſes du parricide. Ce ſens que j'ai préféré eſt déterminé par la ponctuation. On peut interpréter la phraſe grecque de quatre manières différentes, ſuivant la perſonne à laquelle on rapporte le pronom, & ſuivant le mot auquel on lie la négation. L'un de ces ſens eſt l'oppoſé de celui que j'ai pris. Clytemneſtre diroit: « J'enviſage mon intérêt & non celui d'Oreſte ». C'eſt ainſi que les traducteurs Latins l'ont entendu. Les deux autres ſens ſe trouvent en ſubſtituant Égiſthe à Oreſte dans ceux que je viens d'indiquer.

implacable contre les meurtriers de ſon père.

ÉLECTRE.

Et pourquoi voit-on votre époux nourrir contre moi cette féroce haine ?

CLYTEMNESTRE.

Tel eſt ſon caractère.... Et vous auſſi, ma fille, vous avez un cœur inflexible.

ÉLECTRE.

Ce cœur eſt irrité par la douleur. Toutefois, ma mère, je contiendrai ſes mouvemens.

CLYTEMNESTRE.

Vous verrez alors Égiſthe à ſon tour vous traiter avec plus de douceur.

ÉLECTRE.

Son orgueil doit être ſatisfait. Ma maiſon lui ſert de retraite [1].

CLYTEMNESTRE.

Voyez vous-même comme vous-vous plaiſez à ranimer le feu de la haine.

ÉLECTRE.

Je me tais. Je crains Egiſthe autant que je dois le craindre.

CLYTEMNESTRE.

Ceſſons ces diſcours. Et dites-moi, ma fille, pour quel objet vous avez deſiré ma préſence ?

1 Double ſens.

ÉLECTRE.

Vous ſçavez ſans doute que je ſuis devenue mère. Daignez faire pour moi les ſacrifices preſcrits à cette occaſion, & dont je ne ſçais pas m'acquitter. C'eſt aujourd'hui la dixième lune [1] de la vie de mon fils. Les cérémonies de ce ſacrifice me ſont inconnues, n'ayant point encore été appelée à les remplir.

CLYTEMNESTRE.

Ce ſoin doit être confié à celle qui reçut votre fils dans ſes bras à l'inſtant de votre naiſſance.

ÉLECTRE.

Je n'eus dans cet inſtant aucun ſecours, & c'eſt de moi ſeule que mon fils reçut de tendres ſoins.

CLYTEMNESTRE.

Se peut-il qu'aucune amie voiſine de ces lieux ne ſoit accourue auprès de vous?

ÉLECTRE.

Les devoirs de l'amitié s'exercent rarement envers ceux qui ſont dans la misère.

CLYTEMNESTRE.

Je vais remplir pour vous ce devoir, & conſacrer aux dieux le nombre parfait que votre fils vient d'atteindre. Après vous avoir ainſi témoigné

1 C'eſt-à-dire la dixième nuit.

mon affection, je me rendrai aux champs où mon époux fait un sacrifice aux nymphes. — Esclaves, conduisez le char & les chevaux au lieu destiné à cet usage, & lorsque vous jugerez que le sacrifice doit être accompli, revenez en ces lieux & soyez prêts à me conduire; car mon époux a aussi droit à mes égards.

ÉLECTRE.

Entrez dans cette maison où règne la pauvreté. Prenez garde que la fumée qui a noirci ses murs ne s'attache à vos vêtemens. Allez, offrez aux dieux le sacrifice qu'ils ont droit d'attendre de vous.

## SCÈNE III.

### ÉLECTRE, LE CHŒUR.

ÉLECTRE.

Tout eſt prêt pour l'accomplir, & la corbeille & le couteau. Le taureau qu'il vient de percer demande une ſeconde victime. Tu épouſeras dans le palais de Pluton celui dans les bras duquel tu repoſois à la clarté du jour. Tel eſt le prix que je dois à tes bienfaits, & telle eſt la juſtice que tu dois à mon père.

(Elle rentre dans la maiſon.)

## SCÈNE IV.

LE CHŒUR seul.

Les maux retombent sur leurs auteurs. L'orage élevé sur le palais porte ailleurs son souffle impétueux. Un bain fatal fit jadis tomber notre roi, les murs & les voûtes de marbre répétèrent les derniers accens de sa voix mourante. « Malheureuse épouse ! s'écrioit-il, comment oses-tu » te souiller de mon sang ? Est-ce donc là l'accueil que j'ai droit d'attendre de toi, lorsqu'après dix ans de travaux, je rentre au sein » de ma patrie » ?

Mais la Justice vengeresse d'un premier hymen, est revenu sur ses pas, elle entraîne dans le piége une femme perfide, qui enfonça de sa propre main le fer acéré dans le cœur d'un époux, qui leva sur lui la hache homicide à l'instant où, après une longue absence, il rentroit dans son palais, au sein de ces murs superbes que les Cyclopes ont fondés. Époux infortuné que le sort unit à une furie !

Telle qu'une lionne qui habite les montagnes, & porte la désolation dans les bosquets sacrés, elle a frappé ce coup funeste.....

# ACTE V.

## SCÈNE PREMIÈRE.

CLYTEMNESTRE dans l'intérieur de la maiſon, LE CHŒUR.

CLYTEMNESTRE, (dans la maiſon.)

O mes enfans ! au nom des dieux, épargnez votre mère !

LE CHŒUR.

Entendez-vous les cris dont retentit cette maiſon ?

CLYTEMNESTRE, (dans la maiſon.)

Ciel ! ô ciel !

LE CHŒUR.

Je pleure moi-même le ſort d'une mère égorgée par ſes propres enfans.... Dieu diſtribue la juſtice quand il en eſt temps.... Tu ſouffres un cruel ſupplice, mais malheureuſe épouſe ! tu t'es ſouillée d'un déteſtable forfait.

Les voilà qui ſortent de la maiſon, tout cou-

verts du ſang maternel qu'ils viennent de répandre.... Funeſte trophée, avant-coureur d'un funeſte récit!... Il n'eſt aucune maiſon plus malheureuſe que celle de Tantale,.... jamais on ne vit un plus digne objet de pitié.

## SCÈNE II.

### ORESTE, ÉLECTRE, LE CHŒUR.

ORESTE.

O TERRE! ô Jupiter, à qui rien de ce que font les mortels n'eſt point caché! voyez ce ſanglant & abominable ſacrifice, ces deux corps couchés ſur la terre,.... que mon bras vient de renverſer.... Ils m'offrent enfin le juſte prix des maux que j'ai ſoufferts.

ÉLECTRE.

Prix funeſte & digne de larmes! ô mon frère!... C'eſt moi qui ai tout fait.... Malheureuſe, je me ſuis armée de dureté[1] contre une mère, contre celle qui m'a portée dans ſes flancs.... O mère infortunée!... ô funeſte deſtin!... quels monſtres as-tu mis au jour? quel coup impie tes enfans

1 Grec: « Je ſuis venue à travers le feu ». Je crois que c'eſt une métaphore tirée de la trempe du fer.

viennent-ils de frapper ?... Toutefois c'eſt avec juſtice que tu expies par ta mort le ſang de leur père.

ORESTE.

O Phébus ! tu as chanté l'hymne de la vengeance. Tu m'as livré à des douleurs trop cruelles, & que je veux en vain cacher au fond de mon cœur. Tu écartes de la Grèce un ſanglant hyménée.... mais moi quelle ville irai-je habiter ?.... quel hôte, quel ami de la piété voudra lever les yeux ſur cette tête chargée d'un parricide, ſouillée du ſang d'une mère ?

ÉLECTRE.

Hélas, hélas !... Et moi, où fuirai-je ? En quels lieux porterai-je mes pas ? Où formerai-je les nœuds d'un ſaint hyménée ? Quel époux me recevra dans ſa maiſon, & s'empreſſera de m'offrir l'aſyle de la couche nuptiale ?

ORESTE.

Ton cœur change tout-à-coup comme le ſouffle des vents légers. Tu n'as en cet inſtant que de pieux ſentimens, avant que le coup fut porté tu te livrois à d'autres penſées.... Chère ſœur ! tu as forcé ton frère à une action funeſte & qu'il a commiſe malgré lui.... Tu as vu cette infortunée déchirer ſes vêtemens, & découvrir ſon ſein à nos yeux à l'inſtant où nous allions la

frapper.... Hélas, hélas!... tu l'as vue se prosterner, mettre à nos pieds ce sein maternel, tandis que moi, la main dans ses cheveux.....

ÉLECTRE.

Je le sçais, je l'ai vu.... Tu t'es laissé attendrir à l'ouie des cris douloureux d'une mère..... Tu n'as pu voir souffrir celle qui t'a porté dans ses flancs.

ORESTE.

Elle s'écrioit en tendant vers mon visage une main suppliante : « Mon fils, mon fils,... je te » conjure.... » Elle s'attachoit à mon cou [1],... je sentois le fer s'échapper de mes mains.

LE CHŒUR.

Malheureuse!... comment avez-vous pu soutenir la vue d'une mère expirante à vos pieds?

ORESTE.

Hélas! j'ai couvert mes yeux de ce voile pour accomplir le funeste sacrifice & plonger dans son sein le fer meurtrier.

ÉLECTRE.

Et moi, j'ai ranimé ton courage, ma main a dirigé le coup mortel.

LE CHŒUR.

Électre, vous avez commis une action dont

1 Grec : Elle pendoit de mes joues.

rien n'égale l'atrocité..... Emportez, & voilez avec ſoin le corps de votre mère, fermez ces plaies ſanglantes & enveloppez les de ſes vêtemens. (Se tournant vers le corps de Clytemneſtre.) Ainſi en devenant mère, tu as enfanté tes propres meurtriers !

ÉLECTRE.

Citoyennes, que je ne dois plus peut-être appeler du nom d'amies, vous me voyez empreſſée à remplir ce triſte devoir ; ces voiles cacheront à tous les yeux un ſpectacle funeſte, dernier terme des malheurs auxquels notre maiſon eſt en proie.

LE CHŒUR.

Quel objet frappe nos regards ?... Au ſommet de votre maiſon je vois paroître tout-à-coup des génies ou des dieux céleſtes ; car les hommes ne ſe fraient pas un chemin dans les airs.... Quelle raiſon les engage à ſe manifeſter aux yeux des mortels ?

## SCÈNE III.

Acteurs précédens, LES DIOSCURES.

---

LES DIOSCURES.

Ecoute, fils d'Agamemnon, les frères de ta mère, les Dioſcures t'adreſſent la parole, tu entends la voix de Caſtor, & tu vois Pollux près de toi. Nous venons d'appaiſer une tempête redoutable aux navigateurs, & nous arrivons à Argos pour voir le corps ſanglant de notre ſœur & de ta mère. Sa peine eſt juſte, ton action ne l'eſt pas. Phébus même, Phébus.... mais il eſt mon roi, je me tais. C'eſt un dieu ſage, & toutefois un oracle peu ſage eſt ſorti de ſa bouche. Il faut le reſpecter. Il ne te reſte plus qu'à accomplir les ordres de Jupiter & du deſtin. Unis Électre à Pylade, enſuite quitte Argos. Il ne t'eſt plus permis de l'habiter, après t'être ſouillé du ſang d'une mère. Les redoutables Parques, les déeſſes dont le regard eſt pareil à celui des dogues furieux, te rempliront de leur rage, & te feront errer de lieux en lieux. Réfugie toi dans Athènes; embraſſe la ſtatue révérée de Pallas. Elle écartera tes ennemies ſaiſies de crainte à l'aſpect de ſes

ſes redoutables dragons, & les empêchera de porter les mains ſur toi, en couvrant ta tête de l'orbe menaçant de ſon égide. Il eſt en ce lieu une colline qui porte le nom d'Arès [1], où les dieux ont déjà pris place une fois pour donner leurs ſuffrages ſur le ſang répandu par d'homicides mains, alors que le cruel Arès [2], irrité de l'outrage fait à ſa fille, tua Halirrhothius, fils du roi de l'océan. Depuis ce jugement divin, ce tribunal eſt infaillible & ſaint aux yeux des maîtres du monde. C'eſt là que tu dois ſubir le jugement de l'homicide. Des ſuffrages égaux de part & d'autre te déroberont au ſupplice. Car Loxias ſe chargera de ton crime, que tu n'as commis que par reſpect pour ſon oracle. Cet exemple ſervira de loi déſormais. Toutes les fois que les avis ſeront également partagés, l'accuſé ſortira vainqueur du jugement. Les redoutables déeſſes, frappées de douleur en te voyant abſous, ſe précipiteront dans les entrailles de la terre, près de la colline ſacrée; & l'ouverture qui leur ſervira de paſſage ſera le ſéjour d'un oracle révéré des mortels. Tu fixeras ta demeure chez les Arcadiens, ſur les bords de l'Alphée & près du temple Lycien. Tu donneras

1 Aréopage. Ce mot ſignifie colline de Mars.

2 Halirrhothius, fils de Neptune & de la nymphe Euryte, ayant fait violence à Alcippe, fille de Mars & d'Aglaure, fut ſurpris & tué par Mars, qui fut abſous au tribunal de l'Aréopage.

ton nom à une ville floriſſante [1]. Voilà le ſort qui t'attend. Pour Égiſthe les citoyens d'Argos lui donneront la ſépulture. Ta mère la recevra des mains de Ménélas qui vient de rentrer vainqueur dans le port de Nauplie. Hélène s'acquittera avec lui de ce pieux devoir. Elle a quitté l'Egypte & le palais de Protée, pour ſuivre en ces lieux ſon époux; car jamais elle n'a été tranſportée aux rivages Phrygiens. Mais Jupiter, qui vouloit exciter la diſcorde ſur la terre & forcer les hommes à s'entre-détruire, leur envoya le fantôme d'Hélène pour lequel ils ont combattu [2]. Que Pylade emmène en Achaïe, au ſein de ſes foyers, l'épouſe que je lui donne, & que l'hymen a reſpectée juſqu'à ce jour; c'eſt à lui de récompenſer la vertu de celui qui ne fut uni que de nom au ſort de ta ſœur; qu'il le conduiſe dans la Phocide, & le comble de tous les biens qu'il a mérités. Va, fils d'Agamemnon, franchis la crête élevée de l'iſthme de Corinthe, & rends-toi promptement au temple fortuné de la déeſſe de Cécrops. Car lorſque tu auras accompli le ſort fatal de l'homicide, tu jouiras d'un ſort heureux, & tu ſeras ſoulagé de tes peines.

LE CHŒUR.

O fils de Jupiter! nous eſt-il permis de vous adreſſer la parole?

1 Voyez ORESTE, t. V. p. 162. 2 Voyez HÉLÈNE, t. VIII. p. 404.

LES DIOSCURES.

Vous en avez le droit, car vous n'êtes pas coupables du crime commis en ces lieux.

ORESTE.

Illuſtres Tyndarides ! ne puis-je donc vous parler à mon tour ?

LES DIOSCURES.

Tu le peux. Je rejette ſur Phébus ce ſanglant attentat.

LE CHŒUR.

Comment étant au rang des dieux, & frères de cette reine qui n'eſt plus, n'avez-vous pas repouſſé les Parques de ſon palais ?

LES DIOSCURES.

Elles étoient conduites par la néceſſité du deſtin & par les oracles imprudens ſortis de la bouche d'Apollon.

ÉLECTRE.

Quel a été ſur moi le pouvoir d'Apollon ? Quels oracles avoient ordonné que je me ſouillaſſe du ſang de ma mère ?

LES DIOSCURES.

Vos forfaits, vos deſtins ſont communs. La même malédiction attachée au ſang de vos aïeux vous a perdus l'un & l'autre.

ORESTE.

O ma ſœur ! A peine après tant d'années ai-je

joui quelques inſtans du plaiſir de te voir, qu'il faut m'éloigner de toi, & renoncer aux douceurs de la tendreſſe fraternelle. Il faut me voir abandonné de toi, & te laiſſer toi-même privée des ſecours de mon amitié.

LES DIOSCURES.

Électre trouve un époux, une maiſon.... ſon ſort n'a rien de rigoureux, ſi ce n'eſt de ſe voir contrainte à renoncer au ſéjour d'Argos.

ORESTE.

Et quel ſupplice plus cruel que de fuir loin de ſa patrie!.... Et moi j'abandonne le palais de mes pères, & c'eſt pour paroître devant un tribunal étranger, comme un criminel ſouillé du ſang d'une mère!

LES DIOSCURES.

Raſſure-toi. Tu vas dans la ville ſainte de Pallas. Supporte tes maux avec fermeté.

ÉLECTRE.

O mon frère! que je te preſſe contre mon ſein!... Hélas! les cruelles imprécations d'une mère nous forcent à quitter la maiſon paternelle.

ORESTE.

Preſſe dans tes bras le corps d'un malheureux frère. Répands ſur lui des larmes, comme ſur le tombeau d'un mort.

LES DIOSCURES.

Hélas, hélas!... Quels douloureux accens!... Les dieux mêmes n'entendent point tes plaintes ſans être émus. Ni moi, ni aucun des habitans du ciel ne ſommes innacceſſibles à la pitié envers les mortels infortunés.

ORESTE.

Je ne te verrai plus!

ÉLECTRE.

Tu m'es ravi pour jamais!

ORESTE.

C'eſt la dernière fois que je t'adreſſe la parole.

ÉLECTRE.

Adieu, ville chérie! adieu, chères concitoyennes.

ORESTE.

Fidelle amie!... Déja tu t'éloignes de moi....

ÉLECTRE.

Je te quitte, les yeux baignés de pleurs.

ORESTE.

Adieu, Pylade. Suis l'épouſe qui t'eſt deſtinée.

LES DIOSCURES.

Laiſſe les s'occuper du ſoin de cet hymen. Pars pour Athènes. Dérobe toi aux pourſuites des furies[1]; car elles s'avancent d'un pas terrible,

1 Grec : Des chiennes.

les mains armées de ſerpens, noires divinités, chargées du fruit amer des effrayantes douleurs. — Pour nous, il eſt temps d'aller d'un vol rapide ſur la mer de Sicile & de ſauver les vaiſſeaux battus de l'orage. Occupés ſans ceſſe à parcourir la plaine éthérée, nous laiſſons les impies périr ſans ſecours, mais nous ſauvons ceux à qui la pieté & la juſtice ſont chères, & nous les délivrons des dangers les plus menaçans. Que perſonne donc ne livre ſon cœur à l'injuſtice, ou ne monte ſur le même vaiſſeau que les parjures. C'eſt un dieu qui parle ainſi aux mortels.

LE CHŒUR.

Puiſſe la joie régner dans vos cœurs [1] ! Heureux le mortel qui peut ſe livrer à la joie & qui n'eſt point en proie à de funeſte revers !

1 Il paroît que c'eſt aux ſpectateurs que le poëte adreſſe ce vœu. Il eſt exprimé par la formule ordinaire de la ſalutation: RÉJOUISSEZ-VOUS. C'eſt une expreſſion qui correſpond dans l'uſage au mot ADIEU.

# EXAMEN
## DE LA TRAGÉDIE
## D'ÉLECTRE.

« Plusieurs critiques, dit Voltaire [1], ont douté que la tragédie d'Électre, que nous avons sous le nom d'Euripide, fût de ce grand maître. On y trouve moins de chaleur & de liaison [2]; & l'on pourroit soupçonner qu'elle est l'ouvrage d'un poëte fort postérieur. On sçait que les sçavans de la célèbre école d'Alexandrie ont non-seulement rectifié & corrigé, mais aussi altéré & supposé plusieurs poëmes anciens. Électre étoit peut-être mutilée ou perdue de leur temps; ils en auront lié tous les fragmens pour en faire une pièce suivie. Quoiqu'il en soit, on y retrouve les fameux vers cités par Plutarque (dans la Vie de Lysandre) qui préservèrent Athènes d'une destruction totale, lorsque Lysandre s'en rendit le maître. En effet, comme les vainqueurs déli-

1 Dissertation sur les principales tragédies qui ont paru sur le sujet d'Oreste, par M. du Molard.

2 L'auteur vient de parler de celle de Sophocle.

béroient le soir dans un festin s'ils raseroient seulement les murailles de la ville, ou s'ils la renverseroient de fond en comble, un Phocéen chanta ce beau chœur, & tous les convives en furent si émus qu'ils ne purent se résoudre à détruire une ville qui avoit produit d'aussi beaux esprits & d'aussi grands personnages ».

Le chœur dont il s'agit est celui qui commence la scène IV de l'acte I. Plutarque en cite les premiers vers, qu'Amyot traduit ainsi :

Dame Électra, fille d'Agamemnon,
En vostre cour jadis de grand renom,
Ores champestre & défette, je viens.

Les doutes qu'on a élevés sur l'authenticité de cette tragédie & dont Voltaire fait mention, sont fondés en partie sur ce qu'elle a été retrouvée plus tard que les autres pièces du même auteur; elle manquoit aux manuscrits qui ont été employés les premiers, & par cette raison les plus anciennes éditions d'Euripide n'offrent que dix-huit tragédies. Ce fut en 1545 que P. Vettori découvrit celle-ci, & l'envoya au Cardinal Ardinghello, pour qu'il prît soin de la faire imprimer. Il indique dans sa lettre les raisons qu'il a de croire qu'elle est d'Euripide, & son sentiment a été adopté par tous les bons critiques. Il paroît difficile de supposer qu'elle ne soit qu'un assemblage de frag-

mens : on y remarque bien des défauts, mais non ceux que devroit entraîner une telle réunion : il y a de la ſuite dans le plan ; on n'y voit pas ces inégalités, ces diſparates, ces fauſſes liaiſons, ces tranſitions forcées que n'auroient vraiſemblablement pas ſçû éviter ceux qui ſe ſeroient chargés d'une entrepriſe auſſi délicate. Enfin il me paroît qu'on ne peut nier que cette pièce ne ſoit d'Euripide, quelqu'inférieure qu'elle ſoit à l'ÉLECTRE de Sophocle, & à la plupart des autres pièces d'Euripide lui-même.

Voici comment Voltaire la juge en l'analyſant à la ſuite de ſes réflexions ſur l'ÉLECTRE de Sophocle : « Dans Euripide, Électre a été mariée par Égiſthe à un homme ſans bien & ſans dignité, qui demeure hors de la ville dans une maiſon conforme à ſa fortune. La ſcène eſt devant cette maiſon ; ce qui ne produit pas une décoration bien magnifique. Cet époux d'Électre, qui, à la vérité, par reſpect, n'a aucun commerce avec elle, ouvre la ſcène, en fait l'expoſition dans un long monologue, qu'on peut regarder comme un prologue. Ce défaut, qui ſe trouve dans preſque toutes les premières ſcènes d'Euripide, rend ſes expoſitions la plupart froides & peu liées avec la pièce.

» Oreſte eſt reconnu par un vieillard en préſence de ſa ſœur, par une cicatrice qu'il s'eſt

faite au dessus du sourcil, en courant, lorsqu'il étoit enfant, après un chevreuil.

» Des critiques ont trouvé cette reconnoissance trop brusque, & celle de Sophocle trop traînante. Il semble qu'ils n'aient fait aucune attention aux mœurs de la nation Grecque; & qu'ils n'aient connu ni le génie ni les graces des deux tragiques.

» Oreste va ensuite avec son ami Pylade assassiner Égisthe par derriere, pendant qu'il est penché pour considérer les entrailles d'une victime. Ils le tuent au milieu d'un sacrifice & d'une cérémonie religieuse, parce que tous les droits divins & humains avoient été violés dans l'assassinat d'Agamemnon, commis dans son propre palais, par une ruse abominable, & lorsqu'il alloit se mettre à table & faire des libations aux dieux. Ainsi ce récit de la mort d'Égisthe contient la description d'un sacrifice. Les Grecs étoient fort curieux de ces descriptions de sacrifices, de fetes, de jeux, &c. ainsi que des marques, cicatrices, anneaux, bijoux, cassettes & autres choses qui amènent les reconnoissances.

» Le récit qu'Électre & son frère font de la maniere dont ils ont assassiné leur mere, qui ne vient sur la scène qu'après y avoir été tuée, me paroît beaucoup plus atroce que la scène de Sophocle que j'ai rapportée ci-dessus. Oreste est livré

aux furies, pour avoir exécuté l'ordre des dieux, pendant qu'Électre, qui se vante d'avoir vu cet horrible spectacle, d'avoir encouragé son frère, d'avoir conduit sa main, parce qu'Oreste s'étoit couvert le visage de son manteau, Électre, dis-je, est épargnée, Sophocle certainement l'emporte ici sur Euripide; mais les Dioscures, Castor & Pollux, frères de Clytemnestre, surviennent; &, loin de prendre la défense de leur sœur, ils rejettent le crime de ses enfans sur Apollon, envoient Oreste à Athènes pour y être expié, lui prédisent qu'il courra risque d'être condamné à mort, mais qu'Apollon le sauvera en se chargeant lui-même de ce parricide. Ils lui annoncent ensuite un sort heureux, après qu'Électre aura épousé Pylade, époux digne en effet d'une aussi grande princesse, puisqu'il étoit fils d'une sœur d'Agamemnon, & qu'il descendoit d'Éaque, fils de Jupiter & d'Égine. C'est ce qui justifie le reproche d'un critique à M. Racine, d'avoir fait de Pylade un confident trop subalterne dans ANDROMAQUE, & d'avoir déshonoré par-là une amitié respectable entre deux princes dont la naissance étoit égale ».

Il y a quelques inexactitudes dans cet exposé; Électre ne se VANTE pas d'avoir conduit la main de son frère, elle s'en repent au contraire amèrement. L'Électre de Sophocle est dure & inflexible jusqu'à la fin: celle d'Euripide s'attendrit & sent

des remords après que le meurtre eſt commis. Oreſte même le fait remarquer : « Ton cœur » change tout-à-coup comme le ſouffle des vents » légers, dit-il à ſa ſœur ; tu n'as en cet inſtant » que de pieux ſentimens ; avant que le coup fut » porté, tu te livrois à d'autres penſées ». Euripide ne donne pas la raiſon qu'indique Voltaire pour faire périr au milieu d'une fête ſolemnelle les meurtriers d'Agamemnon, mais c'eſt une ſuppoſition ingénieuſe & vraiſemblable. La décoration champêtre que ſuppoſe cette tragédie, pouvoit, ſans être magnifique, plaire par ſa ſimplicité même, & ſur un théâtre vaſte elle devoit offrir un tableau riche & varié. Enfin je ne ſçais s'il ſuffit, pour juſtifier la reconnoiſſance, d'alléguer les mœurs grecques & le génie propre d'Euripide. Ce ſont là des expreſſions un peu générales, & dont il eſt difficile de ſe contenter.

Voltaire donne enſuite l'extrait de la pièce d'Eſchyle, & énonce ainſi ſon jugement ſur les trois tragédies grecques qu'il vient de comparer.

« Cette courte analyſe des deux pièces rivales de l'Électre de Sophocle ſuffit pour faire connoître combien elle eſt préférable aux deux autres par rapport à la fable & par rapport aux mœurs.

» Mais le principal mérite de Sophocle, celui qui lui a acquis l'eſtime & les éloges de ſes con-

temporains & des siècles suivans jusqu'au nôtre, celui qui les lui procurera tant que les lettres grecques subsisteront, c'est la noblesse, l'harmonie de la diction. Quoiqu'Euripide l'emporte quelquefois sur lui par la beauté des pensées, Sophocle est au-dessus de lui par la grandeur, par la majesté, par la pureté du style & par l'harmonie. C'est ce que le sçavant & judicieux abbé Dubos appelle la poésie de style. C'est elle qui a fait donner à Sophocle le surnom d'ABEILLE, c'est elle qui lui a fait remporter vingt-trois victoires sur tous les poëtes de son temps. Le dernier de ses triomphes lui coûta la vie, par la surprise & par la joie imprévue qu'il en eut; de sorte qu'on peut dire de lui qu'il est mort dans le sein de la victoire ».

Je rapporte ce jugement sans y déférer tout-à-fait. Le style d'Euripide a beaucoup de charmes, il a souvent de l'élévation & de la magnificence, il est toujours pur & harmonieux, & il est peut-être fort difficile de ne point commettre d'injustice en comparant la manière d'écrire de deux poëtes qui ont joui d'une égale célébrité, & dont la langue n'est plus parlée. C'est moins le style, à ce qu'il me semble, qui distingue pour nous l'ÉLECTRE de Sophocle de celle de ses deux rivaux, que l'art admirable avec lequel la pièce est conduite, la sagesse de l'ordonnance & la régularité du dessein, la grandeur, la simplicité de l'action, la force &

la conſtance des caractères. On ne voit dans ce chef-d'œuvre ni traits informes & groſſièrement ébauchés, comme dans les CHOÉPHORES d'Eſchyle, ni ornemens frivoles & ambitieux, comme dans l'ÉLECTRE d'Euripide. Tout y porte l'empreinte du génie, & tout y annonce la perfection de l'art. Il n'eſt rien qu'on puiſſe enlever à cet ouvrage ſans lui nuire, & on ne pourroit peut-être y ajouter aucune beauté nouvelle, ſans que ce fût au prix de quelque beauté plus digne d'être reſpectée. Voltaire l'a ſenti & l'a fait remarquer en l'analyſant. Ce mérite me paroît ſupérieur & d'une appréciation plus sûre que celui de la diction, quelqu'importance qu'on doive attribuer à celle-ci, & quelqu'influence qu'elle puiſſe avoir ſur le ſuccès d'un ouvrage.

Je joindrai à ce jugement de Voltaire celui qu'une femme d'eſprit a porté de la tragédie d'Euripide, & j'aurai ſoin de conſerver ſes expreſſions:

« Rien n'eſt plus attachant que quelques-unes des ſcènes de cette tragédie, mais l'enſemble manque d'intérêt, elle ne laiſſe dans l'imagination aucune trace profonde, & parmi les beautés qu'on y admire, il en eſt qui peuvent paroître des défauts, parce qu'elles produiſent un effet contraire à celui que l'auteur a dû ſe propoſer.

» Il eſt incertain, dit-on, lequel de Sophocle

ou d'Euripide a fait le premier ſon ÉLECTRE; mais en liſant cette pièce, je ne puis m'empêcher de me perſuader qu'Euripide a été le dernier des trois poëtes à traiter ce ſujet. Le caractère d'Électre ébauché par Eſchyle avoit été peint par Sophocle dans toute ſa lugubre majeſté. Eſchyle avoit introduit dans les COÉPHORES la nourrice d'Oreſte & ſes touchans regrets. Sophocle avoit imaginé plus heureuſement encore Chryſothémis, cette douce & timide ſœur de la courageuſe & inflexible Électre. C'étoient les deux perſonnages ſecondaires les plus intéreſſans que le ſujet pût fournir. Eſchyle avoit employé pour la reconnoiſſance, des moyens puériles, ſi l'on veut, mais touchans par leur ſimplicité; & l'avide crédulité avec laquelle Électre ſaiſit les plus foibles indices, rend cette ſcène intéreſſante. Dans la ſcène de l'urne, qui amène la reconnoiſſance, Sophocle, déployant tout ſon génie, ôte à ceux qui voudroient marcher ſur ſes traces l'eſpérance de l'égaler jamais. Euripide vient après eux, (qu'on me paſſe ma ſuppoſition,) & pour obtenir les mêmes ſuccès, il faut qu'il tente une route nouvelle, qu'il imagine d'autres ſituations, des perſonnages nouveaux, & qu'il ſupplée par des beautés de détails aux grandes beautés dont les autres ſe ſont emparés. Leur Électre, haie, redoutée, traitée en eſclave [1], vit

1 Non en captive chargée de fers, comme l'ont ſuppoſé Crébillon

avec les meurtriers de ſon père : Euripide ſuppoſe la ſienne mariée à un cultivateur bien né quoiqu'obſcur, dont les vertus, l'hoſpitalité & la philoſophie ont sûrement fourni quelques traits au Philémon de La Fontaine. Ce qu'il dit, ce qu'il fait plaît & attache ; mais après s'être attiré l'eſtime & les reſpects d'Électre, d'Oreſte & des ſpectateurs, on n'a pu lui donner aucune part à l'action, & il ne reparoît plus auprès de ſa cabane. Ce perſonnage eſt remplacé par un autre, le vieux gouverneur d'Agamemnon, qui reconnoît Oreſte non à la couleur d'une boucle de cheveux, mais à une cicatrice au front : ce qui n'eſt pas beaucoup plus adroit ; & Euripide, qui l'a ſenti peut-être, diſtrait le ſpectateur en rappelant la reconnoiſſance d'Eſchyle, ſur laquelle il jette du ridicule.

» A tous ces traits, à cette ſituation, à ces circonſtances nouvelles, à ces perſonnages en quelque ſorte étrangers, enfin au lieu même de la ſcène je crois reconnoître l'embarras d'un poëte qui travaille après Eſchyle & Sophocle ; mais quand je compare les expoſitions, je me demande comment Euripide, ayant ſous les yeux celle de Sophocle, ſi naturelle qu'on ne penſe pas même que c'en ſoit une, a pu ſe contenter pour la

& Voltaire, ſans doute pour donner une grace de plus à l'actrice qui jouoit ce rôle. (Note de madame de C.)

ſienne

sienne du long monologue de son cultivateur?

» Quant à la reconnoissance, Euripide n'auroit pu imiter Sophocle lors même qu'il l'auroit voulu. On ne voit pas bien pourquoi, dans sa pièce, Oreste tarde à se découvrir à Électre. Il n'a pas répandu la nouvelle de sa mort, le succès de son entreprise ne dépend pas du secret qu'il se propose de garder, & Euripide n'avoit pas imaginé, comme Voltaire, de lui faire ordonner ce secret par les dieux.

« Oreste reconnu, on ne songe qu'à immoler le meurtrier d'Agamemnon & sa coupable épouse. Le sacrifice qu'Égisthe se prépare à offrir aux nymphes est une circonstance dont on veut profiter, & Clytemnestre sera attirée dans le piége par une feinte adroitement concertée. La description du sacrifice n'est que trop attachante: elle fait oublier les crimes d'Égisthe: on le voit recevoir les deux étrangers avec autant de cordialité que de politesse. Il s'effraie à la vue des entrailles de la victime sans en devenir plus soupçonneux, & on est fâché de voir Oreste réaliser l'augure en lui enfonçant dans les reins un couteau qui lui avoit été donné pour un autre usage. Pylade & lui sont obligés de se défendre un moment contre des esclaves, mais sitôt qu'il se nomme tout se soumet. Cependant Électre & le chœur appellent cela une glorieuse victoire, & lui-même l'appelle une grande victoire dont il renvoie l'hon-

neur aux dieux. Remarquons en passant que joindre la ruse à la valeur, blesser son ennemi par derrière, n'avoit rien qui choquât les anciens. Il y a une noblesse de procédé & une pompe de paroles qui sont de date plus récente ; & la hauteur chevaleresque de Philoctète, dans l'Œdipe de Voltaire, n'est pas plus antique que son amour.

« Égisthe mort est offert aux yeux satisfaits d'Électre, & apres un peu de scrupule, que son frère prend soin de lever, elle l'outrage par les discours les moins mesurés. Clytemnestre arrive. A peine Oreste l'apperçoit, que son cœur s'attendrit : « Qu'allons-nous faire, s'écrie-t-il !.... Égor» gerons-nous une mère ?.... O Phébus ! tu as » prononcé un oracle insensé..... Tu m'or» donnes de tuer ma mère, tu me commandes un » crime ». Avouons qu'ici Euripide surpasse Sophocle ; & que s'il rend Électre odieuse, il rend Oreste bien intéressant, & la situation bien théâtrale ; mais Électre reste seule avec Clytemnestre, & Euripide prodigue de nouveau des beautés déplacées. Électre & sa mère agitent des questions tellement intéressantes, on apprend des anecdotes si curieuses qu'on en oublie le fil de la piece : on oublie que Clytemnestre n'a été mandée que pour être immolée, ou si on se le rappelle, c'est pour la plaindre & pour détester le sang-

froid d'Électre ſes perfides égards & ſes cruelles ironies. Elle devoit craindre qu'Oreſte, déjà ébranlé & laiſſé à lui-même pendant cette longue converſation, ne renonçât à ſa vengeance, que la nature ne l'emportât ſur un oracle qu'il avoit déja ſoupçonné d'impoſture. Elle devoit craindre qu'on ne vînt tirer Clytemneſtre de ſa ſécurité en lui apprenant la mort du roi, mais elle ne craint rien, & rien auſſi de ce qu'elle devoit craindre n'arrive. La punition n'eſt pas plutôt conſommée, que le chœur, qui n'avoit ceſſé de la demander aux dieux, s'en indigne, & Électre même la condamne. On s'attendrit aux regrets d'Oreſte, mais non à ceux de ſa ſœur. Elle n'excite aucune pitié.

« L'arrivée des Dioſcures n'ayant lieu qu'après le dénouement ne ſert qu'à éclaircir le ſort des principaux perſonnages. Leurs longues prédictions & les touchans adieux du frère & de la ſœur font oublier la mort de Clytemneſtre, qui étoit pourtant le vrai ſujet de la pièce, & elle finit laiſſant une impreſſion peu tragique & une foible émotion ».

Quelque rigoureux que ſoit ce jugement, on ne peut s'empêcher d'y ſouſcrire. Euripide eſt inférieur à Sophocle dans la maniere dont il a traité ce ſujet. Il en a négligé les parties principales. Mais il a ſçu l'embellir par d'intéreſſans épiſodes, & animer la ſcène par un ſpectacle nou-

veau. C'eſt loin des palais & au milieu des champs qu'il nous tranſporte pour nous offrir le tableau des mœurs ſimples & pures de leurs paiſibles habitans. Le cultivateur, le vieux gouverneur d'Agamemnon, Électre même, au milieu de leurs occupations ruſtiques, plaiſent par leur ſimplicité & par les ſouvenirs que réveille toujours l'image de la vie champêtre. Le caractère de Clytemneſtre a une teinte de douceur qui rend ſa mort plus touchante. C'eſt une beauté que Voltaire a ſentie & imitée. On trouve enfin dans quelques ſcènes de cette pièce des traits d'une ſenſibilité profonde, de beaux mouvemens, des ſentimens nobles & heureuſement exprimés; &, malgré de nombreux défauts, on y reconnoît encore l'auteur d'Hippolyte & d'Iphigénie.

# NOTICE des principales tragédies anciennes & modernes, compoſées ſur le ſujet d'ÉLECTRE.

Je n'ai pas deſſein de faire un extrait ſuivi des tragédies modernes compoſées ſur le ſujet d'Électre; mais ſeulement d'indiquer quelques imitations remarquables, & de les rapprocher de leurs modèles.

« Le ſujet d'Électre, dit Voltaire [1], un des plus beaux de l'antiquité, a été traité par les plus grands maîtres & chez toutes les nations qui ont eu du goût pour les ſpectacles. Eſchyle, Sophocle, Euripide l'ont embelli à l'envi chez les Grecs. Les Latins ont eu pluſieurs tragédies ſur ce ſujet. Virgile le témoigne par ce vers

Aut Agamemnonius ſcenis agitatus Oreſtes.

Ce qui donne à entendre que cette pièce étoit ſouvent repréſentée à Rome. Cicéron, dans le livre de Finibus, cite un fragment d'une tragédie d'Oreste fort applaudie de ſon temps. Suétone dit que Néron chanta le rôle d'Oreſte parricide, & Juvénal parle d'un Oreste qui étoit

1 Sous le nom de du Molard, dans la Dissertation citée ci-deſſus.

d'une longueur rebutante, & auquel l'auteur n'avoit pas encore mis la derniere main :

Summi plena jam margine libri
Scriptus & in tergo, necdum finitus Orestes.

» Baif eſt le premier qui ait traité ce ſujet en notre langue. Son ouvrage n'eſt qu'une traduction de celle de Sophocle : il a eu le ſort de toutes les pièces de théâtre de ſon ſiècle. L'Électre de M. de Longepierre, faite en 1700, ne fut jouée, je crois, qu'en 1718. Pendant cet intervalle M. de Crébillon donna ſa tragédie d'Électre. Je ne connois que le titre de l'Électre du baron de Walef, qui a paru dans les Pays-Bas. Enfin M. de Voltaire vient de nous donner une tragédie d'Oreste [1]. Eraſmo di Valvaſone a traduit en italien l'Électre de Sophocle, & Ruſcellai a fait une tragédie d'Oreste qui ſe trouve dans le premier volume du théâtre Italien, donné par M. le marquis de Maffei, à Vérone en 1723 ».

L'Electre de M. de Rochefort a été publiée en 1782, & ne tardera probablement pas d'être jouée.

1 L'Oreste de Voltaire a été repréſenté pour la première fois, le 22 Janvier 1750.

# ÉLECTRE,

## TRAGÉDIE DE CRÉBILLON.

Le plan de cette tragédie s'éloigne beaucoup de la ſimplicité des tragiques Grecs; les endroits où l'auteur ſemble avoir imité ces grands modèles ſont en fort petit nombre.

La ſcène s'ouvre cependant à-peu-près comme dans Euripide par une invocation à la Nuit.

ÉLECTRE ſeule.

Témoin du crime affreux que pourſuit ma vengeance,
O Nuit, dont tant de fois j'ai troublé le ſilence,
Inſenſible témoin de mes vives douleurs,
Électre ne vient plus te confier des pleurs.

Mais au lieu de ſe borner à des vœux & à des projets de vengeance, elle paroît plus occupée de l'amour du fils d'Egiſthe, que de la mémoire de ſon père. C'eſt peu, ſelon elle, qu'Agamemnon ſoit mort, que Clytemneſtre ſoit parricide, c'eſt peu qu'Egiſthe ait pris la place d'Agamemnon, c'eſt peu qu'Electre ſoit eſclave d'Egiſthe, il falloit encore que le fils d'Egiſthe osât aimer la fille d'Agamemnon ! C'eſt là ce qui lui paroît le coup le plus rude & le plus accablant, & cependant elle-

même a le cœur rempli d'amour pour ce fils d'Egisthe qu'elle devroit détester. Par un concours de circonstances rares la fille d'Egisthe aime aussi avec passion le fils d'Agamemnon & en est aimée. Tout cela est si éloigné de la tragédie grecque que je ne dois point m'y arrêter.

Clytemnestre sort dès le matin éveillée par un songe qu'elle décrit ainsi à Egisthe :

Deux fois mes sens frappés par un triste réveil,
Pour la troisième fois se livroient au sommeil,
Quand j'ai cru, par des cris terribles & funèbres,
Me sentir entraîner dans l'horreur des ténèbres.
Je suivois malgré moi de si lugubres cris ;
Je ne sçais quel remords agitoit mes esprits ;
Mille foudres grondoient dans un épais nuage,
Qui sembloient cependant céder à mon passage.
Sous mes pas chancelans un gouffre s'est ouvert,
L'affreux séjour des morts à mes yeux s'est offert.
A travers l'Achéron, la malheureuse Électre,
A grands pas, où j'étois sembloit guider un spectre.
Je fuyois, il me suit. Ah, seigneur ! à ce nom
Mon sang se glace : hélas, c'étoit Agamemnon.
« Arrête, m'a-t-il dit d'une voix effroyable,
» Voici de tes forfaits le terme redoutable.
» Arrête, épouse indigne, & frémis de ce sang
» Que le cruel Égisthe a tiré de mon flanc ».
Ce sang qui ruisseloit d'une large blessure,
Sembloit, en s'écoulant, pousser un long murmure.
A l'instant j'ai cru voir aussi couler le mien :
Mais, malheureuse ! à peine a-t-il touché le sien,

Que j'en ai vu renaître un monſtre impitoyable,
Qui m'a lancé d'abord un regard effroyable.
Deux fois le Styx, frappé par ſes mugiſſemens,
A long-temps répondu par des gémiſſemens.
Vous êtes accouru : mais le monſtre en furie,
D'un ſeul coup, à mes pieds, vous a jetté ſans vie,
Et m'a ravi la mienne avec le même effort,
Sans me donner le temps de ſentir votre mort.

Ce ſonge paroît trop clair & trop détaillé. Et le ſang de Clytemneſtre qui coule ſans bleſſure ne forme point une image vraie. Un ſerpent qui s'approche du ſein de Clytemneſtre, & ſuce le ſang avec le lait : l'ombre d'un roi qui plante ſon ſceptre dans ſon palais; ce ſceptre qui fleurit tout-à-coup & couvre Mycène de ſon feuillage : ces viſions d'Eſchyle & de Sophocle ont plus de vérité & de magnificence tout à la fois ; on y reconnoît mieux l'obſcurité d'un oracle & la lugubre clarté d'un ſonge.

Un ſonge ne peut offrir que des ſouvenirs, leur bizarrerie conſiſte dans la manière libre & hardie dont l'eſprit aſſocie entr'eux les objets qui l'ont frappé pendant la veille ; pour que ces ſouvenirs & cette aſſociation ſoient propres à la poéſie, ils doivent offrir de grands traits ; préſenter une image claire & préciſe. Il n'eſt perſonne qui n'ait vu un rameau planté en terre croître & fleurir ; mais un ſceptre, planté par l'ombre d'un roi, dans le ſein d'un palais, un

rameau qui croît en un instant, qui ombrage une ville, voilà de ces associations qui caractérisent le songe. Il n'est aucun de ces traits qui ne fasse image, & aucune de ces images qui ne soit grande & même pompeuse. Il n'en est pas de même du mélange de deux sangs; jamais ce mélange n'a rien produit, & on ne voit dans cette supposition qu'une froide allusion à une métaphore qui, ramenée à son sens propre, présenteroit une image très-ridicule & très-indécente. Un monstre quand on ne le décrit point n'offre absolument aucune image: en vain dit-on qu'il tue d'un seul coup lorsqu'on ne sçait point s'il frappe des dents ou de l'épée. Il ne suffit donc pas pour faire un songe poétique d'allier au hazard des idées incohérentes & bizarres, il faut tracer un vrai tableau qui ne diffère de ce qu'on voit éveillé que par des associations étranges & hardies, jamais confuses & inconcevables.

Dans la tragédie de Crebillon c'est Electre elle-même qui voit les offrandes qu'Oreste a faites sur le tombeau de son père: « Il est mort », dit-elle:

Cependant si j'en crois à mes yeux
Oreste vit encore, Oreste est en ces lieux.
Ma douleur m'entraînoit au tombeau de mon père,
Pleurer auprès de lui mes malheurs & mon frère:
Qu'ai-je vu? quel spectacle à mes yeux s'est offert?
Son tombeau de présens & de larmes couvert;

Un fer, ſigne certain qu'une main ſe prépare
A venger ce grand roi des fureurs d'un barbare.
Quelle main s'arme encor contre ſes ennemis ?
Qui jure ainſi leur mort, ſi ce n'eſt pas ſon fils ?
Ah ! je le reconnois à ſa noble colère,
Et c'eſt du moins ainſi qu'auroit juré mon frère.

Ce preſſentiment amène la reconnoiſſance. Car Oreſte (qui vient lui-même d'apprendre qu'il eſt fils d'Agamemnon, & que Palamède lui a ſauvé la vie, mais ne la lui a point donnée, comme il l'avoit toujours cru juſqu'alors), Oreſte, dis-je, ſe rend auprès d'Electre, & cherche en vain à lui cacher ſon vrai nom, elle le reconnoît « aux tranſports qu'il fait naître en ſon cœur ». C'eſt le moyen que l'auteur ſubſtitue à l'anneau, à la cicatrice, aux cheveux & aux autres indices employés par les tragiques Grecs. Il eſt vrai qu'elle étoit prévenue par l'aſpect des offrandes, comme elle le dit à Oreſte avant qu'il ſe ſoit découvert :

J'ai vu dans ce palais une marque aſſurée
Que ces lieux ont revu le petit-fils d'Atrée,
Le tombeau de mon père encor mouillé de pleurs ;
Qui les auroit verſés ? Qui l'eût couvert de fleurs ?
Qui l'eût orné d'un fer ? Quel autre que mon frère
L'eût oſé conſacrer aux mânes de mon père ?

Il eſt un de ces indices qui ne me paroît pas aſſez certain, c'eſt celui des pleurs répandus, dont il ne peut être facile de diſtinguer clairement la

trace. Les autres ſont clairs & propres à faire impreſſion ſur Electre.

Tandis que le frere & la ſœur ſont encore occupés à exprimer leur tendreſſe, Palamede vient les animer à la vengeance. Il montre à Oreſte le lieu où Agamemnon a été égorge. Il lui répéte le dernier mot de ce roi mourant :

« Va, de ces inhumains ſauve mon cher Oreſte ;
» C'eſt à lui de venger une mort ſi funeſte ».

Ce vieux gouverneur s'indigne avec raiſon de voir le fils & la fille d'Agamemnon que l'amour arrête l'un & l'autre au moment d'exécuter leur deſſein.

Enfin Egiſthe eſt tué par Oreſte tandis qu'il croyoit celébrer l'hymen de ſon fils & d'Electre, & Clytemneſtre périt en voulant le défendre. On apprend à Oreſte que c'eſt lui-même qui a frappé ſa mère ſans le ſçavoir. Il devient furieux.

Voilà les principaux traits par leſquels l'ouvrage de Crébillon ſe rapproche de ceux des anciens : & je ne crois pas devoir rien dire de plus de cette tragédie, dont Voltaire (ſous le nom de du Molard) a fait une critique juſte, mais ſévère.

# ORESTE,

## TRAGÉDIE DE VOLTAIRE.

Je dois rappeler ici que je ne cherche qu'à raſſembler quelques imitations, & non à donner l'analyſe & le plan de cette tragédie qui s'écarte beaucoup du plan des tragédies Grecques.

Il ſemble que la tragédie d'Euripide ait fait naître l'idée de choiſir un jour de fête pour le temps de l'action. Mais la fête qu'Egiſthe célébre chez le poëte Grec eſt étrangère à ſon crime & à ſon ſupplice, le poëte François au contraire a eu ſoin de la lier à ces deux évènemens : c'eſt l'anniverſaire de la mort d'Agamemnon : on célébre cette fête ſur le tombeau de ce roi ; un oracle a prédit que ce jour, que ce lieu ſeroit fatal à ſes meurtriers.

Voltaire a emprunté de Sophocle le perſonnage & le caractère d'Iphiſe, qui eſt le même que celui de Chryſothémis : avec cette différence que comme l'Electre Françoiſe eſt plus douce, ſa ſœur paroît moins foible & moins timide, le contraſte eſt moins prononcé. Dans Sophocle, Electre qui n'eſt pas chargée de fers, mais fort maltraitée, dit

à sa sœur : « Pour vous, qui vous vantez de haïr » les parricides, c'est de paroles que vous les » haïssez ; & vous êtes en effet d'intelligence avec » eux. On auroit beau m'offrir ces dons précieux, ... » je n'aurois pas la bassesse de trahir mes senti- » mens ... Il suffit. Les honneurs dont vous êtes » comblée ne me flattent point.... Allez, cruelle ; » vous méritez de passer pour une fille dénaturée, » puisque vous trahissez un père qui a dû vous » être si cher ». Dans Voltaire elle s'exprime ainsi :

Je vous pardonne, hélas ! cette douleur captive,
Ces foibles sentimens de votre ame craintive :
Il vous ménage au moins. De son indigne loi
Le joug appesanti n'est tombé que sur moi.
Vous n'êtes point esclave, & d'opprobres nourrie.

Pammène, ministre du temple écarté où doit se célébrer la fête, est demeuré fidelle à Agamemnon & à ses enfans, il relève les espérances d'Electre en lui rappelant l'oracle qui menace ses ennemis. Electre exprime sa confiance par ces vers qui rappellent ceux qu'Euripide met dans la bouche du même personnage [1].

Hélas ! vous me rendez un rayon d'espérance.
Qui pourroit de ces dieux encenser les autels,
S'ils voyoient sans pitié les malheurs des mortels,

1 Ce sont les vers 583, 584. En voici la version littérale : « Je l'espère ; ou bien il ne faut plus croire que les dieux existent, » si l'injustice a le dessus sur la justice ».

Si le crime insolent, dans son heureuse yvresse,
Écrasoit à loisir l'innocente foiblesse ?
Dieux, vous rendrez Oreste aux larmes de sa sœur ;
Votre bras suspendu frappera l'oppresseur.

« Le fond du rôle de Clytemnestre, dit l'auteur lui-même [1], est tiré de Sophocle, quoique tempéré par la Clytemnestre d'Euripide. On voit évidemment, dans les deux poëtes Grecs, que Clytemnestre est souvent prête à s'attendrir. Elle se justifie devant Électre, elle entend ses reproches ; & il est certain que si Electre lui répondoit avec plus de circonspection & de douceur, il seroit impossible qu'alors Clytemnestre ne fût pas émue & ne sentît pas des remords. Ainsi, puisque l'auteur d'Oreste, pour se conformer plus à nos mœurs, & pour nous toucher davantage, rend Electre moins féroce avec sa mère, il falloit bien qu'il rendît Clytemnestre moins farouche avec sa fille. L'un est la suite de l'autre ».

Voici deux pensées de Clytemnestre que l'auteur cite comme imitées d'Euripide:

Vous pleurez dans les fers & moi dans la grandeur.
Vous frappez une mère, & je l'ai mérité.

Il les rapproche de celles-ci, qui sont plutôt du même ton que du même sens. « Et crois-moi, ma » fille, tout ce qui s'est passé jusqu'à ce jour, n'est

1 Dissertation, &c. par du Molard.

» pas un ſujet de joie pour moi. Hélas, je gémis
» du triſte état où je te vois.... Malheureuſe ! à
» quel excès ai-je donc porté la rigueur ! &c ».

Il eſt deux circonſtances de l'action d'Oreste qui ſemblent imitées de l'Electre de Crébillon. La tempête qui jette Oreſte ſur le rivage où ſe trouve le tombeau d'Agamemnon, & le fer qu'Oreſte poſe ſur le tombeau. Mais Voltaire a eu ſoin de faire accompagner Oreſte par Pylade, à l'imitation des anciens, (celui-ci n'eſt pas muet comme dans les tragiques Grecs) & l'auteur obſerve quelque part que ce rôle & celui de Pammène ont été faits pour ſuppléer aux chœurs de Sophocle.

Pammène accueille les deux étrangers naufragés avec autant d'égards & de cordialité que le cultivateur Mycénien :

Je ſers ici les dieux, j'implore leur juſtice ;
J'exerce en leur préſence, en ma ſimplicité,
Les reſpectables droits de l'hoſpitalité.
Daignez, ſous l'humble toît qu'habite ma vieilleſſe,
Mépriſer des grands rois la ſuperbe richeſſe :
Venez : les malheureux me ſont toujours ſacrés.

La ſcène VII. de l'acte II. eſt imitée de Sophocle. Électre, après un entretien avec Clytemneſtre, reſte perſuadée de la mort d'Oreſte. Dans cet inſtant ſa ſœur arrive auprès d'elle :

IPHISE.

Chère Électre, appaiſez ces cris de la douleur.

ÉLECTRE.

ÉLECTRE.

Moi !

IPHISE.

Partagez ma joie.

ÉLECTRE.

Au comble du malheur
Quelle funeſte joie à nos cœurs étrangère !

IPHISE.

Eſpérons.

ÉLECTRE.

Non, pleurez ; ſi j'en crois une mère,
Oreſte eſt mort, Iphiſe.

IPHISE.

Ah, ſi j'en crois mes yeux,
Oreſte vit encore, Oreſte eſt en ces lieux.

Elle explique qu'elle a vu les deux étrangers, que l'un d'eux l'a frappée par ſon air de grandeur, qu'elle a trouvé des offrandes ſur le tombeau.

Je l'ai vu ce tombeau couronné de guirlandes,
De l'eau ſainte arroſé, couvert encor d'offrandes ;
Des cheveux, ſi mes yeux ne ſe ſont pas trompés,
Tels que ceux du héros dont mes ſens ſont frappés ;
Une épée, & c'eſt là ma plus ferme eſpérance,
C'eſt le ſigne éclatant du jour de la vengeance.
Et quel autre qu'un fils, qu'un frère, qu'un héros
Suſcité par les dieux pour le ſalut d'Argos,
Auroit oſé braver ce tyran redoutable ?
C'eſt Oreſte, ſans doute ; il en eſt ſeul capable ;

C'eſt lui, le ciel l'envoie ; il m'en daigne avertir.
C'eſt l'éclair qui paroît, la foudre va partir.

ÉLECTRE.

Je vous crois ; j'attends tout : mais n'eſt-ce point un piége
Que tend de mon tyran la fourbe ſacrilège ? &c.

Électre ne devoit point répondre autrement, parce qu'elle n'avoit point ou ne croyoit point avoir, comme dans Sophocle, une nouvelle certaine de la mort de ſon frère. Ce n'eſt qu'au commencement de l'acte III. qu'Oreſte & Pylade l'annoncent & font porter l'urne dans le palais. Cette urne contient les cendres du fils d'Égiſthe tué par Oreſte ; c'eſt une circonſtance ajoutée à l'invention de Sophocle. Le feint récit de la mort d'Oreſte, qui eſt fort long dans le poëte Grec, n'occupe ici que peu de vers. Oreſte inconnu qui fait ce récit, ne parle point d'un accident arrivé dans des jeux publics ; il laiſſe entendre que c'eſt lui-même qui a fait périr Oreſte pour ſatisfaire ſa vengeance. Egiſthe eſt trompé par ce récit : lorſqu'il s'éloigne, Oreſte lui dit à peu près comme dans Euripide :

Va, tu verras Oreſte à tes pompes cruelles ;
Va, j'enſanglanterai la fête où tu m'appelles.

Électre qui ne voit dans Oreſte que l'aſſaſſin de ſon frère, ſe préparoit à le tuer lorſqu'elle le reconnoît. L'auteur n'a employé aucune de ces

marques extérieures que les tragiques Grecs ont crues nécessaires pour fonder cette reconnoissance. La situation, un mouvement involontaire, quelques mots échappés lui ont paru suffire pour cela; & ces moyens, lorsqu'ils sont bien ménagés, ont l'avantage de paroître moins romanesques, moins arbitraires; en partie peut-être parce que les mœurs & les usages modernes se prêtent moins que ceux des Grecs aux suppositions qu'exigent les reconnoissances d'un autre genre.

Cependant Égisthe, instruit de la mort de son fils, conçoit des soupçons, & feroit mourir Oreste & Pylade, si Clytemnestre, touchée des prières d'Électre, ne le retenoit quelque temps, & si lui-même enfin n'étoit prévenu par Oreste, qui profite des mouvemens du peuple en sa faveur pour recouvrer le pouvoir qui lui appartient. C'est ce que Pylade vient raconter à Électre. On trouve dans ce récit quelques traits qui le rapprochent de celui de la mort d'Égisthe dans Euripide:

Oreste se tournant vers ses fiers satellites,
Immolez, a-t-il dit, le dernier de vos rois:
L'osez-vous? A ces mots, au son de cette voix,
A ce front où brilloit la majesté suprême,
Nous avons tous cru voir Agamemnon lui-même,
Qui, perçant du tombeau les gouffres éternels,
Revenoit en ces lieux commander aux mortels.

Je parle, tout s'émeut, l'amitié perſuade :
On reſpecte les nœuds d'Oreſte & de Pylade.
Des ſoldats avançoient pour nous envelopper ;
Ils ont levé le bras, & n'ont oſé frapper.
Nous ſommes entourés d'une foule attendrie :
Le zèle s'enhardit, l'amour devient furie.
Dans les bras de ce peuple Oreſte étoit porté.
Égiſthe avec les ſiens, d'un pas précipité,
Vole, croit le punir, arrive, & voit ſon maître.

Oreſte entraîne Égiſthe ſur le tombeau d'Agamemnon, pour l'y frapper du coup mortel; Pammène vient annoncer qu'il accomplit en cet inſtant même le ſacrifice, quand tout-à-coup on entend les cris de Clytemneſtre :

IPHISE.

Ah, ma ſœur! ah, Pylade! entendez-vous ces cris ?

ÉLECTRE.

C'eſt ma mère !

PAMMÈNE.

Elle-même.

CLYTEMNESTRE, derrière la ſcène.

Arrête !

IPHISE.

Ciel !

CLYTEMNESTRE, derrière la ſcène.

Mon fils !

ÉLECTRE.

Il frappe Égiſthe. Achève, & ſois inexorable ;
Venge-nous, venge la ; tranche un nœud ſi coupable :
Immole entre ſes bras cet infame aſſaſſin.
Frappe, dis-je.

CLYTEMNESTRE.

Mon fils!... j'expire de ta main.

PYLADE.

O deſtinée!

IPHISE.

O crime!

ÉLECTRE.

Ah, trop malheureux frère!
Quel forfait a puni les forfaits de ma mère!
Jour à jamais affreux!

C'eſt dans un tranſport de fureur qu'Oreſte a commis ce parricide. Il paroît en s'écriant:

O terre, entr'ouvre-toi!
Clytemneſtre, Tantale, Atrée, attendez-moi:
Je vous ſuis aux enfers, éternelles victimes;
Je diſpute avec vous de tourmens & de crimes.

ÉLECTRE.

Qu'avez-vous fait, cruel?

ORESTE.

Elle a voulu ſauver....
Et les frappant tous deux.... je ne puis achever.

ÉLECTRE.

Quoi? de la main d'un fils? Quoi, par ce coup funeſte
Vous....

ORESTE.

Non, ce n'eſt pas moi; non, ce n'eſt pas Oreſte.
Un pouvoir effroyable a ſeul conduit mes coups.
Exécrable inſtrument d'un éternel courroux.
Banni de mon pays par le meurtre d'un père,
Banni du monde entier par celui de ma mère,

Patrie, états, parens que je remplis d'effroi,
Innocence, amitié, tout est perdu pour moi.

Il est livré aux furies; il entend prononcer le nom de la Tauride, il y court, Électre veut en vain le retenir. Pylade se prépare à le suivre, & s'écrie :

Que l'amitié triomphe, en ce jour odieux,
Des malheurs des mortels & du courroux des dieux.

# NOTE.

Je n'ai pas recherché les imitations que l'Électre de Longepierre peut offrir. Cette pièce eſt tombée dans l'oubli, & je n'ai pas cru qu'elle pût intéreſſer la curioſité.

Une raiſon toute différente m'empêche de rapporter ici, comme j'aurois deſiré de le faire, les imitations que fournit l'Électre de M. de Rochefort. L'auteur de cette tragédie ayant été éditeur de l'Électre de Sophocle dans cette collection, a cité quelques-unes de ces imitations. Il m'a paru que je ne devois point multiplier ces rapprochemens, ni rien ajouter aux notes de la première partie de cet ouvrage. C'eût été revenir ſur un travail fait avec ſoin, & auquel je crois devoir renvoyer le lecteur.

# AVERTISSEMENT.

OUTRE les tragédies qu'on vient de lire [1], Euripide (comme je l'ai dit dans sa VIE [2]) en avoit composé plusieurs qui ne sont point parvenues jusqu'à nous. La tragédie de DANAÉ est de ce nombre. Il n'en reste que le prologue, quelques vers qui le suivent immédiatement, & quelques passages cités par divers auteurs. Comme le fragment principal se trouve dans les éditions Grecques, précédé d'une explication du sujet & d'une liste des personnages, j'ai cru devoir en placer ici la traduction sous la même forme, & y joindre celle des autres vers de cette même tragédie que les éditeurs d'Euripide ont recueillis.

J'ai essayé de traduire ces fragmens vers par vers, d'en faire une version absolument littérale. Les inversions, les inflexions, les tournures, en un mot le génie de la langue Grecque m'ont opposé quelquefois un obstacle invincible. Lors même qu'on réussiroit toujours à calquer ainsi chaque vers, cette méthode qui ne peut convenir que pour tra-

1 Et le CYCLOPE, qui fait partie du tome suivant.

2 T. IV.

duire de courts fragmens, ſeroit inſupportable à la longue. Je ne l'ai préférée ici qu'à titre d'eſſai, & pour donner une idée plus juſte de la longueur de chaque fragment. Peut-être cette variété ne ſera-t-elle pas déſagréable. D'ailleurs l'objet eſt de peu d'importance.

# SUJET
# DE DANAÉ[1].

ACRISIUS, roi d'Argos, étoit père de Danaé, princeſſe d'une rare beauté; craignant de voir s'accomplir un oracle qui le menaçoit, il tenoit ſa fille enfermée dans l'appartement des vierges, & la faiſoit garder avec ſoin. Jupiter en étant devenu amoureux, & n'ayant pu trouver aucun autre moyen de contenter ſa paſſion, ſe métamorphoſa en or, & pénétrant ſous cette forme à travers le toît du palais, il ſe laiſſa tomber dans le ſein de Danaé. Cette princeſſe devint enceinte, & donna le jour à Perſée. Acriſius, inſtruit de cet évènement, enferma le fils & la mère dans une caſſette, qu'il fit jeter à la mer. Les Néréides l'ayant apperçue, & étant touchées du ſort des deux victimes qu'elle renfermoit, l'attachèrent au filet de quelques pêcheurs de Sériphe. C'eſt ainſi que la mère & l'enfant furent ſauvés. Celui-ci ayant atteint l'âge d'homme reçut le nom de Perſée.

1 Traduit de l'argument Grec, placé à la tête de ce fragment dans l'édition de Muſgrave.

# DANAÉ,

## TRAGÉDIE D'EURIPIDE.

## FRAGMENT.

# PERSONNAGES.

MERCURE.
DANAÉ.
LA NOURRICE.
ACRISIUS.
UN MESSAGER.
LE CHŒUR, composé de jeunes Argiennes.
MINERVE.

La scène est à Argos, à l'entrée du palais d'Acrisius.

# DANAÉ,

## TRAGÉDIE D'EURIPIDE.

## ACTE PREMIER.

### SCÈNE PREMIÈRE.

MERCURE seul.

Ces palais & les remparts munis de tours qui protégent cet état
N'ont pas été fondés par le faste qui se plaît à étaler l'or de toutes parts.
La souveraineté de cet état, & ce palais, ouvrage des dieux,
Appartiennent à Acrisius, il est roi de cette contrée.
Cette ville est appelée Argos par les Grecs.
Acrisius, possédé du desir d'avoir un enfant mâle,
Partit pour Pythos, & parla ainsi à Phébus :
« Comment pourroit-il naître, au sein de mon » palais, un fils de mon sang ?
» Quel dieu ou quel mortel faudroit-il me rendre » favorable » ?

Le dieu prononça cet oracle difficile à pénétrer:
« Il naîtra, il naîtra un enfant mâle,
» Non de lui. Il faut d'abord qu'il devienne père
» d'une fille;
» Enſuite celle-ci, quelque jour,
» Connoiſſant & ne connoiſſant pas les nœuds d'un
» amour clandeſtin,
» Enfantera à ſon père un lion aîlé,
» Qui règnera ſur cette contrée & ſur beaucoup
» d'autres ».
Ayant ouï un tel oracle, prononcé par Loxias,
Il réſolut de s'abſtenir de tout commerce avec ſon épouſe; mais, oubliant ſa réſolution, il devint père,
Vaincu par le deſir préſent.
Il appela cette fille DANAÉ, parce que
Un long-temps s'étoit écoulé avant qu'il eût des enfans.
Sur le champ il la confia, pour être gardée avec ſoin, dans l'apppartement virginal qu'il avoit fait conſtruire exprès,
A des femmes (filles) Argiennes.
Prenant bien garde qu'elle ne fût expoſée à la vue d'aucun homme.
Enſuite, lorſqu'un long-temps écoulé eut fait croître Danaé,
Comme ſa beauté ſurpaſſoit celle de toutes les femmes de la Grèce,

Jupiter, le père des dieux, saisi par un philtre inévitable,
Forma le dessein de s'unir à elle en secret.
Mais ne pouvant l'y engager ouvertement, il eut recours
A cet artifice ; il se métamorphosa en or pur,
Sçachant que ce métal est l'objet des desirs des mortels,
Et il coula sous cette forme, à travers le toît, jusques dans les bras de la princesse :
Celle-ci donc ne connoissant pas la ruse cachée,
Reçut dans son sein le dieu qui s'y précipitoit.
Enfin, s'étant vue enceinte,
Elle fut saisie d'étonnement, & frappée de terreur, ne sçachant
Comment elle étoit venue en cet état, & craignant les reproches.
Comme elle s'efforçoit de s'y dérober par la fuite,
Son père, qui en eut connoissance, la fit enfermer dans son palais,
Outré de colère, il l'y tient ensevelie dans l'obscurité,
Afin d'apprendre par ses propres yeux la vérité.
Et, comme il a vu enfin que ce qu'il craignoit étoit vrai & certain,
Il a résolu de précipiter à la fois dans la mer
Sa fille & le fruit qui doit naître d'elle. C'est pour cela que je suis envoyé,

Pour faire à Danaé un récit conſolant,
De la part de Jupiter. Je vais lui déclarer tout ſans délai.
Car un ſerviteur qui a du ſens doit exécuter
Avec zèle les ordres dont il eſt chargé.

## SCÈNE II.

LE CHŒUR, ſeul.

Quel eſt ce récit nouveau
Qui a frappé mon oreille?
A peine l'ai-je oüi, que, pleine de zèle, je me ſuis hâtée
D'accourir, en proie à la perplexité, vers ce palais qu'habite notre roi.
Quels propos pourſuivent dans la ville
Danaé, ma ſouveraine?
Plût-au-ciel que jamais il n'eût porté ces diſcours dans mon oreille,
Celui qui le premier a oſé les proférer, & publier
Qu'on a découvert qu'elle étoit enceinte, qu'elle avoit été ſouillée par le commerce
D'un homme.... Cependant ſon père la tient enfermée

Dans

Dans l'appartement des vierges, & la garde
sous des portes scellées....
Je veux sçavoir quelle est la vérité de ce récit.
Mais j'apperçois le roi de cette contrée
D'Argos, Acrisius, qui sort du palais.
Son cœur paroît irrité de la fuite de sa fille.

## SCÈNE III.

### ACRISIUS, LE CHŒUR.

ACRISIUS.

Si tu avois de l'affection pour moi, au sein de
mon palais,
Tu ne serois jamais venue à cet excès d'audace.
. . . . . .
. . . . . .
La suite est perdue.

# FRAGMENS
## DE LA MÊME TRAGÉDIE.

I.

Je n'héſite point à dire que rien n'eſt plus ſemblable aux deſtinées des mortels
Que ce qu'on nomme éther; en effet voici ce qui eſt propre à celui-ci :
C'eſt lui qui fait luire la clarté brillante de l'été,
Et qui nourrit l'hyver, en aſſemblant d'épaiſſes nuées,
Qui fait fleurir & flétrir, vivre & mourir.
Il en eſt de même de la race des mortels. Les uns proſpèrent
Dans un calme ſerein. Les autres ſont couverts de ſombres nuages,
Et vivent au ſein des maux. Ceux-là après avoir joui de l'opulence,
Périſſent par des cauſes toutes ſemblables aux viciſſitudes des ſaiſons.

II.

Ah! comme toujours, chez les hommes bien nés,
Le caractère eſt excellent & ſe tourne vers la vaillance.

III.

Il n'eſt aucun homme que les richeſſes ne puiſſent vaincre;
Ou, s'il en eſt un, je ne le connois pas.

IV.

Celui qui jouit d'une maiſon bien pourvue de tout,
Et toutefois trompant ſon ventre, ſe rend malheureux & ſouffrant,
Pourroit auſſi, je penſe, dépouiller les ſtatues des dieux,
Et devenir l'ennemi de ceux qu'il doit chérir le plus.

V.

L'amour eſt oiſif, & né pour d'oiſifs amuſemens.
Il aime les miroirs, l'art de colorer les cheveux,
Il fuit les travaux. En voici une preuve certaine.
Aucun mortel réduit à mendier ſon pain n'a été enflammé d'amour,
C'eſt au milieu des riches que ce jeune dieu ſe plaît.

VI.

Maintenant j'exhorte tous les hommes plus jeunes que moi
A ne point ſe marier près de la vieilleſſe,
A ne point devenir pères trop tard. Le plaiſir ne ſuit pas de tels nœuds;

Et un vieillard eſt pour ſa femme un objet d'averſion.

Il vaut mieux ſe marier de bonne heure. Car alors on peut donner à ſes enfans une belle éducation;

Et il eſt agréable de voir un jeune fils croître auprès d'un jeune père.

VII.

Une femme qui ſort de la maiſon paternelle
N'appartient plus à ſes parens, mais à ſon époux.
Mais un enfant mâle reſte toujours dans la maiſon
Pour défendre les dieux & les tombeaux de ſes pères.

VIII.

Il eſt un proverbe qui dit que l'art eſt le partage
Des femmes, & que les hommes ſçavent mieux frapper de la lance;
Si c'étoit à la ruſe que la victoire fût décernée,
Nous aurions l'empire ſur les hommes.

IX.

Je ſuis de ton avis. Nous ſommes toujours & à tous égards inférieures
Aux hommes, toutes tant que nous ſommes de femmes.

X.

Femme, la clarté de ce ſoleil eſt agréable,

Il eſt beau de voir la ſurface unie du paiſible océan,
Et la terre qui fleurit au printemps, & les riches eaux qui la fécondent.
Il eſt encore bien d'autres objets dont je pourrois louer la beauté;
Mais il n'eſt rien de ſi brillant, rien de ſi beau à voir
Que l'eſt pour un homme privé d'enfans, & dévoré du deſir d'être père,
Le flambeau d'un fils naiſſant qui brille tout-à-coup dans ſa maiſon.

XI.

Se jetant dans mes bras & ſur mon ſein,
(Ce fils) joueroit ſans ceſſe autour de moi, en me couvrant de ſes baiſers,
Il s'empareroit de mon cœur; car, pour les mortels,
Le philtre le plus puiſſant, ô mon père, c'eſt l'habitude de vivre enſemble.

XII.

Les hommes ont coutume de regarder comme ſages
Les diſcours des riches: & au contraire lorſque quelque homme
Pauvre & ſorti d'une maiſon indigente veut parler,

Ils ont coutume de rire. Pour moi, je vois souvent
Des hommes pauvres plus sages que les riches;
Et des mortels qui offrent aux dieux de petits dons, qu'ils apportent de leurs propres mains sur l'autel,
Et toutefois plus pieux que ceux qui sacrifient des hécatombes.

XIII.

Il n'est point de rempart, point de trésor,
Rien enfin de si difficile à garder qu'une femme.

FIN.

# TABLE DES MATIÈRES

## CONTENUES DANS CE VOLUME.


EXPLICATION de la figure, page vij

ION, tragédie d'Euripide, extraite par le P. Brumoy, 1

La même, traduite en entier par M. Prevoſt, 47

Examen de cette pièce, par M. Prevoſt, 157

HERCULE FURIEUX, tragédie d'Euripide, extraite par le P. Brumoy, 169

La même, traduite en entier par M. Prevoſt, 227

Examen de cette pièce, par M. Prevoſt, 322

ÉLECTRE, tragédie d'Euripide, extraite par le P. Brumoy, 330

La même, traduite en entier par M. Prevoſt, 369

Examen de cette pièce, par M. Prevoſt, 471

NOTICE des principales tragédies anciennes & modernes, compoſées ſur le ſujet d'ÉLECTRE, 485

ÉLECTRE, tragédie de Crébillon, extraite par M. Prevoſt, 487

ORESTE, tragédie de Voltaire, extraite par M. Prevoſt, page 493
Note de M. Prevoſt, 503
Avertiſſement, 504
Sujet de Danaé, 506
DANAÉ, tragédie d'Euripide, fragment traduit par M. Prevoſt, 507
Fragmens de la même pièce, traduits par M. Prevoſt, 514

## NOTE.

Page 419, lig. 6, renonnoître, liſez reconnoître.
Page 426, lig. 3, héros, liſez héraut.
Ibid. ligne 9, errichis, liſez enrichis.

Fin du Tome neuvième.

De l'Imprimerie de LOTTIN *l'aîné*, & de LOTTIN *de S.-Germain*, Imprimeurs Ordinaires de la Ville, 1787.

456138

LGr.C
B

Brumoy, Pierre
Théatre des Grecs; nouvelle édition ...
Vol.9.

NAME OF BORROWER.

DATE.

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
LOWE-MARTIN CO. LIMITED